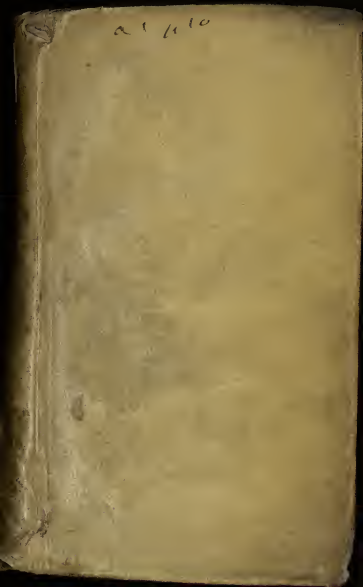
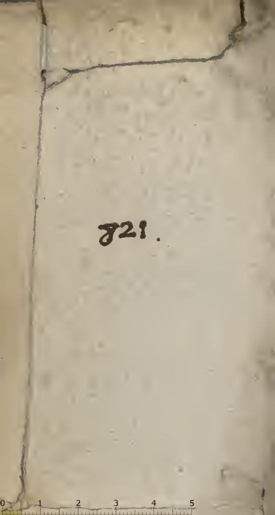
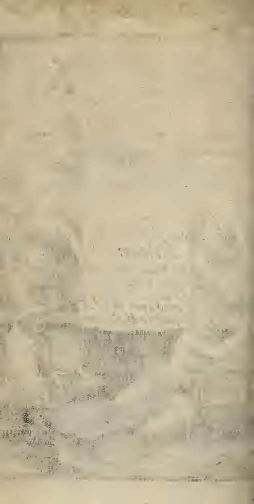



821.


1312


Commantaire
sur l'école de
Salerne
en Vers où il est
montré les moyens
de uiure long tẽps
en Santé et de se
passer de Medecin



COMMENTAIRE
En Vers François,
SUR L'ECOLE DE SALERNE,
CONTENANT

Les moyens de se passer de Medecin, & de vivre long-temps en santé, avec une infinité de Remedes contre toutes sortes de Maladies, & un Traitté des Humeurs, & de la Saignée, où sont adjoustez,

La Sanguification,
Circulation,
Et Transfusion du Sang,
La Poudre & l'Onguent de Sympathie,
Le Thé,
Le Caphé,
Le Chocolate,
Et le grand secret de la Pierre Philosophale, ou la veritable maniere de faire de l'Or, aussi en Vers François,
Et l'Ouromantie,
Scatomantie,
Et Hydromantie en Prose.

Par Monsieur D. F. C. Docteur en la Faculté de Medecine.

Hoc opus optatur, quod flos Medicinæ vocatur.

A PARIS,
Chez GERVAIS CLOUZIER, au Palais, sur les Degrez de la Sainte Chappelle, à la seconde Boutique, à l'Enseigne du Voyageur.

M. DC. LXXI.
Avec Privilege du Roy.

Honore le Medecin, parce qu'il eſt neceſſaire, car c'eſt Dieu qui l'a eſtablit, *Eccleſiaſtic. Chap.* 38. & *S. Auguſtin au Traitté* 12. *ſur S. Iean*, dit que le Medecin taſche de guerir le malade autant qu'il luy eſt poſſible, & que celuy-là ſe tuë luy-meſme, qui ne fait pas de point en point les ordonnances du Medecin.

Le petit Livre de l'Ecole de Salerne eſt extrémement utile à ceux qui le liſent, mais il l'eſt encore davantage à ceux qui obſervent les preceptes qu'il enſeigne.
Anto. Muſa Braſſavol.



PREFACE.

CE n'eſt pas merveille ſi nos Docteurs de Salerne ont mis en Vers Leonins les fleurs du bel Art dont ils faiſoient profeſſion, puiſque ſans parler d'Orphée, de Muſée, d'Homere, de Diagoras, & d'Arat, qui ont meſlé pluſieurs pieces galantes de Medecine parmy leurs Poëſies, l'on a veu quantité de Poëtes comme Nicander, Ruphe Epheſien, Sidites entre les Grecs, & entre les Latins Æmilius Macer, Quint Serene Samonic, Ramnius Fannius& autres qui ont orné leurs Poëmes de divers traittez de Medecine: C'eſt auſſi en partie ce qui m'a

fait naître le desir de commenter l'Ecole de Salerne en vers François, comme le plus utile, le plus curieux & le plus beau Traitté de ce grand Art qui fait mon unique employ. Il est vray que j'aurois pû la mettre mot à mot en vers, ainsi que j'ay fait en quelques Chapitres: mais elle semble si pleine d'ambiguitez & de contradictions pour estre obscure en beaucoup d'endroits, que dans la pensée que j'ay euë qu'elle est tres-necessaire à la conservation de la santé, j'ay crû ne faire pas un petit plaisir au public, & sur tout aux Dames, en la faisant parler plus amplement le langage du Parnasse pour la rendre plus intelligible, & porter plus volontiers ce beau sexe à sa lecture. J'aurois pû aussi la commenter en Prose, mais elle n'eust esté leuë que de quelques particuliers, & je croy qu'estant com-

mentée en vers elle eſt propre à tout le monde, & que meſme il y a peu de curieux qui ne deſirent la lire pour leur utilité & divertiſſement. J'avouë neanmoins que les Vers en quelques endroits ſont rampans, qu'ils ſont mal-polis, que les repetitions y ſont frequentes, que la richeſſe des rimes, la belle expreſſion, le beau tour & la galanterie ne s'y rencontrent pas toûjours, à cauſe de la diverſité des matieres qui ont peu de diſpoſition à eſtre miſes en Vers: mais je m'aſſûre en recompenſe que les raiſons Phyſiques que j'ay apportées ſur chaque ſujet ſont claires & nettes, & que l'expreſſion en eſt aiſée & intelligible: C'eſt à quoy je me ſuis eſtudié pour le contentement du public, & ſur tout de la plus belle & plus charmante moitie du monde, qui y trouvera les moyens de ſe maintenir longuement en ſanté, & de

la recouvrer quand elle l'aura perduë, par des remedes qui sont propres pour les maladies qui la regardent, & pour la conservation & reparation de son beau teint: C'est ce qui me fait croire que les Dames souffriront plus aisément les imperfections de cét ouvrage, dont j'aurois pû le purger, si mon impatience & mes affaires qui m'appellent ailleurs ne m'avoient obligé de l'abandonner tel qu'il est au Libraire: Toutesfois dans le dessein que j'avois de le polir davantage, je n'ay pas laissé de mettre les Chapitres dans un ordre plus naturel que celuy qui se trouve dans les autres Commentaires: j'ay suivi les six choses nonnaturelles, l'air, le boire & le manger, le sommeil & les veilles, le mouvement & le repos, les passions de l'esprit, & les excretions & retentions. Si pourtant le Lecteur

n'en eſt pas entierement ſatisfait, il luy eſt aiſé de juger que c'eſt la matiere qui m'a manqué, n'y ayant pas aſſez de Vers latins dans l'Ecole de Salerne qui répondent à ces ſix choſes nonnaturelles : Cependant il doit eſtre perſuadé que dans ce Commentaire il y a plus de cinquante & cinq Chapitres que dans le livre de feu Monſieur Moreau Medecin de la Faculté de Paris, & plus de vingt & deux davantage que dans le livre d'Arnauld de Ville-Neuve, ſans comprendre les additions & curioſitez que j'y ay inſerées ; De ſorte que tous les Vers latins de l'Ecole de Salerne, qui juſques icy ont eſté mis en lumiere, ſont compris & commentez dans un ſeul livre, ce que perſonne que moy n'a fait juſqu'icy : Au reſte l'on connoiſtra aiſément que dans mon Commentaire il n'y a que le

premier Chapitre qui s'adreſſe au Roy d'Angleterre, quoy que tout l'ouvrage luy ſoit dédié, & que j'ay accommodé la ſuitte du livre à toute ſorte de perſonnes, comme un ouvrage public.

Or afin d'avoir une connoiſſance plus particuliere de noſtre Ecole ; je diray que la ville de Salerne s'eſt accruë inſenſiblement plus par la commodité, que par la fecondité du lieu, car le voiſinage du Fleuve & de la Mer, & la bonté de l'air y attirerent des habitans. Toutefois ſon terroir abonde tellement en fruits & en gros vin, qu'il y a peu de Villes dans l'Italie plus délicieuſe que Salerne, dit un fameux Hiſtoriographe de Naple. Elle commença à fleurir en l'an de Grace 974. que le Pape Boniface VII. la declara la Ville Capitale de toute la Province.

Mais bien qu'en ce temps-là les Estudes de Medecine y fussent florissantes, elle n'estoit point encore erigée en Academie. Roger, premier Roy de Sicile, & Prince de Salerne, ordonna que personne n'exerceroit la Medecine sans avoir l'approbation des Iuges & des Magistrats de cette Ville, à peine d'estre dépoüillé de tous ses biens. Cette Ordonnance fut confirmée environ l'an 1150. par Frederic premier Ænobarbe Empereur Romain, qui aprés la conqueste du Royaume de Naple commanda que personne n'eust à pratiquer ce grand Art s'il n'avoit ses Licences des Doctеurs de Salerne, à peine d'un an de prison, & de la confiscation de ses biens. Ce fut par ces honneurs privilegiez que l'Ecole de Salerne s'erigea en Academie de Medecine & de Droit, comme remarque Mildendorpius,

qui dit qu'elle fut celebre en ſçavans Medecins & Iuriſconſultes : mais ce qui peut-eſtre la mit quelque temps en mauvaiſe odeur, furent trois Medecins, qui au rapport de Iules Cæſar Capacius, montant de Salerne en Mer allerent aux bains de Trecolonne, où avec des ferremens ils effacerent les vertus des eaux qui eſtoient gravées en ce lieu, & revenant ils furent miraculeuſement ſubmergez. Mais encore que cette action ſemble en quelque maniere diminüer ſa renommée, neanmoins tant de grands Ecrivains Eccleſiaſtiques, Iuriſconſultes, Medecins, & Hiſtoriens qu'elle a portez, ont effacé cette tache par le brillant éclat de leur ſcience & de leurs vertus. Cependant ce qui à mon avis l'a renduë tres-recommandable & tres-glorieuſe aux ſiecles futurs, ç'a eſté cét Ouvrage du

regime de ſanté, tant à cauſe de la grandeur & du merite du Prince Robert Duc de Normandie, & Roy d'Angleterre à qui il fut dédié, que pour l'utilité du Livre, & la façon d'écrire inuſitée, utile & facetieuſe qui s'y rencontre. Son Auteur fut Iean de Milan Medecin & Poëte, qui avec l'approbation de toute l'Ecole de Salerne reduiſit la fleur de la Medecine en douze cent trente-neuf vers, dont Arnauld de Ville-Neuve en a commenté la troiſiéme partie, ſans qu'il ait parlé du nom de l'Autheur de l'ouvrage.

Mais pour ſçavoir l'origine de l'amitié & du commerce des Anglois & des Salernitains : l'Hiſtoire nous apprend que quarante Chevaliers de Normandie revenans du Pelerinage de la Terre-Saincte, & paſſant par Salerne, lors que Guimare Prince de cette Ville eſtoit aſſiegé par les Sarra-

zins, ils repousserent si vigoureusement ces Barbares qu'ils les mirent en fuitte, & les chasserent jusqu'en Sicile; ce qui fit que les Bourgeois de Salerne traitterent ces genereux Chevaliers avec toute sorte de courtoisie & de bienveillance, & que Guimare avec honneurs & presens les invita à demeurer dans la Ville: Ce que n'ayant pû obtenir, il envoya des Ambassadeurs en Normandie pour les remercier avec offres & presens, qui attirerent trois cent Normands à Salerne, entre lesquels furent quantité de Princes & de personnes des plus illustres familles de la Province, à qui les affaires reüssirent si bien dans la Poüille & dans la Calabre contre les Mauritains, qu'en l'année mil trente & deux ils bâtirent une ville qu'ils appellerent du nom de Salerne, & en l'an 1074. ils conquesterent le Royaume de Naple,

& eſtablirent le Royaume de Sicile, à peu prés au temps que Guillaume le Baſtard Duc de Normandie conqueſta l'Angleterre, dont il fut couronné Roy. Ce Prince aprés ſon decés laiſſa trois enfans, Guillaume le Roux, Robert & Henry. Guillaume ſucceda à ſon pere au Royaume d'Angleterre : Robert eut pour ſon partage la Duché de Normandie, & ſuivant Godefroy de Boüillon à la conqueſte de la Terre-Sainte, il paſſa tout l'Hyver de l'année 1096. avec ſes Couſins Princes de la Poüille & de la Calabre, juſqu'au Printemps qu'il s'embarqua pour aller dans la Paleſtine, où aprés la priſe de Ieruſalem il en refuſa la Couronne; car ayant appris la mort de Guillaume le Roux ſon frere, dont il eſtoit le ſucceſſeur legitime au Royaume d'Angleterre, il retourna de la Paleſtine dans la

Poüille chez les Princes ses Parens, & consulta l'Ecole de Salerne sur la guerison d'une playe envenimée qu'il avoit receuë au bras droit au siege de Ierusalem, & qui estoit dégenerée en fistule si maligne, que les Medecins la jugerent incurable à moins que quelqu'un ne la suçast avec la bouche pour en attirer le venin; ce que ce Prince pieux ne voulant permettre de crainte d'exposer une personne en peril de mort, sa femme qui l'aimoit tendrement luy suçoit cette fistule pendant qu'il dormoit, & le guerit ainsi, sans encourir aucun peril de sa vie: C'est ce qui donna occasion aux Docteurs de Salerne d'inferer un Chapitre de la fistule dans leur Ouvrage, & de le dédier à ce Prince qu'ils appelloient Roy d'Angleterre, parce qu'il estoit heritier legitime de ce Royaume, quoy qu'il ne l'ait

jamais possedé, parce que Henry son frere puisné estant en Angleterre au temps que Guillaume le Roux mourut, se servit de l'occasion, s'empara du Royaume & vainquit son frere Robert, qui venoit en Angleterre avc une puissante armée pour en prendre possession. Voila à mon avis ce qui obligea Iean de Milan en l'an de Grace mil cent, à composer ce livre en vers Leonins, à qui Arnauld de Ville-Neuve donna le titre de la Medecine de Salerne, ou le moyen de se conserver en santé; les vieilles Editions l'appellent le Regime de santé de Salerne: & les manuscrits, La fleur de la Medecine; où l'on trouve à la fin de l'ouvrage ce vers latin,

Hoc opus optatur, quod flos Medecinæ vocatur.

Pour ce qui est du nombre des

Chapitres & des vers il eſt incertain, car l'on trouve un cahier où il y a mille deux cens trente-neuf vers, le commun en contient ſeulement trois cens ſoixante & douze, un autre cent quatre-vingts-trois, un autre mille quatre-vingt-ſeize, & un autre enfin ſix cent ſoixante & quatre, qui ſont proprement vers Leonins de diverſes eſpeces: Car il y en a quelques-uns dont le milieu répond à la fin, & d'autres dont la fin rime à la fin de l'autre vers, comme on voit par cét exemple,

Lenit & humectat, ſolvit ſine febre butyrum,
Incidit, lavat ac penetrat, mundat quoque ſerum.

Quant à l'antiquité & la dénomination des vers Leonins, les Autheurs n'en ont point parlé. Cependant le docte Moreau dans

ses Prolegoménes de l'Ecole de Salerne dit qu'il y a un Manuscrit dans la Bibliotheque de saint Benoist de Cambrige, qui enseigne la methode de faire des Vers Leonins, dont se sont servis les Poëtes des deniers temps. Pour leur dénomination, quelques-uns veulent qu'elle soit prise du Lion, soit à cause qu'il est le plus fort & le plus genereux entre les Animaux, & qu'ainsi ces Vers sont les plus heroïques & les plus ampoullez du bel Art de la Poësie ; ou bien à cause qu'ils ont une queuë, comme cét animal, mais encore bien, dit Iules Scaliger, que le Lion ait une queuë, elle n'est pas semblable à son ventre, ce qui neanmoins arrive dans ces Vers. D'autres croyent qu'ils ont tiré leur nom de Leonius, ou Leoninus, Chanoine de Paris de l'Ordre de saint Benoist & Religieux du Monastere de

ſaint Victor, qui excelloit en ce genre d'écrire, & non pour en avoir eſté l'Autheur, puiſque leur origine eſt incertaine : Car on ne trouve point que les vieux Poëtes Grecs, ny Latins ſe ſoient ſervis exprés de Vers rimez, quoy qu'il y ait un vieux Manuſcrit en rime Grecque dans la Bibliotheque du College d'Emanuël de Cambrige qui traitte de l'Ame & du Corps ; c'eſt pourquoy ſi Homere & Virgile, & les autres Poëtes ont meſlé de ſemblables Vers dans leurs ouvrages, c'eſt pluſtoſt une figure de Rhetorique, que l'on appelle ὁμοιόπτωσις, qui ſe fait de mots d'une meſme terminaiſon, que non pas des rimes & des conſonances affectées: ainſi les Orateurs ont premierement mis cette figure en uſage, qu'enſuite les vieux Poëtes ont imitée ; Et enfin les Modernes voyant que cette figure leur reüſ-

ſiſſoit parfaitement bien, ils en ont inventé les Vers Leonins, dont ils ont compoſé des Ouvrages entiers : entre autres Theodol Preſtre Italien, qui vivoit ſous Zenon Empereur en l'an 480. compoſa en Vers Leonins un livre d'Eglogues, & un du mépris du Monde : Wilram Abbé de ſaint Benoiſt l'an 1070. fit en meſmes Vers l'Explanation Myſtique ſur le Cantique des Cantiques. Leonius Chanoine de ſaint Benoiſt excella dans ce genre d'écrire; Gualterus Diſſe, Carme de Bourdeaux en compoſa un livre du Schiſme l'an 1390. Alexandre de Ville-Dieu natif de Dole, qui vivoit en 1240. fit un livre en Vers Leonins pour enſeigner aux enfans les principes de la langue Latine, dont les Grammairiens ſe ſont ſervis juſques à tant que Donat & Deſpautere ayent paru. Otho

de Cremone composa cent cinquante Vers de cette façon, touchant le choix des meilleures Plantes, dont l'on se sert en Medecine ; entre lesquels doit estre mis Iean de Milan, Autheur de l'Ecole de Salerne, & autres dont feu Monsieur Moreau parle dans ses Prolegoménes, où l'on peut avoir recours, si l'on veut sçavoir la fabrique des Vers Leonins, & leurs diverses especes, dont je ne parle point icy, afin de ne point ennuyer le Lecteur, & de ne point sortir de mon sujet.

TABLE DES CHAPITRES & Sections.

CHAP. I.

CHAP. II.

CHAP. III.

CHAP. IV.

CHAP. V.

CHAP. VI.

CHAP. VII.

CHAP. VIII.

CHAP. IX.

CHAP. XIV.

CHAP. XV.

CHAP. XVI.

CHAP. XVII.

CHAP. XVIII.

CHAP. XIX.

CHAP. XXIX.

CHAP. XXX.

CHAP. XXXI.

Chap. XXXII.

CHAP. XXXV.

CHAP. XXXVI.

CHAP. XXXVII.

CHAP. XXXVIII.

CHAP. XXXIX.

Addition à l'Ecole de Salerne.

CHAP. XL.

CHAP. XLI.

CHAP. XLII.

CHAP. XLIII.

CHAP. XLIV.

CHAP. XLV.

CHAP. XLVI.

CHAP. XLVII.

CHAP. LI.

CHAP. LII.

CHAP. LIII.

CHAP. LIV.

CHAP. LV.

CHAP. LVI.

CHAP. LXV.

CHAP. LXVI.

CHAP. LXVII.

CHAP. LXVIII.

CHAP. LXIX.

CHAP. LXX.

CHAP. LXXVIII.

CHAP. LXXIX.

CHAP. LXXX.

CHAP. LXXXI.

CHAP. LXXXII.

CHAP. XCI.

CHAP. XCII.

CHAP. XCIII.

CHAP. XCIV.

Addition à l'Ecole de Salerne.

CHAP. XCVIII.

CHAP. XCIX.

CHAP. C.

CHAP. CI.

CHAP. CII.

CHAP. CIII.

CHAP. CVII.

CHAP. CVIII.

CHAP. CIX.

CHAP. CX.

Fin de cette Table.

TABLE
DES CHAPITRES
DE
L'OUROMANTIE,
SCATOMANTIE,
ET HYDROMANTIE.

CHAP. I.

CHAP. II.

CHAP. III.

CHAP. IV.

CHAP. V.

Fin de cette Table.

EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à saint Germain en Laye le 20. Février 1668. signé par le Roy en son Conseil DE SEIGNEROLLE: Il est permis à Monsieur DU FOUR DE LA CRESPELIERE, Docteur en la Faculté de Medecine, de faire imprimer par tel Imprimeur ou Libraire, qu'il voudra, pendant l'espace de cinq ans, une Traduction de Vers Latins, tirez de divers Autheurs, où est compris le Commentaire de l'Ecole de Salerne en Vers François, dont il est l'Auteur, & deffenses sont faites à tous Imprimeurs-Libraires, ou autres de quelque qualité & condition qu'ils soient de le contrefaire, vendre, ny debiter sans le consentement dudit Sieur DU FOUR, ou de ceux qui auront droit de luy, sur les peines contenuës plus au long audit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Marchands Libraires de Paris, suivant l'Arrest de Parlement le 26. May 1668.

Et ledit Sieur Du Four a cedé son droit du present Privilege pour son Commentaire de l'Ecole de Salerne en Vers François à Gilles Alliot Marchand Libraire, pour en joüir suivant l'accord fait entr'eux.

Et ledit Alliot a associé avec luy Gervais Clouzier, Marchand Libraire à Paris.

Acheve d'imprimer pour la premiere fois le 20. Juin 1671.

Les Exemplaires ont esté fournies.

La Science du Medecin l'élevera au sommet de la Gloire, & le rendra recommandable aux Puissances Souveraines.

Ecclesiast. Chap. 38.

COMMEN-

COMMENTAIRE
En vers François
SUR LE REGIME DE SANTÉ
DE L'ECOLE DE SALERNE.

Des Preceptes generaux de la ſanté.

CHAPITRE I.

Anglorum Regi ſcribit Schola tota Salerni.
Si vis incolumem, ſi vis te reddere ſanum,
Curas tolle graves, Iraſci crede prophanum,
Parce mero, cænato parum, non ſit tibi vanum,
Surgere poſt epulas, ſomnum fuge meridianum.
Ne mictum retine, ne comprime fortiter anum,
Hæc benè ſi ſerves, tu longo tempore vives.

Inſtitution de l'Ouvrage.

ODE.

L'Ecole des Salernitains,
Au Grand Robert, Roy d'Angleterre,
Ecrit ces regimes certains
Pour vivre long-temps ſur la terre :

Grand Monarque ſi ton deſſein
Eſt de vivre, & de regner ſain,
Deſſous le Dais & le Diadéme,
Sois attentif à nos propos,
Et les execute de méme,
Et tu vivras dans le repos.

Du ſoin.

Chaſſe loin de toy les ennuis
Qui te plongent dans la triſteſſe,
Et te font les iours & les nuits
Souffrir une rude détreſſe:
Ces paſſions rongent le cœur,
Epuiſent toute ſa vigueur;
Glacent le ſang dedans les veines,
Et lors que l'on n'y penſe pas
Elles nous cauſent tant de peines,
Qu'elles conduiſent au trépas.

De la colere.

En tous lieux, en toute ſaiſon,
Eloigne de toy la colere,
Et fais ſi bien que la raiſon
Iamais dans toy ne la tolere:
Elle fait amaigrir le corps,
Le détruit dedans & dehors,
Emeut & le ſang & la bile:
Et par mille branſles divers
Fait que l'eſprit le plus tranquile,
Eprouve un funeſte revers.

De la moderation dans le vin.

Parmy ton vin méle de l'eau;

Ce conseil est tres-necessaire,
Le vin offence le cerveau,
Et des nerfs il est l'adversaire :
Il pervertit le mouvement,
Nos sens & nôtre iugement,
Et nuit aux poulmons comme au foye :
Mais s'il est moderément pris
Il donne à nos cœurs de la joye,
Et nous réveille les esprits.

Du soupper.

Le soir souppe legerement,
Afin que les vapeurs des viandes
Ne te gesnent aucunement,
Encore qu'elles soient friandes :
Le cerveau plein d'humidité
Dans son ample capacité
Attire ces vapeurs nuisibles,
Qui luy causent des maux pressans,
Et qui par des songes terribles
Offencent l'esprit & les sens.

De la promenade.

Matin & soir ne manque pas,
Lors que tu te leves de table
De marcher aprés le repas,
Car ce conseil est profitable :
Par le secours du mouvement,
La viande descend promptement,
Et s'unit mieux au ventricule :
Et dans l'estomac jeune, ou vieux,
Où la viande ainsi s'accumule,

La digeſtion ſe fait mieux.

Du ſommeil.

Ne t'endors iamais à midy,
Et garde bien cette methode,
Ce ſommeil rend l'homme eſtourdy;
Et bien ſouvent il l'incommode :
Il en repoſe moins la nuit,
De plus à l'eſtomac il nuit,
Trouble la coction premiere,
Et les pores eſtant ouverts,
Les eſprits ſuivant la lumiere
S'exhalent ſouvent au travers.

De la retention de l'urine.

Alors que tu voudras piſſer
Ne ſouffre point de violence,
L'urine acre te peut bleſſer,
Auſſi bien que ſon abondance:
Celuy qui la retient long-temps,
Reſſent par fois qu'à ſes dépens
La veſſie en eſt affoiblie,
Et ne peut qu'avec grands efforts,
Pour avoir eſté trop remplie
Ietter aprés ſon eau dehors.

De la retention des gros excrements.

Ne te retiens point fortement
Quand il faut aller à la ſelle,
Cela bleſſe le fondement,
Et la faculté naturelle :
Les excrements dans les boyaux,
Durciſſans comme des noyaux,

Gesnent l'homme autant qu'une beste,
Et par leurs malignes vapeurs,
Qui s'élevent iusqu'à la teste
Ils luy causent mille douleurs.

Conclusion.

Dessus ce sujet important
Nous n'en dirons pas davantage,
Grand Prince, c'en est tout autant
Qu'il est besoin pour ton usage :
Sans donc faire un plus long devis
Reçoy de nous ces beaux avis
Que nôtre Ecole te presente,
Si tu les suis diligemment,
Sois certain dés l'heure presente
Que tu vivras fort longuement.

Des moyens de se passer de Medecin.

CHAP. II.

Si tibi deficiant Medici, Medici tibi fiant,
Hæc tria, mens hilaris, requies moderata, diæta.

Si les bons Medecins te manquent au besoin,
Pour iouïr longuement d'une santé parfaite,
Reçoy pour Medecins ce qui suit avec soin,
Le repos moderé, l'esprit gay, la diete.

LA veritable Medecine
La plus certaine & la plus fine,
Est que quand un homme est bien sain
Il n'use point de Medecin,

Si ce n'est qu'il desire suivre
Un parfait regime de vivre
Pour bien conserver sa santé,
Car en ce temps en verité
Un Medecin est necessaire,
Autrement on n'en a que faire :
Puisque quand on se porte bien
Pour lors on n'a besoin de rien,
Sinon que de bonne monnoye
Pour vivre toûjours avec joye,
Joüer, rire, & passer le temps
Avec les plus honnestes gens :
Mais si par hazard en campagne
Soit en France, ou Grande Bretagne,
Un Medecin estoit trop loin,
Sers toy de ces trois avec soin,
Ils sont meilleurs que l'on ne pense,
Et ne font aucune dépense.

De la gayeté.

Le premier est la gaye humeur
Qui doit regner dedans ton cœur,
C'est une incomparable hostesse
Qui malgré la noire tristesse,
Rend un homme en tout temps plus sain
Que ne fait pas un Médecin.
L'experience journaliere
Nous en donne une preuve entiere;
Car ailleurs aussi bien qu'icy
L'on void que les gens sans soucy,
Et qui meinent joyeuse vie,

Sans haine & ſans aucune envie,
Conſervent mieux leur en-bon-point
Que tous les autres ne font point,
Qui ſont triſtes, chagrins & mornes,
Ainſi que des beſtes à cornes,
Et vieilliſſent en un moment,
Dautant que leur temperament
Eſtant plein de melancolie,
La nature en eſt affoiblie,
Et la douceur du ſang pour lors
Ne regit pas ſi bien leurs corps,
Qu'elle fait lors que prédomine
Dans eux cette maſſe ſanguine.

Du repos.

Le repos de corps & d'eſprit
Dans la perſonne à qui tout rit,
Eſt un Medecin admirable,
Qui pour elle eſt ſi favorable
Que pour répondre à ſon deſſein
Il luy rend le corps touſiours ſain,
Mais c'eſt pourveu que dans ce Monde
Elle ait large écuelle & profonde,
Et dequoy pour mettre dedans,
Pour chaſſer la faim de ſes dents,
Car avoir l'un & non pas l'autre,
C'eſt un Moyne ſans patenôtre,
Et c'eſt une grande pitié
De n'avoir du pain qu'à moitié,
L'on ne peut repoſer, ny rire
Lors que l'on n'a point dequoy frire,

Manche de drap à se moucher,
Et lict de plume à se coucher,
Mais quand on a ce qu'on demande,
Bon vin, bon pain & bonne viande,
Grand appetit, & bonnes dents,
Beaucoup de bien & peu d'Enfants,
Or, argent, belle & bonne fame,
Et dequoy bien servir la dame,
Qu'on est sans procés, ny tracas,
Qu'on fait de biens un grand amas.
Ah! mon Dieu la joyeuse vie,
Et qu'on doit bien porter envie,
A qui gouste un pareil repos,
Que ce gaillard fera vieux os,
Et que sa santé sera bonne.
Je croy qu'ainsi Dieu me pardonne,
Jupiter content & joyeux,
Vit avec Junon dans les Cieux,
Et que c'est encore avec elle
Et toute sa Troupe immortelle,
Qu'il gouste en repos la santé
Aussi bien que la volupté,
Car ce grand Dieu, ne luy déplaise,
Alors que sa Junon il baise,
Ce n'est jamais trop, ny trop peu,
Mais il suit tousiours le milieu,
C'est-là qu'il se plaist & repose.
Ainsi qui fait la mesme chose,
Qu'il n'aille trop haut, ny trop bas,
Qu'il fasse tout avec compas,

Qu'il ſe regle & qu'il ſe modere,
Et que ſi bien il ſe tempere,
Que quand ſa fame luy fait jeu
Il obſerve bien le milieu,
Je ſçay bien que la bonne dame
En ſera ravie en ſon âme,
Et meſme pour l'honneur de Dieu
Qu'elle luy fera plus beau jeu,
Cependant il n'eſt jeu qui tienne,
Il faut un peu qu'il s'en abſtienne,
Car le repos pour la ſanté
Eſt un Medecin ſi vanté,
Qu'il eſt bon pour le corps & l'âme,
De l'homme ainſi que de la fame.

De la diete moderée.

Mais le plus puiſſant Medecin,
Excellent pour la meſme fin,
C'eſt ce qu'on appelle diete,
Quand quelque mal nous inquiete,
Pour lors on la doit obſerver,
Soit au coucher, ſoit au lever;
Car ſi nôtre pere Hippocrate
D'un faux oracle ne nous flatte,
On ſçait que la ſobrieté
Eſt la mere de la ſanté.
Or la diete veritable
Conſiſte quand on eſt à table
A n'y demeurer pas long-temps,
Si l'on veut prolonger ſes ans,
Et de ne tenir point à gloire

De trop manger, ny de trop boire:
Qu'on ne ſe plaiſe auſſi iamais
D'avoir au repas pluſieurs mets:
La diverſité de la viande
La meilleure & la plus friande
Deſtruit bien ſouvent de nos corps
Les incomparables accords;
Car pour le dire avec franchiſe
La débauche & la friandiſe
En mettent ſouvent au tombeau
Plus que l'épée & le coûteau.
Si tu veux auſſi que la vie
Ne te ſoit pas ſi-toſt ravie
Ne mange point avidément,
Et n'uſe que modérement
Des ſix choſes non naturelles,
Qui ſelon l'Ecole ſont telles
Qu'elles ſont bien à l'animal
Qui s'en ſert ſans en uſer mal,
Et qu'elles nuiſent au contraire
A celuy qui pour l'ordinaire
Sans pourtant apprehender rien
En tout temps n'en uſe pas bien:
C'eſt un ſecret de Medecine
Qui comprend bien de la doctrine,
Qui fut cauſe, nous dit Galien,
Que Telephe Grammairien,
Veſcut avec peu de foibleſſe
Iuſques à l'extréme vieilleſſe;
Et qu'Antioque Medecin

Paſſa quatre-vingts ans : enfin
Galien nous dit en quelque page
Qu'il atteignit luy-meſme l'âge
Des ſept-vingt ans, quoy que vrayment
Il paruſt foible extrémement.
Un certain nommé Xenophile.
De qui la vie eſtoit tranquille,
Veſcut cent cinq ans fort content
Pour en avoir fait tout autant,
Sans avoir eu de maladie
Qu'une ſeule pendant ſa vie :
Et Pline aſsûre que Caton,
Qui fut ſi ſage, ce dit-on,
Et dans une ſi haute eſtime
Obſerva ſi bien ce regime,
Qu'il veſcut auſſi quelque temps
Au delà de quatre-vingts ans,
Sain & gaillard de corps & d'âme,
Auſſi bien que ſa bonne fame
Qui veſcut auſſi ſainement
Quatre-vingts ans pareillement.
Loüis Cornaro de Veniſe,
Homme ſobre & ſans friandiſe,
Ne mourut-il pas à cent ans
Avec bons yeux & bonnes dents,
Pour avoir bien fait la diete
D'une maniere joliete ?
Et cét Anglois de nôtre temps,
Agé plus de cent cinquante ans,
S'il euſt toûjours pendant ſa vie

Observé la parcimonie,
N'eust point avancé son trépas,
Puis qu'aprés un ample repas,
Que luy fit faire son Monarque,
Il fut emporté par la Parque,
Qui malgré tout humain secours,
Termina la fin de ses jours.

Des Personnes qui ont vécu long-temps.

Mais pour bien prouver cette chose,
Ly ces autres que ie t'expose,
Ne sçait-on pas que Iean des Temps
A vécu passé trois cens ans ?
Et que saint Severe Sulpice,
Homme sans fard & sans malice,
Et d'eminente sainteté,
Vivant dans la sobrieté,
Ne vit finir ses destinées
Qu'aprés trois cens soixante années,
L'on peut mettre en ce rang icy
Le Bien-heureux Servat aussi,
Puisqu'il mourut à pareil âge :
Mais un qui vécut davantage,
Et qui mourut dessus le tard,
Fut un certain nommé Richard,
Qui dessous le grand Charlemagne,
Fit autrefois quelque campagne ,
Car cét homme avoit bonnes dents
A l'âge de quatre cens ans.
L'on dit aussi qu'une Sybille

A vécu des ans iusqu'à mille,
Et qu'une autre en vécut sept cens :
Enfin ie n'y mets, ny ne prens ;
Mais ie sçay bien que la diete
Est une admirable recepte
Pour vivre en santé longuement,
Et qu'elle a servy puissamment
A ces vieux Peres que Moyse
Dedans la Bible preconise,
Pour avoir vécu iusqu'au temps
De six, de sept, & huit cens ans.
Car il est certain que la vie
Parmy nous ne s'est racourcie,
Que depuis le commencement
Que nous vivons dereglément :
L'on void aussi qu'au nouveau Monde,
La vie en maux est peu feconde,
Que les Sauvages aux Forests ,
Qui se contentent d'un seul mets ,
Vivent plus long-temps que nous autres,
Et que mesme imitant les nostres ,
Qui font gloire d'estre gourmands,
Ces Peuples vivent moins de temps,
Qui que tu sois , qui lis ce Livre,
Si tu veux donc longuement vivre ,
Sois joyeux en homme dispos ,
Observe diete & repos ,
Car c'est ainsi comme ie pense ,
Qu'on vit sainement sans dépense,
Medecine , ny Medecin,

Qui ne fait que parler Latin,
Cependant qu'en sa compagnie
Le François est à l'agonie.

Du choix de l'air.

CHAP. III.

Lucidus, ac mundus sit ritè habitabilis aër,
Infectus neque sit, nec olens fœtore cloacæ.

De la clarté de l'air.

SI tu veux choisir ta demeure,
Où tu puisses vivre à toute heure
Gaillardement, joyeux & sain,
Prens un air pur, clair & serain
Pour y pratiquer cette histoire,
Veiller, dormir, manger & boire:
Car c'est histoire selon moy
Que de vivre dans un lieu coy,
Remply d'une lumiere claire,
Où tout ait le don de nous plaire,
Et là sans crainte & sans danger
Veiller, dormir, boire & manger.
L'air est chose non naturelle,
Et condition sans laquelle
On ne peut vivre en seureté
Dans une parfaite santé,
Ny guerir d'une maladie,
Qui bien souvent nous expedie
Faute de respirer un air,

Qui soit serain, & pur & clair,
Car l'air obscur, épais & trouble
Bien souvent nôtre mal redouble,
Et se glissant iusques au cœur
Confond dans le corps chaque humeur,
Fait les esprits melancoliques,
Troubles, épais & phlegmatiques,
Qui rendent d'un homme puissant
Le corps debile & languissant,
Et qui font que son ame triste
Suit aussi son corps à la piste:
Mais rien en tout temps, en tous lieux
Ne rend un homme plus joyeux,
Plus sain, plus plein de gentillesse,
Et moins sujet à la paresse
Que de vivre dans un terrain,
Où l'air soit bon, clair & serain,
Puis que l'on sçait que la lumiere,
Quand le Soleil fait sa carriere
Sert dans ce monde inferieur
De vehicule à la chaleur,
Qui pour servir aux creatures
Purge l'air de toutes ordures,
Le seiche, le rend épuré,
Et le fait paraistre azuré,
Méme si doux & si paisible
Qu'il n'est aucunement nuisible:
C'est pourquoy les nuits sont toûjours
Moins saines que ne sont les jours,
Principalement dans l'Europe,

Où le grand froid nous envelope,
Et nous gesne de toutes parts
Par vents humides & broüillards,
D'où viennent cruditez & rhûmes,
Fiévres putrides, aposthumes:
Mais aux païs où la chaleur
Est dans son extréme vigueur,
Ie croy les nuits plus salutaires
Pour travailler à ses affaires,
Et rendre gaillards & contens
Ses miserables habitans:
Tels sont l'Egypte & la Lybie,
L'Ethiopie & la Nubie,
Où l'on s'enferme tout le iour
Dans les logis comme en un four,
Pour se parer du chaud terrible,
Qui dans ce païs est nuisible,
Beaucoup plus qu'il n'est pas ailleurs:
Car les excessives chaleurs
Dans les corps augmentent la bile,
Et rendent le monde debile.

De la pureté de l'air.

Pour ne point encor faire mal
Au moindre petit animal,
Il faut que l'air où l'on habite
Soit tout à fait pur, & qu'ensuitte
Les vents du Levant & du Nort
Des deux côtez l'agitent fort,
Que ce soit dans une campagne,
Qui n'ait point au tour de Montagne

Qui puiſſe rendre l'air obſcur,
Et qui l'empeſche d'eſtre pur.

De l'infection de l'air,

Que ce meſme air que l'on reſpire,
Si l'on ne veut ſouffrir martyre,
Soit encor exempt de vapeurs,
Qui jettent mauvaiſes odeurs,
Et des exhalaiſons groſſieres,
Qu'on s'éloigne des cimetieres,
Des cloaques & des retraits,
Des lieux bourbeux & des mareſts,
Des eſtangs, où l'eau croupiſſante
Eſt d'une vertu ſi puiſſante
Par l'odeur du chanvre & du lin,
Qu'elle eſt un dangereux venin :
Car un mauvais air qu'on reſpire,
Et que de ces lieux on attire,
Ne cauſe iamais que du mal
A petit & grand animal,
Soit à ſon cœur, ſoit à ſa teſte,
Lieux où cét air impur s'arreſte,
Et tellement en ſont épris
Qu'il en infecte les eſprits,
D'où s'enſuit une maladie,
Qui ſouvent luy ravit la vie :
Un pareil air ne vaut donc rien
Qu'à faire mal & non du bien ;
Mais par hazard s'il t'y faut vivre,
Voicy l'advis que tu dois ſuivre.

De la correction de l'air.

Corrige autant que tu peux l'air,
Pour le rendre pur & plus clair,
Par des drogues aromatiques,
Et des remedes ſpecifiques,
Et ferme la feneſtre aux vents,
Qui ſont malins & decevants,
Qui te pourroient rendre ſtupide
Par leur ſouffle chaud & humide :
Tels ſont les vents qu'on nomme auſtraux,
Mais ouvre aux Septentrionaux
Portes & feneſtres arriere,
Reſpire un air de la maniere
Pour rafraiſchir cœur & poulmons :
Vents d'Orient ſont encor bons,
Ainſi que le feu dans ta chambre,
Au mois de Ianvier & Decembre,
Principalement dans les temps
Que ſoufflent les plus méchants vents.
Si l'air eſt de temperature
Qui ſoit nuiſible à ta nature,
C'eſt à dire trop chaud, ou trop froid,
En quelque ſaiſon que ce ſoit
Corrige-le par ſon contraire
Comme une choſe neceſſaire :
En Hyver uſe de chaleur,
Boy de bon vin ſans avoir peur,
Et fais une chere angelique
Pour à l'air froid faire la nique :
Durant l'Eſté cherche le frais

Aux prez, aux jardins, aux forefts,
Bois eau, baigne toy, tiens ta chambre
Fraifche comme au mois de Decembre,
Et t'humecte fouvent le bec
Avec eau fi le temps eft fec ;
Au contraire s'il eft humide
Ufe du fec & du folide.
Choifis encor une maifon
Qui foit propre en toute faifon,
Pour refpirer un air commode,
Afin de mieux vivre à ta mode,
Maifon faite avec tous les foins,
Qui foit percée aux quatre coins,
Bien baftie & haute élevée,
Mais non-pas dans une cavée,
Où l'air en aucune faifon
Ne fçauroit iamais eftre bon.
Que fi dans les champs, ou la ville
Tu n'as point de maifon utile,
Gouvernes toy comme les gueux
Pour ne point faire l'orgueilleux,
L'Hyver choifis les bergeries,
Et l'Efté prens les galleries
D'un temple, ou bien d'une maifon,
Afin d'y paffer la faifon :
Voila la maniere de vivre
De Metroclés qu'il te faut fuivre,
Premier Beliftre de fon temps,
Qui dans la ville & dans les champs,
Contrecarroit par ce commerce

Le bonheur du grand Roy de Perſe.

Du mal qui arrive de trop boire d'eau.

CHAP. IV.

Potus aquæ ſûptus comedenti incõmoda præſtat,
Hinc friget ſtomachus, crudus & indecibus.

L'eau qu'on boit au repas apporte un grand
dommage:
Car elle refroidit l'eſtomac tellement,
Que celuy qui ſe ſert d'un ſemblable brenvage,
Ne cuit la viande aprés que difficilement.

L'Eau pure qu'on boit au repas.
Eſt nuiſible à gens delicats,
Qui ne peuvent faire un bon chile,
Pour avoir l'eſtomac debile,
Et remply de peu de chaleur,
Car l'eau par ſa grande froideur
Luy fait encor plus de dommage,
Le rend froid & cru davantage,
Augmente ſon humidité,
Et debilite ſa ſanté,
Elle corrompt auſſi la viande:
C'eſt pourquoy Galien nous commande
De ne boire pas largement,
Aprés avoir pris l'aliment:
C'eſt auſſi l'advis d'Avicenne,
Qui ne veut pas qu'on entreprenne

De trop boire aprés le repas,
Puis que l'eau qu'on prend en ce cas,
Fait dans le corps flotter la viande
Qui ne se cuit ny ne s'amende,
Au contraire elle r'accrudit.
Ainsi cét Autheur l'interdit,
Et nous asseûre qu'à la table
L'eau ne peut estre souhaitable,
Qu'à faire avaller promptement
Un morceau qui va lentement.
Afin donc que bien on l'entende
L'eau ne vaut rien avec la viande,
Elle affoiblit trop sa chaleur
Par son excessive froideur,
Et fait qu'elle demeure cruë
Que l'appetit se diminuë,
Et que fille, femme, & garçon
Font souvent des pets à Masson;
Car sa nature pituiteuse
Cause la colique venteuse,
Qu'elle engendre dans les boyaux
Des raisonnables animaux,
Qui ne boivent que de l'eau pure,
Quoy que contraire à leur nature.
Ie parle icy des pituiteux,
Dont l'estomac est froidureux,
A qui le vin est plus utile:
Mais pour les gens chargez de bile,
Dont les corps sont souvent en feu,
Doivent boire du vin tres-peu,

Et beaucoup d'eau rafraiſchiſſante,
C'eſt une recepte puiſſante,
Pour temperer la grande ardeur
Qui ſe rencontre en cette humeur,
Et modérer l'acrimonie,
Qui les reduit à l'agonie:
Les hommes qui ſont gros & gras
Peuvent en boire à leur repas,
Si pourtant ils me veulent croire,
Car le vin eſt meilleur à boire,
Nourriſſant & plus cordial,
Mais l'eau ne leur fait point de mal,
Pour la quantité de leur graiſſe,
A qui la froideur acquieſce,
Ne pouvant paſſer au travers,
Pour nuire aux membranes & nerfs,
Qui ſont d'une froide nature,
Et de ſéche temperature.

Advertiſſement aux Dames.

Ainſi, Meſdames de Paris,
Laiſſez le vin à vos marys;
Ils en deviendront plus alaigres,
Et gardez-vous bien s'ils ſont maigres,
De ſouffrir qu'ils boivent de l'eau,
Qui leur ſeroit un rude fleau,
Pour offencer nerfs & membranes.
Puis eſtant froids comme des aſnes,
Ils feroient en toute ſaiſon
Plus mal la paix de la maiſon:

Mais vous à droit, ou bien à gauche,
Avec eau faites la débauche,
Vos corps qui sont gros & grassets
En recevront de bons effets,
Et cette agreable recepte
Vous rafraischira la caillette.

De l'eau beuë devant déjeuner.

Cependant l'eau beuë au matin
A pour nous un effet malin,
Elle affoiblit nôtre poitrine,
Que bien souvent elle ruine,
Et par son extréme froideur
Debilite aussi sa chaleur,
Quand un homme soit vieux, soit jeune
Boit auparavant qu'il déjeune,
S'il n'a fait la débauche au soir,
En ce cas il a le pouvoir
De boire au matin de l'eau fraische,
Ie ne voy rien qui l'en empesche,
En ce temps l'eau luy fait du bien,
Et le soulage plus que rien;
Qu'il en boive donc sans scrupule,
Pour rafraischir son ventricule,
Abbaisser les vapeurs du vin,
Qui l'incommodent le matin,
Et chasser par en bas le reste,
Qui dans son corps est indigeste.

Il ne faut point boire d'eau aprés le bain, ny aprés l'action conjugale.

Mais dessus tout que le mary,

Le gallant, & le favory,
Aprés avec femme ou coquette
Avoir fait la cricon criquette,
Ou bien aprés s'estre baigné,
A moins que d'estre bien soigné
S'abstienne de boire l'eau pure,
Elle est contraire à sa nature,
Car les pores estant ouverts,
L'eau passe aisement au travers,
Et par une froideur rebelle
Nuit à la chaleur naturelle.

De l'eau qu'on boit la nuit.

L'eau que l'on boit encor la nuit
Empesche l'estomac qui cuit,
Et que la bile dans la tripe
Ne se resolve & se dissipe,
D'où vient qu'un pauvre malotru
A plus soif aprés qu'il a bû ;
En ce temps donc qu'on ait memoire,
Que l'on doit s'abstenir de boire,
Sinon quand la soif presse fort,
En ce cas qui ne boit, a tort,
Et ie luy veux toûjours enjoindre
De deux maux de choisir le moindre,
Mais ie le conjure autrement
De s'en abstenir joliment:
Le sommeil sans nul prejudice
Luy rendra bien ce bon office,
En cuisant bile & phlegme épais,
Et les faisant descendre aprés,

Dont sa panse estant temperée
Elle sera desalterée :
Enfin l'eau ne vaut rien aux sains,
S'ils en boivent trop, ie les plains,
Elle refroidit leur poitrine,
Leur cause une guerre intestine,
Dont souvent chacun d'eux pâtit,
Nuit aux nerfs, oste l'appetit,
Quoy que pourtant elle l'excite ;
Sans qu'en rien elle debilite
L'homme d'un bon temperament,
Qui n'en boit que moderément
Dans les repas, ou la diette,
Comme l'estomac le souhaitte ;
Mais pour soulager le cerveau
Qu'on boive le vin trempé d'eau,
Il finit les inquietudes,
Les bâillemens, les lassitudes,
Et mesme arreste le frisson,
S'il est pris de cette façon,
C'est le sentiment d'Hippocrate,

Du choix de l'eau.

Cependant quoy que l'eau nous matte,
Qui la voudra boire à plaisir,
Voicy comme il la doit choisir;
Qu'il prenne l'eau la plus legere,
La plus subtile & la plus claire,
Qui n'ait point mauvaise couleur,
Méchant goust, ny puante odeur,
Qui s'échauffe & se refroidisse,

Facilement ſans artifice,
Qui ne luy cauſe point de maux
Dans l'eſtomac,ny les boyaux ;
L'eau qu'on eſtime la plus ſaine
Eſt de riviere & de fontaine,
Droit expoſée à l'Orient,
Eau bonne au malade & friant,
Lors que la terre eſt ſabloneuſe,
Nette & pure & point limoneuſe,
Que l'on doit preferer exprés
Aux eaux des puits & des mareſts,
Croupiſſantes & trop impures
Pour rafraiſchir les creatures.

Le vin vaut mieux que l'eau.

Mais quelque bonne que ſoit l'eau,
Pour moy ie ſouſtiens bien & beau
Que pour faire un parfait mélange
De tout ce qu'au repas l'on mange,
Le cuire & porter par le corps,
Où ſont mille petits reſſorts,
Le vin a bien plus de puiſſance,
Pour eſtre bon par excellence,
Qué n'euſt iamais la meilleure eau,
Qui ne peut charmer un muſeau.
Si ce n'eſt celuy d'une beſte,
Ou bien de quelque ſotte teſte.

De l'utilité que l'on reçoit de laver souvent les mains.

CHAP. V.

Si fore vis sanus, ablue sæpè manus,
Lotio post mensam tibi confert munera bina,
Mundificat palmas & lumina reddit acuta.

Si tu veux estre sain lave tes mains souvent,
Mesme aprés le repas, deux biens il t'en arrive:
Car l'eau te fait les mains plus nettes que devant,
Et puis te rend des yeux la lumiere plus vive.

CEux qui desirent vivre sains
Doivent souvent laver leurs mains,
Ce precepte est bon & honneste,
A qui ne veut point vivre en beste;
Les excremens de nôtre peau
Sont purgez en la lavant d'eau,
Qui rend nôtre corps transpirable,
Et par une suite admirable
Sa froideur glissant de nouveau
Par les nerfs jusques au cerveau,
N'a rien pour lors qui ne nous plaise,
Et fasse dormir à nôtre aise.
Les Medecins en sont d'accord,
Et l'on sçait qu'ils enchargent fort,
Aussi bien à Paris qu'à Rome,
De laver les pieds d'un pauvre homme,

De qui l'esprit seroit troublé
Pour de veilles estre accablé.

Du lavement des mains aprés le repas.

En outre au sortir de la table,
Laver les mains est profitable
Au sobre aussi bien qu'au gourmand,
Qui mange trop avidement
Car en ce temps l'eau fraische & pure
Purge les mains de toute ordure,
Et concentre en nous la chaleur
Par sa naturelle froideur,
Qui donne force à la nature
Pour mieux cuire la nourriture.
Ie tiens aussi qu'il est certain,
Quand l'on a mangé viande & pain,
Si l'on s'endort & qu'on sommeille
Que cette fraischeur nous réveille,
Et durant l'ardeur du Soleil
Chasse loin de nous le sommeil,
Qu'on sçait estre à l'homme contraire,
Et fort sujet à luy mal-faire,
A moins qu'il ne soit des-ja vieux,
Comme Galien en quelques lieux
Nous l'enseigne en citant Homere,
Qui dit de Nestor ce bon Pere
Qu'aussi-tost qu'il avoit mangé
Au sommeil il estoit rangé,
Veu que cette chose estoit bonne
Pour cette caduque personne;
En outre les mains moites d'eau

En réjoüiſſant le cerveau,
Font que la veuë en eſt plus vive,
Meſme par hazard s'il arrive
Que pour lors on frotte ſes yeux,
L'on trouve qu'ils s'en portent mieux,
Et qu'autour la craſſe amaſſée
Par ce moyen en eſt chaſſée.

Des marques du bon vin.

CHAP. VI.

Vina probantur odore, ſapore, nitore, colore:
Si bona vina cupis quinque hæc laudantur in illis.
Fortia, formoſa, & fragrantia, frigida, friſca.

LE vin, cette boiſſon divine,
Qui réjoüit noſtre poitrine,
Foye, eſtomach, cœur & cerveau,
Qui nous fait un rouge muſeau,
Qui des ſujets fait des Monarques,
Eſt toûjours connû par ces marques,
La ſaveur & l'aimable odeur,
Et la couleur & la ſplendeur.

De l'odeur du vin.

Son odeur doit eſtre agreable,
Elle aide à faire un ſang loüable,
Donne au corps un bon aliment,
Le fait agir plus rondement,
Réjoüit & le cœur & l'âme:

D'un pauvre Diable qui se pâme,
Remet les esprits languissants,
Et les rend forts & plus puissants;
Mais elle enteste en recompense
Vn homme qui par nonchalance,
Tous les iours dans le cabaret
Boit trop de blanc & de clairet.
Le vin dont l'odeur est mauvaise
Met un beuveur mal à son aise,
Qui n'en doit boire aucunement,
De peur d'accroistre son tourment.

De la saveur.

La saveur doit estre charmante,
Au goust agreable & plaisante
Pour mieux vuider le gobelet,
Plein du blanc, du rouge & pailler,
Sans qu'il y reste pas la goutte
Quand on devroit avoir la goutte,
Car ce jus est si bon au goust
Que l'on méprise mal & coust,
Pourveu que l'on boive il n'importe,
Deust-on demeurer à la porte,
Et coucher dans le cabaret
L'on boit iusques au dernier trait.
Or la saveur pour estre bonne,
Et ne point nuire à la personne,
Doit faire foy de sa bonté,
Sans vicieuse qualité,
N'estre austere, ny verdelette,
Fade, aspre, doucereuse, aigrette.

Les vins doux font un ſang mauvais,
Produiſent de méchants effets,
Tiennent le ventre trop humide,
Et rendent le goſier aride,
Empeſchent la concoction,
Et font au corps obſtruction:
Les aſpres retiennent l'urine,
Et reſtraignent ventre & poitrine;
Et le phlegme dans le poulmon,
Plus épais que n'eſt du limon:
Les vins auſteres ſont ſtiptiques,
Cependant ils ſont diuretiques,
Car ils font tellement piſſer,
Qu'un homme ne s'en peut paſſer.

De l'éclat du vin.

La ſplendeur doit eſtre éclatante,
Et claire & nette & tranſparente,
Signe que les eſprits ſont purs,
Subtils & nullement obſcurs.

De la couleur.

La couleur du vin qu'on achepte,
Soit blanche, rouge, ou bien paillette,
Monſtre s'il eſt fort & puiſſant,
S'il eſt bon & bien nourriſſant;
Le blanc rend un corps plus alaigre,
Et ne vaut rien à l'homme maigre,
Mais il eſt utile à gens gras
S'ils en uſent à leurs repas;
Le vin clairet tout au contraire
A l'homme gras ne peut bien faire,

Mais à l'éthique eſt excellent
Pour le rendre plus corpulent,
Plus gras & de meilleure mine,
S'il ne ſouffre point la famine.

Du vin fort.

Le vin puiſſant & genereux
Produit des effets merveilleux,
Fait des eſprits en abondance,
Bons & ſubtils par excellence,
Donne vn ſolide iugement,
D'où ſuit un bon raiſonnement,
Nuit aux gens qui ſont pleins de bile,
Profite au corps plus imbecille,
Rend un ſujet un Potentat,
D'un homme ſage en fait un fat,
Caſſe la teſte & la cervelle,
Iuſqu'aux os bruſle la moëlle,
Seiche l'humide radical,
Et tuë à la fin l'Animal,
Fut-il puiſſant comme un Saint George,
S'il en arroſe trop ſa gorge,
C'eſt ainſi que traitte Bacchus
Ceux qui boivent trop de ſon jus.

De la beauté du vin.

Les vins qui ſont beaux dans le verre
Font envie à toute la terre,
Iuſqu'aux enfans de Mahomet,
Qui ne fut qu'un ſot en effet
De deffendre le vin aux hommes,
Qui vaut mieux que le jus des pommes,

Car la couleur & la beauté
Font que le vin eſt ſouhaitté,
Et qu'on égoutte le Calice
Avec beaucoup plus de délice.

De la vapeur du vin.

La vapeur qu'exhale le vin
A ie ne ſçay quoy de divin,
Pour réjoüyr le corps & l'ame
D'homme, garçon, de fille & fâme,
Et pour redonner la vigueur
A celuy qui tombe en langueur.

De la froideur & chaleur du vin.

Tout le monde á la connoiſſance
Que le vin eſt chaud par puiſſance,
Quoy que froid actuellement:
Il penetre ſubtilement,
Offenſe les yeux, & ſans doute
Quand on en boit trop fait la goutte,
Et meſme gele auſſi les dents,
Des jeûnes, vieux, petits & grands,
Qui pour rafraîchir leur carcaſſe
Boivent trop ſouvent à la glace.

De la fraîcheur du vin.

Ce jus ne peut eſtre mauvais
Lors qu'on le boit leger & frais,
Et que dans le verre il petille,
Et joint à ſa couleur qui brille,
En le verſant il fait un ſon,
Qui met en humeur un garçon,
Qu'il fait une écume ſubtile,

A se dissiper tres facile,
Et qu'au travers d'un verre net,
Plein d'un excellent vin clairet,
L'on void sans aucunes macules,
Voler de petits corpuscules,
D'une incomparable couleur
Dans le vin qu'on croit le meilleur;
De mesme ceux qu'on void paraître
Alors que par une fenestre,
Le beau Soleil que nous voyons
Darde en quelque lieu ses rayons.
Ah! qu'un tel vin charme un yvrogne,
Et qu'il arrose bien sa trogne,
Quand il en trouve au cabaret:
Sur mon Dieu ie le dis tout net,
Si j'aimois ce jus davantage,
Et que ie fusse un peu moins sage,
Pour m'en donner par le museau
I'engagerois iusqu'à ma peau.

Des vins doux & blancs.

Chap. VII.

Corpora plus augent tibi dulcia, candida vina.

Du vin bourru.

LE vin d'Arbois, & Barsuraube
Est excellent où Dieu me daube,

C'est ce qu'on nomme vin bourru,
Qui fait un corps gros & ventru,
Vin doux qu'aime si fort la fâme,
Que i'ose iurer sur mon âme
Que telle en boit plus en Hyver,
Qu'un Pourceau ne fait de laict clair:
Or cét aliment souhaittable
Nous est tellement profitable,
Et fait croître la chair si fort
Qu'il n'est rien d'un si bon rapport
A celuy dont le corps alaigre,
Est un peu trop chargé de maigre:
Mais serviteur aux hommes gras,
Qu'ils n'en usent point aux repas,
S'ils ne veulent voir leurs personnes
S'enfler aprés comme des tonnes,
Ainsi que le gourmand Albin,
Heracleot & Maximin,
Dont le premier insatiable
Mangeoit pour un repas à table
Quatre cent huistres, dix melons,
Mais des plus gros & des plus longs,
Et cinq cent figues & cent pesches,
Des meilleures & des plus fraisches.

Des effets du vin doux.

Les choses douces cependant
Causent ce mauvais accident,
Que de boucher & ratte & foye,
Si de bonne heure on n'y pourvoye;
Car aimant tous deux la douceur,

Ils attirent avec vigueur
La nourriture encore cruë,
De cette saveur toute imbuë,
Et pleine d'excremens mauvais,
D'où vient l'obstruction aprés :
La douceur cause aussi la bile,
Et d'un homme fort & debile,
Elle oste si bien l'appetit
Que bien souvent il en pâtit,
Et luy seiche mesme la bouche
Comme de l'eau de pieds de moûche.

Du vin blanc.

Le vin blanc fait tout autrement,
Il desaltere puissamment ;
Humecte, rafraîchit, dilatte,
Debouche poulmon, foye & ratte,
Fait un appetit de manger
Quand on n'y voudroit pas songer,
Et s'il est de saveur plaisante,
Donne au corps force suffisante,
Et profite à chaque repas,
Non à l'homme sec, mais au gras,
Qu'il rend alaigre & desengraisse,
S'il y met trop souvent la presse :
Car tous les vins blancs entre nous
Nourrissent bien moins que les doux.

Du vin clairet & de ses vertus.

CHAP. VIII.

Si vinum rubrum nimium quandoque bibatur,
Venter stipatur, vox limpida turbificatur.

QVi rend à Bacchus trop d'hommage
Le vin clairet luy fait dommage,
Car il rend le ventre tendu,
Et resserre si bien le cu
Qu'un constipé sans cesse crie,
Et grince les dents de furie
De ne pouvoir sur un retrait
Se décharger de son pacquet:
Ainsi restraignant la bedaine
Un tel vin cause de la peine
Plus que les vins paillets & blancs,
Qui n'arrestent pas tant de temps
Dans le corps que ledit vin rouge,
Qui delà ne part, ny ne bouge,
Se cuit assez mal-aisément,
Et passe aprés fort lentement.
Ce vin bien plus que de coûtume,
Gaste la voix, cause le Rhume,
Dont on est si bien secoüé,
Qu'on en devient tout enroüé:
La vapeur s'éleve à la teste;
Où sans que long-temps elle arreste

Aprés estre changée en eau,
Elle distile du cerveau
Sur le poulmon à l'ordinaire,
Et dessus la trachée artere,
Qui sont les instrumens vocaux,
Qui devenant humectez d'eaux,
La voix en est de claire & nette
Enroüée & tres imparfaite :
Mais en recompense ce vin
Est un remede tout divin
Pour flux de sang & diarrhée,
Dont une personne est navrée,
Et pour arrester promptement
Mal de cœur & vomissement
D'un homme qui semble à ses lippes,
Estre prest à vomir ses trippes.

Des effets & signes du bon vin.

Chap. IX.

Gignit & humores melius vinum meliores,
Si fuerit nigrum, corpus reddet tibi pigrum,
Vinum sit clarum, vetus, subtile, maturum,
Ac bené lymphatũ, saliens, moderamine sumptum.

PVisque l'effet sur toute chose
Suit la nature de la cause,
Le vin subtil & genereux,
Le vieil & le plus savoureux,

Dont la couleur eſt agreable,
Et l'odeur eſt incomparable
Par deſſus toutes les liqueurs
Produit les meilleures humeurs:
Car eſtomac & cœur & foye,
A qui la Nature l'envoye,
Le preparent tous à leur rang,
Puis le changent en un bon ſang,
Où les quatre humeurs contenuës,
Sont plus ſubtiles & tenuës
Et propres pour nourrir un corps,
Et bien maintenir ſes accords:
Si le Gentilhomme, ou Ruſtique,
Ou bien le Courtaut de boutique,
Qui trinque d'un ſemblable vin,
Eſt d'un naturel qui ſoit ſain,
Meſme eſtant valetudinaire,
Il peut encore luy bien faire,
Pourveu qu'il ne ſoit bilieux:
Car les vins, ny nouveaux, ny vieux,
Fuſſent-ils les meilleurs du monde,
Ou ie veux bien que l'on me tonde,
Ne feront iamais que du mal
A ce miſerable Animal,
Meſme c'eſt une choſe claire
Qu'ils le rendront atrabilaire.

Du vin noir.

Le vin noir, & trouble, & groſſier,
Qu'on fait paſſer par le goſier,
Comme une choſe delicatte

Oppile Reins, & foye & ratte,
Charge l'estomach puissamment,
Donne au corps un gros aliment,
Le rend sujet à la paresse,
Excite dans luy la tristesse
Par des esprits & noirs & gros,
Qui troublent sans fin son repos,
Esprits enfants de ce breuvage
Qu'il produit dans un homme sage,
D'estude d'esprit & doüillet,
Plustost que dans un Paltoquet,
Dont le naturel gros & rude,
Mieux que dans un homme d'estude,
Dissipe la noirastre humeur,
Dont ce vin accable son cœur.

Du vin clair.

Mais pour éviter la paresse,
Le noir chagrin & la tristesse
Boy du vin qui soit clair & pur,
Et si net qu'il n'ait rien d'obscur,
Pour mieux éclaircir ta cervelle,
Te la rendre spirituelle,
Et te fournir de bons esprits,
Beaux, brillans, & qui soient sans prix,
Qui te donnent un corps alaigre,
Et dispos ainsi qu'un Chat maigre.

Du vin vieux,

Pour te rendre encor plus gaillard,
Si tu sens dé-ja ton vieillard,
Prends du vin vieux pour ton breuvage,

Ou bien qui ſoit d'un moyen âge :
Un tel vin pour eſtre moyen
Eſt de ſix ans, nous dit Galien,
Et de ſept ſelon Dioſcoride :
Mais cecy n'a rien de ſolide,
Bon pour les climats de ces gens,
Où le vin ſe garde long-temps,
Lieux où cette boiſſon excelle,
Mais aux nôtres point de nouvelle,
Quoy qu'il s'en trouve cependant,
Mais bien ſouvent par accident,
De neuf & dix ans en Bourgoigne,
Et de trente ans dans la Gaſcoigne :
Le vin de Falerne, dit-on,
A quinze ans eſt dans ſa boiſſon ;
On tient que le Duc de Ferrare,
Mais c'eſt une choſe bien rare,
En a conſervé juſqu'au temps
De cent & de cent cinquante ans,
Qui n'eſtoit que d'un moyen âge,
Méme un tres-excellent breuvage.

Du vin ſubtil.

Si le vin n'eſt ſubtil auſſi,
Il n'aura point ſon rang icy,
Encor qu'il ſoit clair, c'eſt folie
De le boire iuſqu'à la lie,
Pour faire des eſprits ſubtils,
Il n'en produira que de vils,
Que d'épais & que de noirâtres,
Qui feront des acariâtres,

Et qui passeront devant tous
Pour des gens qui sont archifous,
Mais s'il est subtil au contraire
Il en sera plus salutaire..

Du vin meur.

Le vin tiré du raisin meur,
Est le meilleur & le plus seur,
Car le vert fait un vin austere,
Qui restraint & nous peut mal faire,
Empeschant qu'un garçon par bas
Ne pisse & ne fasse son cas.

Du vin petillant, & trempé d'eau.

Les vins petillans dans le verre,
Comme les bons vins de Tonnerre,
De Chably, d'Aix, Beaune & Reims,
Dont peuvent boire les gens sains
Dans tous les cantons de la France,
Sont remplis de telle excellence,
Et dans le corps font des esprits
Si vigoureux qu'ils sont sans prix,
Mais il faut que ces vins l'on trempe
Ou bien ils esteindront la lampe,
I'entens l'humide radical,
Et feront mourir l'Animal,
De mesme que fait la chaux vive
Qu'on met aux vignes qu'on cultive :
Mais estant beus avec de l'eau,
Ils offensent moins le cerveau,
Ce que ne font pas au contraire
Les gros vins beus avec eau claire,

Qui les rend pour lors plus fumeux
Et dans le corps plus dangereux,
Dont la pauvre teste offencée
En est souvent bien oppressée.

De la moderation dans le vin & le lieu le plus propre où il doit croistre.

Le bon vin moderément pris
Excite & fait les bons esprits,
Mais beu par excez au contraire
Il est si sujet à mal faire,
Qu'il pervertit le mouvement,
Sens & memoire & jugement,
Et des pieds iusques à la teste
Rend l'homme semblable à la beste.
Pour donc vivre sain & dispos
Et dans un paisible repos,
Sur tout, cher amy, ie t'exhorte
A boire d'une bonne sorte,
C'est à dire moderément,
Et non pas iamais autrement
Du vin crû sur une colline,
Qui droit vers le midy decline,
Mais que ce vin soit genereux,
Vieux, clair, subtil & non fumeux,
Et bien trempé d'eau fraische & claire,
Autant qu'il sera necessaire.

Qui sont ceux qui doivent boire du vin, & ceux qui n'en doivent pas boire.

Le vin ne vaut rien aux enfans,
Il leur nuit dans leurs jeunes ans,

Leur cause une douleur de teste,
Qui difficilement s'arreste,
Et change par de grands efforts
Le temperament de leurs corps:
Si jeunes gens me veulent croire,
Ils n'en doivent point aussi boire,
S'ils ne le meslent avec eau,
Afin d'épargner leur cerveau,
Car le vin porte leur nature
A la colere, à la luxure,
Et tous les iours les rend brutaux,
Comme de grossiers animaux;
Mais que les vieux sur toute chose
En prennent une iuste dose,
Ils en peuvent boire à souhait
Tant que la santé leur permet,
Pour leur épanoüir la ratte
Qu'ils ont foiblette & delicatte,
Leur désopiler foye & reins
Qui les font hargneux & mal sains;
Remettre leur temperature,
Eschauffer un peu leur nature,
Et leur provoquer le sommeil
Par ce breuvage nompareil,
Qui les délivre de tristesse,
Et leur donne de l'allegresse:
Car comme on sçait de toutes parts,
Le vin est le laict des vieillards,
Le fleau de l'ennuy qui les ronge,
L'ennemy juré du mensonge,

Le pere de la verité,
Et le grand amy de santé.

Du Moust.

Chap. X.

Provocat urinam mustum, cito solvit & inflat.

Le moust cause des vents, enfle ventre & poitrine,
Et fait sortir plustost l'excrement & l'urine.

Il fait pisser.

Le moust, ou bien le vin nouveau,
Devant qu'il soit dans le tonneau,
Dit l'Ecolle Salernitine,
Pris & beu provoque l'urine
Ou par son nitre mordicant,
Qui nous excite & va picquant,
Et mesme contraint la vessie,
Sans remede de Pharmacie
A jetter l'urine dehors:
Qui blesse incessamment son corps;
Ou bien par sa substance aqueuse,
Ensemblement cruë & nitreuse,
Qui penetre facilement,
Sans trouver nul empeschement,
C'est une chose indubitable;
Et ie tiens qu'il est veritable

Que tout le mouſt acre & picquant
Eſt plein d'un nitre mordicant,
Qui peut ſervir de medecine,
Pour bien faire couler l'urine,
Et ne ſert de rien en ce point
Quand le nitre n'y regne point,
Mais qu'il bouche tout au contraire
Foye & reins, ratte & meſentere,
Par où rien ne pouvant paſſer,
Aprés on ne ſçauroit piſſer:

Il donne le cours de ventre & la colique.

En outre il tient le ventre lâche
En dépit qu'un homme s'en fâche,
Et purge ſi fort l'inteſtin,
Qu'il n'y reſte rien à la fin;
Par le nitre qui touſiours picque
Il engendre auſſi la colique
Par ſa forte ebullition,
Et difficile coction,
D'où viennent vents en abondance,
Qui rempliſſant trop une panſe,
Alors que l'on n'y penſe pas,
Font venter par haut & par bas,
Et canonner garçon & fille
Plus fortement que la Baſtille.



Des maux que fait le vin nouveau.

Chap. XI.

Impedit urinam muſtum, ſolvit cito ventrem,
Hepatis emphraxim ſplenis generat lapidemque.

L'On trouve deux ſortes de mouſt
Que l'on peut diſtinguer au gouſt,
L'un eſt acre aſſez de ſoy-meſme,
Bien que ſa douceur ſoit extréme,
L'autre eſt doux & non mordicant,
Ou s'il l'eſt, il eſt peu picquant:
Le premier fait couler l'urine,
Selon toute la Medecine,
Par le nitre qu'il a dans ſoy:
Mais le ſecond comme ie croy,
Contenant beaucoup moins de nitre
Que le mouſt de l'autre Chapitre,
Et meſme eſtant plus feculent
Au corps d'un pituiteux eſt lent,
Il luy fait faire griſe mine,
Empeſche de couler l'urine,
Soit que ſes excremens épais
Qui dans ſon corps me ſont ſuſpects,
Bouchent reins & les uretheres,
Ou ſoit pour croiſtre ſes miſeres
Que tels excremens dangereux,
Qui ſont encore un peu nitreux,

Luy facent detester sa vie,
Picquotant sa pauvre vessie,
Qui jette sans ordre pour lors
Goutte à goutte son eau dehors,
C'est ce que strangurie on nomme;
Mais encor que le moust à l'homme
Bouche les conduits urinaux,
Pourtant il ouvre les boyaux,
Qui pour avoir un trou plus large
Plus vistement il les décharge,
Et fait malgré que l'on en ait
Que l'on foire comme un canet,
Par une qualité nitreuse
Qui rend la panse malheureuse,
Ou par la quantité des vents
Qu'engendrent pareils excrements,
Qui pour soulager la caillette
Font qu'on détache l'aiguillette,
Et que le malade & le sain
Sont plus souvent sur le bassin.

Il fait des obstructions.

Le vin nouveau bouche le foye,
Met un homme à la mort en proye,
S'il n'y prend garde, car ma foy
Il n'épargneroit pas un Roy,
Non plus qu'un enfant à l'Ecolle,
Il n'importe point à ce drôle,
Il incommode qui le prend,
Soit jeune, vieux, petit, ou grand,
S'il n'est aussi fort qu'un Achile

Pour

Pour le convertir en bon Chile ;
Car le foye amy de douceur
Attire à luy cette liqueur,
Toute cruë & toute indigeste,
Pire pour luy que n'est la Peste,
Dont il fait un sang trop épais,
Qui bouche ses conduits aprés.
Le jus de poire & de la pomme
Fait le mesme mal à tout homme,
Et peut-estre plus dangereux
Pour estre plus excrementeux,
D'où suit aprés l'hydropisie,
Et le schirre & la cachexie.
Mais si le foye estant bouché
Devient tellement empesché,
La ratte offencée à vray dire
Par le vin doux est encor pire:
Car il la bouche fortement,
Et la fait enfler puissamment,
Et devenir schirreuse & dure
Sans rien esperer de la cure.

Il engendre la pierre.

Le vin doux produit le calcul
Dans les reins & non dans le cul,
Par une visqueuse matiere,
Qui de soy mesme est trop grossiere,
Et que la chaleur épaissit,
Et dedans les reins endurcit.
C'est l'universelle doctrine
Approuvée en la Medecine.

De la souppe au vin.

CHAP. XII.

Bis duo vippa facit, mundat dentes, dat acutum.
Visũ, quod minus est implet, minuit quod abũdat.

INcomparables biberons,
Ventres rebondis gros & ronds,
Larges museaux & rouges trognes,
Grands nez bourgeonnez, bons yvrognes,
Qui n'avez guere de chagrin,
Vous qui haïssez tant le vin,
Que vous en faites des rosties,
Sans estre de succre assorties,
Car le vin avec la douceur
Vous fait que ie croy mal au cœur,
Fust-ce avec le vin de Falerne,
Oyez l'Escolle de Salerne
Touchant les qualitez du pain,
Que l'on trempe dedans le vin:
En premier lieu mieux que lexive
Il déroüille dent & gencive,
Nettoye estomach & palais,
Il empesche d'estre punais,
A ceux dont l'haleine mauvaise
N'ont rien à la bouche qui plaise.
De plus mangé de temps en temps
Il affermit aussi les dents,

Il en oste l'intemperie,
Et mesme empesche la carie,
Lors que rosty devant le feu,
L'on en prend quelque temps un peu:
Il éclaircit aussi la veuë,
Car les humeurs il attenuë
Et subtilise les esprits,
En ce sens là doit estre pris,
Afin que point ie ne vous flatte
Cét Aphorisme d'Hippocrate
Qui nous assûre que le vin
Est un remede souverain
Contre la douleur violente
Du mal des yeux qui nous tourmente,
Soit en reparant les esprits,
Ou si ie ne me suis mépris
Les subtilisant davantage,
Quand on mange d'un tel potage:
Ou bien soit que cét aliment,
Bouchant l'estomach fermement,
Et le restraignant il arreste
Les vapeurs qui vont à la teste,
Cependant qu'il cuit au repas
Les humeurs & les chasse en bas:
En outre il nourrit la nature,
La rend plus parfaite & plus pure,
Il aide à la digestion
Fermant par son astriction
Nôtre ventricule où la viande
Se resserre mieux & s'amende,

Et s'attache aisément exprés ;
Pour en estre mieux cuitte aprés,
Ce pain trempé dont on fait chere,
Cuit aussi, consume & digere
Les humeurs qui nuisent au corps,
Puis aide à les pousser dehors;
C'est une verité constante
Dont l'effet répond à l'attente,
Si premierement ledit pain
Est rosty puis mis dans le vin :
Or l'on doit user pour bien faire
De cét aliment salutaire
Au matin, ou loin du repas,
C'est tout un, il n'importe pas:
Pourtant on dit que nos vieux peres
Estoient en cecy plus severes,
Car ils mangeoient la souppe au vin,
Non pas au soir, mais au matin.

Remede peur ceux qui ont trop beu de vin.

CHAPITRE XIII.

Si nocturna tibi noceat potatio vini,
Matutinâ horâ rebibas & erit Medicina.

IEunesse trop forte à passer,
Veut battre l'un, l'autre pousser,
Faire rage, hanter taverne,
Et marcher la nuit sans lanterne,

Aprés avoir trop beu de vin:
Mais si tu deviens si mutin
De vouloir un iour aprés boire
De semblables faits faire gloire,
Et que nuictamment dans ton lict
La peine suive le delict,
Par vomissements & nausées,
Que cét excés t'aura causées,
Le lendemain pour ta santé
Bois en petite quantité
Du vin pur & bon, & qui cuise,
Le reste de ta gourmandise,
Ou bien mange un morceau de pain,
Qui soit trempé dans de bon vin,
Afind'abbaisser les fumées
Qui dans ton corps sont renfermeés,
Et les pousser sans faire mal
Tout droit au conduit urinal:
Que si par hazard quelque reste
D'une viande encor indigeste
Estoit demeurée en ton corps,
Vomy pour la chasser dehors,
Ce qui te sera très facile,
Si tu bois eau tiede avec huile
Pour vomir plus commodement,
Ou bien prens un bon lavement
Pour attirer par le derriere
Quelque chose de la matiere,
Qui te gesne & te fait souffrir
Le plus souvent jusqu'au mourir,

C'est un bon conseil que ie donne
A la delicate personne,
Qui ne sçauroit facilement
Supporter le vomissement,
Pour avoir petite poitrine
Des poulmons l'entiere ruine:
Tu peux aussi prendre un boüillon
Avec beurre, verjus, oignon,
Pour remettre estomach & teste,
Où les vapeurs font leur tempeste:
Car l'oignon estant stomachal
Te peut garantir de ce mal;
Beurre & verjus sont bons encore.
Qu'ensemblement l'on incorpore,
Le premier esteint la chaleur,
A l'estomach donne vigueur,
Et le second dans la poitrine,
Par une puissance anodyne
L'adoucit suivant son desir
Et ne luy fait que du plaisir,

Des choses qui corrigent le breuvage.

Chap. XIV.

Salvia cum Ruta faciunt tibi pocula tuta,
Adde Rosę florem, minuuntque potentet amorem.

TOy dont le gousset plein d'écus
T'a fait tant faire de cocus,

Et qui voudrois comme un bon frere
A Paris tous les jours en faire,
Il faut, de crainte qu'un ſyrop
Un iour ne t'aſſoupiſſe trop,
Ou pour mieux dire ne te tuë,
Mettre en ton verre Sauge & Ruë,

De la Sauge.

La Sauge eſt ſans comparaiſon
Pour eſtre contraire au poiſon,
Car quoy qu'il faſſe & qu'il reſiſte,
Elle ſçait le prendre à la piſte,
Et nous preſerver du tombeau,
Fortifiant cœur & cerveau
Par ſon odeur puiſſante & forte,
Et le corps de la meſme ſorte,
Que malgré toute trahiſon
Elle délivre de poiſon.

De la Ruë.

La Ruë eſt de cette maniere
A nôtre cerveau familiere,
Et bonne contre le venin:
Car c'eſt un remede benin
Sans qu'on le broye, ou qu'on le pile
Avec la ſauge tres utile,
Pour corriger l'excellent vin
Où ſeroit un poiſon malin.

De la Roſe & de ſon origine.

Mais afin d'augmenter la doſe,
Qu'on y mette la fleur de roſe,
De qui l'incomparable odeur

Réjoüit la teſte & le cœur ;
Car cette fleur de ſa nature
Eſt contraire à la pourriture,
Dont elle preſerve les corps
Des hommes vivants & des morts ;
Elle eſt bonne pour la jeuneſſe,
Où Venus regne avec adreſſe,
Et luy peut ſervir nuit & iour
D'un remede contre l'amour.
La Roſe eſt de ſoy froide & ſeiche,
N'a rien dans ſon corps qui n'alleiche :
C'eſt l'agreable odeur des dieux,
Où tout eſt doux & pretieux ;
L'honneur des coſtes Provinoiſes,
L'ornement de leurs Villageoiſes,
Le ſoin & l'amour du Printemps,
Le ſouhait des hommes contents,
Le bel ouvrage des Poëtes,
Le deſir des puiſſants Athletes ;
La Reyne de toutes les fleurs,
Qui charme tout par ſes odeurs,
La medecine d'un malade
Preſſé d'amoureuſe accolade,
Et l'Antidote du venin
Avec la Sauge & Ruë & vin ;
Rien n'eſt ſi charmant que ſa feüille,
Elle eſt aimable à qui la cüeille,
Quoy qu'elle luy picque les doigts
De ſes épines quelques fois ;
Elle eſt à Bacchus agreable ;

Elle est souhaittée à la table,
En conserve il n'est rien si bon,
Mais sans rose que feroit-on,
L'Aurore dont par tout l'on cause
A t'elle pas des mains de rose?
Les Nymphes des bois & des eaux,
Charmantes par leurs bras si beaux,
Ont-elles pas un teint de rose?
Et Venus que ie vous propose
Porte t'elle pas la couleur
De cette incomparable fleur?
Mais que dire plus de la Rose?
Est-il une meilleure chose?
Un remede plus excellent,
Plus benin & moins violent
Pour guerir maux d'yeux & de teste
Qu'elle desseiche & qu'elle arreste,
Et resserrer le Cardinal,
Qui fait aux Dames trop de mal.

De l'origine de la Rose.

Mais ie veux vous dire la cause,
Et l'origine de la Rose:
Quand Venus sortit de la Mer,
Et Minerve de Iupiter,
L'illustre plante de la Rose
Durant ce beau temps fut éclose,
Et fut par art miraculeux
Produite du sein bien-heureux
De la terre la plus feconde,
Et pour l'honorer dans ce monde

Tous les Dieux ravis de la voir ;
Par un effort de leur pouvoir,
La mirent dedans leur breuvage,
Et tirerent pour nôtre usage
De ses épines le doux jus
Que l'on attribuë à Bacchus ;
D'où vient la vertu, ce me semble,
Qu'ont la Rose & le vin ensemble ;
De nous preserver du venin
Qu'un homme cruel & malin,
Digne du foudre & du tonnerre
Met en cachette dans un verre.

Quelle doit estre la Biere.

Chap. XV.

Non acidum sapiat Cerevisia, sit benè clara,
Ex granis sit cocta bonis, satis ac veterata ;
De qua potetur stomachus, non indè gravatur.

LA Biere aigre, ou d'un goust acide,
Est signe qu'un tonneau se vuide,
Et que la boisson se corrompt,
D'où l'on tire un jugement prompt
Qu'elle ne vaut plus rien à boire,
Car on doit facilement croire
Que tout breuvage corrompu
Offence celuy qui l'a beû,
Puisque d'une chose pourrie,

Nôtre nature est mal nourrie,
Et que mesme l'acidité
Est nuisible à nôtre santé,
Galien dit dans son Commentaire
Qu'aux nerfs du corps elle est contraire,
Qu'elle les blesse & fait un mal,
Qui leur est tout à fait fatal,
Par son extréme acrimonie
Qui les picque avec tyrannie,
Et les penetre à tout moment,
Et leur cause un cruel tourment:
De plus l'aigreur de sa nature
Est conjointe avec la froidure,
Et les nerfs estant froids ainsi,
Souvent ils sont blessez aussi,
D'où tres évidemment j'infere
Qu'au ventricule elle est contraire,
De qui le corps est membraneux,
Ou pour ainsi dire nerveux.

De sa beauté.

La Biere pour estre parfaite
Doit tousiours estre claire & nette;
Elle en coule plus aisément,
Si mon Commentaire ne ment,
Car ie sçay que la Biere épaisse
Sejourne au corps & qu'elle engraisse,
Mais que tres souvent elle nuit
A toute sorte de conduit,
Ainsi le graveleux bien sage
N'en doit jamais faire d'usage;

Puisqu'elle fait obstruction,
Oste la respiration,
Et que par une longue suitte
Elle engendre vents & pituite;
Et fait souvent enfler le corps
Avec de violents efforts.

De sa composition.

Il faut en outre que la Biere
Soit faite de bonne maniere,
Avec grains de bled bien choisis,
Fermes, pesants, & non moisis,
Soit froment, orge, ou bien avoine,
Pour mieux te nourrir chair & coine,
Car les grains qui sont les meilleurs,
Font au corps les bonnes humeurs.

De sa coction.

Prens encore une Biere cuite,
Dautant que plus elle profite,
Et qu'elle se cuit beaucoup mieux
Dans un estomach jeune ou vieux,
Mais la Biere cruë au contraire
Ne peut jamais que te mal faire,
Engendrer des vents dans ton corps,
Qui te feront enfler, & lors
Te causera des maux de teste,
Dont tu seras malade en beste,
Avec de fâcheuses douleurs
Dans le ventre & par tout ailleurs.

Des effets de la nouvelle Biere.

Ne bois point de Biere nouvelle,

Car elle engendre la gravelle,
Fait un ſang tout à fait impur,
Groſſier, mélancholique, obſcur,
Bouche la ratte & reins & foye,
Et cauſe auſſi par cette voye
La difficulté d'uriner.

Des effets de la vieille Biere, & des maux que cauſe l'excez qu'on en fait.

Ainſi pour ne point raffiner,
Si tu veux en cecy me croire,
Il te convient en tout temps boire,
En Eſté principalement,
Vieille Biere & non autrement,
Et tu verras enfler ta coine
Auſſi groſſe & graſſe qu'un Moine.
Pourtant n'en prens point par excés,
De peur d'eſtre malade aprés,
Et que la nature chargée
Ne s'en trouvaſt endommagée,
Puiſque ce breuvage fatal
A l'eſtomach cauſe du mal,
Qu'il fait plus de peine & d'outrage,
Et qu'il enyvre davantage
Que la douce liqueur du vin,
Qu'on boit du ſoir iuſqu'au matin;
Car ie t'aſſeure que la Biere,
Dont la vapeur eſt tres groſſiere,
Geſne la teſte fort long-temps,
Rend ſes yvrognes mécontents
Et qu'elle peut encor leur nuire

Pour estre malaisée à cuire;
Cependant ie sçay bien qu'aux siens
La Biere fait tousiours deux biens,
Elle chasse du ventricule
L'humeur qui dedans s'accumule,
Rafraîchit dehors & dedans,
Estanche la soif en tout temps,
Et mesme elle en oste la cause,
Qui vient du vin, ou d'autre chose.

De la Biere & du Vinaigre.

CHAP. XVI.

Crassos humores nutrit Cerevisia, vires
Præstat & augmentat carnem, generatq; cruorem,
Provocat urinam, ventrem quoq; mollit & inflat,
Infrigidat modicum, sed plus deficcat Acetum,
Infrigidat, macerat, melancho. dat, sperma minorat,
Siccos infestat nervos, & pinguia siccat.

Des méchants effets de la Biere.

LA Biere a cela de mauvais
Qu'elle produit un suc épais,
Et qu'elle donne outre mesure
Une grossiere nourriture,
Qui ne passe pas aisément,
Et l'on ne sçauroit seurement,
Crainte d'en recevoir d'outrage
Se servir d'un pareil breuvage,

Qui dans nous fait obſtruction,
Augmente la complexion
Mélancholique & pituiteuſe,
Dans un corps aſſez dangereuſe,
Sur tout aux hommes delicats,
Qui n'en uſent guere au repas:
De plus qui ne ſçait que la Biere
Eſt d'une ſubſtance groſſiere,
Mais que pourtant ou plus, ou moins,
Selon la matiere & les ſoins
Que l'on apporte pour la faire,
Elle devient épaiſſe, ou claire,
Si bien que par ſon épaiſſeur
Elle épaiſſit aprés l'humeur,
Et par ſa ſubſtance tenuë
La ſubtiliſe & diminuë.

Des bons effets de la Biere.

C'eſt une excellente liqueur,
Pour entretenir la vigueur
Dans l'homme qui pour l'ordinaire,
A tous ſes repas en fait chere,
Dont ſon corps & ſes petits os
Deviennent plus grands & plus gros,
Mais peu diſpos en recompenſe:
La Biere fait croître la panſe,
Augmente la graiſſe en tout temps
Des riches & des pauvres gens,
Et par ſa groſſe nourriture
Rend la chair compacte & plus dure:
Nôtre Ecolle la met au rang

De ce qui fait beaucoup de ſang,
Dans ceux qui ſe donnent carriere,
Quand ils mettent leurs corps en Biere;
Cependant ce ſang eſt épais,
Quelquesfois noiraſtre & mauvais,
Quand elle eſt vieille ou trop recente.
Enfin la Biere eſt mal-faiſante,
Et dangereuſe au corps humain,
Eſtant faite d'un mauvais grain,
Ou bien quand elle n'eſt pas cuitte;
D'où ie dis qu'il n'eſt pas licite
D'en uſer de cette façon,
De crainte que cette boiſſon,
En laſchant fortement la panſe
Ne faſſe aller trop à l'aiſance,
Mais quand elle eſt bien faite auſſi
On s'en doit ſervir ſans ſoucy,
Car elle nourrit plus un homme
Qu'une poire, ny qu'une pomme.

De la Biere houblonnée.

La Biere faite de houblon
A quelque choſe d'aſſez bon,
N'eſt pas ſi ſujette à mal faire,
Eſt plus ſubtile, nette & claire,
Et plus propre à faire piſſer,
Eſtant moins de temps à paſſer,
Meilleure & bien moins offencive,
Et d'une force aperitive,
Mais tres mauvaiſe à piſſenlit.
De plus le ventre elle amolit,

Lâche & fait venter le derriere,
Comme une excellente ouvriere,
Par sa force, ou pat accident,
Malgré l'homme le plus prudent,
Quand sa miserable bedaine
Ne la sçauroit cuire qu'à peine,
Car pour moy ie tombe d'accord
Qu'elle la refroidit d'abord:
Enfin une telle denrée
Excite vents & diarrhée,
De difficile guerison,
Quand on la prend outre raison,
Ou qu'elle est mal faite, ou peu cuitte;
Nouvelle, ou vieille, ou bien qu'ensuitte
Elle devient aigre au tonneau.

De la qualité de la Biere.

La Biere est moins froide que l'eau;
Et d'une saveur alléchante,
Elle est assez rafraîchissante,
Si l'on y met peu de houblon,
Et ie puis dire que selon
Qu'on y mesle l'orge ou l'avoine,
Elle nous échauffe la coine,
Ou bien qu'elle nous refroidit,
Car un Medecin l'interdit
Quand il connoît une personne
De nature froide, & l'ordonne
A ceux qui sont plus qu'il ne faut
D'un temperament sec & chaud:
Pourtant quand on la fait sans fraude

Toute Biere est plus, ou moins chaude,
Et d'un temperament divers,
Comme assûrent les plus experts;
La Biere d'orge, ou bien d'avoine,
Echauffe moins le peritoine,
Mais elle échauffe fortement
Quand elle est faite de froment,
Car quoy qu'il soit de sa nature
D'une froide temperature,
Et que les autres grains susdits
Soient d'eux mesmes plus refroidis;
Cependant la plus excellente,
Qui se cuit, pourrit & fermente,
Retiens dedans soy quelque peu
La qualité chaude du feu.
Or la Biere fort houblonnée,
Quoy que peu d'orge assaisonnée,
Peût rafraîchir par accident
L'homme prompt & le plus ardent,
Chassant hors l'humeur bilieuse,
Cause de sa peine ennuyeuse.

Du Vinaigre & de ses qualitez.

Le vinaigre que nous faisons
En toutes sortes de saisons,
Desseiché plus fort que la Biere,
De substance humide & grossiere,
Il penetre dans nôtre chair,
Et pour le dire encor plus clair,
Il débouche, il ouvre, il incise,
Il attenuë & subtilise,

Et fait exhaler au déhors
Ce qu'il trouve d'humide au corps;
Pourtant il eſt froid de nature,
Comme aiſément on conjecture,
Et quoy qu'on diſe que le chaut
Dedans le vinaigre prevaut,
Toutesfois on n'en trouve guere,
Qui ne maintiennent le contraire,
Car c'eſt le commun ſentiment
Des gens de meilleur jugement:
Cette liqueur bleſſe la veuë,
Quand ſon uſage on continuë
Offence poitrine & poulmon,
Elle a meſme encor le renom,
Comme un déplaiſant rabat-joye,
D'eſteindre la chaleur du foye,
Par ſa ſeichereſſe & froideur,
Qui luy dérobe ſa vigueur,
Ou la rend ſi fort affoiblie
Qu'enfin naiſt la mélancholie,
Ou bien un ſuc de la façon
Froid à peu prés comme un glaçon,
Dont au corps aiſément ſe forme
Une mélancholie énorme.

Nos Medecins tiennent de plus
Qu'il nuit aux Soldats de Venus,
Deſſeichant avec violence,
Et diminuant leur ſemence,
Et conſequemment les eſprits,
D'où vient que les pauvres marys

Aprés une telle deffaite
S'abstiennent du jeu d'amourette.
Le vinaigre est nuisible aux nerfs,
Il leur cause des maux divers
Par son acrimonie extrême,
Il les seiche & les picque, & mesme
Il excite des tremblemens
Avec de rigoureux tourmens,
Ce qui fait qu'vn pauvre malade
Endure plus qu'à l'estrapade.
Il amaigrit les corps grassets,
Quand ils sont gros & trop replets;
Et desseiche l'humeur huilleuse,
Ou pour mieux parler l'unctueuse
Que la masse du sang contient,
Et dont la graisse s'entretient:
Ainsi sur tout mélancholiques,
Goutteux, gens froids, pauvres éthiques,
N'usez point de cette liqueur,
Pour ne vivre point en langueur,
Si vous voulez que vôtre panse
Ait dans ses maux quelqu'allegeance;
Et vous aussi pauvres marys,
Au jeu d'Amour mal aguerris,
De qui les femmes mécontentes,
Souffrant plus que des penitentes
N'ont rien que de l'horreur pour vous,
Afin d'appaiser leur courroux,
Ne vous servez point de vinaigre,
Et chacun estant plus alaigre

Les pourra vigoureusement
Chatoüiller plus gaillardement.

Des alimens qui sont de bonne & legere nourriture.

Chap. XVII.

Ova recentia, vina rubentia, pinguia jura;
Cum simila pura naturæ sunt valitura.

Des Oeufs.

Les Oeufs frais blancs, & grãds & lõgs
Par dessus les autres sont bons,
Et d'excellente nourriture
Pour entretenir la nature
De gens un peu plus delicats
Que porteurs de Chaise à piés plats;
Dont le ventre affamé digere
La viande grosse & la legere.
L'on dit qu'Oeufs de Poulle & Phaisan
Vallent mieux que les œufs de Pan,
D'Autruche, Canne, Gruë & d'Oye,
Qui ne sont pas si bons au foye,
Dont il ne fait qu'un sang épais,
Comme celuy des paltoquets;
Les Oeufs qui sont cuits dans la braise
Sont de nourriture mauvaise,
Pour avoir moins d'humidité,

En quoy conſiſte leur bonté ;
Mais cuits en eau, quand on les croque,
Frais & mollets dedans la coque,
Avec leur blanc, pareil au laict,
Ils ont un merveilleux effet,
Pour nourrir bonnes gens débiles,
Dont les eſtomachs imbecilles
Sans eſtre geſnez nullement,
Cuiront bien un tel aliment
Ils addouciſſent mieux qu'eau d'orge
Les aſpretez & maux de gorge,
Et ſont un fort bon recipé
Pour lâcher l'homme conſtipé.
Oeufs cuits dans l'eau mis à l'ozeille
Sont d'une bonté ſans pareille,
En amelette ils ſont moins bons
Pour malades foibles & blonds,
Mangez durs avec du vinaigre
C'eſt un répas pour un iour maigre,
Que Riolan n'approuve point
Pour le moule d'aucun pourpoint,
Quoy que pour la diſenterie
On s'en ſerve avec induſtrie :
Dans l'Oeuf eſt le jaune & le blanc,
Le jaune engendre de bon ſang,
L'on en tire une huille anodyne
Fort approuvée en Medecine,
Le blanc produit un ſuc mauvais,
Excrementeux & fort épais,
De la nature de la terre,

D'où se forme aisément la pierre.
On tient que les Oeufs qui sont longs
Sont plus excellents que les ronds,
Pour échauffer moins la caillette.
D'un Oeuf long naist une poullette,
Et du plus court & rondelet,
Comme plus chaud vient un poulet.

Le moyen de conserver les Oeufs en tout temps.

On garde les Oeufs dans la paille
En Hyver pour faire ripaille,
Et durant l'Esté dans le son,
L'un & l'autre secret est bon:
D'autres contre la pourriture
Les mettent dans de la saumure
Tremper trois heures seulement,
Puis les conservent sainement
Dans le son, ou bien dans la paille,
Pour faire en temps & lieu gogaille.

Du vin.

Les Medecins tiennent le vin
Pour un aliment tout divin,
Et de nourriture facile,
Pour une personne imbecille;
Car aisément il la remet
Si c'est un vin rouge & paillet:
Le blanc est d'une autre nature,
Il nourrit moins la creature,
Il n'est pas aussi tant actif,
Mais il est plus aperitif,
Et sans causer aucunes peines

Coule beaucoup mieux dans les veines;
Le noir nourrit plus fortement,
Il descend dans nous lentement,
Et bouche la ratte & le foye,
Afin que chacun y prevoye,
Et qu'il ne s'emporte pas trop
A boire d'un pareil syrop;
Les vins doux font la mesme chose,
Et de bien des maux sont la cause.
Les austeres sont astringents
Dedans le corps de toutes gens,
Comme sont les vins de Bourgoigne,
Contraires à ceux de Gascoigne:
Le vin d'Orleans est fort bon,
Mais il est trop chaud au poulmon,
Il nuit aux gens remplis de bile,
Il sert à l'estómach debile,
Plein d'un excrement pituiteux,
Qu'il rend plus fort & vigoureux,
Et cause douleur à la teste,
Quand on en fait trop grande feste;
Le vin d'Aïx & de Páris
Dessus tous remporte le prix,
Parce qu'il est d'une substance
De mediocre consistance,
Qu'il digere mieux l'aliment,
Et le distribuë aisément.

Des Boüillons.

Les Boüillons faits de bonne viande,
Qui soit tendre, g asse & friande,
Comme

Comme de volaille & de veau,
Avec le mouton & l'agneau,
Sont tenus bons par excellence
Pour nourrir en tout temps la panse,
Ils sont aisez à digerer,
On les doit à tout preferer,
Comme les amis de nature
D'excellente temperature,
Et propre pour faire à souhait
Dans nôtre corps un sang parfait,
Dont enfin un homme s'engraisse,
Si souvent il y met la presse,
En y mélant des jaunes d'œufs,
Au lieu d'un seul quelquefois deux,
Avec du pain blanc de Gonnesse,
Et quelqu'autre delicatesse,
Comme un peu de blanc de Chappon,
Avecque du jus de Mouton,
Viande qui n'a rien de rebelle,
Pour les enfans à la mammelle,
Et propres pour les vieilles gens,
Qui n'ont point, ou tres peu de dents.



Des viandes qui nourriſſent & engraiſſent beaucoup.

Chap. XVIII.

Nutrit & impinguat triticum, lac, caſeus infans,
Teſticuli, porcina caro, cerebella, medulla.
Dulcia vina, cibus guſtu iucundior ova,
Sorbilia & ficus maturæ, uvæque recentes.

Du bon Pain.

SI tu veux que ton peritoine
Soit auſſi gras qu'un gaillard Moyne,
Dont la chair groſſe & graſſe luit,
Fais de point en point ce qui ſuit,
Que tu peux aiſément entendre,
Tu mangeras de bon pain tendre,
Levé, cuit & delicieux,
Qui ne ſoit trop chaud, ny trop vieux,
Fait d'une farine ſubtile,
La meilleure & la plus utile,
De qui les Boulangers font choix
Pour les Seigneurs & gros Bourgeois,
Un pain travaillé de la ſorte
Iamais aucun danger n'apporte,
Quand on s'en ſert modérement;
Mais il faut choiſir un froment,
Qui ſoit d'une couleur jaunâtre:
En outre ſois opiniâtre

A le prendre peſant & gros,
Pour engraiſſer tes petits os
De plus d'une odeur agreable,
Et d'une ſaveur deſirable.
L'on peut en tous lieux de ce grain
Faire quatre ſortes de pain,
Le premier de pure farine,
Tres excellent à la poitrine,
Qu'on cuit auſſi facilement,
Qu'on le mange agreablement;
L'autre eſt de farine paſſée,
Et plus exactement ſaſſée;
Le ſuivant fait de tout le ſon,
Et toute la fleur eſt moins bon,
Le dernier pour nôtre nature
Eſt de petite nourriture
A bien du ſon & peu de fleur;
Le premier pain eſt le meilleur
D'une ſaveur tres-agréable,
Il fait dans nous un ſang loüable,
Et tient le corps frais gros & gras,
Quand on en uſe à ſon repas.

Du Laict.

Le laict eſt une nourriture
Familiere à nôtre nature,
Excellente à tous les humains,
Mais dangereuſe à gens mal ſains;
Fiévres, mal de teſte & de bile,
Qu'à guerir il rend difficile:
Il eſt nuiſible auſſi de plus

Aux hypochondres trop tendus,
Au sang qui par excés distile
Dont l'animal devient debile,
Mais en recompense le laict
Fait ailleurs plus d'un bon effet,
Il sert de remede & de viande,
Lors que la fiévre n'est pas grande,
Aux corps consommés, ou maigris,
Aux poulmons, ou secs, ou pourris,
Aux fiévres de longue durée
Par qui nature est alterée;
Il profite encor aux enfans
Iusques à ce qu'ils soient plus grands,
Car le laict qui n'est autre chose
Qu'un sang blanchy par quelque cause
Reprend dans le corps promptement
Sa premiere forme aisément,
Engraisse & nourrit nôtre coine,
Mieux que ne fait le pain d'avoine,
Quand on le boit soir & matin
Suivant l'advis du Medecin.

Du Fromage nouveau.

On dit encore davantage
Qu'en mangeant de nouveau fromage
Il engraisse fort & nourrit,
Au moins Iean de Milan l'écrit,
Dioscoride Livre deuxiéme
Chapitre soixante & uniéme,
Dit que le fromage sans sel
Qu'on mange nouveau n'est rien tel,

Qu'à l'eſtomach il eſt utile,
De diſtribution facile,
Qu'il rend le ventre plus mollet,
Et fait le corps plus rondelet;
Avicenne Canon deuxiéme,
Chapitre cent vingt & ſixiéme,
Eſt auſſi de ce ſentiment,
Qu'on en peut manger ſainement;
Car ſa nourriture eſt loüable,
Son gouſt eſt aſſez agreable,
Il rend le corps humide & frais,
Mais le vieux eſt un méchant mets:
Le fromage d'un moyen âge
Nous porte bien moins de dommage,
C'eſt le vivre des pauvres gens,
Et de beaucoup de païſans.

Des teſticules des Animaux.

Teſticules, ou genitoires
Ne font point de mal aux mâchoires,
Sur tout ils ſont d'un fort bon ſuc
Pour engraiſſer le plus caduc
S'ils ſont d'une jeune volaille,
Les autres ne ſont rien qui vaille;
Les témoins d'un petit coquet
Produiſent un meilleur effet,
Et nourriſſent bien davantage,
Pourveu qu'il ait ſon pucelage,
Et que ledit jeune poulet
Ait long-temps beu du petit laict:
Car leur ſubſtance alimenteuſe,

N'est presque point excrementeuse,
Et sans contrainte, ny tourment
L'estomac la cuit aisément;
C'est la Sentence Galenique,
Qui doit passer pour authentique.
Les témoins des petits pourceaux,
Et d'autres jeunes animaux,
Qui n'ont jamais fait de semence
Sont aussi bons par excellence,
Mais quand la semence dedans
S'est déja fermentée un temps,
L'on n'en doit point faire d'usage,
Mesme ainsi qu'un Medecin sage
Ie les deffens comme un venin
Au masculin & feminin.

De la chair de Cochon.

La chair de porc est nourrissante
D'une saveur assez plaisante,
Et propre à nourrir fortes gens,
Qui sont en la fleur de leurs ans,
Sa nourriture est assez saine,
Elle a le goust de chair humaine,
Et mesme saveur que ie croy,
Si le grand Galien nous fait foy,
Ce qui fait qu'elle est plus loüable,
Et d'une saveur agreable;
La chair d'un jeune se cuit mieux
Que ne fait pas celle d'un vieux,
Viande de qui fait pauvre chere
Un estomach qui mal digere.

Du cerveau des Animaux.

La cervelle des Animaux,
Mais par dessus tout des Oyseaux
Donne à l'humaine creature
Une passable nourriture,
Aprés cela vient le cerveau
Du Mouton du Lievre, & du Veau,
Qui fait du bien à la personne,
Alors que bien on l'assaisonne
Avec sel, origan, aneth,
Pour luy servir de saupiquet,
Car la cervelle est pituiteuse
Bonne à la panse bilieuse,
Mais quand un homme est vraymẽt froid,
Qu'il n'en use point s'il me croit,
Puisque c'est chose veritable
Que tout s'accroist par son semblable:
La prenant aprés l'aliment
Elle excite au vomissement;
Cervelle de Liévre mangée
Sans estre avec rien mélangée,
Ou bien en faisant oignement
Guerit la crainte & tremblement:
Celle de porc estant rostie
D'aneth & porreaux assortie,
Profite à l'homme attenué,
Qui de gros sang est denué,
Elle rend sa substance épaisse,
Et mediocrement engraisse:
La cervelle de Chévrotin

Eſt bonne contre le venin,
Et les morſures dangereuſes
Des beſtes les plus veneneuſes,
Cerveau de Poule & de poulet
Produit encor pareil effet,
Meſme on aſſûre qu'il arreſte
Le ſang qui coule de la teſte:
Il augmente auſſi le cerveau
D'un pauvre homme auſſi ſot qu'un veau,
Et d'un eſprit plein de manie
Il en fait un heureux genie.

De la Moëlle.

La moëlle qu'on trouve aux os
De toutes ſortes d'Animaux
Eſt une nourriture aimable,
Elle eſt douce, elle eſt agreable,
Quand on la prend diſcretement,
Elle fait vomir autrement;
Moëlle de Bœuf en cuiſine
Eſt bonne à graiſſer la babine,
C'eſt pourquoy les gens delicats
En font de plantureux repas,
Et ſur toutes en font eſtime,
Comme eſtant la plus legitime:
Moëlles de Mouton, de Veau
Refont bien auſſi le muſeau,
Car elles engraiſſent la mine,
Et ſervent bien en Medecine,
La meilleure eſt celle de Cerf
Pour douleur de membre & de nerf,

Moëlle de Taureau, de Chévre
Addoucit le mal le plus miévre,
Et fait un plaisir sans égal
A toute sorte d'Animal
Qui s'en sert aux maux qu'il endure.

Du vin doux.

Le vin doux sert de nourriture,
Mais dans le corps il coule peu,
Demeure long-temps en un lieu,
Et par la porte de derriere
Fait venter de belle maniere,
Non plus ne moins que fait le moust.

De la bonne viande.

La viande la meilleure au goust
Est encore fort nourrissante,
Et lors qu'un homme s'en contente,
Qu'il en mange à tous ses repas,
Quand un tel mets ne luy nuit pas,
Car avec un plaisir extréme
Nôtre estomach cuit ce qu'il aime,
L'embrasse & le serre de prés,
Dont il fait un bon chile aprés.
C'est ce qu'Hippocrate nous montre
Dans une pareille rencontre,
Qui dit que la viande & liqueur,
Quoy que mauvais, mais bon au cœur,
Sont meilleurs qu'une viande exquise,
Que le ventricule méprise.

Des Oeufs frais.

Les Oeufs mollets, cuits & bien frais

Ne peuvent faire un sang mauvais,
C'est un mets bon & profitable
Avec de bon vin sur la table
Pour un déjeûner de matin,
A qui veut farcir son boudin.

De la Figue.

La Figue parfaitement meure
Peut faire une grosse charnure,
Et servir de medicament
Aussi bien comme d'aliment:
Elle est douce, elle est delicate
Et purge reins & foye & ratte,
Remplit si bien le corps de vent
Qu'elle fait canonner souvent.
Ce fruit profite aux hydropiques,
Soulage les epileptiques,
Passe aisément par tout le corps,
N'y fait point de méchants efforts,
Est excellent à la poitrine,
Ouvre le chemin à l'urine,
Est un remede tres benin
Pour se guarantir du venin,
Est utile à la courte haleine,
Guerit la toux qui nous fait peine;
Meurit duretez & tumeurs
Pleines d'un grand amas d'humeurs,
Et tient tousiours le ventre libre,
Et dans un parfait équilibre.

Du Raisin nouveau.

Le Raisin meur, doux & nouveau,

Engraiſſe la chair & la peau,
Quand on en uſe & qu'on en mange
Durant la ſaiſon de vendange:
Car ce fruict eſt fort excellent,
Et rend un homme corpulent,
N'euſt-il devant que la carcaſſe;
Mais il fait une chair molaſſe
Par ſa trop grande humidité,
Et ſans aucune fermeté,
Il engraiſſe moins que la Figue,
Et donne auſſi moins de fatigue
Coulant facilement dans nous,
En débouchant pores & trous:
Tel fruit avec ſa tendre écorce
Paſſe au corps avec plus de force.
Le blanc a bien plus de pouvoir
De lâcher que n'a pas le noir,
D'enfler & troubler davantage
Et d'apporter plus de dommage:
Tout Raiſin pour un œil mignon
Echauffe caillette & roignon,
Et donne un appetit notable
De manger quand on eſt à table,
Mais il faut le ſoir & matin
Ietter l'écorce & le pepin,
Tous deux ſont malaiſez à cuire,
Et peuvent moins ſervir que nuire;
Il coule mieux ſans faire mal,
Et meſme eſt plus medicinal:
Le Raiſin auſtere & l'acide

Fait le ventre ferme & solide,
Corrobore estomach & flanc,
Arreste crachement de sang,
Modere la chaleur subtile
Qu'on sçait provenir de la bile.
Ie croy bon le Raisin muscat
Pour un homme un peu delicat,
Principalement s'il le mange
Quelque temps aprés la vendange,
Car il nourrit passablement;
Ne coule pas si promptement,
Et de plus il est moins humide,
Et fait une chair plus solide:
Les Raisins secs sont excellents,
Soient ou muscats; ou noirs, ou blancs,
Ils sont de saveur agreable,
Et n'ont rien qui soit dommageable,
Mais ils sont plus durs que les frais:
Ils produisent de bons effets,
Sans violenter la nature,
Nourrissent bien la creature,
Luy font un estomach meilleur,
Donnent au sang belle couleur,
Et servent fort en Medecine
Pour l'estomach & la poitrine.

Des viandes mélancholiques.

CHAP. XIX.

Persica, pôma, pyra, lac, caseus & caro salsa,
Et cervina Caro, & Leporina, Caprina, Bovina,
Atra hæc bile nocent, suntque infirmis nocitura.

Les Péches & le Laict, Pommes, poires, Fromage,
Cerf, Lievre, Chevre & Bœuf, la chair pleine de sel,
Cause par l'âtre bile un notable dommage,
Et souvent à nos corps donnent le coup mortel.

Qui veut vivre en bon compagnon
Et gay comme un petit mignon
Sans avoir la ratte remplie
D'une noire mélancholie,
S'il n'est affamé comme un Loup
Qu'il ne mange jamais beaucoup
D'aucune viande dont le chile
Se convertisse en âtre bile,
Comme nos doctes Medecins
Le montrent en trois vers Latins.

Des Pesches.

Pour commencer, parlons des Pesches,
Que l'on doit toûjours manger fraisches,
Ce fruit est moins pernicieux
Pour les jeunes que pour les vieux,
De froide & debile fresssure :
Ainsi la Pesche verte, ou meure,

Pour eſtre pleine d'un ſuc froid
Fait du mal à plus d'un endroit,
Et dans un corps corrompt la viande
La meilleure & la plus friande,
A moins qu'il ne ſoit bien remply
D'un excellent vin de Chably,
Qui par ſa chaleur temperée,
Rend la Peſche plus moderée,
Et moins nuiſible à la ſanté,
Threſor en tous lieux ſouhaitté,
Et dautant qu'elle humecte & lâche,
Il faut en tout temps que l'on tâche
A la prendre avant le repas;
On dit qu'elle ne nourrit pas;
Ie n'en diray rien, mais ie penſe
Qu'elle auroit tres peu de ſubſtance
Pour ceux qui la voudroient manger,
S'ils n'avoient rien de quoy gruger.
Ses fueilles comme ie preſume,
Pour eſtre pleines d'amertume,
Chaſſent les vers petits & gros,
Qui du corps troublent le repos.
Avec vin l'on tient que ſa gomme
Briſe la pierre au corps de l'homme
Soit dans la veſſie, ou les reins
Qui deviennent aprés plus ſains;
Et fait que l'homme & la femelle,
Vont en tout temps moins à la ſelle.

Des Pommes.

La pomme eſt bonne aux bilieux,
Mais tres mauvaiſe aux pituiteux,
Et gens qui ſont mélancholiques,
Et travailliez des deux coliques
Faites de pituite, ou de vents:
Car ſelon tous les plus ſçavants
Elle en augmente la matiere,
Et rend l'une & l'autre plus fiere:
De plus qui mange ce fruict vert
Il luy nuit plus qu'il ne luy ſert,
Il produit des humeurs viſqueuſes
Dans les perſonnes pituiteuſes,
Et corrompt ordinairement
Le foye & le ſang aiſément.

Des Poires.

Les Poires de meſme maniere
Laiſſent dans nous une matiere,
Par leur extréme crudité,
Qui fait de l'incommodité:
Les douces ſont émollientes,
Et les auſteres aſtringentes,
Elles reſſerrent toute humeur.

Du Laict.

Le Laict, cette blanche liqueur,
Eſt le doux amy de nature,
Il eſt bon pour la nourriture
Des tabides & pituiteux,
Pourveu qu'ils ne ſoient pas fiévreux,
Ou n'ayent pas mal à la teſte,

Car en ce temps homme, ny beste
N'en doivent prendre aucunement
Pour boiſſon, ny pour aliment,
Puiſque du Laict provient un chile
Dont ſe forme un ſang plein de bile;
De plus par ſon impureté
Il accroiſt l'immondicité,
Du meſentere & de la ratte;
Sur le Laict liſez Hippocrate:
Pourtant ie veux vous dire encor
Que le Laict vaut ſon peſant d'or,
Et que ſa partie aërée
Humecte, addoucit & recrée,
Lâche le ventre doucement,
Et le purge benignement:
Il contient dans luy trois parties,
Qui toutes trois bien aſſorties
Ne font point de mal à nos corps,
Quand on en uſe bien, car lors
Il nourrit plus que l'on ne penſe,
Sans gêner nullement la panſe.

Du Fromage.

Si tu peux en tout temps fais vœu
D'uſer du Fromage tres peu,
Car ſa ſubſtance eſtant groſſiere
Eſt une pauvre nourriciere,
Meſme l'eſtomach la cuit mal,
Et l'on tient ce mets ſi fatal;
Qu'on dit qu'il engendre la lie
De la noire mélancholie,

Toutesfois c'est un aliment
Que l'on croit bon passablement,]
A la personne vrayment saine
Pourveu que l'on prenne la peine
De le choisir comme on le doit,
C'est à dire, qu'il faut qu'il soit,
De substance bonne & loüable,
Entre le dur & le friable,
Qu'il ait un goust delicieux,
Peu salé, ny nouveau, ny vieux.

De la chair salée.

La chair trop salée est mauvaise,
Encore qu'au goust elle plaise,
Si bien qu'on la doit mettre au rang
De tout ce qui corrompt le sang,
De ce qui l'échauffe & l'altere,
Et qui le rend atrabilaire,
Dont un pauvre corps à la fin
Devient plus malade que sain.

De la chair de Cerf.

La chair de Cerf en fait de méme
Par sa mélancolie extréme,
Car cét Animal au Printemps
Devore, dit-on, les serpens,
Qui rendent sa chair veneneuse
Encor qu'elle soit savoureuse:
Au reste Pline a remarqué
Qu'il n'est point de fiévre attaqué,
Et proteste que sa chair aide,
Et qu'elle est vn tres bon remede,

Contre la force de ce mal.

De la chair de Liévre.

Le Liévre est vn autre animal ;
Qui se plaist dans la solitude ,
Son sang est noir, sa chair est rude,
Dont un corps devient tout changé
Si souvent il en a mangé;
Moyse ce saint personnage
Iadis en deffendit l'usage,
De peur que parmy les Hebreux
Elle n'augmentast les Lepreux:
Cervelle de Liévre rostie
Est une excellente partie
Pour faire tost percer les dents,
Qui viennent aux petits enfants ;
En leur en frottant la gencive :
Sa chair rend la couleur plus vive ,
Si dans ses vers Martial fait foy ,
Mais ie voudrois sçavoir pourquoy,
Car i'ay de la peine à le croire ,
Elle est trop grossiere & trop noire,
Passe plustost pour le Lapin,
Cét animal est plus sanguin ,
Mais c'est assez parlé du Liévre ,
Discourons un peu de la Chévre.

De la chair de Chévre.

La Chévre est un pauvre animal ,
Qui n'y pense ny bien , ny mal ,
Elle est douce, elle est sociable ,
Son odeur est desagreable ,

Elle eſt ſujette au mal caduc,
Sa chair engendre un mauvais ſuc:
On dit qu'elle n'eſt point ſans fiévre,
De plus la cervelle de Chévre
Aprés que l'on en a mangé
Rend un homme comme enragé,
Qui touſiours bat & touſiours crie,
Comme une perſonne en furie.
Les enfans nourris de ſon laict
Ont un eſprit aſſés folet,
Tenant des mœurs de la nourrice,
De qui l'ordinaire caprice
Eſt de toûjours caprioler,
Et de faire des ſauts en l'air;
Quelqu'un aſſûre que ſon foye
A nos yeux donne de la joye,
Le mangeant quand il eſt roſty,
Peut eſtre n'a t-il pas menty,
Car ſa fumée en fait de méme,
Elle donne une force extréme,
Et fait un tres merveilleux fruit,
A qui ne peut voir que de nuict.

De la chair de Bœuf.

La viande de Bœuf nous peut nuire,
Eſt aſſés difficile à cuire,
Quand elle eſt d'un Bœuf déjà vieux,
Celle du jeune ſe cuit mieux,
Eſtant maigre elle eſt la matiere
D'une nourriture groſſiere:
Ce gros animal eſt farcy

D'écroüelles & gouttes aussi,
Car sa chair devient si remplie
De phlegme & de mélancholie,
Qu'il amasse de temps en temps
Grande quantité d'excrements,
D'où ie dis en terme authentique
Qu'elle nuit au mélancholique.
Enfin pour vivre sans soucy,
Et non point en homme transi,
Esloigne loin de ta mâchoire
Tout ce qui fait la bile noire
Et tu vivras en Damoiseau
Aussi gay qu'un petit oyseau.

De la prudence qu'il faut avoir devant le repas, & de l'ordre qu'il faut observer en mangeant les viandes.

Chap. XX.

Tu numquã comedas stomachũ nisi noveris ante
Purgatũ vacuumque cibo quem sumpseris ante,
Ex desiderio id poteris cognoscere certo;
Hæc sint signa tibi subtilis in ore diæta.

Qui veut avoir la panse saine,
Et ne ressentir point de peine
Par le boire, ny le manger,
Il ne doit nullement songer
Soit qu'on déjeûne, disne, ou souppe

A manger ny viande, ny ſouppe,
Ny pain, ny fruit, ny d'autre mets
Qu'il ne ſoit certain à peu prés
Que dans luy pituite, ny bile
Rendent ſon eſtomach debile,
Dont eſtant quelquefois imbû
Il en peut eſtre corrompu,
La coction debilitée,
Et l'humeur peccante augmentée;
Le vomiſſement en ce cas
Eſt utile avant le repas,
Quand aiſément on le ſupporte,
Et que l'eſtomach on conforte
Auſſi-toſt que l'on a vomy,
Pour le rendre plus affermy:
L'on peut auſſi par le derriere
Faire deſcendre la matiere
Par des lavemens attractifs,
Emolliens & purgatifs,
Quand un ventre dur & rebelle
Ne peut faire une bonne ſelle;
Pareille évacuation
Aide bien à la coction,
Et meſme ſert à la nature
Plus que ne fait la nourriture;
Car ſelon qu'Hippocrate écrit,
Plus un corps impur on nourrit,
Plus on luy fait mal & le bleſſe,
Et l'accable t'on de foibleſſe,

Or l'on ſent bien par les vapeurs,
Quand la panſe eſt pleine d'humeurs,
Par les rots & mauvaiſe haleine,
Par la douleur & par la peine
Que l'on reſſent à l'eſtomach,
Quoy qu'on uſe de cotignac,
Par l'amertume, ou gouſt acide,
Qui fait voir où l'humeur reſide,
Par l'intemperie & douleur,
Que ſouffre la teſte & le cœur,
Et par quantité d'autres ſignes
Que cauſent ces humeurs malignes.
L'on ne doit point auſſi manger
De crainte de ſe trop charger,
A moins que l'on ait connoiſſance
Qu'il ne reſte rien dans la panſe,
Et que le precedent repas
Soit cuit & deſcendu plus bas:
Car qui mange & croit ſans ſcrupule
Qu'il ſoit encor au ventricule,
Quand le pylore s'ouvrira
Tout peſle meſle deſcendra,
Le cuit & le crû tout enſemble,
Ou bien quelque peu ce me ſemble
Du chile cuit avec le crû,
Sortira comme contigu,
D'où ſuit aprés pour l'ordinaire
Obſtruction dans un viſcere,
Outre que le foye à ſon rang
Ne peut faire qu'un mauvais ſang.

Des signes de la digestion.

Or la marque tres assûrée
Que la viande est bien digerée
Est lorsque ny rot, ny vapeur
N'a du repas nulle saveur,
Que l'urine bien preparée
Dans le verre est bien colorée,
Qu'elle est de bonne qualité,
Qu'on n'y voit point de crudité,
Que d'un appetit admirable
L'on mange quand on est à table,
Et non d'un appetit canin,
Lors qu'on vomit pain, viande & vin,
Qu'on a fait petite dépense
Afin de se remplir la panse,
Et qu'on a mangé sobrement
De toute sorte d'aliment,
Que l'on a pris de l'exercice,
Ou que l'on a quelqu'autre indice,
Que ledit repas pretendu
Est entierement descendu,
Soit qu'on ait une preuve claire,
Que facilement on digere,
Ou pour n'avoir long-temps mangé
Qu'on n'ait point l'estomach chargé,
Il faut tous les iours sans demeure
Prendre son repas à mesme heure,
Où l'on perd petit à petit
Sans qu'on y songe l'appetit,

Si l'on ne mange pas la viande
Que pour lors l'estomach demande :
Car il se remplit promptement
De quelque grossier excrement,
Sçavoir de pituite, ou de bile,
Dont aprés il devient debile,
Mais sur tout qu'on ne manque pas,
Quand on veut prendre son repas
De danser une serenade,
Ou d'aller à la promenade,
Ou travailler, ou fretiller,
Au paravant de croustiller,
Et que le temps le plus notable
Ne soit que d'estre une heure à table,
Ny qu'on ne fasse pas festin
Depuis le soir iusqu'au matin,
A moins de vouloir sans ressource
Alterer son corps & sa bourse.

De l'ordre de la nourriture.

¶ Quant à l'ordre de l'aliment
Il faut prendre premierement
La nourriture plus legere,
Qui facilement se digere,
Et ne demeure pas long-temps
Dans l'estomach des foibles gens,
En outre l'aliment fluide
Doit marcher devant le solide,
Et l'humide devant le sec
Pour se mieux desseicher le bec;

Il eſt bon pourtant, ce me ſemble
De meſler viande & vin enſemble,
Et touſiours ſucceſſivement
Boire & manger tranquillement:
Ce dernier advis que ie donne,
Eſt utile à toute perſonne,
Qui le veut ſuivre le ſuivra,
C'en eſt aſſez, & cætera.

Quelle faim & quelle ſoif nous doivent exciter à boire & à manger.

CHAP. XXI.

Non bibe, non ſitiens, non comedas ſaturatus:
Eſt ſitis atque fames moderata bonũ medicamen,
Si ſuper excedant, important ſæpè gravamen.

QVand ton eſtomach le demande
Donne luy vin, & pain & viande,
Mais lors qu'il n'a ny ſoif, ny faim,
Ne luy donne ny vin, ny pain:
Car quand un homme veut bien faire,
Il n'eſt pas touſiours neceſſaire
D'obeït à ſon appetit,
Souvent la nature en pâtit,
Si quelquefois par la naiſſance,
Ou par certaine circonſtance,
Il arrive qu'un animal
Appete bien & cuiſe mal.

Mais bien que nôtre Ecolle die
Qu'on ne doit boire sans envie,
Cependant il ne s'ensuit pas
Qu'on ne boive point au repas,
Et l'on ne doit pas aussi croire
Qu'il faille s'abstenir de boire;
Au contraire il est du devoir
De boire le matin & soir,
Et l'on s'y doit exciter mesme
Crainte de seicheresse extréme:
Car c'est un desir naturel,
Et necessaire à tout mortel
De souhaitter un coup à boire,
Quand l'on est dans le refectoire,
Pour mieux dilayer l'aliment,
Et le porter plus promptement,
Et bien qu'il soit quelque pecore,
Dit un Autheur qui rien n'ignore,
Qui n'use d'aucune boisson,
Et qu'on ait veu fille & garçon,
Qui tous deux s'abstenoient de boire:
Toutesfois selon mon Histoire,
Et comme dit Anacreon,
Grand Poëte & bon biberon,
Tout au monde à boire s'obstine,
L'arbre boit l'eau par sa racine,
La terre la boit en tout temps,
L'Ocean boit l'air & les vents,
Le Soleil boit la Mer encore
Mieux que ne fait une pecore,

Et mesme la Lune le boit,
Quand sa lumiere elle reçoit,
D'où ie dis avec ce Poëte,
Sans passer pour un grand Prophete,
Que puisque tout boit haut & bas
Nous devons boire à nos repas,
Alors que la soif nous oppresse,
Et cesser alors qu'elle cesse.
Cependant la soif & la faim,
Peuvent rendre un homme plus sain,
Qui moderément les endure,
Autrement c'est une torture:
Mais un boudin vuide à demy
Fait souvent bien pour un amy,
Qui l'invite de bonne grâce
A churluper à pleine tasse,
Pourveu que le gaillard aprés
Fasse diete tout exprés,
Pour cuire par cette industrie
Le reste de sa goinfrerie.
La soif, si l'on croit mon conseil,
Alors qu'arrive le sommeil
N'a rien qui ne soit tres solide,
Pour un homme froid & humide.
Mais endurer trop soif & faim,
Ie ne trouve pas cela sain,
De là naist une fiévre aiguë,
La force aussi se diminuë,
Et le corps sec & sans couleur
Perd sa naturelle chaleur,

Qui contraint sans ceremonie
De faire un tour en l'autre vie :
Ainsi quand l'on a soif & faim,
Sans épargner rien pour le gain,
Qu'en ces choses l'on se modere,
Et qui veut en cecy bien faire
Qu'il ne mange trop, ny trop peu,
Mais qu'il se maintienne au milieu :
Voilà le secret de l'Histoire,
Adieu ie vay manger & boire.

De la quantité des alimens.

Chap. XXII.

Pone gulæ metas, ut sit tibi longior ætas,
Vt Medicus fatur, parcus de morte levatur.

Pour vivre long-temps en santé,
Pratique la sobrieté,
Et malgré toute friandise
Ne suis iamais la gourmandise,
L'intemperance rend mal sain,
Est nourrice du Medecin,
La mere de la maladie
Qu'à grande peine on congedie,
Et comme dit certain Docteur,
Bon Medecin & grand Autheur,
L'excés en met plus dans la biere
Que la plus tranchante rapiere :

Car trop de viande dans le corps,
Ne se cuit jamais bien pour lors
Dans l'estomach, ny dans les veines,
D'où s'ensuit un nombre de peines
Par excrements & cruditez;
Pour donc n'estre point maltraitez,
Bonnes gens sans ceremonie,
Usez de la parcimonie,
Et vous vivrez iusqu'au trépas,
Sains & gaillards malgré les rats;
Qu'un chacun mange aussi la viande,
Comme son estomach demande,
Qui soit de facile cuisson,
Et qu'il use d'une boisson,
Qui soit conforme à sa nature
Pleine ny de chaud, ny froidure,
Qu'il n'en prenne trop, ny trop peu,
Et se monstre sobre en tout lieu;
Une personne temperée
En appetit est moderée,
Et cuit aussi temperamment
Ce qu'elle prend moderément:
L'homme chaud cuit plus qu'il n'appete,
Le froid au contraire souhaite
Plus que son estomach ne cuit,
Ainsi qu'il fasse ce qui suit,
Encor que son ventre soit vuide
Qu'il ne se monstre point avide,
Mais qu'il mange moderément
De toutes viandes lentement,

Et qu'à tout repas, à toute heure
Sur son appetit il demeure :
Voilà le conseil de Galien,
Qui dans son Livre dit fort bien
Que qui garde la temperance
N'est point sujet à la souffrance.
Dont l'Ecole a dit verité,
Que pour maintenir sa santé ;
Et mener une longue vie
L'on garde la parcimonie,
Et qu'on modere son repas
De peur d'avancer son trépas.

De l'ordre particulier des alimens.

CHAP. XXIII.

Singula post ova, Pócula sumè nova :
Post pisces nux sit, post carnes caseus adsit,
Vnica nux prodest, nocet altera, tertia mors est.

De la boisson en mangeant des Oeufs.

POur faire un excellent mélange
Il faut à châque Oeuf que l'on mange
Que l'on boive un coup, mesme deux,
Cét aliment en descend mieux,
Et plus aisément se digere,
Quoy que ce soit viande legere,

Et quand il eſt bien digeré,
Aprés il eſt mieux attiré
Et ſuccé pluſtoſt par le foye,
Qui le change en ſang, puis l'envoye
Pour la nourriture du corps,
Iuſques dans ſes moindres reſſorts.

De la Noix aprés le Poiſſon.

Mais ſoit que tu ſois vieux, ou jeune
Pendant iours maigres & de jeûne,
Aprés le Poiſſon prens la Noix,
Et la mange, ſi tu me crois,
Soit vieille, moyenne, ou nouvelle,
Il ne m'importe point laquelle,
L'une & l'autre aprés le Poiſſon,
Sert pour mieux faire la cuiſſon,
Deſſeicher l'humeur pituiteuſe,
Et donner force vigoureuſe
A l'eſtomach qui ne peut pas
Venir à bout de ce repas;
Car quelque poiſſon que l'on aime,
Il eſt touſiours froid de luy meſme,
Il eſt humide, il eſt viſqueux,
Et pourroit nuire au pituiteux;
S'il n'uſoit de Noix, ou d'Amandes
Pour cuire de pareilles viandes,
Et deſtourner l'effet malin,
Que peut produire le venin,
Qui dans le Poiſſon ſe rencontre,
Car ce fruit eſt bon à l'encontre,

Ainſi que j'ay dit autrefois,
Lors que j'ay parlé de la Noix;
Ce remede eſt fort authentique,
A l'homme d'humeur phlegmatique
Aprés qu'il eſt en goguelu
Plein de Moluë & de Merlu,
C'eſt pourquoy l'uſage en Caréme
En eſt bon à celuy qui l'aime,
Toutesfois ſoit qu'il l'aime, ou non,
Qu'il le pratique tout de bon,
De crainte qu'il ne s'accumule
Trop de phlegme en ſon ventricule,
Et faute de manger des Noix,
Qu'il ne s'en trouve mal un mois.

Du Fromage aprés la viande.

Qui veut au repas eſtre ſage
Aprés chair qu'il mange Fromage,
Qui ne ſoit ny nouveau, ny vieux,
Car la viande ſe cuit bien mieux,
Outre que chaque particule
Deſcend plus viſte au ventricule,
Que le fromage aprés reſtraint;
Ainſi l'eſtomach eſt contraint
De cuire la chair la plus dure,
Qui doit ſervir de nourriture,
Secret bon pour un animal
Dont la panſe digere mal.

De l'uſage de la Noix.

Quand on prend ſon repas à table
Une Noix ſeule eſt profitable,

Pour mieux digerer l'aliment,
Et distribuer aisément,
Mais la seconde pourroit nuire!
Car estant difficile à cuire
Un homme en tout temps, en tout lieu,
Ne doit en manger que tres peu,
De crainte que la pauvre beste
N'en ait une douleur de teste:
La troisiéme gêne si fort,
Qu'elle pourroit donner la mort;
Voilà le mal qu'elle peut faire
A la personne temeraire,
Dont l'estomach bon, ou mauvais
Sans craindre rien en fait excés.

Autre explication

Mais pour expliquer d'autre sorte.
Le sens que nôtre texte porte,
Disant qu'utile est une Noix,
Suivant la plus commune voix,
Comme un Autheur se persuade,
L'Ecole entend la Noix muscade,
Chaude & seiche au second degré,
Et tres excellente à mon gré,
Mediocrement astringente,
Qui rend une haleine plaisante,
Et fait les deux yeux plus aigus
Que ceux mesme du sieur Argus,
Noix qu'on met encor en usage
Pour oster taches du visage,

Chasser les vents par bas & haut,
Et faire pisser comme il faut.
La seconde Noix est nuisible,
Et peut causer un mal sensible
A qui la mange par excés :
S'il n'y donne bon ordre aprés.
Telle peut estre l'avelaine,
Que souvent on digere à peine,
La Noix commune mesmement
Se cuit fort difficilement,
Et cause aussi douleur de teste,
Qui dedans fortement s'arreste,
Quand un gourmand à son répas
En mange plus qu'il ne doit pas.
La troisiéme qu'on croit mortelle
Est l'Anacarde, ou la Metelle,
Qui font plus de maux que de biens :
Celle-cy fait mourir les Chiens,
Incontinent qu'ils l'ont mangée,
Sans estre avec rien mélangée,
Elle est excessive en froideur,
Et celle-là par sa chaleur
Cause aux jeunes gens mille peines,
Leur brusle le sang dans les veines,
Et peut leur servir de poison
En toute sorte de saison.

Comme il faut regler ses repas suivant les quatre saisons de l'Année.

CHAP. XXIV.

Temporibus veris modicum prandere juberis,
Sed calor æstatis dapibus nocet immoderatis,
Autumni fructus caveas, ne sint tibi luctus,
De mensa sume quantum vis tempore brumæ.

Du Printemps & des maladies qui arrivent en cette saison.

AU Printemps il faut peu disner,
Si l'on ne se veut point gesner,
J'entends que peu de nourriture
Est convenable à la nature
Sur la fin principalement,
Et non pas au commencement
Que la chaleur accoûtumée
Dedans nos corps est renfermée,
Par la grande froideur de l'air
Aussi bien que durant l'Hyver
Or afin de le bien comprendre,
Ce regime se doit entendre
D'un corps remply d'un phlegme crû,
Qui le rendra tout malotru
Pour s'estre amassé dans sa panse
Durant l'Hyver en abondance,
Si la diete à ses répas
Au Printemps il n'observe pas;

Afin que la chaleur plus forte
Cuiſe cette humeur & l'emporte,
Et la chaſſe à la fin déhors
Au lieu de s'employer pour lors
A cuire cette nourriture,
Qui ſurchargeroit la nature,
Et pourroit augmenter l'humeur
Que durant ce temps la chaleur
Fait fondre dans le corps de l'homme,
Dont ainſi qu'une beſte à ſomme
Sujette à porter cent travaux
Il porte une charge de maux,
Comme haut mal, & dame goutte,
Où l'on croit que ne voyons goutte,
Catharre, coqueluche, toux,
Dartres, puſtules, lepre & cloux,
Boſſes, bile noire, & furie
Au temps que la féve eſt fleurie,
Comme Hippocrate homme d'eſprit
Dans ſes aphoriſmes l'écrit,
C'eſt pourquoy Monſieur le Careſme,
Fait à pluſieurs un bien extréme,
Qui n'a point de comparaiſon,
Quand il vient en cette ſaiſon,
Car durant ce temps la diette
Eſt une excellente recepte.

De l'Eſté.

Elle eſt auſſi bonne en Eſté
Pour bien conſerver la ſanté,

I'ose le jurer, & ie gage
Que plusieurs en sçavent l'usage :
Car les pores estant ouverts
Les esprits s'en vont au travers,
Pour ce sujet nature crie
Qu'elle veut estre peu nourrie,
De crainte que nôtre chaleur
Qui pour lors est toute en langueur
De nos corps ne soit debusquée,
Ou par aliments suffoquée,
Pour cét effet en temps & lieu
Il faut manger souvent & peu,
Et s'humecter aussi la panse
Avec eau fraîche en abondance,
Meslée avec d'excellent vin
Pour temperer ce jus divin,
De peur que sa chaleur n'enflamme
Le corps de l'homme & de la femme.

Les maladies d'Esté.

Maux de bouche vomissements,
Par derriere flux d'excrements,
Douleurs de gorge & des oreilles,
Avec cruautez nompareilles,
Fiévres chaudes, yeux chassieux,
Et cent autres maux furieux
Ont durant ce temps tant de vogue
Qu'ils s'attaquent mesme au plus rogue.
Ainsi pour garder la santé
Durant la saison de l'Esté,

Il faut observer la diette,
Et pour suivre ce beau precepte
Humer dans la ville & les champs
De bons boüillons rafraîchissans.

De l'Autonne.

Ne mange point de fruits d'Autonne,
Qui peuvent nuire à ta personne,
Ils sont crus & ne vallent rien,
Quand mesme on se porteroit bien,
Ils corrompent nôtre nature,
Ils engendrent la pourriture,
Et font un sang assés mauvais,
Quand on en use par excés;
Que si ton corps est cacochime
Observe encor mieux ce regime,
Mesme les Figues & Raisins,
Qui sont les fruits les plus divins,
Te peuvent causer de la peine,
Et rendre ta panse mal saine,
Bois en ce temps pour ta santé
Un peu plus de vin qu'en Esté,
Mais songe que l'on se gouverne
Selon sa bourse à la Taverne,
Et malgré le grand Dieu Bacchus
Mesle de l'eau parmy son jus.

De l'Hyver.

Durant l'Hyver fais grande chere,
Sans avoir soin d'aucune affaire,
Sinon de manger sobrement
Pain, viande & fruits gaillardement,

Le ventre au feu, le dos à table,
Et boire bon vin delectable
A la santé de tes amis,
Car en ce temps il est permis
Au riche, au gueux, à la canaille
De faire souvent la ripaille,
Et de bien échauffer son corps
Par le dedans & le dehors,
A moins que la fiévre gourmande
Te vint condamner à l'amande:
Ie n'ay rien à dire en ce cas,
Sinon qu'il faut à tes repas
Faire diette à l'ordinaire,
Comme une chose necessaire,
Mais autrement boy de bon vin,
Et fourre tout dans ton boudin,
En ce temps la chaleur entrée
Et dedans nos corps concentrée,
Digereroit le fer entier
Comme l'Autruche fait l'acier.
Cette doctrine est assûrée
Et par Hippocrate averée,
Qui dit que l'Hyver, au Printemps
Vêtres sont chauds, qu'on dort long temps,
Et que plus la chaleur est grande,
Plus d'aliment elle demande,
D'où vient que jeunes & vieux fous
Sont affamez comme des Loups:
Ainsi le pain, la bonne viande,
Et toute autre chose friande,

Comme sont les fruits qui sont meurs,
Et qui sont cuits s'ils sont trop durs,
Tous les iours de châque semaine
Peuvent entrer dans ta bedaine,
Si tu n'as le corps pituiteux,
Et farcy de phlegmes visqueux,
Car une telle nourriture
Pourroit offencer la nature
Par l'abondance d'excrements,
Qui retenus durant ce temps
Seroient aussi de la partie,
Et rendroient ta chair amortie,
Les pores n'estant point ouverts
Afin de passer au travers.
Pour cét effet que ta personne
Mange une viande qui soit bonne,
Telle est le Mouton & le Veau,
Le Chappon & le Chevreau,
Chairs qui ne sont point pituiteuses,
Et presque point excrementeuses;
Mais gens dont l'estomach est bon
Peuvent manger Bœuf & Cochon,
Et chair d'une pareille sorte
Qu'aisément leur panse supporte,
C'est ce que nôtre Ecole apprend
Au Docteur le plus Reverend.

Du mélange & de l'ordre du boire & du manger, & de l'usage des Oeufs.

CHAPITRE XXV.

Inter prandẽdum fit ſæpè parúmque bibendum:
Vt minus ægrotes non inter fercula potes,
Si ſumas ovum, molle ſit atque novum.

POur faire un mélange agreable,
Quand tu ſeras aſſis à table,
En mangeant bois ſouvent & peu,
Et garde cecy comme un vœu,
C'eſt un advis que ie te donne
Qui peut ſervir à ta perſonne
Pour rendre mollet l'aliment,
Le porter au corps aiſément,
Et pour aider à la nature
A cuire mieux la nourriture:
Mais ſur tout tu ne dois jamais
Boire ſinon à petits traits,
Si ton eſtomach ne demande
Pluſtoſt du vin que de la viande:
Car quand un homme a ſoif, pour lors
Il ſe doit humecter le corps,
Soit d'eau, de vin, ou de ptiſane,
De peur d'eſtre plus ſec qu'un Aſne,
Et qu'ainſi la chaleur un jour
Ne luy joüaſt un mauvais tour,

Ainſi quand ta ſoif ſera grande,
Tu peux en mangeant pain & viande
Gouſter le bon vin à longs traits,
Qui ſoit excellent & bien frais,
Et qui ſoit trempé pour bien faire,
Afin que mieux il deſaltere,
Et qu'il t'excite ſans danger
A plus joyeuſement manger,
Pour tenir ton écuelle nette
Ainſi que ie te le ſouhaitte;
Mais auſſi pendant ton repas,
Si la ſoif ne t'oppreſſe pas
En mangeant ſi tu me veux croire,
Tu dois ſucceſſivement boire
A petits coups ſans craindre rien,
Et ce faiſant tu feras bien,
De peur de rendre trop humide
Ton ventricule plein, ou vuide,
Qui remply de telle liqueur
N'auroit pas aſſés de chaleur,
Et ſeroit enfin ſi debile
Qu'il ne pourroit faire un bon chile,
Ny retenir rien dans ſon corps
Eſtant trop humecté pour lors.

De la Boiſſon entre les repas.

Pour avoir peu de maladie
Et vivre ſain durant ta vie,
Fais ce qui ſuit, n'y manque pas,
Ne boit point entre tes repas,

Sinon quand la soif t'inquiete,
Ou quand la coction est faite,
Car boire froid en ce temps nuit
A nôtre aliment qui se cuit,
Et s'il est cuit, un tel breuvage
Porte à l'estomach du dommage,
Il en devient trop humecté,
Il flotte en sa capacité,
Et par là souvent les nausées
Peuvent encor estre causées,
Outre que l'on n'ignore pas
Que le boire entre les repas
Peut exciter l'hydropisie,
Quand un homme à sa fantaisie
Rafraîchit un peu trop son corps
Par dedans, plustost que dehors,
Sçavoir ratte, estomach & foye,
Puis adieu le ris & la joye,
Puisque de là precisément
Provient le bon temperament.

Des Oeufs.

Que si ton appetit te porte
A manger un Oeuf fais en sorte
Qu'il soit frais, & qu'il soit mollet,
Il en aura meilleur effet:
Car son suc amy de nature
Fera meilleure nourriture,
Sera plus humide & moins chaud,
Et temperé comme il le faut,
Ce qui fera que ta caillette
Carressera mieux la fillette.

Des qualitez du bon pain.

Chap. XXVI.

Panis non calidus, nec fit nimis inveteratus,
Sed fermentatusque, oculatus, fit benè coctus,
Et salsus modicè, ex granis validis electus,
Non comedas crustâ, cholerâ quia gignit adustâ,
Et panis salsus, fermentatus, benè coctus,
Purus fit sanus, non talis fit tibi vanus.

Prés du Pain qui ne soit ny trop vieux, ny trop chaud,
Mais levé, peu salé, cuit, œillé comme il faut,
Composé de bons grains, & fait d'un Maître habile,
Ne mange point de crouste, elle engendre la bile:
Ainsi le Pain salé, levé, cuit, pur & frais,
Soit tenu pour le bon & non pour le mauvais.

Du Pain chaud.

Pour ne point commettre un deffaut,
Ne mange point ton pain tout chaud,
Il ne vaut rien pour les bons freres,
Il enfle & bouche les visceres,
Il fait soif, descend lentement,
Il remplit le corps promptement,
Et son humidité visqueuse
A l'estomach est onereuse,
Quoy que pourtant il est tres seur
Qu'il le cuise mieux que le dur:
Le pain chaud a l'odeur si bonne
Qu'elle réjoüit la personne,

Qui par des foiblesses de cœur
Tombe quelquefois en langueur,
Et qu'elle luy soûtient la vie,
Qui luy seroit plustost ravie,
Democrite par ce secours
Se la prolongea de trois iours,
Quoy qu'il fust cassé de vieillesse,
Et dans une extréme foiblesse :
Tu ne dois pas manger aussi
Un pain qui soit dur & moisi ;
Il rend l'homme mélancholique,
Et le seiche comme un ethique.

Du choix du Pain.

Mais prens un pain ny frais, ny vieux ;
Cuit de trois iours, ou bien de deux,
Et fait d'une paste levée,
Qui soit de tout point achevée,
Afin que le pain plus leger,
Soit d'un meilleur goust à manger ;
Qu'il paroisse de bonne mine,
Et profite à nôtre poitrine,
Car un Pain de cette façon
Est propre à nourrir un garçon ;
Et cuit sans levain au contraire,
Ce n'est point un mets salutaire.

Du Pain œillé.

Un Pain donc ainsi travaillé
Deviendra bon & bien œillé,

C'eſt à dire poreux & rare,
Que pour un friand on prepare,
Dont il peut uſer en ſanté
Sans aucune incommodité
Tel eſt le bon Pain de Goneſſe
Qu'il mange avec delicateſſe,
Et le ſavoureux Pain mollet
Pour ſon eſtomach tendrelet,
Que facilement il digere
Comme vne viande tres legere.

De la cuiſſon du Pain.

Il faut encor pour eſtre bon
Qu'il ſoit fait d'un Maiſtre garçon,
Qui le petriſſe & l'accommode,
Et qui le cuiſe avec methode,
Dans un four ny trop, ny peu chaud,
Afin qu'il ſoit cuit comme il faut,
Sans crudité, ny ſans bruſlûre,
Sans blancheur, ny ſans noirciſſûre,
S'il eſt peu cuit, il eſt peſant;
A nôtre eſtomach malfaiſant,
Qui ne peut l'achever de cuire;
Mais s'il l'eſt trop, il nous peut nuire,
Car il devient ſi ſec pour lors
Qu'il nous deſſeiche trop le corps,
Et le rend à la fin debile
Par mélancholie, & par bile.

Du Pain ſalé.

Fais encore ſaler ton pain,
Le ſel qui le rendra plus ſain

Ostera le goust insipide,
Qui dedans la Paste preside,
Le rendra beaucoup plus leger,
Et d'un meilleur goust à manger,
Quoy que pourtant pour l'ordinaire
Le sel ne soit pas necessaire
Pour assaisonner le bon pain,
S'il n'y manque point de levain.

Quel Blé est le meilleur, où il croist aux environs de Paris, & du choix des Meules de Moulin.

Pour faire un Pain plus agreable,
Prens du grain qui soit convenable,
Espais, pesant, jaune en couleur,
Excellent de goust & d'odeur,
Qui difficilement se brise,
En farine & son reduise,
Doux, poly, clair, & de trois mois,
Meur, & net, & sur tout fais choix
D'un Froment crû dans grasse terre,
Comme Beaulce, Brie & Nanterre,
Le terroir de France compris,
D'où viennent bon Bleds à Paris,
Qu'on meut sous une Meule dure,
Pour faire une bonne Mouture,
Car la Meule tendre à tous coups
Dans la fleur laisse des cailloux:
Les Meules d'autour de Tholose,
Ainsi que Guillandin expose,

Se font d'un caillou ſablonneux,
Plein d'un Animal veneneux,
Qui n'eſt qu'une rouge Grenoüille,
Plus petite qu'une Citroüille,
Qu'on doit tirer auparavant :
Car cét Animal ſe crevant
Empoiſonneroit la Farine,
Qui vaudroit pire que famine :
La Meule de blanche couleur
A quelque choſe de meilleur,
Que non pas une Meule noire
Que porte un autre territoire,
Bonne à mouldre le menu grain,
Dont l'on peut faire de bon Pain
Cependant que la Meule blanche
Meut le grain plus gros en revanche.

Des Moulins.

Mais dans Ville, Bourg, ou Hameau
Meut tes bleds aux Moulins à l'eau,
Car la Farine en eſt meilleure,
Et bien moins à moudre demeure
Que dedans un Moulin à Vent,
Qui ne meut point également,
Mais fait la Farine groſſiere,
Et moins bonne & moins familiere;
Que non pas un Moulin à l'eau,
Qui ſur la Seine eſt en Batteau,
Où la Farine mieux moulue
Devient plus mince & plus tenue;

Puis aprés le tout est passé
Dans un crible menu percé,
Dont on fait une bonne paste,
Non point apprestée à la haste,
Mais à loisir & suivant l'Art
Cuitte dans un four chaud à part.

De la Crouste de pain.

Outre cecy l'Ecolle adjoûte,
Que tu ne manges point de Croûte,
Si tu ne veux estre mal sain,
Ou bien si tu n'as le dessein
Suivant l'Art de la Medecine
De te desseicher la poitrine,
Qu'humectent quantité d'humeurs,
Qui causent de grandes langueurs:
En ce cas si tu me veux croire
Sans craindre bile jaune & noire,
Prens la croûte, mais autrement
Tu n'en dois user nullement,
Sur tout si ton corps est debile,
Et déja trop chargé de bile,
Car d'un tel pain sec & bruslé
Dans l'homme qui s'en est saoulé,
Ce ne doit pas estre merveille,
S'il en vient une humeur pareille,
Qui soit brûslée, & que le corps
En reçoive de grands efforts:
Mais sur tout mange de la mie
Qui de la nature est l'amie,

Et qu'elle peut facilement
Changer en un bon aliment,
Sans recevoir aucune injure
D'une ſemblable nourriture.

De la diverſe ſorte de Pain.

Pour donc vivre gaillard & ſain
Mange à ton repas de bon pain,
Levé, ſalé, de bonne mine,
Bien cuit, fait de blanche Farine,
Car ſi le Pain eſt autrement,
Ce n'eſt pas un bon aliment.
Ainſi laiſſe les Tartelettes,
Les Gaſteaux & les Tourtelettes,
Gauffres & Biſcuits & Bignets,
Et ces autres ſortes de mets,
Bons pour gens qui ſont las de vivre;
Mais ſi tu me deſires ſuivre
De peur d'alterer ta ſanté
Ne vis point en enfant gâté,
Quitte ces machines de gueule,
Et n'en uſe pas d'une ſeule,
Mange de bon Pain de froment
Pour vivre touſiours ſainement,
Et pour mieux engraiſſer ta coine,
Laiſſe le Pain d'Orge & d'Avoine
Et de Segle à ces bonnes gens
Qui travaillent touſiours aux champs,
Quoy que le Pain d'Orge nettoye
L'on n'en mange point avec joye,

Il eſt peſant & nourrit peu,
Mais pour bien tenir le milieu :
Meſle le Froment avec l'Orge,
Et le fais paſſer par ta gorge ;
Le Segle ne ſe cuit pas bien,
Gêne l'eſtomach plus que rien,
Pourtant Segle & Froment enſemble
Lâchent le ventre ce me ſemble.
Le Pain fait d'Avoine, ou de ſon
Eſt fort mauvais pour un garçon,
Et n'eſt bon que pour Chiens de chaſſe,
Ou pour des Gueux portans beſace,
Si le ſon contient avec ſoy
Peu de Farine, & c'eſt pourquoy
Le Pain fait de pure Farine,
Eſt le meilleur à la poitrine :
Pour le Pain qu'on appelle à tout
Un gaillard en vient bien à bout,
Dont l'eſtomach robuſte & jeune
Aime mieux deux Feſtes qu'un jeune.

ADDITION A L'ECOLLE DE Salerne : De l'origine du Pain, de ſes Inventeurs devant & aprés le Deluge, & autres curioſitez ſur ce ſujet.

AVant le crime originel,
Dont Adam ſe fit criminel,

Il mangeoit figue, Prune, Poire,
Cerise rouge & meure noire,
Pesches, Framboises, Abricots,
Enfin des fruits beaux, bons & gros,
Que sans aucune Agriculture
Luy produisoit dame Nature:
Mais si tost qu'il fut criminel
Le pauvre homme se vit mortel,
Banny du Iardin des délices,
Fut en butte aux rudes supplices,
Contraint à travailler sans fin
Pour avoir un morceau de pain,
Et d'exercer l'Agriculture
Pour en tirer sa nourriture,
D'où ie dis qu'en ce temps Adam
Ne se repaissoit point de glan,
Mais d'un Pain de blanche Farine,
Qui n'avoit point mauvaise mine,
Que par le travail de ses bras
Il preparoit pour ses repas:
Ainsi Dieu pour punir son vice
Luy fit naistre pour son supplice,
Et pour rassasier sa faim,
Le moyen de faire le Pain,
Qui depuis ce temps, comme on juge,
Continua iusqu'au Déluge;
Mais depuis le Déluge aussi
Le monde eût bien plus de soucy,
Car la terre estant repeuplée,
Et de maigreur trop accablée,

Ne produisoit en divers lieux
Aux gens les plus laborieux
Aucun Bled propre à faire miche :
Ainsi la terre estoit si chiche
Qu'elle obligeoit ses Habitans
A vivre seulement de Glans,
Tels ont esté ceux d'Arcadie :
Mais ie ne croy pas quoy qu'on die
Que Glans à tout le genre humain
Ayent un temps servy de pain,
Puisque l'on usoit d'autres viandes:
Les Medes mangeoient des Amandes ;
Les Getuliens des Animaux,
Les Indiens des fruits des Roseaux,
Les Tyrinthiens usoient de Poires,
Et d'autres selon nos Histoires
Ne mangeoient rien que des Poissons,
Qu'ils prenoient à leurs Hameçons,
Dont il se frottoient la Babine,
Comme disent Solin & Pline,
Herodote, Strabon, Ælian,
Mela, Philostrate, Arrian :
Neãtmoins quoy que les premiers hõmes,
Plus ignorants que nous ne sommes,
Fussent assez necessiteux,
Cependant Messieurs les Hebreux
Mangeoient du pain pendant leur vie,
Puisqu'ils quitterent leur Patrie
Sterile en Bleds, Fruits & douceurs
Pour en aller chercher ailleurs ;

Mais comme de façon diverſe
Par tout s'eſtablit le commerce,
De meſme l'uſage du pain
Fut plus commun au genre humain,
Et comme en temps de Paix & Guerre
Un ſeul homme deſſus la terre
N'en pouvoit eſtre l'Inventeur,
Il eût auſſi plus d'un Autheur,
Cerés cette Deeſſe Antique
En inſtruiſit le peuple Attique,
L'enſeigna chés les Siciliens,
Ainſi que chés les Italiens:
Habide Roy fit en Eſpagne
Cultiver Iardin & Campagne,
Et Triptoléme aux Eleuſins,
Et Saturne chés les Latins,
Où la terre eſtoit toute en friche
Y firent faire Pain & miche:
Enfin chaque Peuple divers
Eût ſon Autheur dans l'Univers,
Qui prit la peine de l'inſtruire
De faire le pain & le cuire:
Mais les premiers de tous d'entr'eux
Ont eſté Meſſieurs les Hebreux,
Qui de Noé ſceurent la mode
De faire un pain bon & commode,
Noé l'apprit des Peres vieux,
Gens qui furent laborieux,
Et vivoient devant le Déluge,
Et ceux cy comme ie prejuge

L'apprirent d'Adam & Caïn,
Pere pécheur & fils malin,
Qui furent les premiers du monde,
D'où vient cette viande feconde,
Que leur enseigna le bon Dieu
Pour les maintenir en tout lieu,
Viande propre à nôtre nature
Plus qu'aucune autre nourriture;
Pour venir comme disent tous
De mesme origine que nous:
Car le Froment dessus la terre,
Et que dans les greniers on serre
Est le Roy seul des Vegetaux,
Comme l'homme est des Animaux;
Mesme on sçait par experience
Qu'il vient en plus grande abondance,
Où l'homme fait souvent son cas
Qu'en d'autres lieux il ne fait pas,
Et que dedans un Cimetiere,
Où corps humains sont en poussiere
Le Blé vient tres abondamment,
Signe que c'est un aliment,
Qui sans faire douleur, ny peine
Est bon à la nature humaine,
Qui ne se repaist point de vent,
Ny d'air, ny d'un simple aliment,
Comme la Taulpe fait de terre,
Qui la nourrit & qui l'enserre,
Le Harang de l'eau de la Mer,
Le Cameleon d'un pur air,

Et du feu vit la Salamandre,
Chose que ie ne puis comprendre,
Puisqu'il n'est aucun Element
Qui nourrisse parfaitement,
A moins que dans luy ne reside
Quelque peu de gras & d'humide:
Car si l'Elephant & le Loup
Mangent de la terre beaucoup,
Ce n'est point pour leur nourriture,
Si telle, ou semblable pasture.
Ne contient pour faire repas
Quelque peu d'humide & de gras:
Mais si le Loup mange la terre,
C'est afin que mieux il atterre,
Et qu'il abbate le Cheval,
Ou bien le plus lourd animal:
Si l'Elephant en use encore,
Et que les pierres il dévore,
Il faut croire certainement
Que ce n'est point par aliment,
Mais pour luy décharger le ventre,
Et purger l'humeur dans son centre,
Dont il est tout à fait impur,
Et qui le rend mesme si dur,
Qu'à peine il fiente & qu'il urine
Dont cét Animal se chagrine:
Ainsi puisqu'on void clairement
Qu'il n'est point de pur Element,
Qui dans le monde rassasie,
Et qui nous maintienne la vie

A moins que Dieu pour cette fin
Ne fasse un miracle divin,
Ce ne doit pas estre merveille
Si sa Providence qui veille,
Sur Animaux grands & petits
S'accommode à nos appetits,
Et d'une bonté sans seconde
Dés le commencement du monde,
Elle a fait naistre un petit grain,
Utile pour faire du Pain;
Grain qu'en François Froment on nomme,
Portant la figure de l'homme,
Comme la Feugere en son Tronc,
Quand il est un peu gros & long,
Porte les Armes de l'Empire
Mieux faites qu'on ne sçauroit dire,
Ce qui clairement paroistra
A celuy qui le couppera:
Ainsi le Froment que Nature
Produit pour nôtre nourriture
Nous represente sur son corps
La forme de l'homme au déhors,
Signe que ce fruit rassasie,
Et sert pour soustenir la vie.

De l'excés du Pain.

Mais encore que de ce grain
L'on compose un excellent Pain,
Cependant il faut estre sobre
De crainte de mal & d'opprobre,

Car l'éxcés du Pain ne vaut rien ;
Cause du mal & non du bien,
Sur tout s'il est de bonne mine,
Et fait d'une blanche farine
Il engendre dans nous des vers,
Qui sont dangereux & pervers,
Et sans levain mesme ie jure
Qu'il porte l'homme à la luxure,
Ou dautant qu'un tel aliment
Dans nôtre corps produit du vent,
Ou fait un suc mélancholique,
Qui rend l'homme plus impudique,
Car gens de ce temperament
Sont tous paillards extrémement ;
Mesme le bon Pain de Gonnesse,
Et d'autre de pareille espece
Qu'on mange sans sel à Paris
Fait jetter souvent les hauts cris,
Car il produit si bién la Pierre
Qu'il en abbat beaucoup par terre,
Comme on l'a souvent observé ;
Galien parlant du Pain lavé
Dit que les viandes nourrissantes,
D'un bon suc, quoy qu'appetissantes ;
Quand on en mange tous les iours
Peuvent joüer de mauvais tours
En bouchant les reins & le foye,
Et comme méchant rabat-joye
Engendrer le calcul aussi
Par l'humeur, ou suc épaissi,

Qui coulant mal par tels passages
S'endurcit dans fous, & dans sages.
Or selon les doctes esprits
L'on sçait que le pain de Paris
Est d'une si bonne substance,
Qu'il nourrit puissamment la panse,
Et qu'il luy donne un aliment,
Qui coûle un peu trop lentement,
Sur tout lors que beaucoup on mange,
D'où ie ne trouve pas estrange,
Alors que ie vois un Badaut
Plus gros & replet qu'il ne faut,
Qu'on ne guerit point, quoy qu'on die,
Sinon par la phlebotomie,
Qu'on pratique comme un secret,
Pour guerir un homme replet.

De la preparation des viandes, & de la diverse maniere de les apprester.

CHAP. XXVII.

Lixa fovent; sed frixa nocent, assata coërcent,
Acria purgant, cruda sed inflant, salsaque siccant.

De la viande boüillie.

LA viande boüillie est tres bonne
Pour entretenir la personne,

Dont le corps plein d'aridité
A besoin de l'humidité,
Ainsi l'homme sec & colere
Dans son usage persevere,
Car un tel mets assurément
Luy sert d'un humide aliment,
Il est de coction facile.
A son estomach est utile,
Est convenable à sa chaleur,
Passe sans faire de douleur,
Coule aisément dedans le ventre,
Comme s'il estoit dans son centre,
Laisse dans luy peu d'excrément,
Et maintient le corps doucement.

De la viande fricassée.

Ie croy la viande fricassée
Assés bonne pour la passée,
Mais l'usage n'en est point sain
Suivant l'advis du Medecin,
Quoy que le goust soit agreable
Pour contenter un homme à table,
Ce qu'elle a d'humide en son corps
Ne s'exhale point au déhors,
Quand un Cuisinier la fricasse,
Mais plus encor elle en amasse
Boüillant dans la grasse liqueur,
Dont elle attire la saveur,
Doù ie conclus & ie proteste
Qu'elle devient plus indigeste,

Et par son peu d'astriction
Qu'elle cause l'obstruction,
Mesme alors qu'elle est avalée,
Elle a goust de viande bruslée,
Desseiche le sang puissamment,
Où le rostit incessamment,
Et restraint l'homme qui l'a mangé
S'il ne s'en passe, ou ne la change.

De la viande suffoquée.

Toute la viande d'apresent
Qu'on fait suffoquer en cuisant,
N'a jamais de mauvaise suitte
Pour estre égallement bien cuite,
Et dans l'homme le plus caduc
Elle n'engendre qu'un bon suc:
Qui ne moleste point sa vie
Mais la viande la mieux rostie,
Que l'on serre dans quelque lieu,
Ou que l'on laisse auprés du feu,
Et dont on retient les fumées,
Ou bien les vapeurs enfermées
Par l'enveloppe qu'on y met
Ne cause qu'un mauvais effet,
Au plus vigoureux personnage,
Qui souvent la met en usage.

De la viande rostie.

Le Rosty semble sec déhors,
Mais il est humide en son corps,
Pourtant ce n'est pas chose estrange
Qu'il seiche celuy qui le mange,

Car bien souvent en le prenant
Il luy resserre le ponant.

De la viande acre.

Alors qu'une viande est garnie
D'une picquante acrimonie,
Elle purge le corps si bien
Qu'il n'y reste aprés comme rien:
C'est en cela qu'elle est puissante
Mais elle est tres peu nourrissante,
Ou pour mieux dire point du tout
Cependant quand quelqu'une boult,
Elle est sans force purgative,
Ainsi que dans l'ail il arrive,
Une autre viande bien souvent,
Comme dit un Autheur sçavant,
Purge tousiours quoy que boüillie,
Soit nouvelle, ou bien envieillie,
Et ne donne point d'aliment
A nôtre corps aucunement.

De la viande cruë.

La viande cruë est si mauvaise
Qu'elle n'a rien de bon qui plaise,
Soit qu'elle ait tres peu de chaleur
Dans un estomach le meilleur,
Ou ne puisse estre digerée
Dans la personne temperée,
Elle engendre des vents mutins
Qui grondant dans les intestins
Font souvent parler le derriere
D'une dondon de Chambriere.

De la viande salée.

Les alimens remplis de sel,
Soit que ce soit leur naturel ;
Ou bien à force de trop cuire
Le plus souvent nous peuvent nuire,
Car ils nous desseichent si fort
Qu'ils nous causent beaucoup de tort,
Quoy que ces mets de leur nature
Resistent à la pourriture.
Mais c'est assés sur ce sujet,
Il faut faire un autre projet.

De la chair de Porc & de Mouton.

CHAP. XXVIII.

Est Porcina caro sine vino pejor Ovina,
Si vinum tribuis, tunc est cibus & Medicina,
Carnes Porcinæ cum cepis sunt Medicinæ.

LA chair de Cochon sans le vin
N'est point un aliment benin,
Elle est mauvaise nourriciere
Et ie la trouve si grossiere,
Que j'estime qu'elle vaut pis
Que ne fait la chair de Brebis,
Mais auec le vin elle est bonne,
Et tres utile à la personne :
Cette boisson par sa vertu
Cuit ce qu'elle a de froid & cru,

Et par sa force naturelle
Chasse ce qu'elle a de rebelle.

Du petit Cochon.

La viande du Cochon de laict
Est excellente comme on sçait,
Mais comme elle est tres peu solide,
Et qu'elle est glaireuse & humide
On la farcit à cette fin
Avec Hyssope, Sauge & Thim,
Pour qu'elle ait plus de seicheresse.

Des Sangliers.

Les Sangliers sont de mesme espece
Mais ayant moins d'humidité,
Leur chair a bien plus de bonté,
Pour vivre en Animaux Sauvages
Dans les Forests & les Bocages.

Des jeunes Pourceaux.

Les Pourceaux d'un an, ou de deux
Sont tellement alimenteux,
Que Galien dit dans sa Methode
Qu'il n'est rien qui soit si commode
Que la chair de Porc au repas
Pour faire un homme gros & gras,
S'il a la force de la cuire,
Sans qu'elle ait pouvoir de luy nuire;
Non plus auparavant qu'aprés:
Leur viande approche de plus prés
De la saveur de chair humaine,
Si foy nous fait le grand Galene,

Ou bien pour mieux dire Galien,
Pour moy ie n'en assûre rien,
Sinon qu'ils sont durant leur vie
Incommodés de Ladrerie,
Et que Iuifs, ny Mahometans
N'en mangent iamais en tout temps,
Ie n'en veux pas dire autre chose,
Devine qui voudra la cause.

De la diversité des Cochons.

Les Cochons non châtrez & vieux
N'ont rien qui soit delicieux,
Au contraire leur nourriture
Est tres perverse à la Nature,
Soit qu'ils soient rostis, ou boüillis,
C'est un fort mauvais patroüillis :
Ceux qui paissent sur les Montagnes
Sont meilleurs que dans les Campagnes ;
Et l'on ne doit prendre leur chair
Rien que pour la bonté de l'air,
Mais pour le Lard & pour la graisse
L'on doit plustost mettre la presse
A faire la recherche exprés
De ceux qui vivent aux Marests,
De qui la viande succulente
Fait tousiours la souppe excellente.

Des Pourceaux de divers Païs.

Les Porcs de l'Isle Sainct Thomas
Vallent mieux qu'Oyseaux delicats
Pour manger avec la Salade,
Mesme on tient que chaque malade

Fait chere entiere à ses repas
De ces Animaux gros & gras,
Qu'en temps de perte, ou bien de lucre
On nourrit des Cannes de succre;
Dans la Chine les Porcs sont bons,
Ils valent mieux que les Moutons
De la plus fertile Campagne,
Qui se rencontrent dans l'Espagne,
Mais grace à Dieu j'ay le pouvoir
De le croire sans l'aller voir,
Car la chose est assez plausible,
Et ne paroist pas impossible.

De la chair de Mouton.

Cependant la chair de Mouton
Vaut mieux que viande de Cochon
Quoy qu'on en die & qu'on en gronde,
C'est le dire de tout le monde:
Pour moy j'ayme bien un escot
Où se trouve épaule & gigot,
Et quoy qu'un Iambon de Mayence
Soit bon dans un plat de Fayence,
Pourtant un membre de Mouton
N'est pas mauvais quand il est bon,
Et sans que ma Muse te flatte
C'est une une piece delicatte
Qu'en mangeant souvent bien & beau
N'engraisse pas mal un museau.

De la diversité des Moutons.

Des Moutons les uns portent cornes,
Par fois blanches, & par fois mornes,

D'autres en ont deux, d'autres plus,
Les autres ne ſont point cornus,
Tels ſont les Moutons d'Angleterre,
Quand ils paiſſent en bonne terre:
L'on tient ceux du Perou ſi beaux,
Qu'ils ſont auſſi grands que des Veaux,
Et portent quand ils ſont en âge
Comme des Chevaux de bagage.

Des qualitez des Moutons & de leur chair.

Les Moutons ſont fort temperez,
Ils ſont doux, ils ſont moderez,
Leur chair eſt aſſés ſavoureuſe,
Et preſque point excrementeuſe,
Elle nourrit abondamment,
Et ne cauſe point de tourment,
Ils ſe plaiſent ſur les Montagnes
Beaucoup plus que dans les Campagnes.

Des Moutons chaſtrez, & des Brebis, des Agneaux & des Beliers.

Moutons chaſtrez d'un an, ou deux
Ont un ſuc aſſez ſavoureux,
Et ſervent à la creature
D'une excellente nourriture:
Aprés eux ſuivent les Agneaux,
Qui ſont d'agreables morceaux
Pour flatter les bouches friandes,
Qui n'aiment que les bonnes viandes.

La chair de Brebis vient aprés,
Mais c'eſt un aſſez méchant mets,
Pour un homme dont la Babine
Se plaiſt à la bonne Cuiſine,
Sans laquelle en toute ſaiſon
Le drolle eſt plus ſot qu'un Oyſon.
La chair des Beliers eſt la pire,
Et ne peut ſervir à vray dire,
Pour ſentir trop fort le Bouquin,
Qu'à nourrir un pauvre coquin.

De la chair de Cochon mangée avec oignon en beuvant du vin.

La viande des Porcs eſt exquiſe
Et quand avec vin elle eſt priſe
Elle nous ſert abondamment
De Medecine & d'aliment,
Aux iours maigres & non de jeûnes,
Pourveu que ce ſoient Pourceaux jeunes,
Qu'ils ſoient graſſets & bien roſtis,
Appreſtez & bien aſſortis,
Mais pour faire la ſaulce entiere
Et diſſiper l'humeur groſſiere,
Que l'on y mette un peu d'oignon,
Un tel mets deviendra ſi bon,
Qu'il ſervira de Medecine
Pour le ventre & pour la poitrine,
Et de plus il ſe cuira mieux
Sans laiſſer rien de vicieux,
Car c'eſt un fort méchant regalle
Que la chair de Cochon qu'on ſalle

Pour la manger durant tout l'an,
Et quiconque en uſe à ſon dam,
S'il n'a la force comme il penſe
De la digerer dans ſa panſe.

Des inteſtins des Cochons & des autres Animaux.

CHAP. XXIX.

Ilia Porcorum bona ſunt, mala ſed reliquorum.

Les trippes de Cochon ſont bonnes,
Diſent quantité de perſonnes,
Et Galien nous dit avec eux
Qu'il n'eſt rien de ſi ſavoureux,
Quand bonnes gens un peu prodigues,
Nourriſſent Pourceaux avec figues,
Ce qu'on peut avec liberté
Faire ſans prodigalité
Aux lieux où figues ſont communes;
Comme en ce Païs ſont les Prunes:
Car figue ſeiche eſt un fruit bon
Pour bien engraiſſer un Cochon,
Nous dit le bon homme Ariſtote,
Dans un lieu que point ie ne cotte.
Ainſi boudins de Cochon gras,
Sont ſi loüables au Repas
Que pour la bonté de leur graiſſe,
C'eſt un mets de Prince & Princeſſe,

Quand le Pourceau durant tout l'an
Ne seroit nourry que de Glan,
Ou si vous voulez que d'Avoine,
Qui refont bien son peritoine,
Et rendent plus gros ses boyaux
Que ceux des autres Animaux,
Qui ne sont pas si bons pour vivre,
Et pour parler clair comme un Livre
L'on sçait que plus les Intestins
De sang & de graisse sont pleins,
Plus ils passent pour viande exquise
D'une agreable friandise.
Or les intestins des Pourceaux
Plus que des autres Animaux,
Sont remplis de sang & de graisse :
Il faut donc qu'un chacun confesse
Qu'ils sont beaucoup plus savoureux
Que ceux des Moutons & des Bœufs,
Et meilleurs pour la nourriture
De toute humaine creature :
Ainsi donc Messieurs les Capots,
Soyés plus sages & moins sots,
Mangez des Boudins & Saulcisses
Qui ne soient point trop plein d'épices,
Car ils sont bons au Cabaret
Pour boire vin blanc & clairet,
Ce n'est point une chose fausse,
Mais voulez-vous une autre saulce,
Ou pour mieux dire un autre mets,
Le Gras-double n'est pas mauvais;

C'eſt le fonds de leur ventricule,
Que l'on peut manger ſans ſcrupule,
Auſſi bien que celuy des Bœufs,
Dont la chair eſt graſſe entre deux,
Tendre, jeunette & bien friande,
Et pour tout dire bonne viande :
Mais ie croy les fraiſes de Veaux
Et des Chévreaux & des Agneaux,
Pour eſtre pleines de glandules
Meilleures que ces ventricules,
Car ils ſont d'un gouſt ſavoureux,
Ils n'ont rien qui ſoit dangereux,
Et quoy qu'ils ſoient à la nature
D'une petite nourriture,
Pourtant ie connois un friſé
Qui ce mets n'a pas mépriſé,
Méme qui bien ſouvent encore
N'en mange pas mais le dévore,
Alors que d'excellent Piot
Il lampe à tire-la-rigot.



De la chair de Veau.

CHAP. XXX.

Sunt nutritivæ multum carnes vitulinæ.

I'Estime fort la chair de Veau
Pour faire un ſang bon & nouveau,
C'eſt une viande nourriſſante,
Au gouſt gracieuſe & plaiſante,
Et bonne pour les eſtomachs,
Qui ſont foibles & delicats:
Car aiſément on la digere,
Comme une viande fort legere,
Galien homme de grand credit,
Nous l'aſſûre aſſés quand il dit,
Que les chairs des Veaux ſont tres ſaines,
Qui n'ont que ſix, ou huit ſemaines,
Qu'elles ſont un bon aliment,
Et qu'on les cuit facilement:
Le grand Avicenne propoſe
En quelque lieu la meſme choſe,
Diſant que les chairs des Chévreaux,
Des Veaux & des petits Agneaux
Sont d'une ſaveur agreable,
Ne produiſent qu'un ſang loüable,
Et rendent le corps gros & gras,
Quand l'on en uſe à ſon repas:
En effet ces chairs font merveille,
Et ſont de bonté ſans pareille,

Pour

Pour maintenir pendant long-temps
Un homme dans ſes jeunes ans,
Et pour chaſſer la maladie,
Qui veut détruire nôtre vie,
Car le Veau ne fait aucun tort,
Amollit & rafraîchit fort,
Et fait ſoirer plus à ſon aiſe
Un conſtipé, ne luy déplaiſe:
Veaux âgez de neuf à dix mois,
Sont des mangers dignes de Roys,
Si l'on donne, dit mon Hiſtoire,
A ces beſtes du laict à boire,
Et des Oeufs frais pareillement
Pour les nourrir plus tendrement.

De la chair de Taureau, de Geniſſe, & de Bœuf.

La chair de Taureau n'eſt pas bonne,
Elle nuit à toute perſonne,
Et ſon ſang meſme eſt ſi malin,
Qu'il fait mourir comme un venin;
Puiſque Themiſtocle homme ſage
Mourut d'un ſemblable breuvage:
La chair de geniſſe & de Bœufs
Vaut mieux à manger que des Oeufs,
Sur tout la tranche & la poitrine,
Sont excellentes en Cuiſine,
Et le Simier & l'aloyau
Sont bons à farcir le boyau;

Enfin en tout temps l'on en mange,
L'Esté, l'Hyver & la Vandange;
Mais qu'on prenne Longe de Veau,
Et la Roüelle au renouveau.

Des parties des Animaux à quatre pieds.

CHAP. XXXI.

Corda suillarum sunt auctio tristitiarum,
Splen quoque spleniticis, est mansus sæpè salubris,
Dissuadentur edi renes, nisi solius hædi.

ENcor que nos Salernitains
Ne parlent que de ratte & reins,
Et de cœur de Bouc & de Truye,
Toutesfois il me prend envie
Pendant que ma Muse est en jeu
D'en dire davantage un peu;
Pour donc faire honneur à la beste
Ie vais commencer par la teste,
Non d'un animal seulement,
Mais de plusieurs ensemblement.

De la Teste en general.

La Teste de Bœuf & de Chévre,
D'Agneau, de Veau, Cochon & Liévre,
Est d'un suc épais & visqueux,
Qui de luy-mesme est froidureux
Et pourtant nourrit bien un drille
Qui mange de cette beatille,

Car le foye assés aisément
En fait du sang abondamment :
Or disons un mot des parties
Dont ces testes sont assorties.

De la Langue.

La Langue est un certain morceau,
Plus délicat & bon que beau ;
Elle est spongieuse & humide,
Gluante, épaisse & non solide,
Et bonne à charmer nos museaux,
Quand elle est d'aucuns Animaux,
Car de Langue de Bœuf salée
La personne est bien regalée,
Cependant la Langue de Veau
Est encor un meilleur morceau,
Pour le goust & la nourriture,
Elle est plus friande & moins dure :
Mais i'exalte d'un plus haut ton
La douce Langue de Mouton,
Qu'on doit manger par excellence
Estant mesme en convalescence.

Des Yeux.

Les Yeux de Veau par dessus tous
Sont plus délicats & plus doux.
Pour estre mols & pleins de graisse,
Aussi c'est où l'on met la presse,
Car dedans la teste des Veaux
Les Yeux sont les meilleurs morceaux.

Des Oreilles.

Pour nourrir de saines personnes,
Oreilles de Cochon sont bonnes,
Lors que c'est un jeune Pourceau ;
L'on vante encor celles de Veau
Dont on peut manger à son aise
N'ayant rien du tout qui déplaise,
Mais Oreilles d'un vieux Cochon
N'ont jamais rien de beau, ny bon,
Avec Beurre, Sel & Vinaigre,
Sur tout si l'Animal est maigre,
Ce mets fait plus de mal que bien,
Et vaut pis que Serpent & Chien.

De la Iouë.

La Iouë & délicatte & tendre,
Que pour bien choisir il faut prendre
Doit estre de Cochon, ou Veau,
Ce n'est pas un mauvais morceau.

De la Cervelle.

Mais pour venir à la Cervelle,
Elle n'a rien de bon dans elle,
Si ce n'est qu'en toute saison
Elle sert contre le poison,
Par son humidité visqueuse,
Qui l'a rend si peu savoureuse
Que l'on peu tres utilement
S'en servir au vomissement,
Cervelle de Veau, Porc & Liévre;
Valent mieux que cerveau de Bievre.

Du Palais & du Museau.

Le Palais du Bœuf est tres bon,
Mais quant au Museau de Cochon,
Galien qui dit tousiours merveilles
L'éleve au dessus des oreilles,
Et l'abbaisse au dessous des pieds,
Qui sont deux meilleures moitiés
Que n'est un Museau dur à cuire,
Qui par sa dureté peut nuire.

Du Cœur.

Le Cœur des Pourceaux en tout temps
Rend les hommes plus mécontents,
Il accroist dans eux la tristesse,
Qui les tourmente,& qui les blesse,
Et les fait s'ils sont ratteleux
Encor plus chagrins & hargneux;
Il empesche que ne s'écarte
D'un pauvre corps la fiévre quarte,
Et rend le mal plus dangereux
Du Scorbutique & du Lepreux:
En effet le sçavant Plutarque
Nous en donne une grande marque,
Quand il assûre que les Porcs
Au ventre dedans & déhors,
Ont presque tous pendant leur vie
Quelques signes de Ladrerie,
Au moins suis-je assuré d'un point
Qu'à la langue ils n'en manquent point,
Que leur cœur tres mal se digere,
Que ce n'est point viande legere

Et qu'il laiſſe un gros aliment,
Qui paſſe dans nous lentement.

Du Poulmon.

Le Poulmon chaud de ſa nature
Eſt de ſeiché temperature,
S'il eſt dans l'Animal vivant,
Nous dit Platine Autheur ſçavant,
Mais mort il eſt froid & humide,
Et d'un aliment peu ſolide,
Il eſt facile à digerer:
Les poulmons qu'on doit deſirer,
Et qu'il faut plus mettre en uſage
Sont d'Animaux d'un moyen âge,
Comme de Mouton & de Veau,
De jeune Porc & de Chévreau.

Du Foye.

Le Foye eſt un certain viſcere
Où l'on ne doit mettre l'enchere,
Il fait un ſuc un peu groſſier
Quand il paſſe par le goſier,
Eſt aſſés difficile à cuire,
Et de quoy ie te veux inſtruire,
C'eſt qu'il fait un ſang trop épais,
Qui coule lentement aprés,
Toutesfois l'on peut avec joye
Manger au repas quelque Foye,
Sçavoir de Cochon & de Veau,
Et du Mouton & du Chévreau,

Qui rend la veuë & claire & nette.

De la Ratte.

La Ratte est de saveur aigrette,
Et se remplit à tout moment
D'un suc grossier extrémement,
D'où ie l'estime peu de chose,
Encor que nôtre Ecole en cause:
La Ratte d'un jeune Pourceau,
D'un Veau, d'un Mouton, d'un Chévreau
Passe pour la plus excellente,
Pour la plus saine & succulente,
Et plus elle est rouge en couleur,
Plus on la tient d'un suc meilleur:
Ce viscere par ressemblance
Donne aux maux de Ratte allegeance,
Ainsi la Ratte d'un Asnon
Pour cét effet est en renom,
D'un petit Chévreau, d'une Chévre,
D'un Chien, d'un Renard, & d'un Liévre.

Des Reins.

Les Reins sont ingrats au Palais,
Ils sont d'un suc assés mauvais,
Qu'on cuit mal quand on les avale,
Mais qui veut en faire regale,
Qu'il prenne les Reins d'un Chévreau,
D'un jeune Mouton & d'un Veau.

Des Testicules.

Quant à Messieurs les Testicules,
Ce sont certaines particules,

Que femmes ne haïſſent pas
Aprés & devant le repas ;
Mais pour Teſticules de beſtes
Elles ne leur font point de feſtes,
S'ils ne viennent de bons Agneaux,
Ou bien de jeunes Animaux.

De la Matrice.

Ie ne dis rien de la Matrice,
Sinon qu'elle eſt nôtre nourrice
Et ie croy que de toute part
Il n'eſt ny jeune, ny vieillard,
Qui n'aime bien pendant ſa vie
Et ſa Nourrice & ſa Patrie :
Cependant pour jeune & caduc
La Matrice eſt d'un mauvais ſuc,
Qui le plus ſouvent luy peut nuire,
Cela ſuffira pour l'inſtruire.

Des Inteſtins.

Mais pour paſſer aux Inteſtins,
Ie dis qu'ils ſont bons aux Feſtins :
Des petits on fait des Saulciſſes
Avec chair & fines Epices,
Et des gros ſont faits Cervelats,
Qui ſont excellents aux répas :
Cependant qui voudra bien faire,
Qu'il en faſſe petite chere,
Car ce ſont mets en verité
Fort nuiſibles à la ſanté.

Du Mesentere.

Le Mesentere, ou bien la Fraize
N'est pas une viande mauvaise,
L'on estime celle de Veau
En tous lieux comme un bon morceau,
Pour sa graisse & pour ses glandules,
Mais aussi hors ces particules,
Elle n'a rien de beau, ny bon
Pour le jeune homme & le barbon.

De la Mammelle.

La Tetine, ou bien la Mammelle
N'est pas une viande nouvelle,
Quiconque l'aime en peut manger,
Sans en recevoir du danger,
Quand elle est de Vache, ou de Truye:
Mais ma Muse à present s'ennuye,
Et me vient dire d'un haut ton
Qu'elle a bien un autre teton.



Des Oyseaux qui sont bons à manger.

CHAP. XXXII.

Sunt bona Gallina, Capo, Turtur, Sturna, Colũba,
Quiscula cum Merula, Phasianus & Ortygometra,
Frigellus, Perdix & Otis, Tremulusq; Amarellus.

Ces Oyséaux sont tres bons, la tendre Tourterelle,
La Poulle & le Chappon, le Merle, & l'Estourneau,
Le Pigeon, le Phaysan, l'Outarde & la Sarcelle,
Le Frison, la Perdrix, la Caille & le Vanneau.

De la Poulle & des Poulets.

POur faire un plantureux repas,
Amy voicy des Oyseaux gras,
Que nôtre Ecole nous envoye,
Il faut les manger avec joye:
Mais auparavant d'y toucher,
Considerons quelle est leur chair.
Qu'une Poulette a bonne mine,
Qu'elle est excellente en Cuisine,
Et cuitte avec Porreaux au pot,
Qu'on en peut faire un bon écot,
Quand elle est jeune & bien grassette,
Et qu'elle a la plume noirette,
Sur mon Dieu c'est le meilleur mets,
Que l'on puisse manger iamais,

Pour bien entretenir la trogne
De l'homme ſobre & de l'yvrogne:
Mais il ne nous faut pas auſſi
Oublier les Poulets icy,
C'eſt une viande incomparable,
Pour ſe regaler à la table,
Et pleine d'un excellent ſuc,
Pour Roy, Prince, Seigneur & Duc:
Car un Poulet à chair doüillette
Vaut pour le moins une Poulette,
Pour donner un bon aliment,
Qui laiſſe au corps peu d'excrément,
Et faire un ſang qui ſoit loüable,
Et nous puiſſe eſtre convenable.
La Poulle pourtant pleine d'Oeufs,
Eſt un mets aſſés ſavoureux,
Quoy qu'elle ſoit moins excellente,
Et d'une ſaveur moins plaiſante
Que celle qui n'en a point fait.
Mais ie veux t'apprendre un ſecret,
Son eſtomach mis en pouſſiere
A la vertu particuliere,
Auſſi bien que le Cotignac
De fortifier l'eſtomach,
Quand avec le vin on l'avale,
C'eſt une recepte Royale.

De la chair de Poulle & de ſon boüillon.

Sa chair vaut mieux que chair de Cocqs,
Qui jamais ne ſont gras, ny gros:

Arnauld tient qu'elle est merveilleuse
A gens dont la vie est oyseuse,
Et méme excellente à manger
A ceux dont l'esprit est leger,
Elle fait la voix nette & claire,
Et meilleure qu'à l'ordinaire,
Donne une plus vive couleur,
Retire un homme de langueur,
Engendre dans luy la semence,
Et la cervelle en abondance,
Son boüillon doux & savoureux
Sert de Medecine aux Lepreux;
Pour esteindre leur bile noire,
Qui tousiours les excite à boire.

Du Sel de Poulle.

Le Sel de la Poulle est si bon
Qu'il aide à la conception,
Excite aux amoureuses flammes
Hommes, garçons, filles & femmes;
Dissipe les grosses humeurs
Qui dans le corps font des tumeurs,
Guerit morsure de vipere
Comme un puissant alexitere;
Et par un effet sans égal,
Il fait mourir cét animal;
Si foy nous fait un certain homme;
Que ie ne sçay pas comme on nomme;
Sa dose est d'une drachme à deux,
Fais en l'épreuve si tu veux,

Mais prens en une iuste dose,
Pour voir & l'effet & la cause.

Des Testicules de Cocq.

Les Testicules d'un Coquet
Sont encore d'un bon effet,
S'il n'a point senty le délice
Qu'on gouste en l'amoureuse lice ;
Ils peuvent remettre en vigueur
Un malade tout en langueur,
Qui depuis long-temps est tabide,
Et dont le corps est tout aride :
Ils rendent aussi genereux
Un homme au combat amoureux,
Et font qu'il cultive sans peine
Le champ de la nature humaine,
Dont ventre dévient rondelet,
Ou petit pompon tendrelet,
Ou bien si vous voulez pomponne
En neuf mois de temps se façonne.

Du Boüillon de chair de Cocq.

Le Boüillon d'un Cocq vieux & roux,
Qui ne craint ny combats, ny coups,
Grand, genereux, dispos, alaigre,
Et qui de sa nature est maigre,
Est assés medicamenteux,
Pour des malades souffreteux,
De ratte, de reins & de foye,
Qui presqu'ont perdu toute joye,
Comme un boüillon aperitif,
Qui de soy-mesme est purgatif.

Du Chappon.

Le Chappon est le Cocq Eunuque
A qui l'on a couppé la nuque,
Et qu'aprés pour manger sa chair
L'on engraisse durant l'Hyver;
Un tel Oyseau mis à la broche,
N'a guere de mets qui l'approche,
Car c'est un manger excellent
Pour le vieux & le vert galant,
Il vaut encor mieux que la Poulle,
Et n'en vois pas un qui s'en saoulle,
I'entens qui se lasse jamais
De manger d'un si friand mets,
Qui le charme & qui le recrée,
Ainsi qu'une viande sucrée,
Que l'estomach cuit à plaisir,
Et qui fait son plus doux desir.

De la Tourterelle.

La Tourterelle est une viande,
Bonne & passablement friande,
Dont l'on peut en tout temps manger;
Si l'on veut sans aucun danger,
Celle qui vit dans les Campagnes
Vaut mieux que celle des Montagnes,
Elle est d'un sec temperament,
Mais on la digere aisément,
Et donne bonne nourriture,
Encore qu'elle soit plus dure

Que le Pigeon, ny la Perdrix,
Et qu'elle soit à plus vil prix :
De plus elle est dessiccative,
Et d'une puissance astrictive :
Partant Monsieur le constipé
N'use point de ce recipé,
Mais quand tu vas trop à la selle
Mange la chair de Tourterelle.

Du Sel de Tourterelle.

Son Sel guerit rougeur des yeux,
Et ce remede pretieux
Rend nôtre veuë aussi plus claire
Mis avec miel & jus d'éclaire,
Mais en eau de miel seulement
Il l'a conserve longuement,
Remet la luette tombée,
Alors qu'elle en est imbibée,
Car sans luy causer de douleur
Il détache si bien l'humeur,
Qui relâche cette partie,
Qu'en fin il l'a rend guarantie.

De l'Estourneau.

Le Samsonnet, ou l'Estourneau
Passe aussi pour un bon Oyseau,
Si ce n'est qu'il vit de ciguë
Mais encor que ce poison tuë,
Cependant quand il l'a mangé
Le venin devient tout changé,
Et pour lors n'a plus la puissance
De nous faire la moindre offence,

En mangeant chair de Samsonnet,
Qui n'a point un mauvais effet,
Au moins pour moy qui point ne flatte
Ie la trouve fort delicate,
Et i'en ferois un bon repas,
S'il ne parloit, car en ce cas,
S'il disoit Madame Charlotte
Verse du vin, trousse ta cotte,
Ie garderois pour compagnon
Mon gaillard Samsonnet mignon;
Quoy que sa chair soit agreable
Pour faire un bon repas à table,
Et chasser le calcul des reins,
Dont autrefois ie me suis pleins.

Du Sel d'Estourneau.

Son sel de bonté sans pareille
Avec eau de vie à merveille
Fait suër quand on est au lict,
Avec sa graisse il amollit
Les nerfs racourcis dans un membre,
Quand on le frotte dans la Chambre
Vis à vis d'un feu qui soit bon:
Il soulage aussi le barbon
Qu'afflige la goutte cruelle,
Iusques aux creux de la moëlle;
Et sert aux membres amaigris
Qu'en peu de temps il rend gueris.

Du Pigeon.

Le Pigeon, ou la Colombelle,
Dont i'aime bien la cuisse & l'aisle,

N'a pas tant mauvaife façon,
Pour bien regaler un garçon,
Avec encor quelqu'autre chofe,
Car ce feroit petite dofe
De n'auoir qu'un Pigeon rofty,
Quand on a le ventre applaty;
Pour moy qui rien ne diffimule,
Un eft peu pour mon ventricule,
Ie trouve qu'un vaut moins que deux,
Quoy que les Pigeons foient fiévreux,
Car ils caufent fiévres diverfes,
Comme les chaudes & les tierces:
Ils font bons pour eftre un peu chauds
A gens qui ne font point ribauds,
Ils leurs échauffent la caillette,
Et leur font chercher la fillette,
Dont fon ventre aprés bien & beau
Produit un joly fruit nouveau,
Qui ne provient point de l'eau Rofe,
Mais de l'eau de quelqu'autre chofe;
Ainfi Pigeons ne font pas fains,
Quand on a des chaleurs de reins,
Et qu'on a maux d'yeux & de tefte.

Des Pigeonneaux.

Les Pigeonneaux que l'on apprefte,
Nourriffent pourtant un garçon
D'une belle & bonne façon,
Ils font de coction facile,
Il les convertit en bon chile,

Et sont meilleurs qu'en autre temps
Durant l'Automne & le Printemps.

Du choix des Pigeons.

Or les Pigeons qui sont rustiques,
Vallent mieux que les domestiques,
Dont l'on estime moins la chair,
Pour ne vivre point en bel air:
Mais les Pigeons & Tourterelles,
Soit les masles, ou les femelles,
Si tost qu'ils ont un an, ou deux,
Ils n'ont plus rien de bon dans eux,
Pour leur chaleur & seicheresse
Qui nous cause de la détresse.

De la Caille, & des Cailleteaux.

La Caille est d'un suc sans égal,
Mais elle est sujette au haut mal,
Et se répaist de plus encore
Assés souvent de l'hellebore,
D'où beaucoup ont opinion
Qu'elle fait la convulsion:
Pourtant sa chair n'est point mauvaise
Pour nourrir un homme à son aise,
Et croy qu'un plat de Cailleteaux
Vaut autant comme un de Perdreaux:
Car ils sont bons par excellence,
Et d'une agreable substance.

Du Sel de la Caille.

Son Sel avec esprit de vin
Pris quelque temps soir & matin,

Quand on en veut user, arreste
Les grandes fluxions de teste :
Car il consume & seiche l'eau
Qui se trouve dans le cerveau,
Et d'une personne oublieuse
Rend la memoire plus heureuse.

Du Phaisan.

Le Phaisan est un bon Oyseau,
Propre pour charmer un museau,
Il est sur tout aymé des Dames,
Qui pour bien esteindre leurs flâmes,
Voudroient voir tous les iours de l'an
Leurs marys changés en Faisan :
L'on tient que c'est le Cocq sauvage,
Et qu'il est d'un fort beau plumage,
Au moins c'est le dire de tous,
Et qu'il est bien sujet aux poux,
Mais ie sçay que sa chair est chere,
Et que pour faire bonne chere,
S'il n'est saulce que de cherté,
Le Phaisan doit estre achepté :
C'est un manger digne d'un Prince,
Pour avoir la chair tendre & mince,
Et d'un goust exquis & friant,
Si ce mets ne coustoit pas tant.

Du Merle.

Le Merle est bon pour la colique,
Et pour le flux disenterique,
Sa chair delicatte à manger
Ne peut apporter du danger.

Qu'aux malades d'hemorroides,
Qui n'en doivent point estre avides,
De crainte d'accroistre leur mal
Par ce volatil animal,
De qui la viande est excellente,
Vn peu dure, mais succulente,
Et qui pourtant n'est rien au prix
De l'incomparable Perdrix.
Ces Oyseaux ont un beau ramage,
Iaune est leur bec, noir leur plumage,
Et les blancs, à ce que l'on dit,
Sont au Mont Cilene en credit.

Du Rasle.

Le Rasle est Pere, ou Roy des Cailles,
Comme disent quelques canailles,
Pour les conduire sur la Mer;
Quand elles s'en vont en Hyver,
Et les reconduire de mesme
Au Printemps avec soin extréme;
Il est de pareille couleur,
Mais ce n'est pas un mets meilleur,
Il a les pieds d'une autre taille,
Et le bec plus long que la Caille,
Et chante aussi bien à peu prés
Que les Grenoüilles des Marests.

Des Perdrix.

Les Perdrix, soient rouges, ou grises,
Sont d'excellentes friandises,
Pour charmer un goust delicat,
Friand à peu prés comme un Chat,

Qui dans les Champs court à la Chaſſe,
Afin de farcir ſa carcaſſe,
Leur viande en nous fait un bon ſuc.

Du fiel de Perdrix.

Leur fiel guerit du mal caduc,
Et cataracte qui commence,
L'on vante encor ſon excellence
Pour rendre les yeux plus aigus,
Et plus penetrans qu'yeux d'Argus,
Et pour ſoulager la memoire,
Si plus haut que n'eſt la machoire
L'on veut s'en frotter chaque mois,
L'un & l'autre temple deux fois.

De la moëlle, & de la chair de Perdrix.

Leur moëlle eſt auſſi propice
A gens travaillez du jauniſſe,
Et leur chair qui nourrit nos corps,
Et les rend la moitié plus forts,
Eſt excellente aux phlegmatiques,
Ayde aux perſonnes hydropiques,
Excite Amans & Favoris
A ſuivre l'amour de Cypris,
Et produit dans nous cette graine
D'où naiſt la creature humaine,
Dont femme ſelon ſon deſir
A le profit & le plaiſir,
Et nous au dépens de nos veines,
Nous en avons toutes les peines.

Du Sel de Perdrix.

Le Sel qu'on tire des Perdrix
Contre la gravelle est sans prix,
Il aide à digerer la viande
Dans une personne gourmande,
Qui mange plus qu'elle ne doit
Corrobore l'estomach froid,
Et par sa force singuliere
Il incise l'humeur grossiere,
Sa dose est de huit, ou dix grains
Excellente aux douleurs de reins,
La prenant dans de l'eau de vie
Pour mieux nettoyer la vessie:
Ce Sel est encor bon aux yeux
Qu'il rend plus clairs & radieux,
Dissous, selon la Medecine,
Dans fiel de Perdrix, ou Geline.

Du Frison.

Le Frison est un autre Oyseau
Fort approchant de l'Estourneau,
Il est de bonne nourriture,
Et sa viande n'est point trop dure
Pour les malades & les sains:
Il est si friand de raisins
Qu'en nos cartiers il ne se range,
Que vers la saison de vendange,
Afin d'en manger à gogo,
Et puis le galant fait dodo.

De l'Outarde, Poule d'eau, Beccassines, Francolins, & Gelinotes des Bois.

L'Outarde est un Oyseau de proye,
Plus gros & plus pesant qu'une Oye,
Il ne se repaist point d'Oyseaux,
Mais bien de Liévres & d'Agneaux,
Et quoy qu'il se plaise au carnage,
Il est timide de courage:
En effet cét Oyseau blessé
Meurt tost aprés estre offencé:
L'on trouve sa chair un peu dure,
Et de moyenne nourriture,
Aussi c'est un manger fort plat,
Et l'on feroit un meilleur plat
De Poulles d'eau, de Becaffines,
De Francolins, de Francolines,
Et des Gelinottes des bois,
Qui sont morceaux dignes des Roys;
Et croy si ma teste n'est folle
Que c'est ce qu'entend nôtre Ecolle.

Du Vanneau.

Le Vanneau dont l'on fait estat
N'est pas encor un mauvais plat,
Sa chair qui n'a point de rudesse,
Est d'extréme delicatesse,
Elle engendre peu d'excrément,
Et passe aussi legerement:
Cét Oyseau porte sur sa teste
Une plume en forme de creste,

Il a le corps vert & luisant,
Et tout le reste assés plaisant,
Et sa nourriture ordinaire
N'est que de vers dont il fait chere.

De la Sarcelle.

La Sarcelle Oyseau sans soucy
A la chair excellente aussi,
C'est un petit Canard sauvage,
De qui divers est le plumage,
Sa teste est rouge & son bec noir,
Son corps est agreable à voir:
Mais à manger ie croy sa viande,
Plus agreable & plus friande.

Du choix des Oyseaux.

Or pour choisir les bons Oyseaux,
Tant sur terre que sur les eaux,
Il faut que le Medecin sage
Considere le sexe & l'âge,
Le vivre & le temperament,
L'air & le lieu pareillement,
Il est certain qu'un masle excelle
Tousiours par dessus la femelle,
Qu'un jeune Oyseau vaut plus qu'un vieux,
Le sanguin, que le bilieux,
Celuy des Champs qu'un domestique;
Voilà comme il faut qu'on s'applique,
A connoître un mets excellent,
Afin de traitter un galant,
Dont la delicatte caillette
Demande une viande doüillette.

Du Canard.

CHAP. XXXIII.

O fluvialis anas! quanta dulcedine manas,
Si mihi cavissem, si ventri frena dedissem,
Fébres quartanas non renovisset anas.

O Canard hoste de Riviere!
Que d'une agreable maniere,
Ta chair franche comme l'osier
Coule aisément dans le gosier,
Si ce n'est le mal qu'elle cause,
Mais si i'eusse sceu cette chose,
De peur d'en estre endommagé,
Diable-emporte qui t'eust mangé:
Quoy que mon ventre eust esté vuide,
I'aurois sceu le tenir en bride,
Car ie vivrois dans le repos,
Sans ressentir iusques aux os
Une forte fiévre quartaine,
Qui me donne bien de la peine;
Que tu renouvelles dans moy:
Mais ie te jure sur ma foy,
I'en suis tellement en colere,
Que c'est le ventre de ma mere,
Ie n'y retourneray jamais,
Ny pour si, pour car, ny pour mais:

Quel rude accés la malle peste,
S'il me ravient ie te proteste,
Ie te le dis franc & tout net,
Foüette moy comme un cascaret,
Et veux consentir pour ma peine
De souffrir la fiévre quartaine,
Voire mesme en dépit de moy,
D'estre fait Canard comme toy :
Non, non ce n'est point raillerie,
Ie ne te veux voir de ma vie,
Mangeur de Lezards, de Crapaux,
Unique cause de cent maux,
Veritable aliment du Diable,
Ne paroist iamais sur ma table,
Ton corps que l'on garde long-temps
Engendre en Esté des Serpens,
Ou bien des vers en abondance,
Et mesme en temps de pestilence,
L'usage du tout n'en vaut rien,
Il est aussi dur qu'un vieux Chien,
Il cause une fiévre maligne
Met l'homme en un danger insigne,
Eschauffe & desseiche si fort
Qu'à la fin il donne la mort :
Pour tes Hallebrans patience,
I'en veux manger sans repugnance,
Et m'en regaler quelquefois,
Quand ils n'ont que deux, ou trois mois,
Ils sont bons, ils sont sans malice,
Et leur chair fait tout mon délice,

Ils engraiſſent bien un muſeau,
Ils font le viſage plus beau,
Car quelqu'un deſſus tout les vante
Pour rendre une coine éclatante,
Et diſſiper auſſi les vents :
Enfin j'aime tes Hallebrans
Dont le corps n'a rien de rebelle,
Au contraire le ventre & l'aile
Ne produiſent qu'un ſuc tres bon
Dans le plus debile barbon,
Et ſans luy cauſer nulle entorſe
Luy donnent meſme de la force,
Mais pour ta viande par Saint Luc,
Elle ne fait qu'un mauvais ſuc,
Quand elle paſſe par la gorge
D'un homme fort comme un Saint George,
Que ſi puiſſamment elle abbat,
Qu'elle le met en pauvre eſtat,
Car dans ſa ratte, & dans ſon foye,
Ce ſuc noiraſtre qu'elle envoye
Luy fait par un triſte revers
Endurer mille maux divers :
Voilà bel hoſte de Riviere,
Ce que nous fait ta chair groſſiere,
Dont ie promets à l'advenir
Entierement de m'abſtenir.

De l'Oyson.

Chap. XXXIV.

Auca ſitit coum menſis, Campis Acheloum,
Auca petit Bacchum mortua, viva Lacum.

L'Oyſon eſt un bon animal
De voix propre à faire un ſignal
Il vit ſans haine & ſans envie,
Il veut de l'eau pendant ſa vie,
Et mort il demande du vin,
Par charité pour ſon voiſin,
Qui le dévore ſur la table,
Ainſi qu'un morceau delectable;
Pour cuire ce qu'il a de dur,
D'humide, d'épais & d'impur:
Cependant ſi ſa chair eſt dure,
Elle eſt de bonne nourriture,
Comme dit Celſe en quelqu'endroit,
Mais ſi Savanorole on croit,
Elle eſt humide & chaleureuſe,
Et par conſequent eſt fiévreuſe:
Albert le Grand en quelque lieu,
Ie ne ſçay pas ſi c'eſt par jeu,
L'eſtime ſeiche, froide & dure,
Atrabilaire de nature;
Mais ſoit pour rire, ou tout de bon,
Il parle mal de nôtre Oyſon,

Sans offencer un si grand homme,
Puisque grand par tout on le nomme,
Car luy mesme il se contredit,
Et tous Medecins en credit,
Qui sont d'un sentiment contraire;
Tortel qui ne sçauroit se taire
Assûre qu'en toute saison
L'Oye est meilleure que l'Oyson,
C'est sa veritable maxime,
Mais quant à moy j'ay plus d'estime
Pour un Oyson qui n'a qu'un mois,
Il est plus tendre quatre fois,
Et croy qu'un Oyson d'une année
Est excellent à la disnée,
Et qu'on en fait un bon repas,
S'il est pesant & gros & gras:
Le col, les aisles, & le foye
Sont la plus excellente proye,
Ou plustost les meilleurs morceaux,
Qui se trouvent dans ces Oyseaux,
Et l'on peut faire un bon regale
De la chair d'Oysons que l'on salle:
Les Iuifs en mangent frequemment
D'où l'on tire ce jugement,
Que la rougeur de leur visage
Provient de ce commun usage,
Quoy qu'il en soit chés les Romains,
L'on croyoit les Oysons si saincts,
Pour conserver le Capitole,
Qu'on n'osoit en faire rigole:

On estime leur jus divin
Contre la force du venin,
Pourtant selon quelque personne
De l'Esté jusque dans l'Autonne,
L'Oyson tombe d'un certain mal,
Qui luy doit estre bien fatal
Ie dis aussi que les Oeufs d'Oye,
Ne valent rien quoy qu'on en croye,
Encor qu'un Autheur ait écrit
Qu'il fassent venir de l'esprit,
Mangés avec miel & du beurre,
Mais ie croy que ce n'est qu'un leurre.

Remede contre la Goutte.

Mais Guainer d'un vers élegant,
Décrit un admirable onguent;
Qui sert à guerir de la Goutte,
Ou bien pour l'appaiser sans doute,
Qu'on fait avec l'Oye, ou l'Oyson,
A cela l'un & l'autre est bon,
Avec oingt de Cochon & cire,
Suif de Mouton qu'il faut eslire,
Encens, Féve, Sel, Miel, Froment,
Qu'on met dans l'Oye adroitement,
Puis gaillardement on l'embroche,
Et prés d'un feu clair on l'approche,
Avec un vaisseau par raison
Que l'on pose dessous l'Oyson,
Où tombe l'onguent goutte à goutte:
Qui sert à guerir de la goutte.

Ainſi que Meſſieurs les Goutteux
Faſſent de cét onguent pour eux,
Pourveu qu'ils ſçachent bien la doſe,
Dont ie ne dis rien & pour cauſe :
Voilà la fin de mon rolet
Adieu ie ſuis voſtre valet.

ADDITION A L'ECOLE DE Salerne : Du choix des Animaux, de leurs parties, de leurs âges & des Saiſons que l'on doit en uſer.

De l'Aloüette.

L'Aloüette eſt bonne en Novembre,
Au mois d'Octobre & de Decembre,
Merde & boudins de bout en bout,
Le fiel oſté l'on mange tout.

Du Canard.

Le blanc, le foye, & le derriere
Du Canard Oyſeau de riviere,
S'il eſt âgé d'un an eſt bon,
Pendant cette meſme ſaiſon :
Mais l'aile du Canard ſauvage
D'un an, ou d'un peu davantage,
Eſt un aliment familier,
De Septembre iuſqu'en Ianvier.

Du Canard privé.

Un jeune Canard domeſtique,
Qu'on nourrit en maiſon ruſtique,
De ſept ſemaines à peu prés
Dans ſa chair n'a rien de mauvais;
L'on mange en Eſté le ſauvage,
Qui n'a ſinon que trois mois d'âge:
Mais pour bien faire ſi tu veux
Il ne faut choiſir de ces deux
Que l'eſtomach & le derriere,
Pour en faire une chere entiere.

De l'Oye & de l'Oyſon.

L'Oye eſt bonne qui n'a qu'un an,
Pour le riche & pour le manan:
En Hyver mange cœur & foye,
Et ſon croupion avec joye:
Ses petits l'Hyver & l'Eſté,
Sont excellents pour la ſanté,
Lors qu'ils n'õt qu'un, ou deux mois d'âge.
Tu peux choiſir l'Oyſon ſauvage,
Dont l'on eſtime aſſés la chair,
Que tu mangeras en Hyver.

De la Sarcelle & du Chappon.

En ce meſme temps la Sarcelle
N'a rien dans ſon corps de rebelle,
Dont tu prendras dorénavant
Tout le derriere & le devant.
Le Chappon qui n'a qu'une année
Vaut pour le moins une échinée,

Il est bon durant tout l'Hyver,
Soit dessus terre, ou dessus Mer :
Prens en le croupion & l'aisle,
Mais le blanc vaut bien autant qu'elle.

De la Caille.

Pendant l'Hyver & le mois d'Aoust,
La Caille n'a point mauvais goust,
Principalement son derriere,
Est d'une douceur singuliere.

Du Pigeon.

Pour faire un repas qui soit bon,
Il te faut choisir le Pigeon,
De trois, ou six, ou sept semaines,
Il fait un bon sang dans les veines ;
Mais pour en mieux venir à bout,
Mange ventre & cuisse sur tout.

De la Poulle d'eau.

Poulle d'eau qu'en Hyver on mange
Te fera faire chere d'Ange ;
Cependant le morceau meilleur,
Est la chair voisine du cœur.

De la Poulle & des Poulets, en quel temps ils sont bons.

Poulle d'un an, est excellente,
Mais afin que point ie ne mente,
On la doit manger en Ianvier,
Au mois de Mars & de Février :
Le croupion, le ventre & l'aisle
Ne contiennent rien de rebelle,

C'eſt tout le meilleur de l'Oyſeau
Pour charmer vieux & jouvenceau.
Poulets qui n'ont que ſix ſemaines
Sont excellents pour des Eſtrennes
L'aiſle eſt charmante à nôtre gouſt;
Depuis Avril iuſques en Aouſt.

De la Gelinotte des bois, quand on en doit uſer.

La Poulle qui vit au bocage,
Ou la Gelinotte ſauvage
Se doit manger depuis le temps
De Septembre juſqu'au Printemps;
Mais retiens qu'il faut prendre l'aiſle,
Car il n'eſt rien de ſi bon qu'elle.

Du Poulet d'Inde.

En Hyver il faut faire choix
D'un Poulet d'Inde de trois mois,
Dont la viande excellente & bonne
Raſſaſiera bien ta perſonne,
Son eſtomach & ventre gras,
Sont fort nourriſſans au repas,
Pendant la Saiſon eſtivale.

Du Plongeon & du Merle.

Pour faire encor un doux regale
En ce temps mange le Plongeon,
De qui le derriere eſt tres bon.
Au mois d'Octobre & de Septembre,
Et de Ianvier & de Decembre,
Voire meſme pendant l'Hyver,
Le Merle eſt d'une bonne chair.

Du Bizet, & du Pigeon ramier.

Du Bizet mange le derriere,
D'une ſaveur particuliere,
Et fais paſſer par ton goſier
En ce temps le Pigeon ramier,
Dont la partie anterieure
Paſſe pour eſtre la meilleure.

Des petits Moineaux.

Les moineaux en tout temps ſont bons,
Pour nourrir filles & garçons,
Cependant l'on doit davantage
Durant l'Hyver en faire uſage,
Car ces petits Oyſeaux gaillards
L'Eſté ſont trop ſecs & paillards.

Des Perdris, & des Perdreaux.

Soit que tu ſois gourmand, ou ſobre,
Prens la Perdrix au mois d'Octobre,
Elle eſt bonne iuſqu'au Printemps,
Pour rendre delicats contents,
Son aiſle avec le jus d'orange
N'a rien pour eux qui ſoit eſtrange,
Elle eſt d'un agreable gouſt:
Les Perdreaux durant le mois d'Aouſt,
Et de Iuillet & de Septembre
Sont bons iuſqu'au plus petit membre,
Et l'on peut dire en bonne foy
Que c'eſt un mets digne d'un Roy.

Du Phaiſan, du Pan, & du Cormoran.

Le Phaiſan l'Hyver & l'Automne
A l'aiſle & la cuiſſe aſſés bonne,

Et de Phaiſandeaux en Eſté
Un Prince ſeroit bien traitté,
Qui veut que dans une rencontre
Sa prodigalité ſe montre.
Mange touſiours la chair de Pan,
Et l'Hyver prens le Cormoran.

De la Becaſſe.

La merde, & la graſſe carcaſſe
De la ſolitaire Becaſſe,
Depuis Septembre iuſqu'à Mars,
Eſt bonne à vieux & jeunes gars.

Du Plouvier.

Le Plouvier de meſme maniere
Eſt excellent par le derriere,

De la Grive.

La Grive qu'on nomme auſſi Tour,
Qui n'a qu'à peu prés mois & iour
En l'Automne & l'Hyver eſt bonne.

De la Tourterelle.

La Tourterelle à la perſonne
Au temps de l'Automne & l'Eſté.
Eſt utile pour la ſanté.

Du Mouton.

Depuis May juſques à Septembre,
Du Mouton mangeras le membre,
Qui pour eſtre plus ſavoureux
Ne doit avoir qu'un an, ou deux:
Ses pieds, ſes coſtés, ſes épaules
Vallent mieux que des coups de gaule,
Dont un coquin eſt maltraité.

De l'Agneau & quel morceau est le meilleur.

La chair d'Agneau qui n'a teté.
Que iusqu'à six, ou huit semaines,
Ne nous cause jamais de peines,
Et du devant on fait estat,
Pour estre le plus delicat.

Du Veau quand on le doit manger, & de ses parties les plus delicates.

Ventre de Veau, foye & poitrine,
Teste & longe dans la Cuisine,
Avec la roüelle au Printemps
Rendent les dégoustés contents.

Du Bœuf, de son âge & les parties plus excellentes.

La chair de Bœuf pour l'ordinaire,
N'est pas une mauvaise affaire,
Elle est bonne durant tout l'an,
Pour le Bourgeois & le manan :
Mais depuis le temps de vendange
Iusqu'au mois de Mars qu'on la mange,
Elle rend nos corps plus contents,
Lors que le Bœuf n'a que cinq ans:
Simier, poitrine, aloyau, tranche,
Sont presque aussi bons que l'éclanche;
Mais la chair d'un Bœuf desia vieux
N'a rien qui soit delicieux.

Du Liévre.

En tout temps le rable de Liévre
Est meilleur que la chair de Chévre.

Des Lapins.

L'Hyver & l'Efté les Connils
Sont auffi doux qu'ils font gentils,
Leurs cuiffes, vertebres & coftes
Réjoüiffent fort bien leurs hoftes.

Du Chévreau.

Le Chévreau d'un mois, ou de deux
Au Printemps eft tres favoureux,
Ses coftes, pieds, & ventre, & tefte,
Sont tout le meilleur de la befte.

Des Pourceaux.

Le petit Cochon durant l'an
Eft bon pour Noble & Païfan,
Ses pieds, fa peau, fes deux oreilles
Pour les delicats font merveilles.
Et le Cochon durant l'Hyver
N'a pas une mauvaife chair,
Oreilles, pieds, coftes, échine
Sont meilleurs qu'on ne s'imagine:
Voilà le choix des Animaux,
Et des plus excellents Oyfeaux
Que fuivant les Saifons & l'âge
Tu dois choifir pour ton ufage.



Des entrailles des Animaux.

CHAP. XXXV.

Egeritur tardè cor, concoquitur quoque durè,
Sic quoq; ventriculus, tamen exteriora probantur:
Reddit lingua bonum nutrimentum Medicinæ,
Concoctu est facilis pulmo, cito labitur ipse,
Est melius cerebrum Gallinæ quam reliquorum.

Du Cœur & du Foye.

LE Cœur est une viande dure,
Et fiévreuse de sa nature,
Dont il ne faut que peu manger,
De crainte de s'en trop charger:
Car on ne le cuit qu'avec peine,
Et le plus souvent il nous gêne,
Coulant selon nos Medecins
Lentement dans les intestins,
Pour le moins c'est le vray langage
Que tient Galien dans son Ouvrage,
Il croit aussi qu'au corps humain
Le Foye est d'un suc tres mal sain,
Qu'il est dur & que sa descente
A ses dépens est assés lente.

Des Reins.

Les Reins suivant cette leçon
Sont de difficile cuisson,

Et de nourriture mauvaiſe
Qui dans ſoy n'a rien qui nous plaiſe.

Du Ventricule.

Le ventricule meſmement
Se cuit aſſés mal-aiſément,
Car ſa ſubſtance eſtant nerveuſe,
Et forte & cartilagineuſe
Ne ſçauroit eſtre miſe au rang
De ce qui produit le bon ſang,
Mais ſon fonds & ſon orifice,
Afin de leur rendre juſtice,
Ne ſont pas mauvais au repas,
Pour eſtre doüillets & plus gras,
Et pour approcher de la viande,
Qui de ſa nature eſt friande.

Des Boudins.

Ie ne dis rien des inteſtins,
Dont on fait Saulciſſe & Boudins,
Si ce n'eſt qu'ils ſont durs encore
A l'eſtomach qui les dévore,
Que j'aime mieux ceux des Pourceaux
Par deſſus les autres boyaux,
Qu'eſtant gras ils peuvent moins nuire,
Pour eſtre plus aiſés à cuire,
Et meilleurs à faire Feſtin,
Pour un déjeuner de matin,
Afin de boire chopinette,
Et mieux danſer la boivinette.

De la Langue.

La Langue eſt certain inſtrument
De bon ſuc & bon aliment,
Comme Avicenne fait entendre,
Elle eſt douce, friande & tendre,
Se cuit aiſément, & pour lors
Eſt excellente pour le corps,
Elle eſt auſſi tres ſavoureuſe,
Mais eſtant lâche & ſpongieuſe;
L'on peut prononcer hautement
Qu'elle donne moins d'aliment,
Qu'une viande un peu plus ſolide,
Qui n'eſt pas auſſi tant humide;
Voilà quel en eſt mon avis:
Mais pourſuivons nôtre devis,
La plus excellente des langues,
Non pas pour faire des harangues;
(Car j'ay leu dans un Livre vieux
Que celle des femmes vaut mieux,)
Mais pour eſtre friande & bonne,
Et réjoüir une perſonne,
Et luy faire chere en tous lieux,
Celle du Pourceau vaut le mieux,
La langue de Bœuf bien ſeichée,
Sallée & cuite, & bien mâchée,
Fait merveilles dans un eſcot,
Pour vuider la pinte & le pot,
Et donne un aliment paſſable.

Du Poulmon & de la Ratte.

Le Poulmon eſt aſſés loüable,

Car il se cuit facilement,
Et descend aussi promptement,
Mais ie jure foy de Poëte,
En quelque saulce qu'on le mette,
Soit dans un petit, ou grand plat,
Que c'est tousiours un mets fort plat,
Et que cette chair estant cuitte
N'engendre que de la pituite:
Ainsi la ratte tout de bon,
Vaut encor mieux que le poulmon,
A raison de sa pointe aigrette,
Dit Galien sçavant interprette,
Mais ie crois pour en parler bien
Qu'un tel aliment ne vaut rien.

De la Cervelle.

On croit le cerveau des Gelines
Bon au flux de sang des narines,
Et qu'on ne s'en sert pas en vain,
Quand un Medecin est certain
Que le sang pour qui l'on l'appreste
Vient des membranes de la teste.
Or entre les autres cerveaux
De toutes sortes d'Animaux,
Pour estre beaucoup moins humide,
D'une substance plus solide,
Et pour avoir plus de chaleur
Le cerveau de Poulle est meilleur,
Quand avec le sel & l'épice
On le corrige de son vice,

Car il nourrit abondamment,
Et fait croistre pareillement
Pour la bonté de sa substance,
Et la cervelle & la semence:
C'est pourquoy beaucoup ont écrit,
Qu'un tel mets fait venir l'esprit,
Et qu'il soulage la memoire,
Puisqu'on le dit ie le veux croire;
Pris avec du vin en tout temps
Il est bon contre les Serpens,
Quand on en use avec addresse.
L'on tient pour la delicatesse
Qu'est fort excellent le cerveau
De Becasse & de Pigeonneau,
Et qu'il vaut mieux en Medecine
Que la cervelle de Geline:
Le cerveau de Porc n'est pas bon
Au prix de la chair d'un jambon,
Il est ennemy de nature
Pour estre de substance impure.
Cervelle de Veau, de Lapin
Et d'Agneau mangée au matin,
Avec du sel & de l'épice
Ne porte point de prejudice
A l'estomach sain & reglé,
Qui de ce mets s'est regalé.

Des parties des Oyseaux.

CHAP. XXXVI.

Cessat laus hepatis, nisi Gallinæ vel anatis.

PEndant que ma Muse est en joye,
Devant que de parler du foye,
De la Geline & du Canard,
Ie veux sans attendre plus tard,
Qu'elle se rende assujetie
A traiter de chaque partie,
Qui se trouve dans les Oyseaux,
Meilleurs que des casse-museaux,
Et pour discourir de la Teste
Ie vay commencer par la Creste.

De la Creste.

La Creste & sous creste de Cocq
Sont un peu moins dures qu'un roc,
Pour estre à l'air trop exposées.
Dont elles sont bien moins prisées;
Quoy que dans bisques & pastés,
Dont tant de Messieurs sont traités
L'on y mesle des testicules,
Crestes & d'autres particules,
Pour exciter ces bons Messieurs
A courir autre part qu'ailleurs,
Et joüer avec fille & femme
Gaillardement au trou Madame.

De la Teste.

La teste qui n'a que la peau
Est peu de chose dans l'Oyseau:
Cependant fenduë & rostie
Avec pain & sel assortie,
On la peut manger à loisir,
Sans utilité, ny plaisir.

Des Yeux & du Cerveau.

Ie passe les Yeux sous silence,
Car ils sont de peu d'excellence,
Mais la cervelle d'un Oyseau,
N'est pas un si mauvais morceau,
Au moins est elle plus solide,
Un peu plus chaude & moins humide
Que le cerveau des Animaux,
Qui nous peut causer quelques maux:
Cervelle d'Oyseaux de Montagnes,
Qui vivent peu dans les Campagnes,
Vaut mieux que celle des Oyseaux,
Qui se plaisent au bord des eaux,
Ou qui vivent aux marescages,
Ou bien aux Forests & Bocages;
Cervelle de Perdrix, de Pans,
De Gelines & de Phaisans,
Sont des morceaux plus souhaitables,
Qu'on peut manger dessus nos tables:
Mais le cerveau de ces Oyseaux,
Sçavoir Pigeons & Passereaux
Echauffe si bien la caillette
Qu'il fait souhaitter la fillette.

Or avec vinaigre & verjus
Le sel & l'origan de plus,
On assaisonne la cervelle
Pour desseicher l'humeur rebelle,
Qui nous porte au vomissement.

Du Col.

Le col se cuit mal-aisément,
Et l'on croit qu'il nuit à la veuë,
Que puissamment il diminuë.

De l'aisle.

L'aisle a du rapport à nos bras,
Elle est assés bonne au répas,
Et de nourriture excellente,
Facile à cuire & succulente,
Pour estre exercée en tout temps
En plein air au milieu des Champs,
Où se dissipe l'humeur cruë,
Qui s'y rencontre superfluë.

Du Croupion.

Le croupion est délicat,
Et croy qu'on en doit faire estat,
S'il n'est point trop chargé de graisse;
En ce cas j'y mets peu la presse,
Si ie n'ay tant soit peu de sel,
Comme un ragoust universel,
Afin d'empescher la nausée,
Qui par cette viande est causée.

De la Langue.

La Langue nourrit comme rien,
Et ne nous fait pas un grand bien,

Quoy qu'autrefois Heliogabale
En ait fait un ample regale,
Sur tout des Pans & Roſſignols,
Qu'il dévoroit iuſques aux os ;
La langue d'Oyſon, ou de l'Oye,
Nous porte à l'Amour avec joye,
Et fait qu'on ſe delecte un peu
A joüer à ce petit jeu,
Qu'on nomme le jeu d'Amourettes
Avec les blondes & noirettes.

Du Cœur.

Le Cœur ſe digere aſſés mal,
Ainſi ſi l'humain Animal
N'en fait point, ou tres peu d'uſage,
Ie l'en eſtimeray plus ſage ;
Le cœur de Vautour ſert beaucoup
Lié dans une peau de Loup,
Quand au tour du bras on le porte,
Il eſt de puiſſance ſi forte,
Qu'il met en fuitte aux environs
Phantômes, Serpens & Larrons,
Empeſche qu'un poiſon n'agiſſe,
Qu'il ne nous porte prejudice,
Ecarte de nous quelquefois
Le courroux le plus grands des Roys ;
Et fait qu'une beſte farouche
Ne nous approche, ny ne touche,
S'il n'eſt pas vray j'ay pour menteurs
Pline & Sexte & d'autres Autheurs ;

On dit que le cœur de la Huppe,
Si le mesme Autheur ne nous duppe,
Sans l'avoir experimenté
Est bon aux douleurs de costé.
Cœurs de Pigeons & Tourterelles
Rendent les amants plus fideles,
Et font que tous deux s'aiment prou:
L'on tient que le cœur d'un Hibou,
Mis sur le sein droit d'une femme,
Fait qu'en dormant la bonne Dame,
Declare hautement franc & net
Tout ce qu'elle a de plus secret.
Mais laissons toutes ces fadaises
A croire aux personnes niaises.

Du Poulmon.

Le poulmon se cuit aisément,
Mais il fournit un aliment,
Humide & remply de froidure
Dans une humaine creature.

Du Gisier.

De l'estomach, ou du gizier
L'on ne se doit rassasier,
Pour estre dur au ventricule.
L'on use de sa pellicule
Mise en poudre avec de bon vin,
Comme un medicament divin,
Pour ceux dont l'estomac debile
Peut à peine faire un bon chile,
Ce qui cependant n'y vaut rien,
Comme nous assure Galien.

Le Gizier d'Oye, & de Geline
Engraisse pourtant bien la mine,
Quand les Oyseaux sont un peu gras,
Et qu'on les mange à son repas:
Gizier d'Aloüette & Beccasse
Se mange avecque la Carcasse,
Sans oster merde, ny boudin,
Qu'on trouve bons soir & matin.

Du Foye d'Oyson, de Canard, & de Poulle.

Que l'on ne vante point de Foye,
Que de Canard, de Poulle & d'Oye,
J'adjouste d'Oye avec raison,
Qu'autrefois suivant la saison,
On faisoit engraisser à Rome,
Pour la nourriture de l'Homme,
Afin que d'un pareil Oyseau,
Ce viscere fust grand & beau:
Galien en nous parlant de l'Oye,
Nous dit pour qu'elle ayt un bon Foye,
Qu'on peut méler utilement
Du laict avec son aliment,
Son Foye en a meilleure mine,
C'est aussi ce que nous dit Pline,
La Figue le rend encor bon
Alors qu'on en nourrit l'Oyson,
Ainsi que d'une bonne grâce
Dans ses vers nous l'apprend Horace.

Une grande Reyne autrefois
Commanda pendant quelque mois,
Pour se regaler de leurs Foyes
D'engraisser & nourrir trois Oyes,
Avec de l'anis de Verdun,
Ou de l'anis succré commun.
Quand on veut faire bonne chere,
On accommode ce viscere
Avec clou, beurre, œufs & verjus,
Et quelqu'un adjouste de plus
Que rosty par experience
Il donne au corps force & puissance.
Or de la Poulle & du Canard,
Pour nourrir jeune homme & vieillard,
Le Foye est bon, dit nostre Ecole,
Et je croy qu'elle n'est pas folle,
Car ce viscere humide & chaud
Est temperé comme il le faut,
Pour rendre une panse grassette;
Qui mange cette chair doüillette;
D'où je dis qu'il faut avoüer,
Sans toutesfois bien le loüer,
Que de Canard & de Geline.
Le Foye est bon à la Poitrine;
C'est ainsi que gaillardement
Je declare mon sentiment.

De la Ratte & des Reins.

Les Oyseaux ont tres-peu de Ratte,
Qui ne vaut pas qu'on s'en debatte,

Et mesme tous nos Medecins,
Estiment qu'ils n'ont point de reins,
Sinon seulement la figure,
Comme on peut voir à l'ouverture.

Des Testicules.

Les Testicules d'un Coquet,
Que l'on nourrit avec du laict,
Sont d'une coction facile,
Nourrissent bien l'homme debile,
Et le font soûpirer aprés
Pour les Vestales du marais.

De la Peau.

La Peau des Oyseaux bien rostie;
Est une assez bonne partie,
Si ce n'est qu'elle est dure un peu,
Quoy qu'elle soit bien cuitte au feu.

De la Graisse.

Je ne parle point de la Graisse,
Car c'est où je mets peu la presse,
De crainte du vomissement,
Qui ne me plaist aucunement,
Et de plus ma Muse enervée,
Va mettre fin à sa corvée.



Des Poiſſons en general.

Chap. XXXVII.

Si piſces molles ſunt, magno corpore tolles,
Si piſces duri, parvi ſunt plus valituri.

Du Poiſſon mol.

QUand tu trouves du Poiſſon mou,
Si tu ne veux paſſer pour fou,
Laiſſe le petit, c'eſt le pire,
Choiſis le grand ſans me dedire,
Au nom de Dieu ſi tu me crois,
Et de Madame ſainte Croix ;
Le plus gros eſt moins phlegmatique,
Moins viſqueux, & plus magnifique,
Ainſi laiſſe le Brocheton,
Et le Carpeau quoy qu'il ſoit bon,
Mais prens le Brochet & la Carpe,
Si tu n'as l'eſprit en écharpe,
Voire à peine d'eſtre capot,
Et de paſſer pour un franc ſot,
Prefere à l'Anguillon l'Anguille,
Et tu vivras comme un bon drille,
Qui ſçait bien qu'entre les Poiſſons,
Qui ſont mouls, les vieux ſont les bons,
Pour avoir la chair plus ſolide,
Moins pituiteuſe & moins humide.

Du Poiſſon dur.

Mais lors que le Poiſſon eſt dur,
Prens le petit, c'eſt le plus ſeur,
Comme eſtant plus jeune, & plus tendre,
Quoy qu'un Marchand te faſſe entendre:
Ton eſtomach le cuira mieux,
Et luy ſera delicieux,
Car les Poiſſons d'une chair dure
Sont de mauvaiſe nourriture;
Tels ſont Congres, Thons & Dauphins,
Et ſemblables Poiſſons Marins,
Dont la charogne eſt la pitance.
Leur plus ordinaire deſpence,
Qui les remplit d'un ſuc épais,
Qui leur donne un gouſt tres mauvais,
Et qui rend leurs chairs plus mal-ſaines,
Telles ſont auſſi les Baleines,
Qui ſont d'une extréme grandeur
Selon le rapport d'un Autheur,
Longues de quatre arpens de Terre,
Que la Mer Indienne enſerre;
S'il n'eſt pas vray n'importe pas,
Pline eſt mon garant en ce cas.



Des Poissons en particulier.

Chap. XXXVIII.

Lucius & perca, saxaulis, & albica, tinca,
Plagitia, & gornus, cum car pa, galbio, Trutta,
Grata dabunt pisces hi præ reliquis alimenta.

Entre tous les poissons de l'humide element,
Prens Brochet, Perche, Sole, & Plie & Carpe & Truitt,
Merlus, Rouget, Goujon & la Tanche bien cuitte,
Car le corps en reçoit un loüable aliment.

Si je ne mangé du Poisson,
Au moins j'en veux faire leçon
A qui veut en farcir sa panse,
Et dire un peu ce que j'en pense,
Suivant Gesner & Rondelet,
Qui triomphent sur ce sujet.

Du Brochet.

Le Brochet, ou Loup de Riviere,
Est nommé de cette maniere,
Pour avaller à ses repas
Des Poissons gros comme le bras,
Et de ses dents impitoyables.
Devorer mesme ses semblables;
Il ne vit point dans l'eau de Mer,
Pour luy cét element amer,
Non plus au milieu qu'à la rive
N'a rien du tout qui le captive:

Mais Rivieres, Eſtangs & Lacs,
Sont ſes ordinaires esbats.
Les Brochets ſont en abondance
Dans l'Italie & dans la France,
Mais l'Eſpagne à ce que l'on dit
N'en porte, ny grand, ny petit:
Ses dents en poudre & ſes maſchoires,
Si foy nous font quelques Hiſtoires,
Gueriſſent les ulceres vieux,
Font que l'urine coule mieux,
Tariſſent fleurs blanches des Dames,
Et font viſte accoucher les fâmes.
Sa chair eſt un excellent plat,
Pour contenter un delicat,
Peu gluante, & dure, & friable,
Et de nourriture loüable.

Du Sel de Brochet.

Le Sel du Brochet eſt tres bon
Avec l'eau meſme du Poiſſon,
Que par l'alambic on diſtile,
Car ce remede eſt tres-utile,
Pour guerir ulceres malins
Qui rendent bonnes gens chagrins:
Il oſte taches du viſage,
Et s'il eſt bien mis en uſage,
Il chaſſe les paſles couleurs,
Arreſte mauvaiſes humeurs,
Et la memoire la plus lente
Il la rend la plus excellente.

De la Perche.

La Perche d'eau douce & de Mer,
Vont toutes deux d'un mesme pair :
Pourtant la Perche de Riviere
Est une viande moins grossiere,
Et plus propre à gens delicats
Qu'à Paltoquets maigres, ou gras :
Ces Poissons vivent dans l'eau claire,
Ont une chair fort salutaire :
Ainsi ceux du Rhosne & du Rhin
Passent pour un mets tout divin ;
On tient qu'aux costez de Marseille
Ce Poisson fourmille à merveille.
Ces deux sont de mesme grandeur,
Mais ils different en couleur,
Celuy d'eau douce est plus blancheastre,
Et celuy de Mer plus rougeastre
N'a rien qu'un aiguillon pointu,
Et des dents de grande vertu.
L'autre a la maschoire endurcie,
Faite à peu prés comme une scie,
Il porte deux aiguillons forts
Pour la deffence de son corps,
Dont il perce dans la Riviere
Des Poissons de toute maniere,
Et ne pardonne qu'au Brochet,
Dont on le croit l'amy parfait,
Qu'il guerit comme Albert assûre
De toute sorte de blessûre.

De la Sole.

La Sole eſt un Poiſſon Marin
Excellent au gouſt le plus fin,
Sa chair eſt gluante & durette,
Utile à l'homme qui s'en traitte:
Car elle engendre un ſuc dans luy,
Qui ne luy cauſe point d'ennuy:
Eſtant chaſſée elle eſt meilleure
Que quand on la mange ſur l'heure.
Enfin chez les friands ſa chair
Paſſe pour la Perdrix de Mer,
C'eſt ainſi qu'à preſent tout homme
Dans les divers Païs la nomme.

Du Merlu & de la Moluë, en Latin, Albica.

L'Aſne Marin eſt le Merlu,
Comme nos vieux peres l'ont crû,
Poiſſon banni des bonnes tables,
Où l'on ſert des mets delectables,
Pour eſtre trop fade & trop mou,
Dont Païſans mangent leur ſaou,
Et qu'on ſervoit jadis à Rome
A la table d'un honneſte homme,
Car on l'achetoit à grand prix,
A l'exemple d'Adrien ſix,
Qui le mangeoit comme une viande,
A ſon gouſt exquiſe & friande,
Quoy qu'il en ſoit pour moy j'ay crû,
Qu'*Albica*, n'eſt point le Merlu,

Mais que plustost est entenduë
Par ce mot le nom de Moluë,
Qui sans sel mangée est un plat
Qu'on tient pour un mets delicat,
Et qui vaut mieux que la Merluche,
Qui n'est au prix que fanfreluche.
Or il me souvient d'avoir lû
Que la Moluë & le Merlu
Sont peschez loin de nostre terre,
Vers les costes de l'Angleterre,
Et vers quantité d'autres lieux,
Que te diront les curieux.

De la Tanche.

La Tanche est lubrique & baveuse,
Et d'une écaille limonneuse,
Tirant sur le jaulne & l'obscur:
Ce Poisson est friable & dur,
Et de nourriture passable,
Pourtant je le croy peu loüable,
Et mesme l'estime mauvais,
Car il se plaist plus aux Marests,
Estangs & Lacs qu'à l'eau qui coule,
Où jamais il ne met la foule.
Son limon guerit le Brochet
De la blessûre qu'on luy fait,
D'où vient l'amitié ce me semble
Que ces deux Poissons ont ensemble.
Quand la Tanche est cuitte dans l'eau
On la dépoüille de sa peau,

Elle eſt bonne boüillie, ou fritte,
Soit qu'elle ſoit grande, ou petite:
Fritte pourtant dans un Poëſlon,
Elle eſt meilleure qu'au boüillon,
Car ainſi je la croy fiévreuſe,
Et la trouve moins ſavoureuſe.

Du Rouget, en Latin, Gornus.

Le Rouget, ou le Cocq de Mer
Eſt plein d'une excellente chair,
De nature friable & ſeiche,
Dont la ſubſtance en rien ne peche,
Et partant d'un bon aliment:
Arnauld prend, *Gornus*, autrement,
Pour le Poiſſon qu'on nomme Anchoye,
Miſerable petite proye,
D'un demy doigt longue à peu prés,
De qui le gouſt n'eſt pas mauvais.
Et qu'on mange tout hors la teſte,
De meſme façon qu'on l'appreſte.

De la Plie, & du Carlet.

La Plie & le Carlet ſont plats,
Poiſſon dont on fait de bons plats,
Mais leur chair peu friable & molle
N'eſt pas ſi bonne que la Solle,
Ainſi je croy que leur bonté
Profite peu pour la ſanté.

Du Sel de la Plie.

Le Sel qu'on tire de la Plie,
Par le moyen de la Chimie,

Mis avec eau de coques d'œufs,
Comme un remede merveilleux,
Amollit duretez calleuses,
Qui sont au corps tres-douloureuses:
Avec jus d'Ache il amoindrit
Le mal de nez & le guerit,
Que Medecins nomment Polype,
Qui quelquefois le nez agripe,
Et contre les yeux chassieux,
Est un remede pretieux:
Il fait bien aux maux oculaires,
Seiche les pleurs involontaires,
Et fistules pareillement
Qu'il fait reprendre habilement.

De la Carpe.

La Carpe des grandes Rivieres,
Dont on fait des cheres entieres,
Cuitte comme il faut dans le Vin,
Est un manger doux & benin,
Dont les friands par sainte Barbe
Assez souvent léchent leur barbe;
Rostie, ou fritte c'est un mets
Assez delicat au palais:
Sa langue est de saveur plaisante,
Et dans les pastez excellente:
Ce manger est bon, mais je croy
Qu'il est un peu cher, c'est pourquoy
Je pense qu'un friand avare
Mange peu d'un pasté si rare.

Carpe de Riviere & d'Estang
Est feconde en œufs comme en sang,
Marque qu'elle est bien temperée,
Que sa chaleur est moderée,
Et que la chair de ce Poisson
Est d'une excellente cuisson:
Mais la Carpe noire & bourbeuse
N'a pas la chair si savoureuse,
Elle a trop le goust du Limon,
Et ne fait pas un suc si bon
Que l'autre à l'écaille dorée,
Cuitte en vin & bien embeurrée.

Du Sel de Carpe.

Le Sel de Carpe dans le flanc
Echauffe puissamment le sang,
Et l'on tient mesme qu'il écarte
Le frisson de la Fiévre quarte,
Qu'il excite le plus brutal
A l'accouplement marital,
Qu'il engendre en luy la semence,
Et qu'il resoût par sa puissance
Les phlegmes petit à petit,
Et donne meilleur appetit.
Cinq grains seulement est sa dose
Dans du vin, ou dans autre chose.

Du Goujon, du Veron, & de la Loche.

Le Goujon d'eau douce & de Mer,
N'a pas une mauvaise chair,

La nourriture en est legere,
S'il vit dans une eau pure & claire:
La Loche & le petit Veron
Approchent tous deux du Goujon,
Le friand les ayme à merveille,
Et les mange à saulce pareille.

De la Truitte.

La Truitte est un certain Poisson,
Qui n'a pas mauvaise façon,
Son dos est marqueté de rouge,
Peint à peu prés comme est un Bouge,
Et sa chair rouge aussi dedans,
N'a point de fascheux accidents,
Quand il est jeune il est blanchеâtre,
Et vieux il devient plus jaunâtre:
Il se plaist dans les froides eaux
Des Rivieres & des Ruisseaux,
Sa viande est assez bonne à table,
Nourrissante, dure & friable,
Qu'on met au rang des aliments
Qui n'ont que tres peu d'excrements:
La Truitte prise en la Riviere
N'est pas d'une chair si grossiere,
Que l'autre qui prend ses esbats
Dans les Estangs, & dans les Lacs,
Où la Truitte est plus savoureuse,
Quoy qu'elle soit plus limonneuse,
Mais dont le suc appetissant
Est moins que l'autre nourrissant.

Du Sel de Truitte.

Son Sel guerit l'epilepſie,
Convulſion, apoplexie,
Et mal de la teſte & du cœur,
Qui vient d'une mauvaiſe humeur,
Chaſſe loin la mélancholie,
Preſerve un homme de folie,
Et ſa doſe eſt ſoir & matin
Quatre grains pris dans de bon vin.
Voila le Poiſſon ſalutaire,
Qu'on doit choiſir pour faire chere,
Et donner un bon aliment
A qui veut vivre ſainement.

De l'Anguille, & du Fromage.

CHAP. XXXIX.

Vocibus Anguillæ ſunt pravæ ſi comedantur,
Qui Phyſicen non ignorant hoc teſtificantur :
Caſeus Anguillæ ſunt pravæ ſi comedantur,
Ni tu ſæpè bibas, & rebibendo bibas.

L'Anguille eſt contraire à la voix,
Quand on en mange pluſieurs fois :
Quiconque ſçaura la Phyſique,
A cecy ſera ſans replique :
Car eſtant un Poiſſon bourbeux,
Il ne produit qu'un ſang viſqueux,

Qui bouche poulmons & poitrine,
Suivant la plus ſaine Doctrine,
Et qui les enflamme ſi fort
Que bien ſouvent s'enſuit la mort:
Ce meſme ſuc humecte, altere
Puiſſamment la trachée artere,
Dilatte & groſſit ſon canal,
Le rend au dedans inégal,
D'où la voix rauque, & malſonante
Eſt à l'oreille deplaiſante:
L'Anguille eſt pleine de douceur,
Et d'une agreable ſaveur:
Mais je t'advertis qu'elle donne
Un mauvais ſuc à la perſonne,
Qu'elle offence conſequemment
Ceux qui la mangent frequemment,
Et que tout Medecin deteſte
Les Anguilles comme une peſte
En toute ſaiſon que ce ſoit,
Soit temps ſec, chaud, humide & froid,
Sur tout quand ſe fait le ſolſtice,
Soit par raiſon, ou par caprice.
Or ce Poiſſon fait mal aux reins,
Et l'eſtomach de gens mal-ſains,
Si nous en croyons Villeneufve,
Et quiconque en a fait l'épreuve:
Car il nuit à gens graveleux,
Eſt contraire aux hommes goutteux,
Et peut cauſer la fiévre encore,
De qui la chaleur nous devore:

Il faut donc que les delicats
S'en abſtiennent à leur repas,
Et la laiſſent pour le ruſtique,
Et pour le Courtaut de boutique,
Dont l'eſtomach groſſier & fort
N'en puiſſe recevoir de tort.
On croit l'Anguille dangereuſe,
Et je dis meſme veneneuſe,
Quand on l'eſtouffe en la cuiſant,
Mais cela n'eſtant pas plaiſant,
Aprés eſtre bien aſſortie
Il faut qu'on la mange roſtie :
Ce mets encor dans un poëſlon,
N'eſt pas mauvais au court boüillon,
Ou bien mis à la ſaulce verte.
Mais laiſſons la Cuiſine ouverte
Aux Marmitons, c'eſt leur meſtier,
Et délogeons de ce quartier,
Pour entrer dans le Refectoire,
Où nous y parlerons de boire,
D'Anguille & de Fromage auſſi :
Pour cét effet je dis icy,
Que le Fromage & les Anguilles
A nos Corps ne ſont point utiles,
Si l'on ne boit deſſus le banc,
Plus de clairet que de vin blanc,
Pour cuire Anguilles & Fromage,
Dont ſi dangereux eſt l'uſage
Que ſi l'on ne boit tout d'autant,
Et qu'on recommence à l'inſtant,

On pourroit perdre sa Boutique,
Car l'Anguille estant phlegmatique,
Et le Fromage épais & dur,
Laisseroient l'estomach impur,
Et provoqueroient des nausées,
Qui seroient à peine appaisées:
Mais pour cuire ces Viandes mieux,
Bois du Vin grossier, fort & vieux,
Afin qu'il séjourne en tes trippes,
Et qu'arrosant souvent tes lippes,
Il fasse un mélange plus sain
D'Anguille, de Fromage & Pain,
Et qu'il cuise cette humeur cruë,
Dont ta panse seroit imbuë.
Presentement sur ce sujet,
C'est icy le meilleur secret,
Que nostre Escole te presente,
Et ce faisant est ta servante.

ADDITION A L'ECOLE de Salerne : Des Parties des Poissons les plus delicates, & les plus nourrissantes.

POur rendre une table assortie,
Discourons de chaque partie,
Qui se trouve bonne au Poisson.

De la Teste.

La Teste de Congre & de Thon,

De Saulmon & Tortuë encore
Meritent bien qu'on les devore,
Et que gens les plus delicats
En faſſent d'excellents repas,
Car cette partie eſt bien tendre.

De la Langue.

Mais pour faire chere il faut prendre
Langue de Carpe, & de Dauphin,
Bonne pour le gouſt le plus fin,
Et la bouche la plus friande
De Poiſſon, & de bonne Viande.

Des Yeux.

Les Yeux du Saulmon qui ſont gras,
Ne ſont point mauvais au repas.

Du Gozier.

Le Gozier du Thon eſt ſi tendre,
Que qui le trouve le doit prendre,
Et le manger comme un morceau
Meilleur qu'un Gozier de Barbeau.

Du Foye.

L'on eſtime beaucoup le Foye
Du Goujon, & de la Lamproye,
Mais je tiens celuy du Merlu
Bon pour le Sobre & le Goulu.

Des Coſtez.

L'Eſtomach digere ſans peine
Les Coſtez du Poiſſon Murene.

Des Entrailles.

Cardan ce docte Medecin
Dit des Entrailles du Dauphin,
Qu'ils ont l'odeur de Violette,
Et qu'ils sont de saveur parfaite.

Du Ventre, & des Intestins.

L'on tient que le Ventre des Thons,
Les gros Intestins des Saulmons,
Et menus Boyaux des Murenes
Sont mangers de Roys & de Reynes.

Du Flanc.

Le Flanc delicat du Turbot
Est bon pour grand, & pour nabot.

De la Queuë.

Je trouve la Queuë agreable
Du Thon & du Brochet sur table,
Et la Peau de la Carpe aussi,
Que femmes mangent sans soucy.

Des Oeufs des Poissons.

Oeufs du Muge, Goujon & Perche
Sont des mets que par tout l'on cherche,
Dont on ne dit point c'est assez,
Soit boüillis, ou bien fricassez,
Voy dans le Livre de Platine,
Comme on les apreste en Cuisine :
Les Pescheurs nous dit Rondelet,
Conservent les Yeux du Mulet,
Qu'ils vendent bien chers aux Yvrognes,
Afin de refaire leurs trognes,

Leur donner un bon appetit,
Qui bien ſouvent n'eſt pas petit,
Et faire trouver à toute heure
La ſaveur du bon Vin meilleure,
Quand aſſis le cul ſur le banc,
Ils boivent Vin clairet, & blanc.
Oeufs d'Ecreviſſe de Riviere,
Sont d'une bonté ſinguliere,
Mais Oeufs de Rouſſette, ou de Jau.
Ne font que trancher le Boyau,
Exciter vents & diarrhée,
Comme une méchante denrée,
Ainſi que les Oeufs du Brochet
Qui produiſent pareil effet.

Des Saveurs, & de leurs qualitez.

CHAP. XL.

Hi fervore vigent, tres ſalſus, amarus, acutus,
Alget acetoſus, ſic ſtipans, ponticus atque
Vnctus & inſipidus, dulcis dant temperamentum.

De l'objet du Gouſt.

SElon toutes ſortes d'Autheurs,
L'objet du Gouſt ſont les Saveurs,
Dont la bonne mere Nature,
Qui ne fait rien à l'advanture

En tout ce qu'elle se resoût,
Fist participant ledit goût,
Afin que par rapport fidelle
Cette puissance naturelle,
Peust avec un heureux succés
Discerner le bon du mauvais,
Et l'utile de l'inutile,
Pourveu que la langue subtile,
Qui luy doit servir d'instrument,
Soit d'un si bon temperament,
Qu'elle n'ait point d'humeur estrange,
Qui l'empesche, ny qui la change,
Et fasse connoistre au repas
Un goust autrement qu'il n'est pas,
Comme l'on void dans un malade,
A qui l'aliment le plus fade
Paroist estre d'un goust amer,
Et souvent salé comme mer,
Pour avoir la langue debile,
Pleine de pituite, & de bile,
Ce que l'on remarque en tout temps
Dans les pauvres febricitants.

Du nombre des Saveurs.

Or les Saveurs considerées
De la matiere separées,
Sont neuf, ainsi qu'en mots divers,
Je le declare par ces vers,
L'acre, la salée, & l'amere,
L'aspre, l'acide avec l'austere,

Et la grasse & la douce, enfin
L'insipide est mise à la fin :
Le chaud domine aux trois premieres
En diverses sortes de matieres;
Dans les suivantes la froideur
Témoigne avoir plus de vigueur,
Et les trois autres moderées
Sont en chaud & froid temperées ;
Mais pour contenter les Lecteurs,
Disons un mot de ces Saveurs.

De la Saveur acre.

L'acre aisement se peut connêtre ;
Au Poivre, à l'Euphorbe, au Pyrêthre,
Au Gingembre, aux Oignons, aux Aulx,
Au Grain de Moutarde, à la Chaux,
Qui rongent & mordent la bouche
Si tost seulement qu'on en touche,
Qui brûlent les morts, les vivants,
Ouvrent & dissipent les vents,
Resolvent, separent, incisent,
Attirent de loin, subtilisent,
Causent douleur avec effort,
Ainsi qu'on demeure d'accord,
Qu'en une telle conjoncture
L'acre existe en une nature
Tenuë & pleine de chaleur,
Et qui desseiche avec ardeur,
De sorte que par excellence
Elle enflamme avec violence,

Augmente la chaleur du corps
Par le dedans & le dehors,
Change le Sang en bile noire,
Et brûle, amaigrit & fait boire.

De la Saveur amere.

L'amertume eſt une Saveur,
Où predomine la chaleur,
Dans une Terreſtre matiere,
Que le feu ſeiche & rend groſſiere,
Qui par un effort aſſez prompt,
Brûle le Sang, & le corrompt,
Dans le corps augmente la bile,
Le fait devenir imbecile,
Ouvre les conduits aux humeurs,
Les attenuë, & chaſſe ailleurs,
Nous mord la langue, & la corrode
D'une façon tres incommode,
Et nous laiſſe à la fin aprés,
Dedans la bouche un gouſt mauvais,
Comme on ſent dans la Coloquinthe,
Dans le Marrube & dans l'Abſinthe,
L'Aloé, le Nitre, & le Fiel,

De la Saveur ſalée.

La Saveur qui provient du Sel
Se fait d'un terreſtre mélange,
Aqueux & ſec en ce qu'on mange,
Qui ne nous eſchauffe que peu,
Pour n'avoir pas beaucoup de feu,

Mais qui desseiche la Machoire,
Corrode la Langue, & fait boire,
Ouvre, picque & purge aspremement,
Provoque le vomissement,
Et preserve de pourriture,
Toute sorte de Creature.

De la Saveur aspre.

L'aspre est une autre qualité,
Qui consiste en la siccité,
Et la froideur d'une matiere
De soy-mesme épaisse & grossiere,
Qui restraint la langue de prés,
Et comprime assez le palais,
Dont entierement est bannie,
Toute sorte d'Acrimonie,
Ce qu'on peut éprouver exprés
Aux Noix de Galles, & de Cyprés.

De la Saveur acide.

L'acide rafraischit, incise,
Comprime, attenuë & divise,
Purge & penetre sans ardeur,
Son sujet est plein de froideur,
Car les acides comme Ozeille,
Sont d'une froideur nompareille:
Mais le Vinaigre cependant
En froideur est moins évident,
Ayant une chaleur obscure,
Qu'il conserve de sa nature,

Qui provient d'un vin corrompu,
Mais qui n'ayant plus de vertu,
Rafraiſchit ſelon ma créance,
Plus qu'il n'echauffe en apparence.

De la Saveur auſtere.

La Saveur auſtere épaiſſit,
Arreſte, reſerre, eſtrécit,
N'a qu'une chaleur imbecile,
Et pour rafraiſchir eſt utile,
Provient de la terre, & de l'eau,
Comme l'on void au fruict nouveau,
Raiſin verd, & Poire nouvelle,
Dans qui la chaleur naturelle,
N'a rien encore cuit de crû,
Ny conſommé de ſuperflu.

De la Saveur unctueuſe.

La Saveur qui vient de la Graiſſe,
N'eſt point d'une matiere épaiſſe,
Mais d'un ſujet ſubtil & clair,
Et de la nature de l'Air,
Dont la ſubſtance eſt peu munie
De chaleur, & d'acrimonie:
Elle approche de la douceur,
Remplit la langue de lenteur:
Les choſes graſſes amoliſſent,
Laſchent, humectent & meuriſſent,
Ainſi qu'il paroiſt aux effets
Des Huilles & du Beurre frais,

De la Douceur.

La Saveur la plus agreable,
Et ſur toutes la plus loüable,
Eſt l'incomparable douceur,
Qui d'un gros ſuc, & d'une humeur,
Par une chaleur moderée
Devient tout à fait temperée,
Et qui dans un bon aliment
Chatoüille le gouſt plaiſamment,
Car la douceur en Medecine
Eſt entierement anodyne,
Dont l'on peut remarquer l'effet
Dans le Miel, le Succre & le Laict,
Cependant pour gens pleins de bile,
Manger trop doux, n'eſt pas utile,
Car il augmente cette humeur,
Et l'échauffe par ſa chaleur.

De la Saveur inſipide.

La derniere Saveur qui reſte
Eſt ſans qualité manifeſte,
Elle n'a rien qui ne ſoit plat
Pour charmer un gouſt delicat,
Il n'y trouveroit rien à frire,
Et pour moy je penſe à vray dire,
Qu'on la peut nommer ſans rigueur,
La privation de Saveur,

Pluftoft que Saveur veritable,
N'en ayant pas d'affez notable,
Ny qui puiffe en nulle façon
Satisfaire un pauvre garçon.

De la compofition des Saulces.

Chap. XLI.

Salvia, fal, vinum, piper, allia, petrofelinum
Fit falfa ex illis, nifi fit commixtio falfa.

Pour faire de bons Saupiquets,
Qui faffent tenir les plats nets,
Qu'on y mette une jufte dofe,
Et que fur tout on les compofe
D'Aux & de Sel, de Poivre & Vin,
De Saulge, & de Perfil, afin
Qu'on mange avec delicateffe
Viandes & fruits de toute efpece.

De la Saulce avec la Sauge.

L'on compofe un bon Saupiquet
Avec Sauge pour cét effet,
Qui donne un haut gouft à la Viande,
Et qui la rend bonne & friande,
Cette Plante par fa chaleur
Confume la vifqueufe humeur,

Dont une chair est abbreuvée,
Cette chose est fort éprouvée ;
Ainsi dans les chairs de Pourceau,
De Marcassin, d'Oyson, de Veau,
On peut user de cette Plante,
Pour desseicher l'humeur gluante,
Qui leur donne un goust plus mauvais.

De la Saulce au Sel.

Le Sel est bon presqu'en tous mets,
Qui sans luy deviennent si fades
Que ny les sains, ny les malades,
De la Viande font peu de cas,
S'ils n'ont du Sel à leurs repas :
Mais comme il seiche la semence,
Femmes qui faites la dépense,
Soit dans les Champs, ou dans Paris,
Sçachez qu'il nuit à vos maris,
C'est pourquoy prenez y bien garde,
Et chacune de vous se tarde,
De peur de faire un mary sot,
De mettre trop de Sel au pot.

Du Vin, du Verjus, & du Vinaigre.

Le Vin est bon à faire Saulce,
Ce n'est point une chose fausse,
Car on sçait bien qu'avec le Vin
La Carpe est un mets tout divin,
Il est encor bon à la Viande,
Qu'il rend meilleure & plus friande,

Conſumant ſa viſcoſité,
Qui pourroit nuire à la ſanté,
Vinaigre & Verjus ſur la table,
N'ont rien qui ne ſoit ſouhaitable,
Pour bien appareiller des mets,
Qui demandent des Saupiquets,
Qui ſoient d'une Saveur aigrete,
Dont aſſez ſouvent l'on nous traite.

De la Saulce au Poivre.

Le Poivre encor eſt bon aux mets,
C'eſt de luy dont les Paltoquets
Font aux Champs un frequent uſage,
Pour manger, Pois, Fébves, Potage,
Mais eſtant chaud & corroſif,
Si tel uſage eſt exceſſif,
Il nuit aux hommes pleins de bile:
Le Clou de Girofle eſt utile,
Et la Noix de Muſcade auſſi,
Car ces deux Aromats icy,
Soulagent le Cœur, & le Foye,
Et leur donnent vigueur & joye,
Plus que le Poivre ne fait pas,
Lors que l'on s'en ſert en ce cas.

De la Saulce avec l'Ail, ou l'Oignon, ou le Perſil.

L'Ail a l'odeur deſagreable,
Mais dans la Saulce il eſt aymable,

Quand l'on en uſe comme il faut,
Encore qu'il ſoit acre & chaud ;
Car il échauffe la caillette
Avec Sel à la vinaigrette,
Et cauſe quantité de vents
Aux pauvres Paltoquets des Champs,
Qui s'en ſervent pour l'ordinaire
A leur repas, croyant bien faire :
L'Ail & l'Eclanche de Mouton,
Font un mets paſſablement bon,
Mais l'Oignon fait meilleure Saulce,
Et ſi noſtre Ecole n'eſt fauſſe,
Le Perſil eſt bon tout à fait,
Pour compoſer un Saupiquet :
Car cette Plante eſt agreable,
A l'Eſtomach tres profitable,
Et meſme du temps de Galien,
Si luy meſme il s'en ſouvient bien,
L'on en mangeoit avec Laictuë,
Soit qu'elle fuſt, ou cuitte, ou cruë,
Pour en moderer la froideur,
Et pour corriger la Saveur :
Voila les Saulces de Salerne,
Amy qui hante la Taverne,
Mets ces ſix choſes à la fois,
Au lieu d'un coup, tu boiras trois,
C'eſt à quoy ma Muſe te pouſſe,
Afin de mieux fripper le Poulce.

Du Sel, & de ses vertus.

Chap. XLII.

Vas condimenti præponi debet edenti,
Sal virus refugat, quod non sapidumque saporat:
Nam sapit esca malè, quæ datur absque sale;
Vrunt res salsæ visum, semenque minorant,
Et generant scabiem, pruritum, sive rigorem.

Le Sel devant tous mets soit mis dessus la table,
Ce qui semble insipide, il le rend delectable:
La Viande a mauvais goust quel'on mange sans Sel,
Il chasse les venins, & son effet est tel,
Qu'il est nuisible aux yeux, & pris en abondance,
Il engendre la galle, & destruit la semence.

C'Est une coustume loüable,
De mettre le Sel sur la Table,
Quand on veut prendre son repas,
Soit que l'on mange maigre, ou gras:
Car chacun sçait que toute Viande,
Sans le Sel n'est pas si friande,
Qu'elle n'a pas tant de saveur,
Et ne touche pas tant au cœur:
Rien donc ne nous sert davantage,
Que le Sel au Pain, au Potage,
A la chair, au fruit, au Poisson,
Mesme c'est un contre-poison,

Pour le venin froid, & humide,
Qui deviendroit nostre homicide,
Sans l'aide & la saveur du Sel,
Qui reprime son coup mortel,
Et desseiche l'humeur maligne,
Qui fait la pourriture insigne,
Puis resserre la chair exprés,
Pour la mieux conserver aprés:
Car le Sel liquefie, incise,
Purge, desseiche & subtilise,
Et restraint les pores du corps,
Pour chasser le venin dehors;
Le meilleur mets mol, ou solide,
Sans le Sel devient insipide,
Et rien ne dégouste un mortel,
Si fort qu'un Potáge sans Sel:
C'est la Neige qui nous enflâme,
Qui donne vigueur à nostre ame,
L'assaisonnement des Saveurs,
Le bien aymé des bons beuveurs,
Le vray baulme de la nature,
L'ennemy de la pourriture,
La semence des vegetaux,
Des mineraux, & des metaux,
Le souhait des hommes sur terre,
L'effroy des Demons qu'elle enserre,
Le Pere de l'humidité,
Et l'amy de l'éternité,
Enfin le Sel que l'on desire,
Est pardessus ce qu'on peut dire:

Mais qu'on prenne garde à l'excés,
Lors qu'on en sale quelque mets,
Il donne souvent la berluë,
Il est incommode à la veuë,
La desseiche par sa chaleur,
Ou bien il éleve une humeur,
Qui la traitte avec tyrannie,
Par sa picquante acrimonie,
D'où vient une rougeur aux yeux,
Qui leur fait un mal furieux.
L'usage du Sel nous offence,
Diminuë en nous la semence,
Lors que l'on en prend par excés:
Pourtant il excite au congrés,
L'homme & la femme la plus sage,
Qui s'en servent dans le ménage,
Donnant une démangeaison,
Qui n'a point de comparaison,
Et Pline qu'en ce lieu je cotte,
Nous assûre aprés Aristote,
Que femme mangeant trop salé,
N'engendre qu'un fruit mutilé,
Ou plustost un enfant sans ongles,
Mais faute d'avoir rime en ongles;
Je ne dis rien sur ce sujet,
Sinon que le Sel en effet
Dans la creature vivante,
Desseiche cette humeur gluante;
De qui la nature a fait choix,
Pour faire les ongles des doigts.

Le Sel engendre auſſi la gale,
Et d'une façon ſans égale,
Il produit un ſuc mordicant,
Qui fait un ſang chaud & picquant,
Dont ce mal aiſément s'engendre,
Et comme un Autheur fait entendre,
Tel Galant s'eſt ſouvent galé,
Pour avoir mangé trop ſalé:
Si la matiere eſt plus ſubtile,
Quelquefois le ſang plein de bile,
Ne fera qu'un ſimple prurit,
Ainſi que noſtre Ecole écrit,
Ou par le corps, ou le viſage,
Leveront, dartre & feu volage:
Le Sel échauffe foye & reins,
Et fait qu'ils deviennent mal ſains,
Ecorche conduits urinaires,
Dont s'enſuivent douleurs ſeveres:
Pourtant il donne l'appetit
A la perſonne qui patit,
Et qui mediocrement en uſe,
Quand à manger elle s'amuſe,
Et luy fait avoir de la faim,
Pour la Viande, & pour le bon Pain.



Du Soupper.

CHAP. XLIII.

Ex magna cœna ſtomacho fit maxima pœna,
Vt ſis nocte levis, ſit tibi cœna brevis
Cœna brevis, vel cœna levis fit raro moleſta,
Magna nocet, medicina docet, res eſt manifeſta.

POur repoſer gaillardement,
Il faut ſoupper legerement;
Car l'Eſtomach a de la peine
A digerer la grande Cene;
Ce mot reſſent le Preſche un peu,
Mais il ne m'importe en ce lieu,
Si l'on entend ce qu'il veut dire,
Il me ſemble qu'il doit ſuffire.
Quiconque donc ſoit froit, ou chaud,
Manger le ſoir plus qu'il ne faut,
Affoiblit ſi fort la nature,
Que la trop grande nourriture
Cauſe lors un mal ſans pareil,
Car elle empeſche le ſommeil,
Fait des puſtules au viſage,
Au ventricule de l'outrage,
A la teſte de la douleur,
A la bouche mauvaiſe odeur,
Excite la colique & goutte,
Que l'on fuit, & que l'on redoute,

Et le mal violent aux reins,
Qui gesne souvent les Humains:
La personne qui trop devore
A ses autres repas encore,
Incommode bien sa santé,
De l'excés vient la crudité,
Obstruction, fiévre, apostheme,
Pourriture & la lepre mesme;
Ainsi le grand repas du Soir,
N'a pas seulement le pouvoir
D'estre tout à fait dommageable,
Quand on est long-temps à la table,
Mais tous autres, comme j'ay dit,
C'est Avicenne qui l'écrit;
Qui veut donc reposer sans peine,
Qu'il n'ait point la panse trop pleine.
Mais qu'il vive parfaitement,
Matin & Soir frugalement,
De viande grosse, ou delicatte:
Car il ne faut point qu'on se flatte,
Les excés des plus tendres mets,
En tout lieu sont tousjours mauvais,
Aussi bien que des grosses viandes,
Qu'on devore comme friandes,
Dont souppant principalement,
L'on doit manger moderément,
La Nature en est moins chargée,
En devient plus encouragée,
Est plus propre à la coction,
Et fait mieux la digestion

De l'humeur comme de la viande,
Dans perſonne petite, ou grande.

Qui ſont ceux qui peuvent manger davantage au ſoir, & ceux qui doivent peu Soupper.

Or il ne ſe faut pas tromper,
Quand je dis qu'un ample Soupper,
A bleſſer un homme eſt facile,
J'entens un eſtomach debile
Et je parle encore de ceux,
Qui ſont mal ſains, & catharreux,
Ou qui ne font point d'exercice,
Cela leur porte prejudice:
Mais celuy qui ſe porte bien,
Souppe amplement ſans craindre rien,
Et qu'il faſſe chere & ripaille,
Si c'eſt un homme qui travaille,
Et de qui l'eſtomach ſoit fort,
Tel Soupper ne luy fait point tort,
Pourveu que ce ſoit ſa couſtume,
Qu'il n'ait ny catharre, ny rhûme,
Et qu'il ne faſſe point d'excés,
D'un mets qui ſoit bon, ou mauvais,
Et la nuit qu'il n'ait point de cauſe;
Qui puiſſe empeſcher qu'il repoſe,
Car je ſçay bien que ſa chaleur
Cuira mieux la viande & l'humeur,
Dans ſon eſtomach amaſſée,
Sans que Nature en ſoit bleſſée,

A cause du long-temps qui suit,
Pendant la longueur de la nuit,
Que non pas durant la journée,
Que la chaleur est détournée
Par l'exercice, & le travail,
Le soin, & tout autre attirail,
Qui la diminuë & dissipe,
Dans sa source, & dans son principe :
Ainsi j'assûre en un tel cas,
Quand au soir l'on prend son repas,
Que l'on doit manger davantage,
Qu'au disner sans aucun dommage,
Ny rien craindre le lendemain,
Pourveu qu'un homme soit bien sain,
A raison de l'ample intervale,
Qui se trouve entre le regale
Du soir, & celuy du matin,
Qui fait désemplir le boudin,
Et de la chaleur retirée,
Qui dans le corps est concentrée,
D'où l'estomach plus fortement,
Cuit & digere l'aliment,
Mais l'homme valetudinaire
Se doit comporter au contraire,
Bien disner, mais tres peu soupper,
Afin de ne se point tromper,
Manger une viande legere,
Qui facilement se digere,
Fuïr les ragousts & Saupiquets,
Et les autres sortes de mets,

Qui sont salez, & pleins d'épice,
Comme apportant du prejudice
A son estomach delicat :
Que le pituiteux le plus fat,
Mange au soir une viande seiche,
Pour combattre l'humeur qui peche,
Et s'il ne veut faire un deliƈt,
Qu'il ne boive point dans le liƈt,
Non plus devant que de s'y mettre,
Ou bien je luy puis bien promettre,
Qu'il en sera mauvais marchand,
S'il boit souvent en se couchant,
Car son estomach trop humide,
Prenant une chose liquide
Sera refroidy tellement,
Qu'il ne cuira point l'aliment,
Ce qui luy fera de la peine,
Et la nuiƈt luy sera mal saine,
Mais qu'en souppant, grand & petit,
Demeure sur son appetit,
Car il est assez manifeste ;
Qu'un ample repas nous moleste,
Et qu'un soupper court & leger,
Rarement cause du danger :
Ainsi qui sortira de table,
Cela luy sera profitable,
S'il se retire avec sa faim,
Et pour obliger un cousin,
Ou quelqu'amy qui soit splendide,
Il a tousjours un boudin vuide.

Le moyen d'estre gay aprés Soupper.

CHAP. XLIV.

Vt vites pœnam à potibus incipe cœnam.

POur estre gay comme un Pinson,
Et dormir de belle façon,
Sans ressentir aucune peine,
Ny qu'un mauvais songe te gesne,
Si tu ne te veux point tromper,
Le soir commence ton soupper,
Par la viande la plus liquide,
Et fais suivre aprés la solide,
Qui ne pouvant se cuire bien,
A l'homme foible ne vaut rien,
Et luy pourroit estre nuisible,
Pour gouster un repos paisible,
Sur tout s'il la prend en ce cas,
Au commencement du repas;
Mais faisant d'une autre maniere,
S'il prend la dure, la derniere,
La coction se fera mieux,
Et rendra son cœur plus joyeux,
Ainsi la viande plus legere,
Venant à sortir la premiere,

Facilitera le chemin
A l'autre qui sort à la fin,
Qui pour lors deviendra plus cuitte,
Et s'écoulera mieux en suitte,
Sans causer la moindre douleur
A la teste non plus qu'au cœur:
Car qui mangeroit la solide,
Auparavant la viande humide,
En troublant l'ordre du repas,
Celle-cy ne manqueroit pas,
Ne pouvant passer au Pylore,
Que la solide bouche encore
De gesner un pauvre animal,
Qui s'en trouveroit assez mal,
Et passant le rendroit debile,
Entraisnant avec elle un chile,
Ou bien un solide aliment,
Qui ne seroit cuit nullement.
Si tu n'as donc la teste fole,
Fais ce que te dit nostre Ecole,
Pour engraisser tes petits os,
Et gouster un plus doux repos:
Ainsi jusqu'à la fin ta vie,
De la santé sera suivie,
Mais pour méler mieux l'aliment,
Mange & bois successivement,
Je croy qu'un precepte semblable
Pour vivre sain est admirable.

Du Vin pris devant le repas, & de la mode d'Angleterre.

Tu ne dois devant le repas,
Boire le Vin, ny l'hyppocras,
Si tu ne veux que cette mode
En peu de temps ne t'incommode;
Car le Vin offenſe les Nerfs,
Et cauſe d'autres maux divers,
Dont on ſouffre une peine eſtrange,
Outre que pris devant qu'on mange,
Jl fait flotter dans l'eſtomach,
La viande comme dans un ſac:
C'eſt pourquoy dedans ſa methode,
Galien nous dit qu'il eſt commode
De manger au commencement,
Et de boire conſequemment,
C'eſt la couſtume d'Angleterre,
Car avant de vuider le verre,
Soit qu'il ſoit plein de Vin, ou d'Eau,
Les Anglois prennent un morceau,
Afin de faire une chauſſée,
Où le boire auroit ſa paſſée,
Suivant les preceptes certains
De nos doctes Salernitains.
Arriere donc ce Peuple yvrogne,
De qui la groſſe, & large trogne,
Avoit de couſtume au matin
De ſe remplir à jeun de Vin,

Arriere encor Asclepiade,
Ce n'est qu'un donneur de cassade,
Dont le brutal esprit ne sçait,
Ny ce qu'il dit, ny ce qu'il fait,
Quand il presche à qui le veut croire,
Qu'un homme quatre coups doit boire,
Le premier, par necessité,
Le deuxiéme, par volupté,
Le suivant par yvrognerie,
Et le quatriéme, par folie.
Arriere enfin d'icy beuveurs,
Et vous encor esprits resveurs,
Qui sans prendre garde au mélange,
Voulez qu'on boive avant qu'on mange.
Mon cher amy ne les croy pas,
Ne bois point avant le repas,
Mais sur tout devant, quoy qu'il couste,
Avalle une petite crouste,
Et je te répons qu'en tous lieux
Tu t'en trouveras tousjours mieux,
Et que qui fera le contraire,
En portera la folle enchere.



De la Diette.

Chap. XLV.

Omnibus assuetam jubeo servare Dietam:
Quod sic esse probo nisi sit mutare necesse,
Hippocrates testis, quoniam sequitur mala pestis,
Fortior hæc meta est medicinæ certa Diæta,
Quam si non cures fatuè regis, & malè curas.

Puis que la principale fin
D'un veritable Medecin,
Qui l'ame de gloire animée,
Veut establir sa renommée,
Ne consiste pas seulement
A chasser un mal vehement,
Qui nous gesne, & qui nous devore,
Mais bien à conserver encore
Contre toute incommodité,
Le grand thresor de la santé,
Il faut qu'un chacun se propose
La Diette sur toute chose,
Elle est bonne a qui la fait bien,
En tout temps sans manquer à rien,
Pour joüyr comme l'on souhaitte
D'une santé qui soit parfaite;
C'est icy l'advis important
Que je te donne tout comptant.

Qu'est ce que la Diette, & comment on la doit observer.

Or ce conseil incomparable
Aux hommes sobres profitable,
Qui jusqu'au terme de cent ans,
Les peut faire vivre contents,
Se prend, si j'ay bonne memoire,
Pour le manger, & pour le boire,
Vivre d'un homme temperé,
Ou pour l'usage moderé
Des six choses non naturelles,
Qui dans nos corps deviennent telles
Qu'elles font un bien sans égal,
A qui jamais n'en use mal,
Mais qui blessent pour l'ordinaire
L'homme qui s'en sert au contraire:
Ces six choses sont sans façon,
Sçavoir la viande, & la boisson,
Le travail, le repos, les veilles,
Dormir quand il faut à merveilles,
Excretions, retentions,
Et l'usage des passions;
Telle pratique bien suivie,
Peut faire vivre longue vie,
Ainsi que j'ay dit cy-dessus,
Mais je veux t'advertir de plus,
Qu'il faut observer pour bien faire
Toûjours la Diette ordinaire,

Sans la vouloir jamais changer,
De peur de se mettre en danger,
A moins que quelque maladie
Ne veule attenter à ta vie:
Car quelquefois le changement
Apporte un fascheux détriment,
Puis que l'on sçait que l'habitude,
Qu'on garde avec exactitude,
Passe en un autre naturel,
Et fait un temperament tel,
Qu'on ne le peut changer qu'à peine,
Sans souffrir une grande geine;
Comme on doit donc pardessus tout,
Suivre Nature jusqu'au bout,
De mesme il est tres profitable,
Lors que la coustume est loüable,
De la bien garder en tout temps,
Afin de prolonger ses ans:
Ainsi cela te soit notoire,
Que dans le manger, & le boire,
Et le reste dit cy-devant,
Quand on l'a pratiqué souvent,
Il faut que par tout on se picque,
De garder la mesme pratique,
Comme l'on a fait reglément,
Sans la changer aucunement:
D'où vient que quand une personne
A quelque travail s'abandonne,
Et qu'aprés l'avoir long-temps fait,
Elle le quitte tout à fait,

Ou bien que moins elle travaille
Pour rire, ou pour faire gogaille,
On se reposer seulement,
Il arrive ordinairement,
Que pour une telle abstinence,
Elle tombe dans la souffrance,
Si sans attendre au lendemain
Elle ne suit son mesme train,
C'est ce qu'en fait ma Muse pose:
Il faut dire la mesme chose,
Du sommeil, du boire, ou manger,
Quand l'un, ou l'autre on veut changer,
En quoy l'on doit sans abstinence,
Garder la bonne accoustumance,
Ou ne s'en éloigner que peu,
Ou suivre toûjours le milieu,
Pour connoistre avec certitude,
Combien est forte l'habitude.
Ne voit-on pas de toutes parts,
Que les plus debiles vieillards
Souffrent avec moins d'amertume,
Le travail qu'ils font de coustume,
Que les plus puissants jouvenceaux,
N'endurent les moindres travaux,
Qui ne leur font point ordinaires,
Encor qu'ils leurs soient necessaires?
Hippócrate, comme je croy,
Dans un Aphorisme en fait foy,
Philothée en un sujet ample,
Nous en donne un fort bel exemple,
Dont

Dont je ne parle point icy,
Car l'on comprend assez cecy.
Ainsi si ta santé t'est chere,
Vis à ta façon ordinaire,
Et ne la quitte qu'au besoin:
Hippocrate m'en est témoin,
Qui dit que quand on change vîte,
Les maux nous accablent ensuitte,
Ælian nous l'asſûre de plus,
En parlant d'un certain Tachus,
Homme d'une santé parfaite,
Qui tous les jours faisoit Diette,
Mais pourtant comme un débauché,
S'estant à la fin attaché
A suivre la mode des Perses,
Et manger leurs viandes diverses,
Aprés un rude flux de sang,
La mort le vint prendre à son rang,
Pour aller sans ceremonie
Faire ripaille en l'autre vie,
Dont le mal-heureux trépassé,
Se fust pourtant tres-bien passé.

Du changement de la Diette.

Or encore bien qu'au malade,
Qui ne mange pain, ny salade,
Ainsi qu'on fait à l'homme sain,
Qui peut manger salade & pain,
L'on ordonne tousjours de suivre
Un certain régime de vivre,

Cependant la neceſſité,
Soit en maladie, ou ſanté,
Oblige quelquefois au change,
Ce qui ne ſemble pas eſtrange,
Quand on a quelqu'opinion
Que le regime n'eſt pas bon,
Et de cette façon de vivre,
Qu'à la fin il pourroit s'enſuivre
Un mal qui ſeroit dangereux;
Tel eſt le regime de ceux,
Qui pour deſſert mangent des viandes,
Qu'à leur gouſt ils trouvent friandes,
Qui pourtant ſont d'un ſuc mauvais,
Et qui font de méchants effets:
D'où je conclu qu'en diligence
L'on quitte cette accouſtumance,
Ou qu'on la change adroitement,
C'eſt à dire inſenſiblement,
Et non tout d'un coup, car nature
Seroit pour lors à la torture,
Puis que tout changement ſoudain,
Porte prejudice au plus ſain,
Alors que l'on fait un paſſage.
D'une choſe fort en uſage,
A quelqu'une qui ne l'eſt point:
Hippocrate deſſus ce point,
Favoriſe mon Commentaire,
Mais à preſent je le veux taire;
Souvent encor de peur d'un mal,
Qui nous pourroit eſtre fatal,

L'on eſt contraint de ne plus ſuivre
Une bonne façon de vivre ;
C'eſt pourquoy tout homme fait bien,
Qui ne ſe dégouſte de rien,
Et s'adonne à toute Diette,
Son ame eſt bien moins inquiette,
Et ſon corps eſt moins offencé,
Quand il eſt une fois preſſé,
De ſuivre une autre accoûtumance,
Sans qu'il en puiſſe avoir diſpenſe,
Ce que je dis eſt confirmé,
Par Hippocrate à point nommé,
Qui dit dans ſon Livre deuxiéme,
En l'Aphoriſme cinquantiéme,
Qu'on eſt moins foible, & moins choqué,
Quand on a long-temps pratiqué
Un exercice le plus rude,
Qu'un où l'on a point d'habitude,
Et qui nous feroit moins faſcheux ;
Il nous faut donc eſtre ſoigneux,
De recourir par fois au change,
En ſuivant une choſe eſtrange,
Ainſi qui s'accouſtume à tout,
De toutes choſes vient à bout.

Qui que tu ſois donc, pour bien faire,
Lecteur, qui lis ce Commentaire,
Sois tantoſt froid, ſois tantoſt chaud,
Sois continent, & ſois ribaud,
Mange, bois, ou bien jeuſne, & veille,
Travaille, repoſe, & ſommeille,

Sois craintif, ſois audacieux,
Tantoſt doux, tantoſt furieux,
Tantoſt eſpere & deſeſpere,
En ce que ton cœur delibere,
Exerce la haine & l'amour,
Non tout d'un coup, mais tour à tour,
Paroiſt joyeux, puis paroiſt triſte,
Mais ne fais rien à l'improviſte,
En tout cecy, ſois temperé,
Et monſtre toy ſi moderé,
Que tu paſſes de l'un à l'autre,
Tout de meſme qu'un bon apoſtre,
C'eſt à dire tout bellement,
Et non jamais ſoudainement:
Car aller trop viſte en beſogne,
Fait quelquefois peine & vergogne,
D'où vient que preſtement changer,
Met ſouvent un homme en danger.

La plus ſouveraine machine,
Eſt la Diette en Medecine,
Que pour arriver à ſa fin,
Doit obſerver un Medecin,
Que s'il ne s'en met point en peine,
Son entrepriſe ſera vaine:
Et comme il eſt tout apparent,
Le mal en deviendra plus grand,
D'où l'on connoiſtra ſa ſottiſe,
Son ignorance & ſa beſtiſe.

La diviſion de la Diette.

La Diette ordinairement,
Se doit prendre pour l'aliment,
Au regard du ſain, du malade,
Peſtant contre fiévreuſe aubade,
Si bien que de cette façon,
Priſe pour viande, & pour boiſſon,
Elle eſt triple en ſon eſtenduë,
Moyenne, abondante & tenuë:
L'abondante eſt pour ſaines gens,
Qui ſe portent bien en tout temps,
Pour eux encore eſt la moyenne,
Afin qu'un chacun ſe ſouſtienne,
Et conſerve mieux ſa vigueur,
En depit de toute rigueur:
La tenuë eſt pour un malade,
Que ſouvent fiévreuſe accolade,
Rendroit à la fin abbatu,
S'il n'affoibliſſoit ſa vertu,
Par une Diette tenuë,
Dont à la fin eſtant vaincuë,
Elle fait gilles mon amy,
Et s'en fuit en diable & demy.

Subdiviſion.

Pour Subdiviſion complette,
On ſepare cette Diette
En exquiſe moyennement,
Simplement & tres ſimplement:

La tres ſimple pour l'ordinaire,
S'obſerve au premier quaternaire,
La ſimple à peu prés va tousjours
Juſqu'à ſix, ou bien à ſept jours,
Et la moyenne, ou la troiſiéme,
Paſſe au delà du quatorziéme.
Cecy ſoit dit en abbregé,
Adieu; Lecteur, je prens congé.

De la maniere d'ordonner la Diette.

Chap. XLVI.

Quale, quid, & quãdo, quantũ, quoties, ubi, rectà,
Debent hęc medico in victus ratione notari,
Ne malè conveniens ingrediatur iter.

Qui que tu ſois grand Medecin,
Qui gouvernes malade & ſain,
Il faut qu'en tout tu te propoſes
De bien obſerver ces ſix choſes,
Sçavoir, ſubſtance, qualité,
Qu'elle eſt la juſte quantité,
Qu'on doit donner de nourriture,
Pour conſerver dame nature,
Combien de fois, quand, en quel lieu
L'on doit manger beaucoup, ou peu,
Afin que tout le monde voye,
Que tu ſuis une droite voye.

De la Substance de la nourriture.

Pour aller donc directement,
Considere premierement,
Qu'elle peut estre la Substance,
Comme une chose d'importance,
Sçavoir si c'est un aliment,
Qui soit chaud, ou bien autrement,
S'il est sec, ou s'il est humide,
S'il est mol, ou s'il est solide,
S'il est bon, ou s'il est mauvais,
S'il est mince, ou s'il est épais,
S'il est facile, ou non à cuire,
Et s'il peut profiter, ou nuire :
Aprés cecy consideré,
Voy si ton homme est moderé,
S'il fait quelquefois la débauche,
S'il boit à droit, & puis à gauche,
S'il est gros, & gras, & maigret,
S'il est menu comme un furet,
Si c'est un Courtaut de Boutique,
S'il est delicat, ou rustique,
S'il est froid, ou bien s'il est chaud,
S'il est sec, humide, ou ribaud,
Si c'est femme, ou bien si c'est fille,
Si c'est un vieux, ou jeune drille,
Et delà prend ton reglement,
Pour ordonner ton aliment;
Car s'il est grossier, & rustique,
Tu dois suivre cette pratique,

Luy prescrire à tous ses repas,
Gros pain, gros Vin, Bœuf maigre & gras,
Fromage, Oignons, grosse legume,
Si d'en manger il a coustume,
Et son estomach sec & chaud,
Digere celà comme il faut,
Sans qu'il en soit jamais malade,
Non plus que de manger salade:
S'il est delicat & maigret,
Trop jeune, ou vieux, froid & foiblet,
Il luy faut prescrire une viande,
D'un bon suc, & tendre & friande,
Et dont l'aliment sans égal,
Ne luy fasse, ny tort, ny mal:
Tel est un pain de paste fine,
D'une pure & blanche farine,
Pestry, levé, cuit, vieux, ny frais,
Ny froid, ny chaud, bon au palais,
Avec d'excellentes volailes,
Comme Perdrix, Pigeons & Cailles,
Poulets, Chapponneaux, & bon Veau,
Bon Chévrotin, & bon Agneau,
Et toutes ces viandes pareilles,
Qui pour delicats font merveilles,
Par ce que tous ces aliments
A leurs estomachs sont charmants,
Et comme nourriture saine
Ils les cuisent sans nulle peine,
A moins qu'ils n'en fassent excés,
Car elles feroient leur procés,

Mais autrement point de nouvelle,
Ces viandes n'ont rien de rebelle,
Leur uſage quotidien,
Ne leur fait jamais que du bien,
Ce que toute groſſiere viande,
Quoy qu'elle ſoit douce & friande,
A ces gens là ne feroit pas,
S'ils en mangeoient à leurs repas;
Car leur ventricule debile,
La convertiroit en gros chile,
Faute d'avoir de la chaleur,
Pour en faire un chile meilleur,
Ce que fera bien un ruſtique,
Qui ſera d'une autre fabrique,
Et de qui l'eſtomach groſſier
Digerera juſqu'à l'acier;
Mais pour la viande delicatte,
Que ce ruſtaut point ne ſe flatte,
Ce mets ne luy vaut rien du tout,
Quoy qu'il en vienne bien à bout,
Car par ſa chaleur exceſſive,
Qui dans luy n'eſt jamais oiſive,
Il pourroit la brûler ſi fort,
Qu'elle luy cauſeroit du tort,
Ou bien il la cuiroit trop viſte,
Et puis recommençant enſuitte,
A manger quelque mets nouveau,
Comme Chappons, Poulets & Veau,
Perdreaux & Pigeonneaux, & Cailles,
Il mangeroit tant de volailles,

Qu'on ne voudroit plus à la fin
Nourrir un ſemblable coquin,
Qui ſeul vuideroit plus d'écuelles,
Que ne feroient cent Damoiſelles.

De la qualité de l'Aliment.

En ſecond lieu pour ta ſanté
Conſidere la qualité,
Qui ſe rencontre dans la viande,
Qu'un ſain, ou malade demande;
Car ſi ſon naturel eſt froid,
Il ne faut pas en mal adroit,
Luy preſcrire une nourriture,
Qui ſoit de pareille nature,
Mais pluſtoſt un chaud aliment,
Pour le cuire facilement;
Ainſi l'on doit pour l'ordinaire
Chaſſer un mal par ſon contraire,
Par ce qu'il faut comme l'on ſçait
S'oppoſer au contraire effet,
Et tâcher d'oſter toute ordure,
Qui fait du tort à la nature;
Que ſi c'eſt un homme bien ſain,
Pour lors un ſage Medecin,
Doit par une bonne Diette
Conſerver ſa ſanté parfaite,
Qui ſoit pareille entierement
A ſon juſte temperament:
Voila le ſecret ce me ſemble,
De pouvoir accorder enſemble,

Humide, ſec, & froid, & chaud:
Que ſi l'un, ou l'autre prevaut,
Il faut uſer de ſon contraire,
Comme je t'ay dit, c'eſt l'affaire.

A qu'elle heure on doit manger.

Mais tout cecy ne ſuffit pas,
Quand faut-il prendre ſon repas,
Et quel temps du jour, ou qu'elle heure,
Pour cét effet eſt la meilleure?
C'eſt ce qu'en un homme bien ſain,
Doit obſerver un Medecin,
Et dont va t'éclaircir ma plume:
Car celuy de qui la couſtume
Eſt de ſe lever du matin,
Pour travail, ou pour autre fin,
Et qui durant toute l'année,
Prend deux repas chaque journée,
Doit dire *Benedicite*
A dix heures pendant l'Eſté,
Puis manger pain, viande & potage,
Et n'attendre pas davantage,
Afin que la grande chaleur
Ne luy cauſe quelque douleur,
Puis s'il veut manger viande, ou ſouppe
Qu'à ſix heures du ſoir il ſouppe,
Mais durant l'Hyver mon conſeil
A cauſe du trop long ſommeil,
Eſt de ne garnir point ſa panſe
A peu prés, ainſi que ie penſe,

Que vers le midy, puis le soir
Faire à sept le mesme devoir;
Pourtant en cecy je presume
Qu'il ne change point de coustume,
De crainte qu'un tel changement
Ne le génast estrangement.

Quand & comment il faut nourrir un Fiévreux.

Lors qu'une Fiévre continuë
Dans un pauvre corps s'insinuë,
Nourris le malade fiévreux,
Avec des boüillons & des Oeufs,
Qu'il faut que tu luy fasses prendre
A peu prés sans le faire attendre,
De trois, en trois heures, au temps
Qu'il n'a point de redoublements:
Mais de peur d'exciter un trouble,
Quand le paroxisme redouble,
Tu ne luy dois ordonner rien,
Mesme tu feras mieux que bien,
Si dans la force de la fiévre,
A moins qu'elle ne soit trop miévre,
Tu ne luy prescris rien du tout,
Pour en venir plustost about:
Il faut aussi que tu l'exemptes
Dans les fiévres intermittentes,
De rien prendre pendant l'accés,
Sinon quelques boüillons bien faits,

Lors qu'il se sent un peu debile
Pour estre trop chargé de bile,
Et qu'il ne s'en sçauroit passer,
Non plus qu'un homme de pisser;
Mais suivant tout bon Aphorisme,
Il doit aprés le paroxisme
Prendre des Oeufs, humer boüillons,
Qui soient si bien faits qu'ils soient bons;
Voila la coustume ordinaire:
La mesme chose se doit faire,
Quelque temps avant son accés,
Pourveu que l'estomach aprés
Ait un assez ample intervalle,
Pour bien cuire ce qu'on avalle
Devant l'autre redoublement,
Ce qu'on ne doit faire autrement.

De la quantité des aliments, & qui sont les personnes qui mangent davantage.

Il faut sur tout encor entendre
Afin de ne se point méprendre,
Qu'elle quantité d'aliments
L'on doit prendre de temps en temps,
Ce que l'on peut tirer de l'âge,
Et la force du personnage
Pour en juger plus sainement,
Ou bien de son temperament,
Et de la saison de l'année:
Car une personne bien née,

Jeune, & d'estomach vigoureux,
Mangera plus qu'un vieux peteux,
Le bilieux aussi se picque,
De manger plus qu'un phlegmatique,
Le malade moins que le sain,
L'homme affamé plus que le plein,
Le noble plus que sa donzelle,
Le mâle plus que la femelle,
Quoy que dés le matin au lict,
La femme ait tousjours appetit.

En quel temps l'on doit manger davantage.

L'Hyver il faut à la nature
Donner une ample nourriture,
L'estomach en ce temps plus chaud,
Cuit l'aliment comme il le faut,
Mais en Esté qui veut bien faire,
Qu'il fasse une petite chere,
Et mange sans comparaison,
Moins que dans une autre Saison,
De peur que trop de nourriture
Ne debilitte sa nature,
Et n'affoiblisse sa chaleur,
Dont il tomberoit en langueur.

En quel temps l'on doit manger plus, ou moins souvent.

Or en des Saisons de l'année,
Voire mesme en quelque journée,

L'on doit moins prendre de repas
Qu'en autre temps on ne fait pas,
Selon la force & l'habitude,
Qu'on garde avec exactitude,
L'on mange ſouvent en Eſté,
Mais bien en moindre quantité,
Qu'au Printemps, l'Hyver & l'Autonne :
Il faut auſſi qu'une perſonne,
Qui ſe ſent debile en tout lieu,
Boive & mange ſouvent & peu :
Que ſi la nature eſt plus forte,
Il faut nourrir de bonne ſorte,
C'eſt à dire que l'on en prend
Plus à la fois, & moins ſouvent :
Mais deſſus tout avec eſtude,
Pratique une bonne habitude.

Des lieux où l'on doit prendre ſes repas.

Les lieux, ou les meilleurs endroits,
Soit durant le chaud, ou les froids,
Les plus propres pour faire chere,
Où tout le monde ſe doit plaire,
Sont ceux qui ſont plus moderez,
Où froid & chaud ſont temperez,
Sur tout au temps, où la froidure,
Et l'air nous cauſent plus d'injure,
Je trouve ces lieux excellents
Pour les vieux & les verts galants ;

Mais durant l'Esté je conseille
A qui me veut prester l'oreille,
Pour bien faire qu'il mange exprés
Aux endroits qui sont les plus frais.

Du choix des Oeufs.

Chap. XLVII.

Non vult mentiri, qui vult pro lege teneri,
Quod bona sunt ova candida, longa, nova,
Hæc tria sunt norma, vernalia sunt meliora.

POur vous dire ce que j'en pense,
Et vous parler en conscience,
Pour moy j'estime que sont bons,
Les Oeufs qui sont frais, blancs & longs,
Au moins c'est la regle du Prestre,
Que je cite sans le connestre,
Qui dit qu'Oeufs blancs, & longs & frais
Sont tousjours meilleurs que mauvais,
Soit Oeufs de Perdrix & Geline,
Qui sont charmans à la poitrine,
Ainsi que les Oeufs de Phaisan,
Mais Oeufs de Dindon, & de Pan,
De Canards & d'autres semblables
Sont grossiers & desagreables,
Et font un mauvais aliment,
Sans dire pourquoy, ny comment :

C'eſt le ſentiment du vulgaire,
Qu'il faut ſuivre pour l'ordinaire.

Des Oeufs du renouveau.

Les Oeufs frais pendant le Printemps
Sont meilleurs qu'en un autre temps,
Pour boire au matin chopinette
Avec Robin, ou Robinete,
Et nourrir garçons & vieillards
Qu'ils maintiennent frais & gaillards,
C'eſt la Sentence d'Avicenne,
De quelque coſté qu'on le prenne.

Des Oeufs longs & petits.

Les Oeufs qui ſont petits & longs
Ne ſont pas auſſi les moins bons,
Ils ſont excellents, dit Horace,
Dedans ſes vers en quelque place;
Et ne font qu'un aliment ſain,
Quand ils ſont dans le Corps Humain.

Des Oeufs blancs.

Les blancs ſont encor en eſtime,
C'eſt l'univerſelle maxime,
En effet les Oeufs qui ſont frais
Sont plus blãcs qu'Oeufs vieux & punais:
Mais afin qu'un chacun le croye,
Oeufs de Dindon, Canard & d'Oye,
Sont plus paſles que d'autres Oeufs,
Ils contiennent plus d'eau dans eux,

Et sont de pareille maniere
De nourriture plus grossiere.

Des Oeufs tremblans.

Les Oeufs qui tremblent dans les mains,
Sont excellents pour les humains,
Ils sont d'une bonne substance,
Font dans nous un suc d'importance,
Nourrissent vieillards à foison,
De qui le poil est tout grison,
Excitent mesme ces vieux drilles
A vouloir carresser les filles,
Et font dans eux un sang vermeil,
Clair & subtil & nompareil.

Des Oeufs durs.

Les Oeufs endurcis sous la braise,
Sont de nourriture mauvaise,
Ils sont meilleurs s'ils sont mollets,
Pourveu qu'ils soient blancs & bien frais:
Dans l'eau boüillis avec leur coque,
Ils sont tres bons à qui les croque,
Mais gare aussi s'ils sont trop cuits,
Qu'ils ne nons bouchent les conduits,
Car les Oeufs durs en toutes saulces
Sont mauvais au moule des chausses.

Des Oeufs fricassez.

Oeufs fricassez dans un poëslon
N'ont point d'aliment qui soit bon,

Ils ne valent rien pour un chantre,
Ils se cuisent mal dans le ventre,
Et produisent un suc épais,
D'où naissent de méchants effets.

Du blanc, & du jaune d'Oeufs.

Le blanc d'Oeuf est dur à l'extréme,
Et gluant, & froid de luy-mesme,
Fait un sang mauvais, se cuit mal,
Mais le jaune n'a point d'égal,
Pour donner bonne nourriture,
Sa substance n'est point trop dure,
Il n'est ny trop froid, ny trop chaud,
Il est justement comme il faut,
Mais comme aisément il s'enflamme,
Il ne vaut rien pour homme & femme,
Que la fiévre sans nul repos
Brûle incessamment jusqu'aux os.



Du Laict propre aux maladies du Poulmon.

Chap. XLVIII.

Lac ethicis sanum caprinum, post camelinum,
Ac nutritivum plus omnibus est asininum,
Plus nutritivum vaccinum, sic & ovinum,
Si febriat caput, & doleat non est benè sanum.

Le Laict au Poulmon ulceré,
N'est pas un remede assûré,
S'il se rencontre que l'ulcere
Dont est attaqué ce viscere,
Soit desja profond & calleux,
Car en ce cas ce mal piteux
Est cause qu'un pauvre malade
Est exempt de danser ballade :
Il peut bien dire adieu bon temps,
Adieu longue vie, & despens,
Et Medecin & medecine,
Rien ne guerira sa poitrine,
Il a beau pousser des sanglots,
Il ne sçauroit faire vieux os,
Fust-ce un Prince, fust ce un Monarque,
Il faut obeir à la Parque :
Mais si cét ulcere est petit,
Dans le malade qui patit,

Il n'a qu'à prendre bon courage,
S'il fait du Laict un bon usage,
Un jour il luy sera permis
De trinquer avec ses amis,
Manger pastez, & coqueluches,
Et d'excellentes fanfreluches,
Et de chanter aussi de plus
De temps en temps, *Gaudeamus*:
Car pour les personnes hectiques,
Et celles qui sont pulmoniques,
Il faut choisir une liqueur,
Qui soit de petite chaleur,
Qui sur tout ne leur puisse nuire,
Que leur estomach puisse cuire,
Qui leur fournisse abondamment,
Un bon & loüable aliment,
Qui les humecte & desopile,
Qui ne les charge point de bile,
Qui les rafraischisse, & de plus,
Qui purge l'ulcere de pus,
Qui le desseiche & l'agglutine,
Et corrobore la poitrine,
C'est à quoy peut servir le Laict,
Mieux que tout autre mets ne fait,
Que facilement on digere
Qui rafraîchit & desaltere:
Galien a laissé par écrit,
Qu'il débouche, humecte & nourrit,
Addoucit, agglutine & purge
Plus doucement que de l'épurge

Par son beurre & son suc sereux,
Et son fromage savoureux:
Tel est l'excellent Laict d'Asnesse,
Qu'on peut boire avec hardiesse,
Pour guerir le mal du Poulmon:
Aprés le Laict de Chévre est bon,
D'une saveur appetissante,
Et qualité rafraischissante:
Le Laict de Chameau suit ces deux,
Pour estre utile & fructueux
Au Medecin qui remedie
A cette triste maladie,
Mais afin de n'estre importun,
Il faut dire un mot d'un chacun.

Du Laict de Chévre.

Le Laict de Chévre est specifique
Pour guerir un homme pthisique,
Son temperament moderé,
En est un indice assûré
Mesme aprés celuy de la fâme,
Il merite qu'on le proclame,
Dans ses premieres qualitez,
Pour ses grandes utilitez,
Qui sont par tout assez fœcondes,
Il est astringent aux secondes:
Car il agglutine aisement,
L'ulcere en son commencement,
Dont il chasse toute immondice,
Par sa puissance purgatrice.

Du Laict de Chameau.

Le Laict de Chamelle, ou Chameau,
Est plus sereux & remply d'eau,
Et plus propre à purger l'ulcere,
Qui se trouve dans un viscere,
Ce qui le rend moins nourrissant,
Mais un peu plus rafraischissant,
Il n'est pas si bon aux ethiques,
Qu'il est utile aux hydropiques,
Dont le foye est intemperé,

Du Laict d'Asnesse.

Mais le Laict le plus averé,
Pour estre froid & plus humide,
Et plus propre pour un tabide
Est le Laict d'Asnesse excellent,
Qui pour nettoyer n'est pas lent,
Sans causer ny douleur, ny peine,
La nourriture en est plus saine
Que de Chévre, ou bien de Chameau :
Il est rafraischissant comme eau,
Addoucit l'ardeur des visceres,
Guerit & purge leurs ulceres,
Affermit gencives & dents,
Humecte le corps par dedans,
Ne caille point au ventricule,
Passe aisement sans qu'il s'accule :
Il est encor bon par dehors,
Pour rendre beau le teint du corps,

Comme celuy d'une poupée :
C'eſt pour ce ſujet que Popée,
Femme de Neron Empereur,
Pour ſe donner belle couleur
Se baignoit comme une Princeſſe,
Tous les jours dans le Laict d'Aſneſſe,

Du Laict de Femme.

Or encor que le Laict ſoit bon
Pour les malades du Poulmon,
Noſtre Medecine reclame,
Pardeſſus tout le Laict de Femme,
Qu'elle croit le plus naturel,
Voire plus s'il eſt maternel,
Pour ne porter aucun dommage,
Eſtre humide & froid davantage,
Plus penetrant & plus ſubtil,
Et nourriſſant, & plus viril.

Comme les hectiques doivent uſer du Laict d'Aſneſſe.

Mais pour ſoulager ta perſonne,
Boy de tel Laict que l'on t'ordonne
Quatre heures devant le répas,
Cinq onces & ny manque pas,
Et ſi l'eſtomach les peut cuire,
Tu peux augmenter ſans deduire,
En boire ſix le jour d'aprés ;
Ainſi beuvant à plus grands traits,

Suivant ce regime de vivre,
Boys en à la fin une livre
Tout chaud avec ſuccre Roſat,
Dont Avicenne fait eſtat,
Aprés cela ſur toute choſe
N'agis, ny ne dors, mais repoſe.

Comme on choiſit le Laict d'Aſneſſe.

Le bon Laict ſe prend à l'odeur,
Subſtance, couleur & ſaveur,
Et doit eſtre pris d'une Aſneſſe,
Qui ſoit noire & dans ſa jeuneſſe,
Et qui n'ait point ſemblablement,
Fait ſon Aſnon nouvellement.

Du Laict de Beurre.

Que ſi dedans ton ventricule
Un Laict pareil ſe coagule,
Ou bien ſi le ſoir & matin,
Tu vas trop ſouvent au baſſin,
Que ton corps ſoit chargé de bile,
Que tu te trouves trop debile,
Que tu n'aymes point la douceur,
Que tu cherches pluſtoſt l'aigreur,
Meſme qu'une fiévre putride,
Accompagne ton corps tabide,
Au lieu de boire de ce Laict,
Prens pour faire un meilleur effet
Tous les matins du Laict de Beurre,
Je trouve que c'eſt un bon leurre,

Pour guerir pareils accidents,
Qui gesnent ton corps au dedans:
Car ce Laict par son goust acide
Resiste à la fiévre putride,
Esteint la bile, touche au cœur
Par la bonté de son aigreur,
Et fait aussi que le derriere
Ne se donne pas tant carriere.

Du Laict de Vache.

Entre toute sorte de Laict,
Celuy de Vache est à souhait,
Je le trouve de bonne grâce,
Pour sa substance épaisse & grasse,
Qui souvent ne me déplaist pas
Avec du succre à mes repas,
Mais qui ne vaut rien aux pthisiques,
Et personnes qui sont hectiques,
Dont l'estomach par le caillé
Devient puissamment travaillé.

Vertus du Laict de Vache.

Il est pourtant en recompense
Fort utile à nourrir la panse,
Mais j'estime qu'au bilieux
Un Laict pareil est vicieux;
Pour augmenter dans luy la bile,
Et rendre son corps imbecile,
Qui se servant du petit Laict,
Recevroit un meilleur effet.

Il eſt de puiſſance anodyne
Contre la douleur inteſtine,
Et que l'on reſſent au dehors,
S'il eſt appliqué ſur le corps,
Et profite au diſſenterique,
De qui le ventre eſt trop lubrique,
S'il le prend quand il eſt ferré,
Afin d'eſtre plus reſſerré.

Du Laict de Brebis.

Le Laict de Brebis eſt de meſme,
Je croy qu'il nourrit à l'extréme,
Et que ſi l'on eſteint dedans
De l'acier & cailloux ardans,
Il guerit la Diſſenterie.

Du bien & du mal que fait le Laict.

Mais de peur de ſupercherie,
J'advertis Meſſieurs les fiévreux,
Que le Laict n'eſt pas bon pour eux
Et que la chaleur eſtrangere
De la fiévre qui les altere,
Le change & le corrompt ſi fort,
Qu'aprés il leur fait bien du tort.
Il nuit encor au mal de teſte,
Car depuis le cou juſqu'au faiſte
Par ſa dangereuſe vapeur,
Il en augmente la douleur,

Il échauffe, fait ſoif, oppile,
Eſt mauvais au ſang qui diſtille,
Ou par excés a diſtillé,
L'homme en devient plus bourrelé,
Mais quand la fiévre n'eſt pas grande,
Il ſert de remede & de viande,
Aux Poulmons qui ſont ulcerez,
Aux corps maigres & macerez,
Aux fiévres de longue durée,
Par qui nature eſt alterée:
Enfin c'eſt un bon aliment,
Quand il ne trouve empeſchement,
Pour bien remettre un pauvre Diable,
Qu'une grande maigreur accable.

Du Beurre, & du petit Laict.

Chap. XLIX.

Le nit & humectat, ſolvit ſine febre butyrum,
Inciditque lavat, penetrat, mundat quoque ſerum.

LE Beurre unctueux de ſoy-meſme
Fait ſouvent un plaiſir extréme,
Si pour quelqu'accident fâcheux,
Quand on a le corps douloureux
L'on s'en frotte ou bien qu'on l'avale,
Comme ſi c'eſtoit un regale,
Ou qu'on le prenne en Lavements,
Ou bien avec medicaments,

Car il eſt de force anodyne,
Addoucit & ventre & poitrine,
Et décharge auſſi le Poulmon
De la pituite, & du limon,
Ouvre ſes conduits, le nettoye,
Deſopile la moindre voye,
Et fait qu'on reſpire aiſément,
En dépit de l'oppreſſement,
Il fait la meſme choſe au membre
Qu'on frotte au feu dans une chambre,
Il luy redonne la ſanté
Par ſa douce unctuoſité,
Puiſque toute choſe unctueuſe
Aux douleurs eſt avantageuſe,
Soit qu'on les reſſente au dehors,
Ou bien que ce ſoit dans le corps,
N'importe telle medecine
Pour les douleurs eſt anodine,
Car ſi l'humeur eſt au dedans,
Il appaiſe les accidents,
En temperant l'acrimonie,
Dont on reſſent la tyrannie:
Que ſi l'humeur eſt au dehors,
Il relaſche le cuir pour lors,
Et ſoulage auſſi la partie,
Donnant une libre ſortie
Au ſuc picquant qui fait douleur:
Que ſi ce ſuc vient de froideur,
Sa chaleur le cuit, le tempere,
Et rend la douleur plus legere:

Ainsi le Beurre est excellent,
Pour rendre un mal moins violent,
Comme inflammations de bouche,
Soit qu'on les frotte, ou qu'on les touche;
Il dissipe encor orillons,
Meurit aposthemes, bubons,
Parotides, maux de mammelles,
Qui causent des douleurs cruelles,
Et fait aussi percer les dents,
Qui font mal aux petits enfants.
De plus le Beurre fait merveille,
Si bien à point on le conseille,
Pour humecter un corps seiché;
Qu'il rend plus mol & relasché,
Puis qu'avalé sans artifice
D'un lavement il fait l'office;
Pris par la bouche abondamment,
Il excite au vomissement,
Humecte la trachée artere,
Et le Poulmon il desaltere,
Le déchargeant de phlegmes lents,
Qui luy font des maux violents,
Soit qu'on s'en frotte la Poitrine,
Ou qu'on l'avalle en medecine.
Mais le prenant de la façon,
Qu'on ait ny fiévre, ny frisson,
Car sa force estant laxative,
Elle est encor inflammative,
Et dans le corps peut engendrer
Un suc qui le feroit cabrer,

Je veux dire une bile noire,
Comme l'ancre d'une écritoire,
Dont aprés la lepre s'ensuit,
D'un méchant arbre un mauvais fruit,
C'est ce que dit Savonarole,
Que je cite dans cette Ecole.
Quand il parle des Allemands,
Qui souffrent ce mal en tout temps,
Pour en faire un trop grand usage,
Pourtant le Beurre a l'avantage
D'estre bon contre le venin,
D'une plante & Serpent malin,
Et par un pouvoir manifeste,
De nous preserver de la Peste,

Du petit Laict.

Le petit Laict plein de douceur
Subtilise une froide humeur,
Chasse la bile jaune & noire,
En tout temps qu'on le veul e boire,
Amollit le Ventre trop dur,
Purge ce qu'il trouve d'impur,
Lave & mondifie un ulcere,
Le plus malin, & plus contraire,
Desopile, aide aux rateleux,
Et guerit dartre, & gens galeux.



De la nature du Fromage, & du mal qui arrive d'en user souvent.

Chap. L.

Caseus est gelidus, stipans, crassus, quoque durus,
Caseus & panis sunt optima fercula sanis,
Si non sunt sani, tunc illum haud jungito pani.

Friand de qui le ventre enrage,
S'il ne se remplit de Fromage,
Ly ce que nostre Ecole dit,
De ce mets si fort en credit,
Et comme aussi mon Commentaire
L'explique dessus cette affaire.
Le Fromage, dit-elle, est froid,
Et je dis que c'est à bon droit,
Puis qu'agens de froide nature,
Il nuit par sa temperature,
Qu'ainsi ne soit tous pituiteux,
De qui le corps est froidureux,
Doivent s'abstenir de l'usage,
Que l'on fait du nouveau Fromage,
Et non du vieux; car il est bon,
Pour des gens de cette façon,
Mais pour le nouveau j'ose dire,
Qu'aux pituiteux, il n'est rien pire,
Et j'assûre qu'il est plus froid,
Et plus humide qu'on ne croit,

Pour rafraiſchir une caillette,
C'eſt ce que dit Paul Æginette,
A qui lit bien ſon Livre ſept,
Le Fromage frais, & mollet,
Eſt d'une vertu repouſſante,
Et doucement rafraichiſſante.

Du vieux Fromage.

Le vieux Fromage eſt aſtringent,
Il n'eſt pas bon à toute gent,
Et principalement à celle,
Qui ne peut aller à la ſelle,
Car il fait le ventre trop dur,
Et dans un eſtomach impur,
Il empeſche que la matiere
Ne puiſſe ſortir par derriere,
Ce que ne fait pas le nouveau,
Laſchant comme un boüillon au Veau.
L'un ou l'autre ſur une playe,
Galien dit comme choſe vraye,
Qu'il l'agglutine, & fait ſi bien
Qu'aprés il n'y paroiſt plus rien.
Or toute ſorte de Fromage,
De qui le monde fait uſage,
Sans excepter nouveau, ny vieux,
Non plus que celuy d'entre-deux,
Eſt composé d'une matiere
La plus terreſtre & plus groſſiere,
Qui n'a creſme, ny petit Laict,
Ce qui peut faire un mauvais trait;

Au foible estomach qui le mange,
En luy causant un mal estrange.
En outre ce mets est si dur,
Que l'usage n'en est pas seur,
Car se cuisant mal dans la panse,
On ressent par fois qu'il l'offence,
Et pour estre d'un suc épais,
A peine il peut sortir aprés,
De l'estomach qui le digere,
Ou fortement son chile adhere.

Du Fromage avec le Pain.

Le Fromage quoy que mal sain,
Que l'on mange avec de bon pain
Est profitable à la personne,
D'une santé parfaite & bonne:
Tels sont les pauvres Artisans,
Et quantité de Païsans,
Dont le plus ordinaire usage,
Est de manger pain & Fromage,
Et qui pourtant se portent mieux,
Que tant de gens delicieux,
Qui font tous les jours la ripaille
De chair de Perdrix, & de Caille:
Mais si c'est un homme mal sain
Qu'il n'en mange point avec pain,
De peur que sa panse mal saine
N'en ressente aprés plus de peine;
Par le poids, & la dureté
De ce mets nuisible à santé,

Que l'estomach ne sçauroit cuire,
Sans soufftir douleur & martyre,
Et qui ne fait qu'un mauvais suc,
Dans un corps malade & caduc.

Des utilitez du Fromage.

CHAP. LI.

Ignari Medici me dicunt esse nocivum:
Attamen ignorant cur nocumenta feram,
Languenti stomacho caseus addit opem:
Post cibum sumptus, terminat ille dapes,
Qui Physicam non ignorant hoc testificantur.

Prosopopée du Fromage.

LEs Medecins qui sont ignares,
Connoissant peu les choses rares,
Disent sans qu'ils en sçachent rien,
Que je fais plus de mal que bien,
Et qu'en tout temps un homme sage
Ne doit point user de Fromage,
De peur d'en estre endommagé,
Aprés qu'il en aura mangé.
O Dieu la plaisante pensée!
Ils ont l'ame bien insensée
De parler d'un ton si fougueux;
Qui sont les ignorants d'entr'eux,

Aprés avoir leu cette Ecole,
Qui proferent cette parole?
Certes ils ont l'esprit bien neuf,
Ou bien l'ont où la Poulle à l'Oeuf,
D'assûrer que je sois nuisible :
Hé! comment seroit-il possible,
Que je peusse faire du mal,
Et gesner le moindre animal,
Moy qui fais tant de bien au Monde ?
Si j'en attrappe un, quoy qu'il gronde,
Puis qu'il ose à moy s'attaquer,
Mordy je le feray bouguer,
Il dit que je fais mal à l'homme,
Sans sçavoir, ny pourquoy, ny comme,
Devant qu'il soit deux jours passez,
Il m'en payra les pots cassez,
S'il me peut loger dans sa panse,
Une fois seule en abondance :
Car je le gesneray si fort,
Qu'il sçaura bien-tost qu'il a tort,
D'avoir parlé de cette sorte,
Sans connoistre ce qui l'y porte :
Mais les gens de bien & d'honneur,
Qu'ils me mangent sans avoir peur,
Que je leur fasse aucun dommage,
Et qu'ils sçachent que le Fromage
Ayde à l'estomach languissant,
Et qu'il le rend fort & puissant,
Lors que la pituite, ou la bile
L'a tout à fait rendu debile :

Car on ſçait bien qu'il n'eſt rien tel,
Que le Fromage frais ſans Sel,
Pour humecter le ventricule,
Où quand la bile s'accumule,
Elle rend l'eſtomach ſi ſec,
Qu'à peine on peut ouvrir le bec :
De plus que perſonne n'ignore,
Que ce mets addoucit encore,
Et modere beaucoup l'ardeur
De cette inſupportable humeur.
L'on eſtime le vieux Fromage,
Quand on en fait un bon uſage,
En effet il eſt excellent
Pour inciſer le phlegme lent,
Qu'il rend cuit, & qu'il attenuë,
Quand dans le corps il s'inſinuë,
Mais quand il eſt vieux & pourri,
Quoy que ſouvent il ſoit cheri,
Il corrompt & gaſte le chile,
Et rend l'eſtomach plus debile,
Si l'homme gourmand qui s'en ſert,
En mange trop à ſon deſſert.

Du Fromage mangé avant le repas.

Avant le repas le Fromage
Eſtant pris à cét avantage,
De reſſerrer par ſa vertu
Un homme trop libre du cu,
Mais s'il eſt reſtrainct au contraire
Qu'il le prenne aprés pour bien faire,

C'est ainsi qu'un bon Medecin,
Doit raisonner sur le bassin,
Et quiconque sçait la physique,
N'ignore point cette pratique.

Des Noix, des Poires, & des Pommes.

CHAP. LII.

Adde pyro potum, nux est medicina veneno,
Fert pyra nostra pyrus, sine vino sunt pyra virus,
Si pyra sunt virus, sit maledicta pyrus,
Dum coquis antidotũ pyra sunt sed cruda venenũ,
Cruda gravãt stomachũ, relevãt sed cocta gravatũ,
Post pyrada potum, post Pomum vade secatum.

Du bien & du mal que font les Noix.

PUisque beaucoup font tant de cas
De la Noix aprés le repas,
Il en faut toucher quelque chose,
Et pour mieux suivre nostre glose,
Je dis que par dessus les Noix
Des communes on fait le choix,
Qu'à l'estomach elles sont bonnes;
Et ne nuisent point aux personnes,
Pourveu que selon nostre adveu
En tout temps l'on en mange peu,

Et que d'une dent martiale
L'on masche bien ce qu'on avale,
Ainsi les Noix dans jeune, ou vieux
Font que la viande se cuit mieux,
Mais l'excés nous gesne la panse
Et la teste plus qu'on ne pense:
Que si cét excés est plus grand
Je ne veux pas estre garand,
Qu'un flux de sang quoy qu'il en gronde
N'envoye un homme en l'autre monde,
Je maintiens aussi que la Noix
Gaste la parole & la voix,
Et qu'elle nuit à la poitrine,
Mais qu'elle sert de Medecine,
Et d'un Antidote benin
Contre la force du venin,
Car son huille tres-onctueuse
De la qualité veneneuse
Emousse si bien la vertu,
Que le venin devient vaincu,
Soit qu'elle relâche le ventre
Aussi-tost qu'elle est dans son centre,
Ou bien par le vomissement
Qu'elle le chasse promptement.

Des Poires sans Vin, & de leurs vertus.

Quant aux Poires l'on peut bien dire
Que sans le Vin il n'est rien pire,
A raison de leur crudité,
Qui nuit beaucoup à la santé:

C'eſt pourquoy l'on dit qu'aprés Poire
Un homme bien reglé doit boire,
Du Vin genereux qui ſoit pur,
Pour cuire ce qu'elle à de dur,
Et la rendre un peu plus legere,
Afin que mieux il la digere,
Et qu'elle ne tourmente point
Le moule rond de ſon pourpoint.
Quoy donc qu'un Poirier porte Poire
Ne mange point ſon fruit ſans boire,
Puiſque la Poire ſans le Vin
Selon ce texte eſt un venin,
Ou pour mieux dire dangereuſe
A la perſonne pituiteuſe ;
Parce qu'elle engendre de ſoy
Beaucoup d'humeur, & c'eſt pourquoy,
La perſonne de cette ſorte
Doit fuir le Poirier qui la porte,
Mais l'homme qui ſe porte bien
En peut manger ſans craindre rien,
D'autant qu'a la perſonne ſaine
Rien ne fait mal à la bedaine,
Si ſuivant ſon temperament,
Elle en mange moderément.
Or apprens que la Poire cuitte
Met dans nous le venin en fuitte
Le chaſſe hors & le met au ſac,
Et ſoulage auſſi l'eſtomach,
Mais ſur tout retiens qu'il faut boire
Aprés avoir mangé la Poire,

Et pour ton bien n'y manque point,
Pour conserver ton embon point.

De la Pomme, & de ses qualitez.

Lors que tu prens la Pomme tâche
D'avoir toûjours le ventre lasche,
N'en mange que moderément
Comme de tout autre aliment,
Soit qu'elle soit ou cuitte, ou cruë,
Aigre, douce, grosse, ou menuë;
La cruë est fort sujette aux vents,
Elle en peut causer en tout temps,
Mais la cuitte est plus savoureuse,
Elle n'est nullement venteuse,
Et lâche tres-benignement
Le ventre sans aucun tourment:
La douce est fort émolliente,
Et l'aigre est assez astringente,
Pourveu que l'on ne manque pas
De la prendre avant le repas:
Ainsi le ventre elle resserre,
Le rend aussi dure qu'une pier
Et mangée aprés l'aliment,
Elle le lasche doucement:
C'est le bien qu'elle fait à l'homme
Aussi bien à Paris qu'à Rome,

Des Cerises.

Chap. LIII.

Cerasa si comedas faciunt tibi grandia dona,
Expurgant stomachum, nucleus lapidẽ tibi tollit:
Hinc melior toto corpore sanguis erit.

Comme nous sçavons que tu prises
L'aimable saveur des Cerises,
Dont l'on mange assez en Esté,
Nous dirons qu'en maturité
Durant la Saison estivalle,
Ce fruit est bon à qui l'avalle,
Qu'il est d'un bon temperament,
Qu'à nostre goust il est charmant,
Que cette douce Medecine
N'offence point nostre poitrine,
Et que ce fruit, soit aigre, ou doux,
Ne nous fait que du bien à tous,
Et ne peut rien causer d'estrange,
Si discretement on le mange;
L'aigre est un peu desiccatif,
Le doux est assez laxatif,
Et plus propre à donner carriere
Au ventre aussi bien qu'au derriere;
Mais l'aigre est le plus cordial,
Et je croy qu'il n'a point d'égal,

Il réjoüit le cœur de l'homme,
Pour le moins autant que la Pomme,
Il le rend dispos & gaillard,
Il l'empesche d'estre paillard,
Et sans luy faire aucunes peines
Rafraischit le sang dans les veines.
En outre l'estomach purgé
Est par luy souvent dégagé,
De quantité d'humeurs visqueuses;
Et gluantes, & pituiteuses:
De la bile il esteint l'ardeur,
Et communique sa froideur
A l'estomach remply de bile,
Et soit dans les champs, ou la Ville,
Il est un des excellents fruits,
Que la terre nous ayt produits,
Pour tenir l'appetit en bride.

De la Gomme du Cerisier, & du Noyau de la Cerise.

La Gomme, selon Dioscoride,
Qui distille du Cerisier,
Est un remede singulier,
Elle est utile pour la veuë,
Voire mesme alors qu'elle est beuë
Avec d'excellent Vin trempé,
Si cét Autheur ne s'est trompé,
Nostre Poulmon elle recrée,
Guerit la toux inveterée,

Et fraische prise au Cerisier,
Addoucit le mal du gosier,
Purge de dartres, & de galles,
Les enfants qui sont les plus salles,
Fait qu'un teint qui paroist mauvais
Devient plus charmant, & plus frais,
Et beuë avec Vin plein un verre,
Elle est bonne contre la pierre,
Pour donner allegeance à ceux
Que l'on appelle graveleux.
Quant au Noyau de la Cerise,
Il attenuë & subtilise,
Et chasse le calcul des reins,
De gens malades que je pleins;
Enfin la Cerise est capable
De faire un sang bon & loüable,
D'où vient que les petits Oyseaux,
Comme Grives & Passereaux,
Mangeant de cette friandise,
Sont bien d'une meilleure prise,
Et plus gras sans comparaison,
En ce temps, qu'en autre Saison.



Des Prunes, & de leurs vertus.

CHAP. LIV.

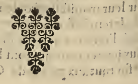
Frigida ſunt, laxant, multum proſunt tibi Pruna.

La Prune rafraiſchit, & profite à nos corps,
Et tient le ventre libre avec tres peu d'efforts.

LA Prune à rafraîchir eſt bonne,
Et ſert pour lâcher la perſonne,
Les Sebeſtes premierement;
Sont un tres-bon medicament,
Pour guerir les maux de poitrine;
Et la grande ardeur de l'urine:
L'on en fait pour beaucoup de maux,
Avec d'autres fruits pectoraux,
Et quelques racines de plantes;
Des ptiſanes fort excellentes,
Qui rendent comme l'on pretend
Un malade un peu plus content:
En outre on ſçait que toutes Prunes
Blanches, rouges, noires, ou brunes
De la bile eſteignent l'ardeur,
Par leur manifeſte froideur,
Moderent le feu des viſceres,
Mais l'on tient qu'elles ſont contraires
Aux jeunes gens qui font l'amour,
Et ſur tout aux galans de Cour,

Qui sentent consumer leurs ames
Pour les yeux des plus belles Dames.
L'homme aussi d'un estomach froid
N'en doit pas manger s'il ne boit,
De l'excellent jus de Vandange,
Et ne trouverois pas estrange,
S'il n'en mangeoit, ny point, ny peu,
Son corps en auroit plus de feu.

La Prune fraische estant humide,
Fait le ventre mol & fluide,
La seiche au contraire, le rend
Plus resserré quand on la prend,
Mais dans la Ville, ou la Campagne
Ce fruit de Syrie, ou d'Espagne,
Selon Galien, qui n'a pas tort,
Lâche encor le ventre plus fort,
Et l'on sçait que les Apoticaires,
Qui sont gens un peu mercenaires,
De la Pulpe font le Diaprun,
Ou le *Diaprunum* c'est tout un,
Composition laxative,
Excellente, & fort purgative,
Et propre en tous lieux, en tout temps
Pour potions, & lavemens.



Des Meures.

CHAP. LV.

Mora ſitim pellit, recreant cum faucibus uvam.

LA Meure blanche, ou bien la noire,
Quand on la mange ſert de boire,
Car elle rafraiſchit ſi fort
Qu'elle deſaltere d'abord.
Or il faut ſçavoir que la Meure
Humecte fort quand elle eſt meure,
Et rafraiſchit moyennement,
Mais n'eſtant meure aucunement
C'eſt un fruit ſans delicateſſe,
Plein de froidure & ſeichereſſe:
La Meure douce humecte fort,
A l'eſtomach elle fait tort,
Son jus eſt de vertu pareille,
Il eſt aſtringent à merveille,
Cuit dedans un vaiſſeau d'airain;
Car il guerit l'homme mal ſain,
Et reſſerre auſſi la luette
Comme une agréable recette:
Son fruit eſt tres-bon en ce point,
Si noſtre Ecolle ne ment point,
Car il reſtraint conſume & ſeiche
L'humeur qui dans ce lieu là peche,

Mais ce fruit coule lentement
Il ſe corrompt facilement,
Et ne fournit à la nature
Qu'une petite nourriture,
Il fait auſſi qu'homme & garçon
Piſſent de la belle façon.
Item, l'on tient que ſon écorce
Eſtant boüillie a tant de force,
Que ſa decoction bannit
Le Poiſon qu'on nomme Aconit,
Tient puiſſamment le ventre lâche,
En dépit qu'un homme ſe fâche,
Tuë, ou chaſſe les Vers mutins,
Qui nous rongent les inteſtins,
Voire meſme choſe éprouvée,
Lors que la bouche en eſt lavée,
Elle appaiſe douleur de dents,
Qui fait enrager bien des gens.
Voy le reſte dans Dioſcoride,
Qui te pourra ſervir de guide,
Et te dire d'autres vertus,
Mais Galien t'en apprendra plus.



Du

Des Pesches, & des Raisins.

CHAP. LVI.

Persica cum musto vobis datur ordine justo,
Sumere sic est mos nucibus sociando racemos,
Passula non spleni, tussi valet, est bona Reni,
Vtilitas uvæ sine granis, & sine pelle,
Dat sedare sitim jecoris, choleræque calorem.

LA Pesche avec le moust est bonne
A l'estomach d'une personne,
Qui chez Tavernier, & Bourgeois
Gayment trinque à diverses fois :
Car la chaleur du Vin empesche
La grande froideur de la Pesche,
Et la Pesche par sa froideur
Du Vin empesche la chaleur,
Si bien que tous deux se moderent,
Et facilement se temperent,
Mais ce mélange à la santé,
Nuit par la grande impureté,
Que fait le moust avec la Pesche
Qu'on mange ordinairement fraische,
D'où je trouve qu'il est plus sain
De la manger avec vieux Vin,
Ainsi suivant cette methode,
Jamais la Pesche n'incommode.

Des Raisins secs.

Raisins secs avec vieilles Noix,
Sont bons à manger, si je crois
Le grand Arnauld de Villeneufve,
En fasse qui voudra l'épreuve,
Mais j'en sçay un qui mange mieux
Nouvelles Noix, & Raisins vieux,
Un autre suivant sa cervelle,
Veut Raisin nouveau, Noix nouvelle,
Sur cecy qu'on lise Moreau,
Qui dit que le Vin du Tonneau,
De la Noix chasse la malice,
Qui peut nous porter prejudice,
Et que le Vin sert à la Noix,
Mais qu'on ne voit aucunefois,
Que la Noix au Vin soit utile,
Quand on en mangeroit un mille.

Du bien, & du mal que font les Raisins secs.

Le Raisin doux, & sec, & cuit,
Opile la Ratte, & luy nuit,
Est d'une indigestion dure,
Et d'une grosse nourriture,
Sur tout lors que de ce Raisin
On avalle écorce, & pepin:
Car il restraint ainsi la Ratte,
Et sert au poulmon qu'il dilatte,

Si c'est du Raisin de Damas,
Que l'on pourroit n'épargner pas,
Puis que sa puissance incisive
Passablement aperitive,
Sans causer un mal violent,
Cuit & chasse le phlegme lent,
Qui se trouve dans ce viscere:
Pareil Raisin est necessaire
Pour ouvrir & purger les Reins,
Quand de grosse humeur ils sont pleins,
Mais afin qu'il ait plus de force,
Oste les pepins, & l'écorce,
Qui bouchent Reins, Ratte, & Poulmon,
Où s'amasse phlegme & limon.
C'est ainsi qu'il faut que l'on croye
Que ce fruit rafraischit le foye,
Soit en ptisane, ou soit que sec,
Il passe souvent par le bec,
Pour appaiser l'ardeur subtile
De la jaune, & la noire bile.



Des Figues.

Chap. LVII.

Pectus lenificant ficus, ventremque relaxant,
Seu dantur crudæ, seu cum fuerint benè coctę,
Nutrit & impinguat varios curatque rumores,
Scropha, tumor, glandes ejus cataplasmare cedũt,
Iunge papaver ei confracta foris tenet ossa.

La Figue est de force anodyne,
Elle addoucit nostre poitrine,
Et luy fait un si grand plaisir,
Qu'elle est son but, & son desir,
Bien que quelqu'un comme je pense
Ne tienne pas cette sentence,
Dont à present je tais le nom,
Car les Figues ont le renom
D'estre bonnes en Medecine,
Pour bien purger une poitrine,
Et l'addoucir par consequent,
Lors que l'usage en est frequent,
Ce fruit lâche aussi le derriere
Par une vertu singuliere
Soit qu'on le mange cuit, ou cru,
C'est ce que de tout temps j'ay cru,
La Figue nourrit bien, engraisse,
Et guerit mainte bosse épaisse,

Car elle amollit, & resoût
Une enflure de bout en bout,
Et fait si bien qu'elle suppure,
Froides tumeurs contre nature,
Ecroüelles, glandes, & bubons,
Tous maux qui ne sont jamais bons,
Et qui font tousjours de la peine,
Au bras, au col, ou bien à l'aine,
Maux dont la cause est dedans nous,
Que l'on ne chasse qu'à grands coups
De medecine, & de clystere,
Puis qu'elle est dans le mesentere,
Mais un malade ainsi purgé,
Est bien-tost aussi soulagé,
Car la Figue en forme d'emplastre
Sur la tumeur acariastre,
Quoy que maligne la guerit:
Arnauld de Villeneufve écrit,
En quelque page, ce me semble,
Qu'on doit cuir, & méler ensemble
Les Figues avec le Pavot:
Dioscoride qui n'est pas sot,
Dit que les Figues bien pilées,
Et feüilles de Pavot mélées,
Tirent, & font sortir dehors
Les os rompus de nostre corps,
Mais je croy qu'il entend peut-estre
La feüille du Pavot champestre,
Qui par son extréme froideur,
En appaise aussi la douleur.

Du mal que causent les Figues.

Chap. LVIII.

Pediculos, veneremque facit, sed cuilibet obstat.

Les Figues souvent sont loüables,
Et quelquefois sont profitables,
Mais quoy qu'elles fassent du bien,
Elles nous nuisent plus que rien,
Produisant des humeurs grossieres,
Qui sont meres, & nourricieres
De ces Animaux blancs & gros,
Qui nous mordent dessus le dos:
Car de ces Figues savoureuses
Sortent des humeurs onctueuses,
Qui n'ont rien en soy de picquant,
De malin, ny de mordicant,
Et qu'on sçait par experience
Avoir rapport à la Semence,
D'où s'engendrent ces Animaux,
Qui nous font souffrir mille maux.
Ce fruit dans nous fait abondance
De bon sang, & bonne Semence,
Et produit aussi tant de vents,
Au moyen de ses excrements,
Qu'il fait souvent dresser la Verge
A la personne la plus vierge,

Voila l'effet des fruits venteux,
Mais celuy-cy rend amoureux,
Et par ses serositez mesme
Fait un chatoüillement extréme,
Outre encore que sa chaleur,
Donne à l'homme tant de vigueur,
Qu'elle luy fait lever la queuë,
Si fort qu'il courroit une lieuë,
Pour arriver au dernier but,
Quand il est une fois en rut,
Cependant selon nostre Ecole,
Lors qu'une teste jeune & folle,
Soit par vents, chaleur, ou prurit,
Exerce souvent le coït,
Encor bien qu'elle en soit moins sage,
Les poux ne luy font point dommage,
Car la nature pousse ailleurs
Ces serositez, & sueurs,
Qui sont tout à fait excellentes
A faire naistre, poux, & lentes,
Et mesme les petits enfans :
Ainsi j'advertis pauvres gens,
De peur d'accroistre la vermine
De leur dos, & de leur cuisine,
Dont ils n'ont que trop desormais,
De ne point manger de ce mets.

Des Nesles, & de leurs qualitez.

CHAP. LIX.

Multiplicant mictum, ventré dantescula strictú,
Mespila dura placent, sed mollia sunt meliora.

La Nesle dans nos corps fait l'urine abondante,
Elle resserre aussi le ventre puissamment:
La dure est un bon mets d'un passable aliment,
Mais alors qu'elle est molle, elle est plus excellente.

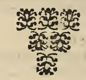
TOy dont les conduits sont ouverts
Pour avaller fruits, & Pois verts,
Friand mangeur de Nesle molle,
Preste l'oreille à nostre Ecolle;
Pour apprendre la qualité
D'un fruit par toy si souhaitté.
La Nesle est, dit-elle, puissante
Pour rendre l'urine abondante,
Mais c'est plustost par accident,
Comme il est assez évident,
Puis qu'au lieu d'estre diuretique,
Elle est d'une vertu stiptique;
Car estant au ventre long-témps,
Elle presse les excrements,
Comme la main fait une éponge,
D'où vient lors que moins l'on y songe

Que l'humeur par canaux certains,
Se porte au Foye, & puis aux Reins,
Et de là coule en la Vessie,
Dont l'urine est si bien grossie,
Qu'il arrive un regorgement,
Qui fait pisser plus largement:
Or que cela se puisse faire,
Je n'y vois pas un grand mystere;
Car lors qu'on pisse bien la nuit,
Selon Hippocrate il s'ensuit,
Que l'on ira moins à la selle,
Cela n'est point chose nouvelle,
Autrefois ce transport s'est fait,
Dans la femme du sieur Bohet,
Que Monsieur Galien, qu'on estime
Homme grand & sçavantissime,
Guarantit d'un flux uterin,
Et comme habile Medecin,
Suivant son Art, & sa doctrine,
Destourna l'humeur par l'urine,
Qui faisoit incessamment flux,
Par le trou de Dame Venus.

De la Nefle dure, & molle, & de ses Noyaux.

La Nefle puissamment resserre,
Fait le ventre dur comme terre,
A raison de la qualité
De son austere siccité,
D'où nostre Ecole ensuitte infere
Que la Nefle dure doit plaire,

Pour arrefter quand il nous duit,
Un flux de ventre qui nous nuit,
Et nous importune à toute heure:
Mais la molle eft beaucoup meilleure,
Elle eft plus abondante en fuc,
On la mange vers la Saint Luc,
Elle reftraint moins que la dure,
Nourrit plus une creature,
Et quand on en ufe au deffert,
Ce fruit eft plus doux que le vert,
Et dans le corps d'un perfonnage,
Fait un peu de bien davantage:
Pourtant il faut mediocrement
Se fervir de cét aliment,
Ainfi que d'une autre femblable,
Qui fera moins recommandable,
A caufe de fa dureté,
Et de fa grande ficcité.
La Nefle, & fes Noyaux en poudre
Peuvent rompre, ou faire diffoudre
La pierre, & le calcul des Reins,
Comme affûrent nos Medecins,
Ce que pourtant je ne croy guere,
A raifon de leur gouft auftere.



Des Pois.

CHAP. LX.

Pisum laudandũ hic decrevimus, ac reprobandũ:
Est inflativum cum pellibus atque nocivum:
Pellibus ablatis sunt bona pisa satis.

IL faut donner loüange aux Pois,
Et les faut blasmer quelquefois,
Car les mangeant sans leur écorce,
Je trouve qu'ils ont plus de force,
Qu'ils sont meilleurs & moins venteux,
Qu'ils ne font point de souffreteux,
Lâchent le ventre davantage,
Et purgent sans faire d'outrage:
Ce que je dis des Pois icy
S'entend des Lentilles aussi,
Des Febves & des Phaseolles,
Mets excellents pour de bons drolles,
Qui ne s'enquestent peu, ny prou,
S'ils mangent du dur, ou du mou:
Mais les Pois avec leur écorce,
Cuits & mangez ont d'autre force:
Car ils constipent le ponant,
Ils remplissent le Corps de vent,
Et font canonner un derriere
D'une assez plaisante maniere:

Maux que la ſeule écorce fait,
Qu'on doit retrancher tout à fait,
Comme méchante particule
Nuiſible à noſtre ventricule,
Ce que les Pois ne cauſent pas
Mangez ſans écorce au repas,
Quoy qu'un eſtomach imbecile
Apeine les tourne en bon chile:
Cependant chacun ſçait aſſez
Qu'encor que les Pois ſoient paſſez
S'ils n'engendrent pas la colique,
Ils font un ſuc mélancolique,
D'où naiſſent ſouvent des tumeurs,
Pleines de mauvaiſes humeurs,
Qui malgré la ſcience humaine
Ne ſe peuvent guerir qu'à peine,
Hippocrate homme de credit
Dans l'un de ſes Livres le dit.

Du boüillon des Pois.

Leur boüillon provoque l'urine,
Et l'on s'en ſert en Medecine
Pour nettoyer veſſie & reins,
Qui de viſcoſitez ſont pleins,
Et déboucher veines, arteres,
Le foye & les autres viſceres;
Mais pour en mieux venir à bout
Le Pois rouge eſt bon deſſus tout,
Puiſque l'on dit qu'il rompt la Pierre,
Que dans ſon corps le rein enſerre,

Encor que Dioſcoride au noir
Attribuë un plus grand pouvoir,
Cuit avec plantes diuretiques
Pour des malades nephretiques :
J'oſe bien dire toutesfois
Qu'on doit uſer peu d'un tel Pois,
Quand aux reins il ſe trouve ulcere,
En ce cas il leur eſt contraire,
Car il les geſne encore plus :
Les Pois excitent à Venus,
Mais cela n'eſt que peu de choſe,
Les vents qu'ils font en ſont la cauſe,
Qu'empeſchent la Sauge, & le Thim,
Qu'on cuit avec pour cette fin.

Des Febves.

Chap. LXI.

Manducare fabam caveas, parit illa Podagram.

LA Febve eſt un certain legume,
Que de manger on a coûtume:
Il eſt de luy-meſme venteux,
Et fait tousjours mal aux gouteux.
En Eſté l'on en mange à force,
L'ayant dépoüillé de l'écorce,
Car un tel mets eſt aſſez doux,
Fricaſſé dans le Beurre roux,
Et vaut mieux que la Febve ſeiche,
Qui dans le corps bien ſouvent peche,

Et ne fait qu'un gros aliment :
La verte eſt d'un temperament
Que j'eſtime froid & humide,
Quoy que cependant Dioſcoride
La mette en un degré meilleur,
Entre le froid & la chaleur,
A quoy conſent Paul Æginette,
Et Galien ce Docte Interprette :
Le Vieillard venerable écrit
Qu'elle reſtraint, enfle & nourrit,
Elle excite Jeune & Vieux drille
A s'accoupler avec la fille,
Car elle a la marque du trou,
Que femme porte on ſçait bien où,
Et meſme ſa forme gentile
Reſſemble à la Verge Virile,
D'où Pythagore à ſes repas
A ce qu'on tient n'en mangeoit pas,
Soit que cét aimable legume,
Soit ſterile comme on preſume,
Ou faſſe donner au milieu,
De belle femme craignant Dieu :
Mais quoy qu'on trouve bien du monde
Qui tienne la Febve infeconde,
Pour tant elle donne vigueur
Aux poulmons auſſi bien qu'au cœur,
Et fait deſcendre en bas la graine
D'où naiſt la Creature humaine :
Mais un certain Autheur écrit
Qu'elle hebete & trouble l'eſprit,

Et met homme & femme en furie,
Pendant le temps qu'elle eſt fleurie,
Quoy qu'il en ſoit certainement
Elle fait réver puiſſamment,
Quand on en mange & qu'on ſe couche
Et qu'on s'endort comme une ſouche.

Des Panets.

CHAP. LXII.

Quod Paſtum tribuat eſt Paſtinaca vocata:
Attamen illa parum nutrit, quia non ſubacuta,
Confortat coïtum, non eſt ad menſtrua muta.

LA Paſtenade ou le Panet
S'appelle ainſi pour ſon effet,
A raiſon qu'à noſtre nature,
On la fait ſervir de paſture,
Cependant ſelon mon adveu,
Je trouve qu'elle nourrit peu,
Dautant qu'elle eſt d'une matiere
Qui de ſoy-meſme eſt trop groſſiere,
Et demeure un peu trop long-temps
Dedans le corps des bonnes gens;
Sans eſtre par aucune voye
Aſſez viſte portée au foye,
Ou bien parce que ſa ſaveur
Ne touche pas aſſez au cœur,

Pour eſtre d'un gouſt inſipide,
D'où pour la rendre plus valide,
Et donner meilleur appetit
Au grand homme, ou bien au petit,
On y meſle un peu de vinaigre
Au jour gras auſſi bien qu'au maigre.
 Les Panets font à la dondon
Sentir les traits de Cupidon,
Ainſi qu'au gaillard qui la baiſe,
D'où vient que tous deux à leur aiſe
Peuvent produire bel & bien
Tous les neuf mois un bon Chreſtien,
Car ils échauffent la caillette
Du garçon & de la fillette,
Et meſme encore ont le pouvoir
De faire plûtoſt concevoir,
Et d'exciter les fleurs aux Dames,
Ainſi que l'amour dans leurs ames:
Ils ſervent en toutes Saiſons
Contre les Serpens & Poiſons,
Font uriner les hydropiques,
Gueriſſent les gens pleuretiques,
Profitent merveilleuſement
Aux Dames en l'enfantement,
Et la ſemence, ou bien la feüille
Qu'à ce ſimple excellent l'on cueïlle,
En miel purge ulceres rongeants,
Qui ſont aux corps des pauvres gens;
Sa graine encore, nous dit Pline,
Deſenfle & fait couler l'urine,

Broyée & beuë avec bon Vin.
De plus ce remede Divin
Sans employer d'autre artifice
Corrige & purge la matrice,
Oste la suffocation,
Ou l'isterique passion,
Il appaise douleur de ventre
Aussi-tost qu'il est dans son centre:
Le mesme Pline encore dit,
Que Dieu chés homme de credit,
Ordonnoit souvent la racine
Meslée avec seiche Farine,
Pour maux de la ratte & des reins
Du foye & des lombes mal sains:
Que pour flux de sang Cleophante
Estimoit qu'elle estoit puissante,
Et que Philistion discret
La faisant cuire avec du laict
De quatre onces de la racine,
Guerissoit l'ardeur de l'urine:
En fin l'on estime en tout temps
Qu'elle appaise le mal de dents:
Voila sa forme & son usage,
Je n'en diray pas davantage.



Des Navets.

CHAP. LXIII.

Rapa juvat ſtomachum, novit producere ventum,
Provocat urinam, præſtatque in dente ruinam,
Si malè cocta datur, tibi torſio ſic generatur.

LE Navet eſt une racine,
Qui nuit beaucoup à la poitrine,
Produit des vents, & fait piſſer
Si fort qu'on ne s'en peut paſſer:
Car c'eſt un mets de bonne grâce,
Quand il eſt cuit avec chair graſſe,
Et je le croy meilleur auſſi
Mangé pour l'eſtomach ainſi,
Il ne fait peine, ny dommage,
Engraiſſe, & nourrit davantage,
Et le corps devient humecté,
Quand du Navet il eſt traitté;
Toutesfois les dents il ruine,
Car aſſurément il les mine,
De meſme qu'un ſimple offenſif
Par ſon ſuc acre, & corroſif,
Ou par la mauvaiſe fumée,
Qui dans l'eſtomach enfermée
S'éleve, & va de temps en temps
Directement frapper les dents:

L'on tient qu'il eſt bon à la veuë,
Qu'il rend plus forte, & plus aiguë,

Du Navet mal cuit.

Si le Navet n'eſt aſſez cuit
Au ventre, à l'eſtomach il nuit,
Il cauſe colique, & tranchée,
Comme reſſent une accouchée
En rempliſſant le corps de vent,
Si bien qu'un derriere ſouvent,
En dépit de toute perſonne,
En ce temps fortement canonne,
Et fait ainſi qu'un maiſtre fou
A tout moment bredi, bredou:
Galien dit que Navets, & Raves,
Les plus venteux ſont les plus braves
Pour donner de certains attraits,
Qui font penſer l'homme au congrez,
Qu'ils ſont pleins de grande excellence
Pour faire beaucoup de ſemence,
Et partant fourniſſent ainſi
Inſtrument & matiere auſſi,
Pour bien ſervir la courtiſane,
Couverte de moire, & de pane,
Mais pour tout dire en bonne foy,
Ne nous donnant rien que je croy
Qu'une nourriture groſſiere,
Ils fourniſſent moins la matiere,
Propre pour ladite action
Que les vents pour l'érection.

Advertiſſement aux Filles, & aux Femmes.

Or le Navet ne nous peut nuire,
Lors que deux fois on le fait cuire,
C'eſt à dire que cuit dans l'eau,
Il nous enfle un peu moins la peau,
S'il boult aprés avec du beurre,
Mais ſe garde encor de ce leurre,
Une Servante d'un Valet,
Qui ſouvent mangera Navet,
De peur qu'à ſadite perſonne,
Il ne faſſe quelque pouponne,
Ou bien quelque petit poupon,
Qui faſſe élargir ſon juppon :
C'eſt pourquoy mes jeunes fillettes,
Prenez bien garde à vos caillettes,
Fuyez garçons mangeants Navets,
Qui pour vous ſeroient tres mauvais,
En faiſant enfler vos perſonnes
Auſſi groſſes comme des tonnes :
Mais vous femmes dont les marys
De l'amour ne ſont point épris,
Et comme de pauvres jeanslognes,
Vont lentement en leurs beſognes,
Donnez leur ſouvent tout exprés,
De cét incomparable mets,
Et dans la plus douce accolade
Danſant l'amoureuſe balade,
Vous chanterez avec ſujet,
Vive l'amour, & le Navet.

Des Herbes en general,

CHAP. LXIV.

Ius olerum, cicerumque bonum, ſubſtantia prava.

LE jus des Pois & des Herbages
Eſt tres-bon à faire potages,
Mais la ſubſtance n'en vaut rien,
Comme l'Ecolle dit fort bien;
Car l'on ſçait que de toutes plantes,
Que l'on croit les plus ſucculentes
Le ſuc eſt moins alimenteux
Qu'il n'eſt pas médicamenteux:
Galien eſt dans cette Sentence,
Et Diphile, comme je penſe,
Ainſi je ne conſeille pas
Qu'on mange d'Herbes au repas,
De crainte qu'il ne s'accumule
Une humeur dans le ventricule,
D'où s'engendrent des maux bien longs,
Qui geſnent les noirs & les blonds,
Mais ſans nous cauſer de dommage
Leur boüillon eſt d'un bon uſage:
Car quoy qu'il nourriſſe tres-peu
Il altere, ou bien purge au lieu
Suivant à ce qu'on le deſtine,
Soit qu'on y mette la Racine,

Écorce, ou feüille, cyme, ou fruit,
Tronc, graine, ou fleur, le tout bien cuit,
Soit à part, ou bien soit enſemble,
Selon ce qu'au Docteur il ſemble,
Tout cecy mis dans un poëſlon
Peut ſervir à faire un boüillon,
Pour nourrir, purger, ou reſtraindre,
Ou bien pour lâcher ſans rien craindre
Quand l'on y met un juſte poids :
Mais l'on mange auſſi quelquefois
Les ſimples crus comme un regalle,
Et parfois encore on les ſalle
Avec la ſaumûre & le ſel,
Et le vinaigre, il n'eſt rien tel
Pour donner appetit aux viandes;
Et les faire trouver friandes :
D'autres qui ſont plus delicats
Mangent ces choſes au repas
Confites avec de bon ſuccre,
Sans ſoûcy de perte, ou de lucre,
Et tout cecy pendant l'Hyver,
Avec bon pain, & bonne chair,
Quoy qu'en la ſaiſon eſtivale
L'on en feroit meilleur regale,
Quand on veut rafraiſchir ſon corps
Par dedans, & non par dehors,
Mais ſouvent comme choſe utile,
L'on en uſe avec beurre, & huile,
Ou de bon Vinaigre au repas,
Ou dedans un boüillon bien gras,

Pour en corriger la malice,
Qui nous porteroit prejudice;
C'est ce qu'on fait de jour en jour
A la Ville, aux Champs, à la Cour.
Enfin l'herbe cruë, ou malcuitte,
Ou qui n'est pas assez confite,
Est mauvaise pour un escot,
Mais elle est bonne cuitte au pot
Avec de la Viande un peu grasse,
Apprestée ainsi je m'en passe.
Je ne traitteray point des Pois,
J'en ay dit assez autrefois,
Quiconque en veut sçavoir l'usage;
Qu'il l'apprenne en une autre page.

Du Sennevé.

CHAP. LXV.

Est modicum granum, calidum, siccumque sinapi
Dat lacrhymas, purgatq; caput, tollitque venenũ.

Le grain de la Moustarde est sec, chaud, & benin.
Il purge le cerveau, fait répandre des larmes,
Et ses grandes vertus sont de tres fortes armes,
Quand l'on en veut user pour chasser le venin.

Vous qui parlez de la Moutarde
Bien souvent sans y prendre garde;
Et sans connoistre ce que c'est,
Venez l'apprendre, s'il vous plaist:

Moustarde faite avec Vinaigre,
Est bonne pour jour gras, & maigre,
Pour apprester des Saupiquets,
Que l'on mange avec quelque mets,
Dont le goust est plus agreable,
Quand l'on prend son repas à table:
Or on la fait de Sennevé,
Petit grain assez éprouvé,
Et connu pour sa petitesse,
Sa chaleur, & sa seicheresse,
Car je croy qu'on n'a guere veu
Rien de plus mince, & plus menu,
Pourtant il échauffe, & desseiche,
Il brûle comme une flamméche.
Et prend bien souvent par le nez;
Les hommes les plus rafinez.
En outre on sçait que la Moutarde,
Encor qu'on s'en donne de garde
Fait couler les larmes des yeux,
Mais aprés on n'en rit que mieux,
Alors que la chose est passée,
La teste n'en est point blessée,
Car ce grain cuit par sa chaleur;
Et fait distiller une humeur
Grossiere, cruë, & phlegmatique,
D'où mon Appollon pronostique,
Que quand l'on en est déchargé
L'on s'en trouve aprés soulagé:
Pourtant il offence la veuë,
Si l'on en prend sans retenuë,

Et par sa force, & sa chaleur
Il luy cause peine, & douleur,
Mesme par son acrimonie,
Il luy fait ulcere, & sanie,
Et par l'humeur épaisse, ou l'eau,
Qu'il fait dégoutter du cerveau,
Il produit sur l'œil une nuë,
Qui l'affoiblit, & diminuë
En debilitant ses esprits,
Qui dans ses humeurs sont compris,
D'où l'on ne voit plus qu'en lanterne,
Non plus ne moins qu'un chat qu'ō berne:
Mais on peut dire cependant
Qu'il sert aux yeux par accident,
Purgeant le cerveau par la bouche,
Et par le nez quand on se mouche
De ce phlegme froid, & visqueux
Qui pourroit distiller sur eux.
Mis sur la partie offensée
Qu'un Scorpion aura blessée,
Avec bon Vinaigre de Vin,
Il attirera le venin,
Et courra le prendre à la piste,
Ce grain pris par dedans resiste
Au mal que font les Champignons,
C'est l'amy des bons Compagnons
Qui rangez à la table ronde,
Font une chere sans seconde.
Ce mesme grain aussi brûlé
Sans qu'avec rien il soit mêlé,

Fait fuïr les Beſtes veneneuſes
Qui ſont à l'homme dangereuſes.
Il chaſſe les ventoſitez
Qui font mille incommoditez,
Et ſert contre la fiévre quarte,
Qu'il peut envoyer à Montmarthe,
Courir la pretantaine ailleurs,
Si venant de groſſes humeurs,
Ou d'une pituite brûlée,
Elle ne peut eſtre ébranlée;
En outre il profite aux goutteux
D'un temperament pituiteux:
Mais l'homme de chaleur extréme
S'en doit abſtenir, quoy qu'il l'ayme,
S'il n'en veut eſtre endommagé
Aprés qu'il en aura mangé.
Dans l'eſtomach il diminuë
Les phlegmes, & les attenuë,
Et meſme je puis aſſûrer
Qu'il ayde encor à digerer,
Toutes les plus groſſieres viandes
Dedans les perſonnes friandes.
On dit qu'il nuit aux amoureux,
Soit qu'il en faſſe des pleureux
Au lieu que leur ratte, & leur foye
Devroient eſtre remplis de joye,
Ou bien ſoit que par ſa chaleur
Au lieu de les mettre en humeur
Il détruiſe en eux l'abondance,
Et la vertu de la ſemence.

Partant pauvres jeunes maris,
N'en mangez point peur du mépris,
Et qu'ainſi vos femmes ſans bornes,
Ne vous faſſent porter les cornes.

Du Fenoüil, & de la Graine d'Anis.

CHAP. LXVI.

Semen Fœniculi pellit ſpiracula culi:
Bis duo dat marathrum, febres fugat atq; venenũ,
Expurgat ſtomachum, lumen quoq; reddit acutũ,
Vrinare facit, ventris flatuſque repellit:
Emendat viſum, ſtomachum confortat aniſum:
Copia dulcoris aniſi ſit melioris.

De la Semence de Fenoüil.

TOy dont le Ventre plein de vent
Ne te geſne que trop ſouvent,
Pour ne pouvoir donner carriere
A tõ miſerable derriere,
Apprens que Graine de Fenoüil
Du Ponant ouvre le verroüil,
Et ſans nulle ceremonie,
Fait peter avec harmonie:
Car eſtant chaude au tiers degré,
Le corps eſt des vents délivré,

Qu'elle chasse par le derriere,
Ou bien consume leur matiere,
Qui provient d'aliments venteux,
Ou des excrements pituiteux,
Ou d'une froide intemperie,
Qui cause cette fascherie,
Ou d'un air souvent avalé,
Qui parmy la viande est mêlé.

Du Fenoüil.

Le Fenoüil a grande puissance,
Pour maux qui sont de consequence,
Il est profitable aux fiévreux,
Qu'il rend plus sains, & vigoureux,
Car il appaise les nausées,
Qui par les fiévres sont causées,
Et mesme esteint l'ardeur du corps,
Qu'on ressent dedans & dehors,
Quand on le boit avec eau fraische,
Pourveu qu'en nous rien ne l'empesche,
Comme une excessive maigreur,
Ce qu'assûre tout bon Autheur :
Un autre aussi nous fait entendre,
Que sa racine sous la cendre,
Cuitte, & mangée avec du Sel,
Et du Vinaigre il n'est rien tel,
Pour guerir promptement les fiévres,
Et les chasser comme des Liévres,
Purgeant l'humeur de qui l'excez
Fait les grands & petits accez,

Le Fenoüil avec sa semence,
Est aussi de grande excellence,
Quand avec bon Vin il est bû,
Pour resister à la vertu
De l'Arsenic, & du Mercure,
Ennemis de nostre nature,
Et ce remede est un thresor
Pour combattre Serpens encor,
Dont il guerit comme on assûre
La plus dangereuse blessûre.
Il purge l'estomach mal sain,
Quand il est dans le corps humain:
L'on estime encor sa semence
Utile aux yeux par excellence,
Pour les rendre plus clair-voyants,
Mesme quand ils sont larmoyants,
Et remplis de phlegme & chassie
La veuë en devient éclaircie,
Et fait que ses esprits impurs
Deviennent beaucoup moins obscurs,
Les Serpens, si nous croyons Pline,
Nous monstrent cette Medecine:
Car ayant passé tout l'Hyver
A dormir sans avoir pris l'air,
Du Fenoüil ils frottent leur veuë
Pour se la rendre plus aiguë,
Qu'ils ne l'avoient sous leurs cailloux,
Ou quand ils estoient dans leurs trous:
Et si foy nous fait Democrite,
Ainsi qu'Avicenne le cite,

Ils en mangent au renouveau,
Pour dépoüiller leur vieille peau,
Et pour en prendre une nouvelle :
Leur veuë en est aussi plus belle,
Ce qui fait voir aux curieux,
Que le Fenoüil est bon aux yeux :
Il est utile à la poitrine,
Provoque les mois, & l'urine,
Guerit un corps remply de vent,
Ainsi que j'ay dit cy-devant,
Et fait le laict, & la semence,
Quand on en mange en abondance,
D'où les femmes graces adieu,
Ne profitent pas pour un peu :
Le jus entonné dans l'oreille,
Fait mourir les vers à merveille,
Et contre morsûre de Chien,
Sa Racine avec miel fait bien.

De la Semence d'Anis.

La Graine d'Anis sur la veuë
La soulage comme eau de ruë,
Pline dit aussi quand l'on prend
Les Racines, & le Saffran
En Vin, auparavant pilées,
Que ces trois choses bien mélées,
Arrestent fluxions des yeux,
Et guerissent les chassieux,
Par leur vertu calefactive,
Et leur force deficcative.

L'Anis conforte l'estomach,
Aussi bien que le Cotignac,
Consume l'humeur pituiteuse,
Qui dedans nos corps est venteuse,
Et pousse aussi dehors les vents,
Qui gesnent lé ventre au dedans,
Cette semence chaude incise,
Seiche, attenuë, & subtilise,
Ouvre, & fait couler les humeurs,
Et chasse les grosses vapeurs,
La Nature ainsi déchargée,
La veuë en devient soulagée,
Et s'en porte infiniment mieux:
Car ces humeurs nuisent aux yeux,
Envoyant à nostre cervelle
Une vapeur froide, & rebelle,
D'où les esprits sont accablez,
Et les yeux aprés sont troublez,
Si bien que par ce mal la veuë
En peu de temps se diminuë.

De l'Anis nouveau.

L'Anis nouveau de bonne odeur,
Gros, plein, & doux est le meilleur,
La Dragée en est excellente,
C'est elle que sur tout l'on vante,
Pour guerir le mal intestin,
De l'estomach, & l'intestin,
Chassant la colique venteuse,
Qui vient de l'humeur pituiteuse.

L'Anis fait pisser aisement,
L'odeur ayde à l'enfantement,
Dissipe l'eau des Hydropiques,
Soulage les Epileptiques,
Resiste au venin des Serpens,
Et le chasse du corps des gens,
Fait que l'on a meilleure haleine,
Et que l'on respire sans peine :
Ce remede aussi n'est pas laid,
Pour bien faire venir du Laict,
Il provoque au jeu de cythere,
Le galand avec la commere,
Et fait naistre poupon joly
Dans ventre doüillet & poly,
Il est utile aux phlegmatiques,
Et bon pour les disenteriques,
Arreste cours de ventre aussi,
Qui donne beaucoup de soucy,
Et les fleurs blanches d'une femme,
Qui souvent s'afflige, & se pâme :
Il soulage les gens lassez,
Qui sont du chemin oppressez,
Cuit il profite aux asthmatiques,
Il sert aux maux froids hepatiques,
Débouche foye, & ratte, & reins,
Matrice, & boyaux d'humeurs pleins,
Et chasse la fiévre envieillie,
Qui se fait de mélancholie :
Il empesche encor de réver,
Il est aysé de l'éprouver

En le mettant deſſous la teſte:
Enfin, on dit quand on l'appreſte,
Et qu'on le boit avec Caſtor,
Le Miel, & le Vinaigre encor,
Qu'il délivre du mal de mere:
C'eſt pourquoy ma chere commere,
Uſez-en en toute ſaiſon,
Contre une telle paſmoiſon,
Si vous voulez de voſtre peine
Recevoir gueriſon certaine,
Et vous n'aurez point de regret
D'avoir pratiqué ce ſecret.

De l'Aneth, & du Coriandre.

CHAP. LXVII.

Anethum ventos prohibet, minuitque tumores;
Ventres repletos pravis facit eſſe minores,
Confortat ſtomachum, ventũ removet Coriandrũ.

L'Aneth chaſſe les vents badins,
Qui murmurent dans les boudins,
Et cauſent de rudes tranchées:
Ses Cymes eſtant bien ſeichées
Sont auſſi d'un puiſſant effet,
Pour bien faire venir du laict
Dans les mammelles les plus plattes
Des Dames les plus delicattes:

Il retient le vomiſſement,
Le flux de ventre meſmement,
Abbaiſſe les tumeurs du ventre,
Fait uriner comme le diantre,
Et ſortir toutes les humeurs,
Qui dans le corps font des tumeurs:
Mais on tient qu'il nuit à la veuë,
Et que ſa decoction beuë,
Deſſeiche la ſemence un peu:
Cependant il excite au jeu,
Qui fait que de toute ſon ame,
La femme avec l'homme ſe pâme,
Un grand Bothaniſte le dit,
Et le met encore en credit,
Pour appaiſer le mal de mere:
L'Aneth cuit en huille digere,
Et fait meurir une tumeur,
Il eſt bon contre la douleur,
Il a la vertu de reſoudre,
Et quand il eſt reduit en poudre,
L'on en fait certain oignement,
Qui n'eſt pas tant mauvais vrayment,
Pour guerir le mal du prepuce,
Qui picque plus fort qu'une puce,
Et dont devant huit jours precis,
L'on eſt bien ſouvent circoncis:
Sa cendre releve la luette,
Luy donne gueriſon parfaitte,
Et ſa graine en petit pacquet
Fait auſſi paſſer le hocquet.

Du Coriandre.

Pour bien digerer il faut prendre
De la ſemence de Coriandre,
Elle rend l'eſtomach plus ſain,
Chaſſe les vers d'un meſme train,
Et dans le corps retient la viande,
Qui ſe cuit mieux, & qui s'amende :
Cette Graine diſſipe auſſi
Les vents qui font peine & ſoucy :
La plante eſt d'une odeur mauvaiſe,
Car elle ſent fort la Punaiſe,
Sa Graine a meilleure ſenteur,
Donne à la bouche bonne odeur,
Et ſouvent avec ſa dragée,
Pour cét effet eſt mélangée ;
L'on tient qu'elle rend plus paillards
Les jeunes gens, & les vieillards,
Qu'elle excite auſſi la folie,
Et rend la perſonne affoiblie,
Qui l'oblige à la fin, dit-on,
De faire gille chez Pluton.



Des Violettes.

Chap. LXVIII.

Crapula difcutitur capitis dolor, atque gravedo
Purpuream dicunt violam curare caducos.

Jeunes fillettes, petits gars,
Qui cherchez Violiers de Mars,
Ou pour mieux dire Violettes,
Pour méler à d'autres fleurettes,
Et faire de charmants bouquets,
Approchez vous jeunes benefts,
Accourez vifte à ma perfonne,
Je les diftribuë, & les donne,
Mais arriere petits marmots,
Ce n'eft point pour vous ce propos,
Je le garde par fainte Barbe,
Pour un homme fait portant barbe,
Qui fans s'amufer aux couleurs,
Connoift les excellentes fleurs.
Je dis donc que la Violette
Eft une agreable fleurette,
Qui vient la premiere au Printemps,
Annoncer à tous le beau temps,
Et dire voicy l'arrivée
De l'amour qui fait fa corvée,
Des ris, des jeux, & du Soleil,
Qui nous caufe un bien fans pareil;

Partant voyons cette fleurette
Et quelle est sa force secrette.

Recepte pour empescher de s'enyvrer.

La Violette nuit au jus
De nostre bon Pere Bacchus,
Et je soustiens dedans ce Livre,
Qu'elle empesche qu'on ne s'enyvre,
Et qu'elle apporte un secours prompt,
Quand on l'applique sur le front,
Ou bien qu'on la tient toute preste
Pour la mettre dessus la teste,
Car son agreable fraischeur
Modere la grande chaleur,
Soit en repoussant les fumées,
Qui sont au dedans enfermées,
Qu'elle fait retourner en bas,
Quoy qu'elle soient en un amas,
Ou bien soit qu'en laschant le ventre,
La bile sorte de son centre,
Et qu'elle chasse ainsi le fleau,
Qui peut affliger le cerveau,
Et causer une peine amere
A la pie & la dure mere.

Recepte pour se desenyvrer.

L'on estime encore l'odeur
De cette incomparable fleur,
Pour guerir la douleur de teste
D'un homme yvre plus qu'une beste;

Car il ſent que ſa peſanteur
Se diſſipe par cette odeur,
Qui le réjoüit, & le flatte
D'une maniere delicatte.

Remede contre le mal caduc.

La Violette avec ſon ſuc,
Guerit auſſi du mal caduc,
Par ſon odeur aſſez doucette
Qui ſe trouve en cette fleurette,
Auſſi bien que dedans ſon eau,
Bonne à conforter le cerveau,
Ou par une vertu ſecrette,
Qui fait pluſtoſt battre retraitte
A cette humeur, ou mauvais ſuc,
Qui nous cauſe le mal caduc,
D'où vient qu'un mal-heureux malade
En reçoit une moindre aubade,
Puiſque le mal en dure moins,
Comme aſſûrent quelques témoins,
Et qui meſme jurent enſuitte,
Qu'il ne revient jamais ſi viſte,
Mais pour l'entiere gueriſon,
Je ne la croy point tout de bon,
Cette maladie eſt trop grande,
Il faut qu'un Medecin s'y rende,
Si ce n'eſt aux petits enfans,
Juſqu'à l'âge de vingt-cinq ans,
Qu'on peut guerir par ce remede,
A qui ce mal violent cede.

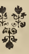
Des Fleurs du Sureau.

CHAP. LXIX.

Sambuci flores, ſambuco ſunt meliores,
Nam ſambucus olet, flos redolere ſolet.

LEs Fleurs que l'on cüeille au Sureau,
Et qu'on garde dans un vaiſſeau,
Valent mieux que le Sureau meſme,
Pour Julep, & pour Apozéme,
Car cét Arbre au prix de ſa Fleur,
Eſt d'une fort mauvaiſe odeur,
Son fruit; ſa graine, & ſon écorce,
Feüilles, & gomme ont quelque force,
Ainſi que ſes premiers boutons,
Que l'on eſtime encore bons,
Mais cependant ſa Fleur qu'on mange,
Merite avoir plus de loüange.
L'écorce interne, ou du milieu,
N'a pas de vertu pour un peu,
Pour chaſſer les eaux hors du ventre,
Et la pituite de ſon centre,
L'on tient encor que ſon bourgeon
Pour ce meſme effet eſt tres bon,
Sa graine eſt de vertu pareille,
Mais ſa gomme ſeiche à merveille,
Sa Fleur fricaſſée avec Oeufs,
Eſt, dit-on, d'un gouſt merveilleux,

La mesme à l'odorat est bonne
De toute sorte de personne,
Réjoüit le cerveau, le cœur
Par son incomparable odeur,
Sa Feüille secourt l'hydropique
D'une maniere specifique,
Son fruit fait noircir les cheveux,
Et contre Animaux veneneux,
L'on estime que sa racine
Est une forte Medecine,
Jus d'Hyebles qu'on boit avec Vin,
Pousse la pierre hors du rein;
Et fait plusieurs belles Histoires,
Entre autres guerit genitoires,
De ces bons saints un peu resveurs;
Qui courent autre part qu'ailleurs,
Enfin le parfum de la feüille,
Qu'à l'hyeble, ou qu'au Sureau l'on cüeille
A l'endroit où vous sçavez bien,
Sert à la femme plus que rien,
Pour oster le mal de matrice,
Et pour en chasser la malice,
Adieu sexe que je cheris,
Ce remede est à petit prix,
Il guerira vostre nature,
Et sur tout la rendra plus pure.



Du Saffran.

CHAP. LXX.

Confortare crocus dicatur lætificando
Artus defectos reficitque, hepar reparatque.

Le Saffran fortifie & donne de la joye
Et restablit le corps en reparant le foye.

LE Saffran réjoüit le cœur
Et luy donne de la vigueur,
Par une puissance excellente
Qu'on trouve en la fleur de la plante,
De qui le chaud est moderé
Seulement au second degré,
Et dont l'odeur assez aimable
N'est point au nez desagreable,
Pour aider les esprits vitaux,
Naturels & les animaux,
Car son odeur, nous dit Plutarque,
Autheur tres-digne de remarque,
Provoque un sommeil assez doux
Aux yvrognes qui sont trop saouls,
Et l'on sçait que dans la Pologne
Où l'on fait le mestier d'yvrogne
Et les autres Païs voisins,
Où l'on vuide les pots tous pleins
On le mesle parmy la viande,
Non pour la rendre plus friande,

Mais afin que le Vin des pots
Enyvre moins Meſſieurs les ſots :
Pourtant je ſuis ſeur d'une choſe
Qu'ils en prennent petite doſe,
Car le trop eſt un rude fleau
Pour abbattre cœur & cerveau,
Et meſme un peu plus d'une drachme,
Bleſſe le cœur & le diaphragme
Et quand on en prend juſqu'a trois
Il ne fait mourir qu'une fois,
A moins que l'on ne reſſuſcite,
Et que l'on recommence enſuitte;
Mais l'on adjouſte qu'il eſt bon
Aux incommodez du poulmon,
Il leur donne meilleure haleine
Et les fait reſpirer ſans peine,
Cependant il bleſſe les yeux,
Il rend l'homme luxurieux,
Il l'oblige d'eſtre un bon maſle
D'une couleur & jaune & paſle,
Facilite la coction
Aide à la diſtribution,
Et dompte l'humeur ſuperfluë
Qu'il deſſeiche & qu'il évacuë :
Le Saffran par ſes facultez
Aide aux membres debilitez,
Les fortifie & les ſoulage
Et donne un merveilleux courage,
Répare le foye & le met
Dedans un eſtat plus parfait,

Soit que ſa vertu deſopile,
Ou qu'elle cuiſe mieux le chile,
Dont le ſuſdit foye à ſon rang,
En fait aprés un meilleur ſang,
Car du bon ſang choſe aſſûrée
Noſtre nature ſe recrée,
D'où vient en ſuitte la vigueur,
Du cerveau, du foye & du cœur,
Il provoque mois ordinaires,
De plus il ſoulage les meres,
Aux douleurs de l'enfantement:
C'eſt encor un medicament,
Qui profite à gens phlegmatiques,
Donne ſecours aux lethargiques,
Et fait tant de plaiſir aux yeux,
Qu'aprés on en void beaucoup mieux,
Car cette fleur eſtant battuë,
Avec blanc d'œuf ſert à la veuë,
Dont elle chaſſe la rougeur,
Et meſme appaiſe la douleur.

De la Bugloze.

CHAP. LXXI.

Vinum potatum quoſit macerata Bugloſſa,
Mærorem cerebri dicunt auferre periti,
Fertur convivas decoctio reddere lætos.

Jean de Milan dit que le Vin
Fait avec Bugloze eſt divin,

Pour chasser la mélancholie,
Dont une cervelle est remplie,
Et réjouyr les bons beuveurs,
Et les plus estranges réveurs :
Ce simple est si bon pour la ratte
Qu'il la chatoüille, & qu'il la flatte,
Et corrobore fortement
Malgré son plus rude tourment,
Par une vertu manifeste,
Sans que jamais il la moleste;
Au contraire par sa vigueur
Il donne de la joye au cœur,
Et d'une façon magnifique
Dompte le suc mélancholique,
Et s'en rend le Maistre si bien
Que dans nous il ne peut plus rien:
Car il l'incise, & le nettoye,
D'où le cœur reçoit de la joye,
Qu'augmente encore le bon vin
Joint à ce simple tout divin.
Il est utile en Medecine
Pour faire mieux couler l'urine,
Appaiser la soif d'un garçon,
Qui s'en sert de bonne façon,
Et pour faire aller à la selle
Roturier, hobereau, donzelle :
En outre le sçavant Galien
Contre la toux l'estime bien,
S'il est cuit avec eau miellée,
Qui pour ce mal est signalée,

Et Dioſcoride n'a pas teu
Que ſon jus a telle vertu,
Qu'il chaſſe des fiévres diverſes,
Soit qu'elles ſoient quartes, ou tierces :
Enfin, dit un autre Docteur,
Grand Bothanique & bon Autheur,
La tige ſoit cruë, ou bien cuitte
Peut mettre maux de foye en fuitte :
Je ne ſçay point d'autres vertus
Qu'un autre t'en apprenne plus.

De la Bourroche.

CHAP. LXXII.

Dicit Borrago, gaudia ſemper ago :
Cardiacos aufert, Borrago gaudia confert.

LA Bourroche eſt de bonne humeur ;
Et dis-je réjoüys le cœur
Des plus triſtes & des plus mornes,
Soit qu'ils portent, ou non des cornes ;
Ainſi miſerables cornards,
Pour devenir plus goguenards,
Et plus joyeux malgré vos femmes,
Qui vous feroient damner vos ames,
En vous plantant cornes au front,
Uſez de ce remede prompt ;
Et vous autres mélancholiques,
Qui paroiſſez ſi lunatiques

Qu'en vous voyant on vous croit tous,
De veritables loups-Garous,
Qui sont tellement taciturnes
Qu'ils n'aiment que les lieux nocturnes;
Croyez moy d'ores-en-avant
Mangez la Bourroche souvent,
Et vous servez de l'Hellebore,
Mais prenez de bon Vin encore:
Car la Bourroche avec le Vin
A quelque chose de divin,
Pour épanoüir ratte & foye,
Remplir un cœur triste de joye,
Et rendre gay comme Perop
L'homme qui boit de ce Syrop.
Elle guerit mieux que l'Hyssope
Les maux de cœur & la Syncope:
Qui viennent d'extréme langueur,
De mélancholie & rigueur.
Je n'en diray pas davantage,
Mais pour mieux sçavoir son usage,
Ly le Chapitre precedent,
Car je dis en homme prudent
Que la Bourroche & la Bugloze,
Sont à peu prés la mesme chose,
Quant à la force & les vertus,
Qu'icy je ne repete plus
Pour mettre fin à ce Chapitre,
Et commencer un autre Titre.

Des Choux.

CHAP. LXXIII.

Ius caulis ſolvit, cujus ſubſtantia ſtringit:
Vtraque quando datur venter laxare paratur.

PUiſque nous parlons entre nous
De manger ſouvent de bons Choux,
Ma Muſe à preſent ſe propoſe
De t'en apprendre quelque choſe,
Car la matiere le vaut bien,
Et puis c'eſt un digne entretien,
Qui ne doit pas ſembler eſtrange
De ſçavoir ſi ce que l'on mange
Eſt aſtringent, ou laxatif,
Humectant, ou deſſiccatif:
Pour donc raiſonner en docte homme,
Et non en beſte à porter ſomme,
Je dis ſuivant ce qu'on en lit,
Qu'un boüillon aux Choux amollit,
Soit que ſon jus purge luy-meſme,
Ou qu'une acrimonie extréme
Nettoye & chaſſe de nos corps,
Les méchantes humeurs dehors
Par la vertu de leur ſel nitre,
Que le Medecin comme Arbitre
Doit choiſir, ou ne choiſir point,
Selon ce qu'il juge eſtre à point:

Car le nitre quand on les cüeille
Tenant peu dans tronc & dans feüille,
Les peut quitter dans le poëslon
Aisement au premier boüillon ;
S'ils boüillent aussi davantage
Ce boüillon mesme aura l'usage,
Non d'amollir & de lascher,
Mais de restraindre & desseicher,
Dautant que pour lors il arrive
Que cette vertu purgative
S'exhale par la coction,
Et la grande ébullition,
Et ne laisse qu'une matiere
D'une substance assez grossiere,
Utile à restraindre par bas
Un garçon qui fait trop son cas,
Alors que selon la coustume
Il boit ce boüillon, ou le hume :
La mesme chose arrive aussi
Dans les bettes cuittes ainsi,
Et presque dans toute autre chose,
Qui purge par la mesme cause,
Ce qu'au goust l'on peut bien juger,
Lors qu'on en desire manger :
Car la substance savoureuse
Est acre, ou salée, ou nitreuse,
Qui eut amollir & lascher,
Et par son gros suc desseicher :
L'on void le mesme en la Lentille,
Qui restraint soit garçon, soit fille,

Et

Et pourtant sa decoction
Est sans aucune astriction ;
L'huistre fait la pareille chose,
En mangeant une juste dose,
Sont suc salé tiré dehors,
Puis avalé lasche le corps,
Et fait qu'un sain, ou qu'un malade
Bat plus gaillardement l'estrade,
Sa chair cependant, dit Arnauld,
Restraint le ventre comme il faut,
C'est dequoy ma Muse ne donne,
Et ne rend raison à personne.
Mais pour revenir à nos Choux
Nous sommes d'accord entre nous
Que leur substance est fort contraire
A ce que le boüillon opere :
Cependant nos Salernitains
Qui sont de sçavants Ecrivains,
Disent que l'un & l'autre ensemble
A la puissance, ce leur semble,
De déboucher un constipé
Sur la garderobe campé :
Car ne faisant aucun divorce,
Et conservant toute leur force,
Je croy qu'ils peuvent aisement
Chasser & purger l'excrement,
Par qui la personne est bouchée,
Mais non pas sans vent, ny tranchée,
Jusqu'à tant que par leur vertu
Ils ayent débouché le cu,

Et qu'enfin aprés le malade
Soit quitte d'une telle aubade.
Or un ſecret commun à tous,
Eſt qu'on aſſûre que les Choux
Gueriſſent l'homme s'il eſt yvre,
Le grand Ariſtote en ſon livre
En donne une belle raiſon,
Mais elle n'eſt pas de ſaiſon ;
Voy dans la Section troiſiéme
De ſon Probléme dix-ſeptiéme,
Que je ne te puis dire en vers
Sans avoir l'eſprit à l'envers :
Galien dans ſon Livre témoigne
Qu'ils ſont excellents à l'yvroigne,
S'ils ſont en forme de bandeau
Appliquez deſſus le cerveau :
Cependant les Choux que l'on mange,
Nous font ſouvent un mal eſtrange,
Ils engendrent un ſuc mauvais,
Mélancholique, noir, épais,
Aux yeux ils ſont encor nuiſibles,
Et la nuit par ſonges terribles,
Ils geſnent ſi bien un dormeur,
Qu'en ſe réveillant il a peur :
Mais cuits avec beaucoup de viande,
Qui ſoit excellente & friande
Ie tiens qu'ils deviennent meilleurs,
Pour engendrer bonnes humeurs :
Ils ſervent aux diſenteriques,
Et contre gouttes ſciatiques ;

Leur fleur est contraire au poulmon,
Et cependant leur jus est bon
Avec orge pour les ulceres,
Et les morsûres de Viperes :
Avec miel il aide à la voix,
Provoque l'urine & les mois,
Et fait encor d'autres merveilles
Que l'on estime sans pareilles,
Mais qu'à present je ne dis point,
Pour entreprendre un autre point.

De la Bete.

CHAP. LXXIV.

Sicla parum nutrit, ventrem constipat & urget.

LA Bete rouge nourrit peu,
Soit cruë, ou cuitte sur le feu,
Mais je croy que la Bete blanche
Est plus nourrissante, & plus franche,
Elle est chaude, & seiche à mon gré
A peu prés au premier degré,
Cuitte elle restraint le derriere,
Quand on la mange toute entiere,
Sans boire sa decoction,
Mais elle est sans astriction,
Et tient tousjours le ventre libre,
Dont elle lâche le calibre,

Si le ruſtique, & hobereau,
La mangent avecque ſon eau,
Je penſe que c'eſt la doctrine
De l'Ecole Salernitine,
Cette Plante ſoir, & matin,
Sans Poivre, Moutarde, & ſans Vin,
Quoy que cuitte ſemble inſipide
A la perſonne plus avide,
Elle engendre des vents au corps,
Et ſort au plus viſte dehors.
Cornarius qui point ne flatte,
Dit qu'elle bouche, Foye, & Ratte,
Mais cependant, ſelon Galien,
A tous les deux elle fait bien,
Car il veut que le monde croye
Qu'elle débouche, Ratte, & Foye;
La Bete eſt d'un effet divin,
Pour redonner le gouſt au Vin,
De qui les Choux par leur puiſſance
Auront corrompu l'excellence,
Et les Choux de meſme façon,
Reſtabliront cette boiſſon,
Que la Bete aura corrompuë:
Le jus de cette plante cruë
Avec miel purge le cerveau,
Par la bouche, ou par le nazeau,
Elle ſert contre la gratelle,
La brûlûre, & l'ereſipelle,
Ulcere, & mules des talons,
Et d'autres maux qui ſont felons,

Par sa decoction l'on chasse
Les lendes, les poux, & la crasse:
Elle fait pisser en Jument,
C'est à dire un peu largement,
Et son jus sert en Medecine,
S'il est tiré de la racine,
Contre picqueures de Serpents,
Appaise la douleur des dents,
Et le suc de la blanche encore,
Sert pour addoucir l'epiphore
A ceux qui s'en frottent le front,
Comme d'un remede tres prompt:
Voila les vertus de la Bete,
Dont l'on peut user en recette.

Des Epinards.

CHAP. LXXV.

De cholera læso spinachia convenit ori,
Et stomachis calidis hujus valet esus amari.

MAnger Epinards est utile
A la bouche pleine de bile,
Qui luy donne un goust plus amer,
Et plus mauvais que l'eau de Mer,
C'est encor une plante chere,
Pour guerir la trachée artere,

Et j'estime que son boüillon
Avec beurre dans un poëslon,
Addoucit aspretez de gorge,
Mieux que ne fait pas de l'eau d'orge.
Elle est bonne à l'estomach chaud,
Qui n'appete pas comme il faut,
Pour estre trop chargé de bile,
Je la crois aussi plus utile,
Que l'arroche pour cét effet:
Car les Epinards à souhait,
Ont quelque chose moins humide,
Cependant par leur jus liquide,
Ils excitent dans nous des vents,
Et provoquent vomissements:
L'on en mange encor en Caresme
Avec delicatesse extréme,
Fricassez avec beurre, & sel,
Ils passent pour un mets tel quel:
La graine en pointe se termine,
En forme à peu prés d'une Epine,
D'où ce simple de toutes parts,
A receu le nom d'Epinards:
Mais pour estre venu d'Espagne,
Et non du Païs de Cocagne,
L'Arabe l'appelle Hispanach,
Qui nuit bien au froid estomach,
Quoy que bon au chaud, dit l'Ecole,
Je finis par cette parole.

Des Oignons.

Chap. LXXVI.

De Cœpis medici non consentire videntur,
Fellitis non esse bonas, ait esse Galenus,
Phlegmaticis verò multùm putat esse salubres.
Non modicum sanas, Asclepius asserit illas,
Præsertim stomacho, pulchrumque creare colorē,
Contritis cœpis loca denudata capillis,
Sæpè fricans capitis poteris reparare decorem.

Les Medecins ne sont d'accort,
Et mesme entr'eux disputent fort
De l'Oignon, & de sa nature,
L'on en trouve quelqu'un qui jure
Qu'aux phlegmatiques il est bon,
L'autre assûre hautement que non.
Galien dans son Livre deuxiéme,
Chapitre soixante & onziéme,
Des Facultez des aliments,
Nous donne pour enseignemens,
Qu'il est utile aux phlegmatiques,
Et tient qu'il nuit aux choleriques,
Par son excessive chaleur,
Dont il échauffe toute humeur,
Mais sur tout l'humeur bilieuse,
Qui souvent devient dangereuse,

Et mesme s'accroist tout de bon,
Alors qu'on mange trop d'Oignon,
Dont aprés dans nos corps s'allume
Un feu qui devore, & consume.
L'Oignon profite aux pituiteux,
Leur donne un cœur plus vigoureux,
Car il incise la pituite,
La desseiche, & la rend plus cuitte,
Dont il arrive que leurs corps,
Consequemment en sont plus forts :
Ce mets, selon Asclepiade
N'est pas mauvais pour un malade,
Qui n'a jamais bonne couleur,
Il luy redonne un teint meilleur,
En chassant l'humeur pituiteuse,
Qui dans son corps est si fâcheuse
Qu'elle le rend aussi deffait
Qu'un constipé sur un retrait,
Cette raison est assez claire :
Qu'un pituiteux donc pour bien faire,
De qui l'estomach n'est pas bon
Pour sa santé mange l'Oignon,
Et de peur que mal ne s'ensuive,
Qu'il le mette en l'huille d'Olive,
Pourveu que devant il soit cuit,
Car ainsi jamais il ne nuit
A l'estomach plein de pituite,
Que sa chaleur seiche au plus vite.

Recepte pour faire croiſtre les Cheveux.

Le jus d'Oignon eſt excellent
Pour faire croiſtre le poil lent,
Si ſouvent on frotte la teſte,
Ou d'autres lieux il ne m'enqueſte,
Où ne viennent poils, ny Cheveux,
Car au lieu d'un il en vient deux,
Par la puiſſance nompareille,
De ce jus là qui fait merveille,
Il débouche pores, & trous,
Et par là les fait ſortir tous,
En digerant l'humeur groſſiere,
Ou chaſſant hors cette matiere,
Qui bouche tous les trous ſi bien
Qu'il n'y croiſt poils, Cheveux; ny rien,
Puis d'une façon non commune,
Aprés il en ſubſtituë une:
C'eſt pourquoy Meſſieurs les pelez
Se ſerviront d'Oignons pilez,
Dont ils ſe frotteront la hure
Pour recouvrer leur chevelûre,
Qui leur pourra commodement
Servir en tout temps d'ornement,
Puis que Quint Serene la nomme
L'honneur de la teſte de l'homme.

Au reſte je dis que l'Oignon
Nous échauffe bien le roignon,

Engendre beaucoup de ſemence,
Fait uriner en abondance,
Et donne appetit de manger,
Quand on n'y voudroit pas ſonger,
Mais l'excez cauſe mal de teſte,
Depuis le bas juſques au faiſte,
Qui ſouvent fait garder le lict,
Il altere, oſte l'appetit,
Excite rougeur au viſage,
Rend un homme plus fou que ſage,
Et fait diſtiller du cerveau
Dans la bouche quantité d'eau :
Pourtant il eſt bon à la veuë,
Meſme avec Miel, Vinaigre, & Ruë,
L'on tient qu'il peut faire du bien
Contre les morſûres de Chien,
Qui veut en ſçavoir davantage,
Qu'il mette l'Oignon en uſage.

Des Porreaux.

Chap. LXXVII.

Reddit fœcundas manſum perſæpè puellas
Manantemque poteſt naris retinere cruorem
Vngas ſi nares intus medicamine tali.

JEunes femmes, brunes, & blondes,
Qui deſirez eſtre fecondes,

Et d'avoir enfans tendrelets ;
Venez à moy j'ay des secrets
Pour vous rendre de bons services
En vous faisant meres nourrices,
Et selon vos charmans desirs
Exciter vos plus doux plaisirs.
Beau sexe dressez donc l'oreille
Pour entendre cette merveille,
Et ce miracle doux & beau,
Ah ! mes Dames, c'est le Porreau,
Dont la queuë est tousjours si verte
Qu'il fait plus de bien que de perte,
Quand une femme s'en sert bien
Pour l'usage venerien,
Suivant l'advis, & l'ordonnance
Du Medecin qui le dispense,
Car il donne un desir pressant
De faire ce crime innocent,
Sans qui la nature feconde
Ne pourroit pas peupler le Monde.
Item, par la mesme vertu
Le froid encor est abbatu,
Qui de la fille, ou la nourrice
Est incommode à la matrice,
Dont ce simple échauffe le corps,
Pousse l'humeur froide dehors,
Le fortifie & le dilatte,
L'amollit, fomente, & le flatte,
Et débouche l'obstruction
Qui nuit à la conception,

Soit qu'une joyeuſe commere
L'applique en forme de peſſaire,
Ou bien s'en ſerve par dehors
A fomenter ce petit corps.
Ainſi ſuivant la medecine
Dans le Vinaigre, &.l'eau Marine,
Les cheveux du Porreau bien cuits,
Peuvent amollir les conduits,
Et les lieux durs de la matrice,
Tant hors que dans ſon orifice,
Et la rendre plus propre aprés
A concevoir par le congrés;
Cependant le Porreau qu'on mange
A plus d'effet, car il la change,
Et rend plus habile dix fois
A porter un fruit de neuf mois,
Il fait encor à la nourrice
Un aſſez notable ſervice,
Car elle abonde plus en laict,
Meſme ſon jus a tant d'effet,
Qu'eſtant pris avec laict de femmes;
Il eſt medicinal aux Dames
Pour arreſter l'écoulement
Qui provient de l'avortement:
Partant beau ſexe que j'adore
Du Ponant juſques à l'Aurore
Pour voir pluſtoſt vos ventres ronds;
Et remplis de charmants poupons,
Ou bien d'agreables pouponnes,
Qui réjoüiſſent vos perſonnes,

Mangez en tout temps le Porreau
Pour faire un fruit doux, & nouveau,
Et conſerver la petite oye,
Mais quant à vous filles de joye,
Vous qui n'aimez en verité
Nullement la fecondité,
Et qui vivez dedans ce Monde
D'une maniere vagabonde,
Ne vous ſervez point de ce mets,
Si vous ne voulez deſormais
Peupler en temps, & lieu la terre
D'un fruit de paix, & non de guerre.

Recepte pour arreſter le Sang.

Ce ſimple eſt un medicament
Qui peut arreſter puiſſamment
Le Sang qui coule des Narines,
Et diſtille ſur les babines,
Quand on le pile un peu de temps
Avec le Vinaigre & l'Encens,
Ou bien afin que je ne mente
Avecque Manne Galle, ou Menthe,
Et puis mis dans le nez aprés :
Item, on le prepare exprés
Avec Encens, ou Noix de Galle,
Que deſſus le corps on eſtalle,
Soit ſur la poitrine, ou le flanc,
Pour le vomiſſement de Sang,
Car le Porreau comme je penſe
Peut un peu reſſerrer la panſe,

Pourtant je croy qu'il fait pisser,
Mais ce n'est pas sans offenser
Vessie & Reins, car il ulcere
Et cause une douleur amere :
Avec Orge il fait bonne voix,
Cuit seul il provoque les mois,
Et fait d'autres plaisirs encore
Au malade qui le devore.

Du Seseli de Montagne.

CHAP. LXXVIII.

Siler montanum non sit tibi sumere vanum,
Dat lumen clarum quamvis gustu sit amarum,
Lumbricosque necat, digestivamque reportat.

Siler, autrement Seseli
A souvent nostre œil embelly,
Car il est utile à la veuë
Comme est le fenoüil & la ruë,
Quand l'on prend sa decoction,
Ce n'est point superstition,
Cette plante est tres-salutaire
Encore qu'elle soit amere,
Elle est chaude, & croy tout de bon
Que c'est le Siler de Dodon,
Non le Seseli de Marseille,
Comme de croire on me conseille:
Elle incise la grosse humeur
Qui dans l'estomach fait douleur,

Et cuit si bien qu'elle l'amende,
Elle aide à digerer la viande,
La plus grossiere du repas,
Fait pisser gros comme le bras,
Et provoque les ordinaires
Aux jeunes & vieilles commeres,
Tuë & chasse les vers du corps
Dans les hommes foibles & forts,
Resiste aux bestes veneneuses
Qui sont pour nous tres-dangereuses,
Et comme un simple bon & chaud
Dissipe les vents bas & haut:
Ce sont les biens que cette plante,
Fait à la personne vivante,
Car estant mort on le sçait bien,
Le corps n'a plus besoin de rien.

Du Cerfeüil.

Chap. LXXIX.

Appositum Cancris tritum cum melle medetur
Cum vino potum lateris sedare dolorem,
Sæpè solet tritam si nectis desuper Herbam,
Sæpè solet vomitum ventremque tenere solutum.

Recepte contre le Cancer.

TOY que le Chancre ronge & mange
En te causant un mal estrange,

Par un suc acre & mordicant,
Qui sans cesse te va picquant,
Apprens les vertus d'une plante
Contre ton mal tres-excellente.
Quand le Cerfeüil est bien pilé
Et qu'avec Miel il est meslé,
L'Escolle dit qu'il remedie
A la méchante maladie,
Qu'on appelle Chancre malin.
Ce Medicament est benin,
Contre ulceres de la maniere,
Car il en purge la matiere,
Et desseiche l'ulcere aussi,
Qu'à la fin il guerit ainsi,
Si nous croyons la Medecine,
Qui sur cette plante raffine.

Du Miel.

Le Miel cuit est peu detersif
Mais il est plus glutinatif,
Et plus propre à guerir l'ulcere,
Qu'auparavant pour l'ordinaire
On doit purger par le Miel cru,
Si mon sentiment en est crû,
Et qu'aprés quand le mal decline,
Par le Miel cuit on agglutine,
Mais le Miel vieux est le meilleur,
Dautant qu'en purgeant cette humeur,
Il ronge aussi la chair pourrie,
Et rend la personne guerie.

CHAP. LXXIX.
Du Cancer, & de sa ressemblance.

Le mal qu'on appelle Cancer,
Ressemble au Cancer de la Mer,
Ou bien à celuy de riviere;
Car d'une pareille maniere,
Que ces animaux sont enflez,
Et durs, les pieds longs & gonflez;
Nostre mal aussi tout de même,
Qui gesne un malade à l'extrême,
Avec excessive douleur
N'est rien qu'une dure tumeur,
Et mélancholique & fâcheuse,
Inégale, ronde & veneneuse,
Livide & de couleur de plomb,
Qui gesne un homme tout au long,
Et qui croist tousjours & se glisse,
Comme en la Mer fait l'écrevisse,
Car le Chancre de la façon,
Dans chair de fille ou de garçon,
S'endurcit, s'enfle & prend naissance,
Au point mesme de sa croissance,
Et tient au corps comme un Cancer,
Fait dessus le bord de la Mer,
Lors que sur la gréve il s'attache,
Dont aprés à peine on l'arrache,
Outre que pareille tumeur,
Luy ressemble encor en couleur.
Un tel mal est desagreable,
Et mesme souvent incurable,

Alors qu'il eſt inveteré,
Si bien que le plus aſſûré,
Eſt d'uſer, quoy qu'il en arrive,
D'une cure palliative,
Ou bien l'arracher tout exprés:
Mais donne toy de garde aprés
Qu'il n'en vienne un à la Matrice,
L'humeur du ſein en ce lieu gliſſe,
Dont ſans doute s'enſuit la mort
Avec un violent effort.

Remede pour le mal de coſté, la colique, & les obſtructions.

Or le Cerfeüil pris en breuvage
Dans le Vin & non en potage,
Guerit un homme tourmenté
Du rigoureux mal de coſté,
Et du ventre, & de la veſſie,
Maux ordinaires de la vie,
Qui venant de froid, ou de vent,
Melancolie, ou d'un ſuc lent,
Fait que la colique eſt fâcheuſe,
Et d'une longueur ennuyeuſe,
A quoy le Cerfeüil mettra fin
S'il eſt pris avec de bon Vin,
Il deſopilera le foye,
Juſqu'à la plus eſtroitte voye,
Chaſſera les vents & l'humeur,
D'où le corps s'éleve en tumeur,
Et réchauffera les parties,
Que luy-meſme aura garanties,

De tous ces tourmens rigoureux,
Qui ſouvent ſont tres-dangereux.

Les autres vertus du Cerfeüil.

Le Cerfeüil mis ſur la poitrine
Luy ſervira de Medecine,
Pour appaiſer ſoudainement
Le perilleux vomiſſement,
Et le flux de ventre incommode;
Qui nous retient ſous la cuſtode;
Car il deſſeiche cette humeur,
Qui relaſche & qui fait douleur:
Mais j'eſtime que ce remede
Nous donne une plus puiſſante aide,
S'il eſt pris par dedans le corps,
Qu'eſtant appliqué par dehors,
Ainſi les fibres relaſchées,
En deviennent mieux deſſeichées,
Et plus fortes pour reſſerrer
La viande que l'on veut ſerrer:
Le jus du Cerfeüil rompt la pierre
Aiſément comme on fait du verre,
Et la pouſſe aprés hors du Rein,
Le meſme jus avec du Vin,
Provoque abondamment l'urine,
Et la pareille Medecine,
Fait naiſtre des bouquets de fleurs,
Qui ſont aſſez hauts en couleurs,
Vous m'entendez femmes & filles,
Qui ſçavez bien le jeu des quilles,

Qui je croy ne sont pas de bois,
Car vous y joüez quelquefois,
Quand vous estes bien à vostre aise,
Cecy soit dit par parenthese,
Et sans sortir de mon sujet,
Adieu j'ay finy mon projet.

Des Maulves.

Chap. LXXX.

Dixerunt Malvam veteres quod molliat alvum,
Hujus radices rasæ, solvunt tibi fæces:
Vulvam moverunt, & fluxum sçpè dederunt.

Constipé, qui sur un retrait,
Faute d'avoir quelque secret
Ne sçaurois faire tes affaires,
Voicy dequoy l'on fait Clysteres,
Dont ton derriere je sçay bien
A plus de besoin que le mien,
Qui va tousjours mieux à la selle
Que le cul d'une Damoiselle;
Ce dequoy, pauvre constipé,
N'est point un méchant recipé,
Ce n'est simplement que la Maulve,
Mais cependant ce secret sauve
Un miserable qui ne peut
Faire son cas quand il le veut:

Car la Maulve est tres excellente,
Dit Jean de Milan, qui la vante,
Pour tenir le ventre mollet,
A qui s'en sert pour cét effet,
C'est la raison pourquoy nos peres,
Qui s'en servoient dans des Clysteres,
Ont voulu luy donner ce nom,
Pour qu'elle amollit le canon,
Qui tousjours braqué vers la terre
Fait moins de bruit que le Tonnerre.
Ces bonnes gens à leurs repas
Pour se décharger haut & bas
En usoient avec la Laictuë,
C'est d'une façon ingenuë,
Ce que dit fort bien Martial
En raillant certain animal.

Je connois bien ce qui te tuë,
Use de Maulve, & de Laictuë,
C'est un excellent recipé,
Il ne faut point que tu differes,
Car tu parois un constipé,
Qui fait assez mal ses affaires.

Son jus est épais & visqueux,
Et, dit-on, qu'il est merveilleux
Pour prevenir la maladie,
Qu'il empesche, & qu'il congedie,
Lors que l'on en boit chaque jour :
Sa graine est bonne au jeu d'amour,
Mise en poudre dans la matrice,
Ou seulement à l'orifice,

Et fait qu'une femme eſt aprés
Beaucoup plus habile au congrés ;
Sa Racine bien ratiſſée,
Ou bien proprement écorchée
Eſt bonne à déboucher le cu,
Reverence, mais que veux tu,
Ne ſçais tu pas bien qu'à l'Ecolle
On parle de tout ſans bricolle ?
La Bethe, le Savon, le Chou
Sont excellents au meſme trou,
Quand un conſtipé perſonnage,
S'en veut ſervir dans ſon ménage :
La meſme Racine de plus
Excite à Madame Venus,
Lors qu'une gaillarde commere
En uſe en former de peſſaire,
Et dans ſon bijou virginal,
Provoque auſſi ſon cardinal,
En s'en ſervant de la maniere.
Item, cette meſme matiere,
Soit en peſſaire, ou lavement,
Eſt utile à l'enfantement,
Car elle amollit la matrice,
Et débouchant ſon orifice,
Fait ſortir aiſément aprés,
L'enfant avec l'arriere-fais,
Par ſon humidité viſqueuſe,
Qui deſſus tout eſt merveilleuſe,
Dont une femme en enfantant
Reçoit un ſecours important :

Sa ſemence, ou bien ſa Racine,
Appaiſe l'ardeur de l'urine,
Qui fait que l'humain animal
En piſſant ſouffre moins de mal.
Son jus encore fait merveille,
Pour guerir la douleur d'oreille,
Et pour repouſſer le venin,
Que cauſent le Liévre marin,
Les Scorpions, Gueſpes & Moûches,
Qui font de rudes écarmouches :
L'on tient qu'avec Miel il eſt bon
Pour la voix, & pour le Poulmon,
Il ſoulage l'épileptique,
L'iſchiadique, le nephritique,
Et provoque un homme à piſſer
Facilement ſans le bleſſer.
La decoction rompt la pierre,
Et la briſe comme du Verre,
Elle provoque le ſommeil ;
C'eſt un remede nompareil
Contre une tumeur endurcie,
Et la douleur de la Veſſie,
Meſme ſon application
Addoucit l'inflammation :
La Maulve eſt excellente au Foye,
Et mélée avec Graiſſe d'Oye,
L'on tient qu'elle fait avorter.
Cuitte en Huille on s'en peut frotter
Pour guerir dartre, ereſypele,
Et brûlûre la plus rebelle ;

Quand donc tu feras attrapé
Sers t'en mon pauvre conftipé,
Tant pour délivrer ton derriere
De cette fecale matiere,
Qui rend tes fens tout eftourdis,
Que pour tous autres maux fufdits,
Et tu recevras d'affûrance
Une merveilleufe allegeance.

De la Mente.

CHAP. LXXXI.

Mentitur Menta, fi fit depellere lenta,
Ventris lumbricos, ftomachi, vermefque nocivos.

JE dis que la Mente eft menteufe,
Si lente elle eft, & pareffeufe
Par fa force à pouffer dehors
Les Vers qui s'engendrent au corps,
De l'humeur qu'on nomme pituite,
Douce, pourrie, & demy cuitte,
Que cette Herbe dans l'inteftin,
Cuit, confume, ou purge à la fin.
Ces Animaux prennent naiffance
De cette méchante femence
Dans tous les lieux du Corps Humain,
Dans Tefte, Foye & Ratte, & Rein,
Eftomach, Boyaux & Matrice,
Ce qui caufe un rude fupplice

A ceux que par un triste sort,
Rongent les Vers avant leur mort.

Combien il y a de sortes de Vers, & des remedes pour s'en preserver.

Les Intestins du Corps de l'Homme
Sont sujets au Vers que l'on nomme
Ascarides, larges & ronds,
Qui de le gesner sont tres prompts:
Les premiers qui luy font outrage,
Sont pareils aux Vers du Fromage,
Ils s'engendrent au fondement,
Et le poignent incessamment;
Les ronds qui luy font violence,
Le plus souvent prennent naissance
Dedans les menus Intestins,
Où ces Animaux sont mutins:
Les troisiémes sont les plus rares,
Mais aussi sont les plus barbares,
Ils naissent dans les gros boyaux,
Et quelquefois ces Animaux
Sont d'une longueur incroyable:
Or soit, comme il est vray semblable,
Qu'ascarides, larges, ou ronds
Fassent dans nous les fanfarons,
Soit aux Boyaux, au Ventricule,
Il faut se servir sans scrupule,
En potion, ou liniment,
Ou bien dedans un lavement;

Quand un de ces trois nous tourmente
Du Tanacet, ou de la Mente,
De l'Absinte, ou du Scordium,
De Ruë, ou du Centaurium,
Ou si tu veux du Coriandre,
Le moindre d'eux les fera rendre,
Et par son immense vertu,
Sortir morts, ou vifs hors du cu.

La Mente est fort aromatique,
D'une vertu chaude & stiptique,
Et provoque à faire l'amour,
Le rustique & galant de Cour:
Elle débouche ratte & foye,
Donne à l'estomach de la joye,
Prise comme un medicament,
Arreste le vomissement,
Et du sang, & de la pituite,
Et quand à la manger bien cuitte.
Un dégousté s'assujettit,
Elle le met en appetit:
Elle nuit aux gens pleins de bile,
Au Ventricule elle est utile,
Et secourt merveilleusement
La femme dans l'enfantement,
Quand avec du Vin elle est beüe:
Maschée elle est bonne à la veüe;
L'on croit qu'elle retient les mois,
Qu'elle est profitable à la voix,
Et que pour les douleurs d'oreilles,
C'est la merveille des merveilles.

De la Sauge.

CHAP. LXXXII.

Cur moriatur homo, cui Salvia creſcit in horto?
Contra vim mortis non eſt medicamen in hortis:
Salvia confortat nervos, manuumque tremorem,
Tollit & ejus ope febris acuta fugit,
Salvia, caſtoreumque, Lavendula, primula veris,
Naſturt. Athanas. Hæc ſanant paralytica membra,
Salvia ſalvatrix, naturæ conciliatrix.

POurquoy faut-il que l'homme meure,
Qui pour ſon uſage à toute heure
Nourrit la Sauge en ſon Jardin,
Dont l'effet paroiſt ſi divin,
Qu'on diroit que ce ſimple excelle,
Pour rendre la vie immortelle?
Ah! les Jardins contre la mort
Ne produiſent rien d'aſſez fort,
Reſpond ſagement noſtre Ecole,
Avec une grave parole:
Ainſi la cruelle qu'elle eſt,
Fait de nous tout ce qui luy plaiſt,
Et pendant que l'on vit ſur terre,
Elle declare à tous la guerre,
Et donne ſur ras & tondus,
Comme ſur beaux enfans perdus;

Car noſtre chaleur naturelle,
En action continuelle,
Seiche l'humide radical,
Puis adieu ſujet & vaſſal,
Adieu Prince, Empereur, Monarque,
Il faut obeïr à la Parque,
Qui n'épargne petits, ny grands,
Les doctes, ny les ignorans,
Puis que la mort, nous dit Pindare,
Eſt inévitable à l'avare,
Au liberal, au riche, au gueux,
Au prudent, au ſage, au fougueux,
Et qu'enfin toute creature,
Doit ce tribut à la Nature:
Quoy donc que l'on trouve aux Jardins
Des ſimples qui ſoient ſi benins,
Soit par leur jus, ou leur écorce,
Que de reſiſter à la force
De la pourriture des corps
Par dedans, ou par le dehors,
Et d'autres par leur excellence,
Qui retardent la deffaillance
De noſtre humide radical,
Cependant jamais cordial
Ne s'eſt trouvé dans la nature,
Qui faſſe que la creature
Arrive juſqu'au dernier point,
Que de vivre, & ne mourir point,
C'eſt la Doctrine d'Avicenne,
Qu'il eſtablit comme certaine.

Mais pour ſuivre noſtre ſujet,
Diſons que la Sauge en effet
Peut garantir la creature
Pour un temps de la pourriture,
Et la conſerver en ſanté
Par ſon odeur, & ſiccité,
En chaſſant hors l'humeur rebelle
A l'humidité naturelle,
Mais qu'enfin elle ne peut pas
Preſerver l'homme du trépas.
En outre elle eſt chaude, aſtringente,
On la tient aux nerfs excellente
Pour ſeicher l'humeur doucement,
Qui les fait agir mollement:
Pour ce ſujet aux mains tremblantes,
On la choiſit ſur toutes plantes,
Pour rendre les nerfs plus puiſſants,
Qui ſont trop froids & languiſſants:
Car ce ſimple échauffe & deſſeiche,
Comme j'ay dit l'humeur qui peche,
Et remet les nerfs en pouvoir
D'executer mieux leur devoir.
Il chaſſe auſſi la fiévre aiguë,
Qui procede d'une humeur cruë,
Qu'il deſſeiche par ſa chaleur,
Et reſtablit dans ſa vigueur,
Un pauvre malade debile,
De qui la force avoit fait gille.
Cette Plante par ſa vertu
Avec ſuye, & blanc d'œuf battu,

Mise sur le carpe est adverse
De la plus rude fiévre tierce,
Si foy nous fait quelque sçavant ;
Qui met ce remede en avant,
Quoy qu'il en soit son jus écarte,
Et guerit de la fiévre quarte,
Si l'on prend de cette boisson
Quelque temps avant le frisson :
Le mesme jus sans artifice
Est profitable à la matrice,
Et pris avec le Sel est bon
Pour ayder la conception :
La Sauge provoque l'urine,
Et les mois, si nous croyons Pline ;
Aëce, Dioscoride, Arnauld,
Ly tous les trois, il ne m'en chaut,
Ils te diront comme on l'applique.
Item, cette herbe est cephalique,
Et desseiche avec peu d'efforts
Les humeurs qui sont dans le corps ;
Cependant elle est vaporeuse,
Et quelquefois fort dangereuse,
Car elle enyvre bien & beau,
Et souvent fait mal au cerveau :
Enfin, elle est aromatique,
Et propre pour l'épileptique
Par sa seicheresse & chaleur ;
Qui chasse & desseiche l'humeur.

Du Castor, & de ses Vertus.

Le Castor est certaine beste,
Qui porte à peu prés une teste
Qui ressemble à celle d'un Rat,
Son corps est court, son muffle est plat,
Ses dents en pointe dangereuses
Sont longues, larges, courbes, creuses,
Il a la langue d'un Pourceau,
Les pieds de devant d'un blereau,
Et ceux de derriere d'une Oye,
Et pourtant ne faut pas qu'on croye
Qu'il soit un estre de raison;
Il est moitié Chair & Poisson,
Car cét animal Amphibie
Sur la terre, & l'eau prend sa vie:
La moitié de son corps est bon,
Et meilleur que n'est un jambon
Pour se regaler en Carême
Avec delicatesse extrême:
De sa Peau l'on fait des Chappeaux,
Lustrez & parfaitement beaux:
Sa queuë est d'épaisseur d'un poulce,
Longue d'un pié, grise & non rousse,
Et large de plus de trois doigts,
Comme je l'ay veuë autrefois:
Sa femelle, chose plaisante,
Fait ses petits Castors & fiente,
Et pisse par un mesme trou
Qu'un Biévre en chaleur ayme prou:

L'on estime ses Testicules
D'incomparables particules,
Que selon nos doctes Autheurs
Il se couppe, & laisse aux Chasseurs,
Ce qui toutesfois ne peut estre,
Comme aisément l'on peut connoistre,
Puis que les portant au dedans
Ils ne sont nullement pendants;
Et que mesme il est veritable,
Que l'Animal n'est point ployable;
Et n'y peut porter son Museau,
Non plus qu'aux siens fait le Pourceau:
Leur odeur est forte, & perçante,
A l'odorat est déplaisante,
Mesme en sortant de l'Animal,
Et l'on se sert à plus d'un mal
De l'un, & l'autre genitoire,
D'où je dis qu'on ne doit pas croire
Que le Castor que l'on nous vend
Ne soit rien qu'un simple excrement:
Mais les deux témoins de la beste
Que l'on desseiche, & qu'on appreste:
L'on en vend de sophistiquez,
Et qui sont si bien fabriquez
Qu'ils trompent un Apothicaire,
Quand il ne s'y connoist pas guere.
Chaque témoin est un Thresor
Qu'on nomme du nom de Castor,
Il échauffe, incise, attenuë,
La pituite aux Nerfs contenuë,

Et mesme la desseiche aussi,
De sorte qu'il guerit ainsi
La stupeur, & paralysie,
Maux longs & frequens dans la vie.
Echauffe les nerfs refroidis,
Et membres qui sont engourdis,
Soit qu'on le boive, ou qu'on l'applique
Sur le mal du Paralytique :
Pris avec Vinaigre il est bon,
Pour servir de contre-poison,
Et mesme entre en la Theriaque,
Dont fut inventeur Andromaque,
Premier Medecin de son temps.
Le Castor resiste aux Serpents,
Il provoque les fleurs aux femmes,
Et sert encor aux bonnes Dames
Pour chasser hors l'arriere-faix,
Qui cause symptomes mauvais :
Il réveille le lethargique
Lors qu'à l'odorat on l'applique :
Mais je le soustiens encor bon
Pour la teste, & pour le poulmon,
Quand on en reçoit la fumée
Dans une chambre bien fermée.
Avec nard il chasse les vents,
Qui rendent sourds de temps en temps,
Et qui font douleurs aux oreilles,
D'où suivent de fâcheuses veilles :
Pline le tient medicinal,
Pour guerir les gens du haut mal :

Item, l'Huille est bonne aux froidures,
Et maux de nerfs, & de jointures,
Mesme à toute convulsion,
Qui nous donne apprehension :
Cette Huille de Castor, ou Biévre;
Resiste aux rigueurs de la fiévre,
Si pour obvier à ces maux
L'on frotte l'épine du dos :
Bref ses témoins en Medecine,
Suivant Dioscoride & Pline,
Avicenne, Paul, & Galien,
Font à tous un merveilleux bien,
Si l'on sçait comme on les ménage,
Le reste n'est point en usage :
L'on ne se sert donc au besoin,
Que de l'un, & l'autre tesmoin
Dans la matiere medicale.

De la Lavande.

La Lavande est fort stomacale,
Elle est profitable au Cerveau
Trop remply de pituite & d'eau :
Car ce simple échauffe, & desseiche
Cette humeur méchante qui peche,
De là vient qu'un bon Medecin
S'en doit servir pour cette fin,
Et le bien reduire en pratique,
Pour guerir un paralytique,
Réchauffer de mal-heureux corps,
Qui sont aussi froids que des morts,

Et desoppiler ratte & foye,
Que ce simple puissant nettoye,
Et mesme en user quelquefois,
Quand il faut provoquer les mois.

De la Primevere.

La Primevere est une plante,
Chaude & seiche, mais excellente
Pour tremblemens, convulsions,
Et pour d'autres affections,
Comme goutte, paralysie,
La dangereuse apoplexie,
Et pour maux humides, & froids:
Si l'on en use plusieurs fois,
Car à ces maux elle est contraire,
Bref on la nomme Primevere,
Pour la trouver fleurie aux Champs,
Au commencement du Printemps,
Mais c'est assez sur cette Plante,
Disons deux mots de la suivante.

Du Cresson.

Le Cresson qui croist aux ruisseaux,
Et par tout sur le bord des eaux,
Est nommé la Mente aquatique,
Son odeur est aromatique,
Il a de puissantes vertus,
Par qui cent maux sont abbatus,
Il desseiche l'humeur visqueuse,
Epaisse, froide, & pituiteuse,

Dont nerfs deviennent amollis,
Et sont penetrez & remplis.
Enfin si bien il subtilise,
Que pendant les jeusnes d'Eglise,
Sans beaucoup s'en formaliser,
L'on peut seurement en user
Avec les Viandes phlegmatiques,
Contraires aux paralytiques,
Que cette herbe fait aller droit,
Malgré ce suc épais & froid,
Qui cause la paralysie.

Du Tanacet.

Le Tanacet, ou Tanaisie,
Seiche les Nerfs par sa chaleur,
Les purge de la froide humeur,
Qui les fait tomber en ruine,
Et qui bouche leur origine :
Il fait mourir les vers au corps
De bonnes gens à demy morts :
Ce simple est une digne plante,
Pour rendre l'urine abondante,
Et rompre le calcul des reins,
Dont quelquefois ils sont tous pleins :
Il est utile & salutaire,
Comme espece de matricaire,
Pour chasser hors l'arrierefais :
Le Medecin s'en sert exprés
A provoquer les ordinaires
Aux filles aussi bien qu'aux meres,

Il diſſipe encore les vents,
Qui nous tourmentent au dedans,
Et ſoulage un paralytique,
Quand on ſçait bien comme on l'applique,
Et que l'on ſe ſert bas, où haut
De ce bon ſimple, ſec & chaud.

L'ethymologie de la Sauge.

La Sauge pour ſa renommée
Du nom de ſauver eſt nommée:
Car pour ſauver les Animaux,
Qui ſont ſujets à mille maux
Dedans & dehors la matrice,
Ce ſimple eſt nommé *Salvatrice*:
Il fait auſſi diſtiller l'eau,
Ou la pituite du cerveau,
Ou bien ſi tu veux la ſalive,
D'où *Salivatrice* dérive.
On tire encor ſon nom du ſel,
Dautant que ſon pouvoir eſt tel,
Qu'il donne au corps une durée,
Qui nous paroiſt demeſurée:
De ces trois je croy tout de bon
Que la Sauge a tiré ſon nom.



De la Rüe.

Chap. LXXXIII.

Nobilis est Ruta, quia lumina reddit acuta,
Auxilio rutæ vir quippe videbit acutè:
Ruta viris venerem minuit, mulieribus addit,
Ruta facit castum, dat lumen & ingerit astum,
Coctaque ruta facit de pulicibus loca tuta.

La Ruë est une plante excellente à la veuë,
Car les yeux sont plus clairs par l'aide de la Ruë,
Elle excite la femme au plaisir amoureux,
Et rẽd l'hõme à l'amour beaucoup moins vigoureux;
Aussi devient-il chaste & pur quand il en mange,
Clair-voyant & l'esprit aussi vif comme un Ange,
Et cuitte avec de l'eau, peut en toutes saisons,
Chasser par sa vertu les puces des maisons.

Pour bien fortifier la veuë
Que l'on se serve de la Ruë,
Ce remede bien appliqué
Jusqu'icy n'a jamais manqué,
Et fait tous les jours des miracles,
Quand il ne trouve point d'obstacles:
Car la Ruë herbe de renom,
Est noble en depit de son nom,
Elle est plus, mesme elle est Royale,
Et je tiens qu'elle est si loyale,
Que par sa puissante chaleur,
Elle dissipe & cuit l'humeur,

D'une nature froide épaisse,
Qui tombe du cerveau sans cesse,
Et cause tant de mal aux yeux,
Qu'ils en deviennent chassieux,
Ainsi cette noble partie
Par la Ruë estant garantie,
L'on doit tres justement aussi
Nommer noble cette herbe icy,
Qui donne une plus forte veuë,
Quand on la mange cuitte ou cruë,
Ou qu'on fait collyres du Jus,
Avec Fenoüil & Miel dessus :
L'eau qu'on tire de cette plante
Passe encore pour excellente,
Pour rendre les yeux clairs & beaux,
Et brillants comme deux flambeaux.

La Ruë à l'homme est si nuisible
Qu'elle le rend comme insensible,
Aussi bien la nuit que le jour,
A l'agreable jeu d'amour,
Elle desseiche la semence,
Et par une chaleur immense,
Dissipe fortement les vents,
Qui l'y portent de temps en temps,
Au contraire elle rend la femme,
Sensible à l'amoureuse flame,
Et l'échauffe si puissamment
Qu'elle baise plus joliment,
Car sa semence en est plus chaude,
La fait devenir plus ribaude,

Et la met tellement en rut
Que l'amour est son dernier but.
Concluons dõc quand l'hõme en mange,
Qu'il devient chaste comme un Ange,
Car seichant la semence aprés,
Il ne pense plus au congrez,
Et la femme usant de la Ruë,
Court incessamment par la ruë,
Pour faire vous m'entendez-bien,
Et Catera, je n'en dis rien;
Elle est encor un bon remede,
Pour donner en tout temps de l'aide
Aux yeux, & de l'ame, & du corps,
Dont elle remet les accords,
Dissipant la vapeur épaisse,
Qui les offusque, & les oppresse,
Et fortifiant les esprits,
Qui parmy le sang sont compris:
L'ame en devient plus assûrée,
Et dessus tout mieux éclairée,
Pour connoistre quel est l'effet,
Et la cause de quelque objet,
Quand avec methode on en use,
Et qu'on n'est pas tout à fait Buse.
La Ruë est utile en tout temps,
Contre les Puces & Serpens,
Par son odeur acre, & si forte,
Qu'un homme qui sur luy la porte,
Et la mange soir & matin,
Est à l'abry de tout venin:

Elle guerit epileptiques,
Flux de ſang, catharre, hydropiques,
Et priſe avec Sel, & du Vin,
C'eſt un remede ſouverain
Contre le poiſon de la rage :
Qui veut en ſçavoir davantage,
Qu'il aille le chercher ailleurs,
Dans Pline, & les autres Autheurs.

De l'Ortie.

CHAP. LXXXIV.

Ægris dat ſomnum, vomitum quoq; tollit & uſũ,
Illius ſemen colicis cum melle medetur,
Et tuſſim veterem curat ſi ſæpè bibatur;
Pellit Pulmonis frigus, ventriſque tumorem,
Omnibus & morbis ea ſubvenit articulorum.

AH! pauvres filles repenties,
Qui vous frottez le cul d'Orties,
Dans le Faux-bourg Saint Honoré
Mieux que dans le milieu d'un Pré,
Car peut-eſtre en auriez-vous honte,
Ecoutez, ce n'eſt point un conte,
Que noſtre Ecole icy vous fait,
L'ortie eſt, dit-elle, un ſecret,
Pour faire dormir un malade,
Qui ne peut plus danſer ballade,

Au son de Basse & Violon,
Mais est couché tout de son long,
Comme un miserable qui réve;
Sans avoir, ny repos, ny tréve,
Car ce simple est fort excellent
Pour inciser le phlegme lent,
Et purger l'humeur pituiteuse
A son cerveau trop onereuse,
Dont le pauvre homme est soulagé
Aprés sondit cerveau purgé,
Il chasse encore par les selles
Des humeurs froides & rebelles,
Dont les vapeurs vont au cerveau,
Qui le remplissant de leur eau,
Causent des veilles au malade,
Qui luy font une rude aubade,
Ainsi ce simple fait dormir.
Il empesche aussi de vomir,
Et peut mesme en oster l'usage,
Lors qu'un Medecin prude & sage.
Par selles, & vomissement,
Chasse hors l'humeur promptement,
L'on s'en sert contre la Jusquiame,
Qui pourroit faire rendre l'ame,
Ainsi qu'à de bons Compagnons,
Ont souvent fait les Champignons
La Salamandre, & la ciguë,
Et le mercure aussi qui tuë
Contre qui le simple susdit,
Chez les Sçavants est en credit,

Si foy nous font Appollodore,
Et Nicandre, & quelqu'autre encore.
En outre il desseiche l'humeur
Qui nous cause tant de douleur,
La resoût, & la subtilise,
Aussi-tost qu'il se l'est soûmise,
Et la chasse sans nul danger,
Afin de mieux nous soûlager:
Le mesme arrive à la colique,
Qui vient d'une humeur phlegmatique,
Car l'ayant incisée ainsi
Il la pousse dehors aussi,
Si sa semence est avallée,
Lors qu'avec Miel elle est mélée,
C'est ce que dit Jean de Milan,
A qui je sers de trucheman,
Elle est bonne aux toux envieillies,
Qui font de méchantes saillies
Sur un homme qui n'est pas fort,
Et qui l'éveillent quand il dort,
Si boüillie avec de l'eau d'Orge,
Il la fait passer par sa gorge,
Car elle attire par dehors
L'humeur qui luy fait tant d'efforts.
Elle chasse encor la froidure,
Que souvent le Poulmon endure
Par un excrement pituiteux
Qui le gesne, & le rend frilleux,
Dissipe l'enflûre du Ventre,
Qu'excitent les vents dans son centre,

Ou bien les fait avec fredon,
Sortir du cul d'une dondon.
Elle ſoulage auſſi la goutte
Mal, où ſouvent on ne void goutte,
Qui fait des tourmens inhumains,
Aux Hanches, Genoux, Pieds & mains,
Si telle goutte eſt provenuë
D'une humeur froide, épaiſſe & cruë,
Qu'elle inciſe & diſſipe, enfin
Comme un remede tres-benin,
La meſme ſemence d'Ortie
Avec de vieille huille aſſortie
Eſt bonne pour le meſme effet,
A qui s'en ſert pour ce ſujet,
Beuë avec mouſt en Medecine,
Elle ouvre & fait couler l'urine,
Et ſert à provoquer les mois,
Priſe en Ptiſane quelquefois,
Ainſi mes filles repenties,
Frottez-vous bien le cul d'Orties
Alors que voſtre Cardinal
A venir vous fera du mal,
Ou que la colique & les gouttes,
Et la toux vous geſneront toutes,
Et vous en recevrez vrayment
Un merveilleux allegement.



De l'Hyssope.

CHAP. LXXXV.

Hyssopus purgans herba est à pectore phlegma,
Ad pulmonis opus cum melle coquenda jugata,
Vultibus eximium fertur præstare colorem.

BOnnes gens, pauvres phlegmatiques,
O vous languissants asthmatiques !
De qui les canaux du poulmon,
Sont pleins de phlegme & de limon,
Vous, dis-je, de qui la poitrine
Respire aprés la Medecine ;
Oyez nos doctes Medecins,
Et suivez leurs charmants desseins,
Pour guerir vostre maladie,
Qui vous gesne & vous attedie :
Usez de l'Hyssope souvent
Vous serez sains comme devant,
Cette plante estant chaude & seiche,
Est bonne à l'estomach qui péche,
C'est à dire quand il est plein
D'un phlegme épais, visqueux, vilain,
Que pour vostre plus grande joye,
Ce simple attenuë & nettoye,
En fortifiant les poulmons,
Qu'aprés il rend puissants & bons,

Puiſqu'il conforte la poitrine
Comme une douce Medecine,
Quand on en fait de l'Hydromel,
Ou bien quelqu'autre Syrop tel,
Car avec Figues, Miel & Ruë,
L'eau d'Hyſſope cuitte & puis beuë,
Eſt un fort excellent Syrop,
Quand la pituite abonde trop,
Il ſert aux peripneumoniques,
Il aide les orthopnoïques,
Et les bonnes gens las & ſaouls,
D'eſtre incommodez de la toux,
Qui ne vient que d'une pituite,
Indigeſte froide & non cuitte,
Qui de la teſte tombe droit
Deſſus le poulmon chaud, ou froid,
Dont le pauvre malade à peine,
Peut ſouvent avoir ſon haleine:
Son jus eſt profitable aux nerfs
Il fait auſſi mourir les vers,
Et poux du dos & de la teſte,
Quand on le tire & qu'on l'appreſte,
Avec huille bien à propos,
Et qu'on en frotte teſte & dos,
Il purge pris avec des Figues,
Sans cauſer beaucoup de fatigues:
Ce ſimple encor ſans nous geſner
Facilement fait uriner,
Donne à la femme mille joyes,
En débouchant conduits & voyes,

Et luy faisant venir ses fleurs,
Cause unique de ses douleurs,
Il est excellent à la veuë,
Qu'il rend plus forte & plus aiguë,
Excite l'appetit dans nous
Quand nous ne sommes pas trop saouls,
Dissipe les horreurs fiévreuses,
Dans les personnes langoureuses,
Mais l'Hyssope, dit-on, vaux mieux
Pour la suffusion des yeux,
Qui n'est point encor envieillie,
Quand on l'applique bien boüillie.
Ce simple chasse la pasleur
Et donne au corps belle couleur,
Soit qu'il desseiche, ou mette en fuitte,
L'humeur visqueuse, ou la pituite,
Soit qu'il fasse mourir les vers,
Qui par un malheureux revers,
Attirent & succent le chile,
Dont on devient pasle & debile,
Affreux & sec en verité,
Tout ainsi qu'un pendu d'esté,
Ou bien soit que son jus efface,
Les taches qui sont à la face,
Qui rendent un visage laid,
Et deffiguré tout à fait.

De l'Aulnée.

Chap. LXXXVI.

Enula campana reddit præcordia ſana :
Cum ſucco rutæ ſuccus ſi ſumitur hujus :
Affirmant ruptis quod proſit potio talis.

La racine d'Aulnée eſt bonne à la poitrine,
Et ſi de l'eau de ruë eſt ſon jus alteré,
Les Sçavans Medecins tiennent pour aſſuré,
Qu'à ceux qui ſont rompus il ſert de Medecine.

QU'eſt-ce qu'*Enula campana* ?
C'eſt herbe qui d'autre nom n'a,
Dit certain Medecin Poëte,
Dans une Ecole qu'il a faite :
Mais le gaillard ſe trompe bien
Ou vrayment il n'y comprend rien,
Car je connois bien le contraire,
Puiſque Monſieur l'Apothicaire,
Qui la nomme d'un autre nom,
L'appelle encor *Helenium*
Des larmes de la belle Heleine,
Mais auſſi je gage qu'à peine
Vous trouverez un autre mot,
Et je payray pinte & fagot,
Si vous pouvez en une année
L'appeller autrement qu'Aulnée,

Ou

Ou bien des deux mots cy-dessus,
Mais ç'en est assez, disons plus;
L'Aulnée est une plante bonne
Pour secourir une personne,
Dont foye & ratte sont mal sains,
Le poulmon & le cœur sont vains,
Car on soulage la poitrine,
En se servant de la racine,
Qui par son agreable odeur,
Sa seicheresse & sa chaleur,
Aide poulmon & ventricule,
Et fait que le mal s'en recule,
Elle sert à guerir la toux
Des pauvres gens plus vieux que nous,
Donne de l'air aux asthmatiques,
Et soulage les hydropiques,
Par l'écoulement de leurs eaux,
Vuide petits & grands Canaux,
Et diligemment les nettoye;
Car elle débouche le foye
Qui plein d'humeurs en un amas,
Attirent le diaphragme en bas,
Fait qu'on endure le martyre
Et qu'à peine un homme respire.
Nos Medecins qui sont sçavants
Tiennent son jus utile aux vents,
Qui font l'hernie, ou la rupture,
Quand avec ruë on fait la cure,
Ces sucs beus par leurs qualitez,
Dissipent les ventositez,

Qu'ils võt chercher jusqu'en leurs sources
Et dans le ventre & dans les bourses.
La racine d'Helenium
Est bonne à la convulsion;
Lors qu'elle est reduitte en Farine,
Plus elle porte Medecine,
Contre la vertu du venin:
Item la feũille cuitte en Vin,
Guerit la goutte sciatique,
Si dessus le mal on l'applique,
Soulage les douleurs de reins,
D'urine & de gravelle pleins,
Et provoque fleurs & fleurettes,
Aux filles blondes & noirettes,
Partant, sexe que j'aime bien,
Recevez ce secret pour rien:
Je vous le donne & je vous jure
Qu'il décharge bien la nature.

Du Pouliot.

CHAP. LXXXVII.

Cum vino choleram nigram potata refellit,
Appositam veterem dicunt sedare podagram.

LE Pouliot est aromatique
Combat l'humeur mélancholique,
Par son excellente chaleur,
Aussi bien que par son odeur:

Mais quoy que l'on die, ou qu'on fasse
Ses vertus ont plus d'efficace,
Quand il a trempé dans le Vin,
C'est un remede tout divin,
Pour bien desopiler la ratte,
Que lors il recrée & dilatte,
Purgeant dans le jeune & grison,
L'humeur noire comme un tison.

Remede contre la goutte froide.

Il chasse aussi la vieille goutte
Et luy fait prendre une autre routte,
S'il arrive que ce mal soit,
D'un suc mélancholique & froit,
Que par sa vertu digestive,
Attenuantte & siccative,
Il desseiche fort joliment,
Sans user d'autre compliment,
Ce simple mis sur les parties,
Qui par ce mal sont amorties,
Les corrobore dans le lict,
Les échauffe & les amollit,
Je croy ce remede sans fraude,
Pourveu que d'une cause chaude,
La goutte ne provienne point:
Mais d'une froidure qui point,
Car je suis certain d'une chose,
C'est qu'il en bannira la cause,
Pris en breuvage il fait pisser,
Un malade sans l'oppresser,

Et pouſſe hors la ſecondine,
Et les mois comme il fait l'urine;
Le miel & l'aloé ſont bons,
Avec cette plante aux poulmons:
Item ce meſme ſimple arreſte,
Les douleurs froides de la teſte,
Eſtant en forme de chappeau,
Appliqué deſſus le cerveau,
Son odeur repouſſe l'injure,
Et de l'air & de la froidure:
On le tient bon pris par dedans,
Contre Morſures de Serpents,
Il appaiſe auſſi les nausées,
Qui d'humeurs froides ſont cauſées,
En vinaigre il donne vigueur,
Quand on ſouffre des maux de cœur,
Il purge l'humeur pituiteuſe,
Qui dans un corps eſt onereuſe,
Mais mis en pouſſiere, ou brûlé,
C'eſt un remede ſignalé,
Par ſa vertu deſiccative,
Pour fortifier la gencive,
Et corriger la mauvaiſe eau,
S'il eſt jetté dans le vaiſſeau,
En outre il ſert aux hydropiques,
Auſſi bien qu'aux epileptiques,
Il guerit les demangeaiſons,
Qui viennent en toutes ſaiſons,
Et profite à toute Commere,
Qui reſſent des douleurs de mere,

En parfum receu par le bas,
Femmes uſez en ce cas,
Et vous ſçaurez de la maniere,
Qu'il donne gueriſon entiere.

De la Scabieuſe.

CHAP. LXXXVIII.

Vrbanus per ſe neſcit pretium Scabioſæ,
Confortat pectus quod deprimit ægra ſenectus,
Lenit pulmonem, tollit laterumque dolorem,
Vino potatur, virus ſic evacuatur.

QUoy qu'Urbain ſoit Pape de Rome,
Et qu'il paſſe pour un grand homme,
N'en déplaiſe à ſa Sainteté,
Il ne ſçait pas en verité,
La valeur de la Scabieuſe,
Plante de ſoy ſi pretieuſe,
Que par ſa puiſſante vigueur,
Elle corrobore le cœur,
Addoucit Poulmon & Poitrine,
Que la froide vieilleſſe mine,
Et rend ſelon les Medecins,
Les vieilles gens gaillards, & ſains,
Purgeant l'humeur qui les oppreſſe,
J'entens cette pituite épaiſſe,
Plus viſqueuſe que du limon,
Dedans les canaux du Poulmon,

Ce qui puissamment les soulage,
Et fait que dans leur plus vieux âge
Alors qu'ils en usent bien tous,
Ils sont exempts d'asthme, & de toux:
Elle est utile au pleuretique,
Que la douleur du costé picque,
Fait qu'il crache plus aisément,
Digerant l'humeur puissamment,
Qui cause cette maladie,
Qu'à la fin elle congedie.

De l'Eau de Scabieuse.

Son Eau beuë avec de bon Vin,
Nous peut guarantir du venin,
Principalement de la Peste,
Fleau qui quelquefois nous moleste;
Dont elle meurit les Charbons,
Au corps des méchants, & des bons.
Enfin elle guerit le vice,
Et les douleurs de la matrice,
Et dissoût le sang grumelé
Dans un homme roide gelé.



De l'Auronne.

Chap. LXXXIX.

Abrotono crudo ſtomachi purgabitur humor.

L'Auronne purge la Poitrine
Pleine d'humeur, & de vermine,
Car elle fait mourir les Vers,
Les plus gros, & les plus pervers
Par ſa force, & ſon amertume,
Comme l'abſinthe a de couſtume.
Item, beuë avec de bon Vin,
Elle preſerve de venin,
Et la graine boüillie, ou cruë,
Miſe en poudre, puis dans l'eau beuë
Fait reſpirer facilement,
Donne aux goutteux allegement,
Profite à gens pendant leur vie,
Qui ſont travaillez de l'hernie,
Et dans le lict miſe en tout temps,
Chaſſe Scorpions & Serpens,
Son parfum fait la meſme choſe,
Ainſi que Dioſcoride expoſe:
L'Auronne échauffe puiſſamment,
Et ſeiche vigoureuſement,
Car ſa poudre ſur une playe,
Rend une perſonne moins gaye,

En luy faisant sentir douleur,
Par son excessive chaleur,
J'estime encore sa semence
Utile aux Nerfs par excellence,
A la convulsion, aux Reins,
Où l'on sent tourments inhumains,
Elle est bonne au mal de matrice,
Dont elle peut chasser le vice :
Pline dit qu'à l'enchantement
Elle resiste puissamment;
Qu'elle guerit les maux d'entrailles;
Qui conduisent aux funerailles,
Et qu'elle fait sortir dehors
Les dards fichez dedans le corps.
Enfin Galien la tient divine
Avec de l'Huille de Sabine,
Pour haster la barbe au Menton;
Fust-ce au plus chetif avorton,
Et mesme avec autre Huille encore,
Qu'avec elle l'on incorpore,
Ainsi que cét Autheur écrit,
Comme Huille de Paulme, de Christ,
De Courges, Raiforts, ou Lentisque,
Qu'on peut experimenter sans risque,
Qui le veut faire le fera,
Mais ma Muse en demeure-là,
Car mon Apollon plus qu'un barbe,
Depuis long-temps a de la barbe,
Et pour moy qui n'en manque pas,
J'en useray dans d'autres cas.

Du Cresson.

CHAP. XC.

Illius succus Crines retinere fluentes,
Illitus asseritur, dentisque levare dolorem,
Et squammas succus purgat cum melle perunctus.

Recepte pour empescher la cheute des Cheveux.

LE Jus de Cresson qu'on appreste
Est utile à frotter la teste,
Il arreste sans nous fourber
Barbe & Cheveux prests à tomber,
Et mesme il en fait naistre d'autres
Plus beaux & plus forts que les nostres,
Car sa puissance & sa chaleur
Desseiche, ou dissipe l'humeur,
Qui ronge & corrompt la Racine,
Et la fait tomber en ruine,
Et débouchant aussi la peau
Couverte de nostre chappeau,
Il est d'une telle excellence,
Que sans causer de violence
Il prepare ce qui produit,
Les Cheveux dans chaque conduit,
Et fait naistre mieux que Rhubarbe,
Les Cheveux, le Poil & la Barbe.

Son suc gueri tle mal de dents,
Appliqué dehors, ou dedans,
Soit qu'il les purge de pituite
Crasse, ou tenuë, ou cruë, ou cuitte
Qui par un mal-heureux revers
Tombe sur gencives, & Nerfs,
Ou soit qu'estant chaud de nature,
Il resiste à leur pourriture,
Quand on les lave sans façon
Avec Vin, où boult le Cresson,
Ou bien si vous voulez me croire
L'appliquant en vessicatoire,
Il purge l'humeur qui dedans
Coule & cause le mal de dents.
S'il est mis dessus un des temples,
Comme nous avons des exemples,
Ainsi déchargeant le cerveau
D'un suc froid & cru comme l'eau,
Il guerit les douleurs de teste,
Fluxions d'yeux, & mesme arreste
Catharres tombants sur Poulmons,
Qui ne sont, ny charmants, ny bons,
Il profite à la Sciatique,
Qui fortement cuit & nous picque,
Et fait mourir les vers des dents,
Qui causent douleurs au dedans.

Des autres vertus du Cresson.

Son suc en Miel guerit la psore,
Dartres & d'autres maux encore,

Pourveu qu'un expert Medecin
Ait purgé l'homme à cette fin,
Quoy qu'au dedans ce ſimple purge
La pituite comme l'épurge
Auſſi bien qu'il fait par dehors,
En oſtant la craſſe du corps,
L'on tient qu'il eſt encor habile
Pour chaſſer par le bas la bile,
Et pour nous aiguiſer l'eſprit,
A ce que Pline nous écrit,
Mais il échauffe la ſemence,
Et quelques-uns ont connoiſſance
Qu'il excite à cét acte doux,
Que la femme aime autant que nous,
Il eſt d'une vertu cauſtique,
Quand deſſus la chair on l'applique,
Tout ainſi que le ſennevé,
Comme on l'a ſouvent éprouvé,
Car ſa chaleur eſt exceſſive,
Et de vertu deſſiccative.
Item, cé ſimple ſans égal,
Fait couler le flux menſtrual,
Peut diminuer la ratelle,
Seicher la tigne & la gratelle,
Dedans nous diſſiper les vents,
Faire mourir Vers & Serpents,
Et meſme guerir leur morſure,
Ainſi que Dioſcoride aſsûre.

De l'Eclaire.

CHAP. XCI.

Cæcatis pullis hac Lumina mater hirundo,
Plinius ut scripsit, quamvis sint eruta reddit.

JEan de Milan tient que l'Eclaire
Est utile aux yeux qu'elle éclaire,
Et que Pline qui ment par fois,
Dit que l'Hyrondelle fait choix
De ce simple qui rend la veuë
A ses petits qui l'ont perduë.,
D'où je croy que *Chelidonion*
Est tiré du mot *Chelidon*,
Qui signifie une Hyrondelle
En nostre Langue maternelle,
Pour le bien qu'elle fait aux yeux
De ces Oyseaux industrieux,
Car la fiente de leur mere
Brûlante, corrosive, amere
Qui leur tombe souvent dedans;
Les aveugle de temps en temps,
Ainsi qu'autrefois à Tobie,
Il arriva durant sa vie.
Les Hyrondelles & leurs nids
Sont des medicaments benits,
Que l'Art des Medecins destine
Utilement contre l'angine,

L'on estime qu'ils y sont bons,
Mais revenons à nos Moutons,
Ou plustost à la grande Eclaire,
Ou la petite scrophulaire,
Que le docte Aristote dit
Estre pour les yeux en credit,
Soit que la petite Hyrondelle,
Comme en l'Histoire Naturelle,
Pline l'explique assez au net,
Vienne au monde aveugle en effet,
Ou soit qu'on luy creve la veuë,
Qu'on l'arrache, ou bien l'ait perduë,
De quelque façon que ce soit,
Ce grand Autheur dit qu'elle voit,
Quand elle use de cette plante,
Que dessus toute autre l'on vante,
Pour rendre les yeux clairs & beaux,
Et les soûlager dans leurs maux.
Mais je ne croy pas, quoy qu'on die,
Qu'un pareil simple y remedie,
Quand tout un suc est écoulé,
Car aprés avoir bien parlé,
Ne sçait-on pas que cette plante
Estant corrosive & brûlante,
Au lieu de produire une humeur
La desseiche par sa chaleur?
Ce seroit chose merveilleuse,
Bon si c'estoit l'humeur aqueuse
Qui s'écoule facilement,
Et qui se repare aisément,

Mais lors que l'humeur cristalline,
Suivant toute la Medecine
S'est coulée une fois de l'œil,
C'est pour la veuë un rude écüeil.
L'on peut bien dire adieu lumiere,
Quoy que l'on ouvre la paupiere,
C'en est fait pour nous, tout est cuit,
L'on est dans l'éternelle nuit,
Car à pareille maladie,
L'on ne void rien qui remedie,
Et croy qu'on ne la peut guerir,
Quand mesme on en devroit mourir.
Il faut donc dire que l'Eclaire
Est un simple qui nous éclaire,
Lors que quelque suc pituiteux
Rend un œil trouble & nebuleux,
Par ce qu'il l'incise, attenuë,
Le dissipe, & puis rend la veuë
Peut-estre elle a d'autre vertu,
Par qui je croy qu'est abbatu
Un autre mal de cette sorte,
Tel qu'il puisse estre, il ne m'importe,
Je te puis dire seulement
Qu'usant de ce medicament,
L'on peut rendre un tres-bon service
A l'homme affligé de jaunisse,
S'il prend ce remede divin
Avec de l'Anis & du Vin;
Enfin il est incomparable
Pour guerir le mal enrageable;

Que cause la douleur des Dents,
Aussi bien aux petits qu'aux grands.

Du Saule.

CHAP. XCII.

Auribus infusus vermes succus necat hujus
Cortex verrucas in aceto cocta resolvit,
Pomorum in succo flos partus destruit hujus,
Instinctus veneris cunctos tardat stimulantes,
Et sic desiccat ut nulla creatio fiat.

L'Eau de Saule mise en oreille
Est d'une bonté sans pareille
Pour faire mourir au dedans
Les Vers qui sont les plus fendans,
Soit que cette eau de sa Nature
Purge cette vilaine ordure,
Dont s'engendrent ces vermisseaux,
Qui ne sont jamais bons, ny beaux,
Ou bien soit que son amertume
Les creve, comme elle a coustume,
Dioscoride qui n'est pas fat,
Dit qu'avec de l'Huille Rosat
Dans une Ecorce de Grenade,
Ce jus chauffé sert au malade,
Qui loin du tumulte & du bruit
Ne peut reposer jour, ny nuit

Pour la grande douleur d'Oreille,
Qui fait inceſſamment qu'il veille.
Ce ſuc eſt encor bon aux yeux,
Et fait qu'ils ſe portent bien mieux.
L'Ecorce du Saule brûlée,
Puis dans le Vinaigre mélée,
Nous délivre de pluſieurs maux;
Sçavoir, de cloux, cors & porreaux,
Qu'elle deſſeiche & déracine
Comme une forte Medecine,
Avicenne dit qu'au pourpier
Ce meſme effet eſt ſingulier,
Et je tiens que la meſme force
Que le Saule a dans ſon Ecorce,
Se rencontre dans le ſoucy
Qu'on pile avec Vinaigre auſſi,
Pour oſter duretez calleuſes,
Qui ſont aux pieds tres-douloureuſes.
Les Fleurs du Saule en potion
Empeſchent la conception,
Répouſſent l'amoureuſe flâme,
Et font avorter une femme,
Quand on les prend dans du pommé:
Son fruit, quoy que peu renommé,
Empeſche de peupler le monde,
Rendant la ſemence infeconde,
Qu'il deſſeiche, & qu'il refroidit;
Mais Conſtantin Cæſar nous dit
Que mélé parmy la mangeaille,
Dont les Moutons font la ripaille,

A la fin il les rendra ronds,
Et gros & gras comme Larrons.

Preservatif contre les vomissements & nausées que l'on endure sur la Mer.

Chap. XCIII.

Nausea non poterit quemquam vexare marina,
Antea cum vino mixtam si sumpserit illam.

De l'Absinthe.

Marchand qui par Mer & par terre,
Soit en temps de paix, ou de guerre,
Cours aussi fort aprés l'Argent,
Qu'un pauvre mal-heureux Sergent,
Je te veux apprendre un remede,
A qui le vomissement cede,
Boys quelque temps du Vin amer,
Avant que de monter sur Mer;
Je veux dire du Vin d'absynthe,
Au lieu de chopine boys pinte,
Pour remettre en bonne santé,
Ton estomach debilité,
Ou pour empescher la nausée,
Que ta couppe soit arrosée,
D'un peu d'eau marine à la fois,
Et de bon Vin lors que tu boys,

Car l'usage nous certifie
Que l'excellent vin fortifie,
Et que l'eau de Mer desseichant,
Ou selon quelques-uns laschant,
Fait couler en bas la matiere,
Et la chasse par le derriere:
Tu peux encore te purger,
Auparavant de naviger,
Vomir & faire autre remede
Afin de te donner de l'aide,
Soit devant que tu sois sur l'eau,
Ou bien estant dans le vaisseau,
Ainsi prens une chose aigrette,
Comme la pomme de reynette,
Et la pomme de capendu
Qui sont d'une grande vertu.
De peur encor d'estre malade
Prens verjus, orange & grenade,
Et mange aussi du cotignac,
Pour affermir ton estomach,
Mais chasse les humeurs rebelles
Autant que tu peux par les selles:
Le pain rosty mis dans le Vin
Est encor bon pour cette fin;
La semence d'Ache rostie
Peut estre aussi de la partie,
Beuë avec du Vin excellent
Pour guerir ce mal violent.

De la cause du vomissement que l'on souffre sur la Mer.

Or une pareille nausée
Quand on est sur Mer est causée,
Par l'ébranlement du vaisseau,
Qui vogue rudement sur l'eau,
Ou bien par l'air de la marine,
Qui fait mal à teste & poitrine,
Ou bien quelquefois par la peur,
Qui blesse estomach, teste & cœur,
Ou bien enfin, si bon te semble,
Pour toutes ces choses ensemble,
Pour à quoy bien remedier,
La cause il faut congedier,
Remede utile & necessaire
A quiconque le pourroit faire:
Mais le moyen quand on est là
De pouvoir pratiquer cela,
Puisque la Mer & rude & fiére
N'a point de porte de derriere,
Certes je croy que le meilleur
Est de mettre bas toute peur,
Et de faire que le mal cede
Par la vertu d'un bon remede:
Ainsi pour en venir à bout
Fais des susdits partie, ou tout,
Et par ce moyen ta caillette
En peu de temps sera refaitte.

CONTINVATION DU CHAPITRE de l'Absynthe.

Confortat nervos & causas pectoris omnes,
Serpentes nidore fugat, bibitumque venenum,
Auris depellit sonitum cum felle bovino.

L'Absynthe conforte les nerfs,
L'estomach & chasse les vers,
Venin, serpens, puces, punaises,
Qui sont contraires à nos aises,
Et sert à tous bons compagnons
Pour corriger les champignons,
Combat fortement la cigüe,
Qui par ses qualitez nous tuë,
Et le venin du scorpion,
Qui porte dard au croupion:
Elle oste le bruit de l'oreille
Avec fiel de bœuf à merveille,
Car tous deux dissipent le vent,
Qui cause ce son decevant:
Elle purge aussi son ordure,
Et mesme en chasse la froidure,
Et comme un simple sans égal
Provoque le flux menstrual:
Elle est utile à la matrice,
Est bonne contre la jaunisse,
Et son parfum pris par dedans
Appaise la douleur de dents.

Enfin je maintiens que l'Aluyne
Ouvre les conduits de l'urine,
Du foye, de la ratte & des reins,
Qui font mal aux pauvres humains,
Et qu'elle guerit l'hydropique
Ainsi que le paralytique :
Je sçay qu'elle a d'autres vertus,
Mais pour finir je n'en dis plus.

Du Poivre & du Gingembre.

Chap. XCIV.

Quod piper est nigrum non est dissolvere pigrum
Phlegmata purgabit digestivamque juvabit,
Leucopiper stomacho prodest, tussi atque dolori
Vtile, præveniet motum, febrisque rigorem.

Le Poivre long & blanc & noir
Est plein d'un merveilleux pouvoir,
Mais pas un des trois n'est utile
A l'homme trop chargé de bile,
Qu'il n'échauffe pas pour un peu
Et luy met tout le corps en feu,
Puis l'envoye aprés, quoy qu'il gronde,
Manger du Poivre en l'autre monde ;
Partant mangeurs de Saupiquets
Qui tenez si bien les plats nets,
Et qui ne cherchez que ces saulces,
Prenez garde au moule des chausses,

Et du pourpoint & du chappeau,
Pour vous il n'y fait bon, ny beau,
Si vos corps abondent en bile,
Ces trois vous feront faire gille.

Du Poivre noir.

Le Poivre noir eſt chaud & ſec,
Et meſme point ſi fort le bec,
Que pris par le nez, ou la bouche,
Il fait que plus ſouvent on mouche,
Et qu'il diſtille du cerveau,
Une grande quantité d'eau,
Pris tout entier, ou bien en poudre,
Il eſt diligent à diſſoudre,
Les phlegmes qui ſont dans le corps,
Et chaſſer les vents les plus forts,
Qui font la colique venteuſe,
Dans une panſe mal-heureuſe,
Ainſi l'eſtomach, le cerveau,
Et le ventre qui ſont pleins d'eau,
Ou bien d'une pituite épaiſſe,
Qui trop fortement les opreſſe,
Par le Poivre ſont ſoulagez,
Si toſt qu'il les a déchargez
Car il la cuit & puis la chaſſe,
Laiſſant ſa chaleur à la place,
Dont un homme devient aprés
Plus ſain & diſpos que jamais.

Du Poivre blanc.

Le Poivre blanc est sans écorce
Partant il a bien moins de force,
Car afin de le dépoüiller
On le met quelque temps moüiller,
Dans de l'eau marine, ou salée,
Dont sa substance estant enflée,
On l'expose au Soleil exprés,
Pour en oster l'écorce aprés,
D'où je croy qu'il a moins de force,
Que le noir avec son écorce,
Quoy que Galien au Poivre noir,
Attribuë un moindre pouvoir,
Pour estre plein de seicheresse,
Trop refroidy par sa vieillesse,
Et dedans l'air s'estre éxhalé
Plus que le Poivre blanc pelé:
L'on dit que c'est là sa Sentence,
Mais pour dire le vray je pense,
Que ce grand homme a crû vrayment,
Qu'ils croissoient tous diversement
Ce qui n'est qu'une pure fable.
Le Poivre blanc est agreable
Pour l'estomach & le poulmon,
Qui sont remplis d'un gros limon,
Il est d'une force puissante,
Pour inciser cette humeur lente,
Qu'ils enferment chacun dans eux,
Et peut servir aux pituiteux,

D'une nature langoureuse
Ainsi qu'à la toux pituiteuse.

Du Poivre long.

Le Poivre long est le meilleur
Pour n'avoir pas tant de chaleur,
Soit que l'on en fasse un mélange,
Dans ce qu'on boit & ce qu'on mange,
Ou dans quelque medicament,
Dont on use ordinairement,
Pour échauffer poulmon & ventre,
Pleins de pituite dans leur centre,
Qu'il vuide de belle façon,
Galien nous fait cette leçon,
Quand de trois Poivres mis en poudre
Avec du miel il fait resoudre,
Les phlegmes & vuider les eaux,
De l'estomach & des boyaux.

Remede contre les fiévres qui viennent d'une cause froide.

Le Poivre est bon contre la fiévre
Avec de l'huille de geniévre,
Pour en prevenir la vigueur
Le mouvement & la rigueur,
Car c'est une chose excellente
Si la fiévre est intermittente,
Et qu'on s'en frotte ventre & dos,
Pour s'echauffer jusques aux os,
Ou bien qu'on le prenne en breuvage
Avec Vin pour le mesme usage,

Quand

Quand un tel mal vient d'un suc froid,
Car pris devant l'accez on croid,
Que c'est un merveilleux remede,
A qui la fiévre quarte cede,
Et la quotidienne aussi,
Ce qui souvent a reüssi,
Quand on a fait l'experience;
Mais cependant en conscience
Un tel remede estant douteux,
N'en use guere si tu veux,
De peur qu'il n'échauffe & qu'il trouble
Et ne fasse une fiévre double.
Le Poivre est bon contre Serpens
Il dissipe écroüelles & vents,
Mis avec nitre je presage,
Qu'il oste taches du visage,
Et fait uriner puissamment
Quand on en use abondamment.

CONTINUATION DU CHAPITRE du Gingembre.

Zingiberante datum morbum fugat inveteratũ,
Postque datum mollit, ventris fastidia tollit.

L'Usage frequent du Gingembre
Ne nuit point au mois de Decembre,
S'il est pris devant le repas,
En ce temps il ne manque pas

A s'insinuer dans les Veines,
Qui de grosses humeurs sont pleines,
Qu'il échauffe plus fortement,
Et qu'il incise puissamment,
Sans que pour lors la nourriture
S'oppose en rien à sa Nature,
Car c'est un point tres-asseuré,
Quand c'est un mal inveteré,
Qui vient d'une pituite lente,
Que cette drogue le supplante.
Le Gingembre aprés le repas
Lâche le Ventre par le bas,
Pourveu qu'il soit recent & tendre,
Au contraire l'on doit attendre
S'il est sec qu'il le rendra dur
Comme une pierre, ou comme un mur;
Mais qui ne sçait qu'en Medecine,
Cette incomparable Racine
Estant prise devant l'accez,
Fait à la fiévre le procez,
En quelque saison qu'elle vienne,
Soit la quarte, ou la quotidienne,
Et qu'elle augmente la chaleur,
Donne une plus vive couleur,
Et fait aussi que toute viande,
Est d'une douceur plus friande,
C'est pourquoy les gens degoustez,
Qui ne peuvent manger pastez,
Ny pain, ny chair, souppe, ny moüille,
Salades, fruit, pomme, citroüille,

Qu'ils prennent Gingembre ſouvent,
Pour eux il n'eſt point decevant,
Il échauffera leur pituite,
Et la pourra chaſſer enſuitte,
D'où le malade qui pâtit,
Aprés aura bon appetit.

ADDITION A L'ECOLE de Salerne, de la Muſcade, de la Canelle. & du Clou-de-Girofle.

PUiſqu'on ne parle en ce libelle
De Muſcade, ny de Canelle,
Ny de Clou de Girofle auſſi,
Faiſons un ſupplement icy.
La Muſcade eſt certaine drogue,
Qui par tout eſt aſſez en vogue,
Et croiſt dans l'Iſle de Badan,
De Mutir & de Zeilan,
Son odeur eſt douce & plaiſante,
La meilleure eſt la plus peſante,
Huilleuſe, abondante en liqueur,
Qui meſme diſtile une humeur
Quand on la picque d'une aiguille,
Qui ſert bien à garçon & fille,
Pour rendre l'eſtomach plus fort,
Qu'elle corrobore d'abord,
Et comme excellente denrée
Arreſte auſſi la diarrhée,

Car au ſecond degré complet
Elle eſt chaude & ſeiche en effet,
Et d'une puiſſance aſtringente :
Ce fruit fait l'haleine plaiſante,
Provoque l'homme jour & nuit,
A faire l'amoureux deduit,
Et comme choſe ſalutaire,
Sert à guerir du mal de mere,
Qui procede de la froideur,
Chaſſe les vents par ſa chaleur
Et diminuë auſſi la ratte,
Qu'il rend plus petite & plus plate,
Mais il eſt nuiſible au poulmon :
Enfin ce remede eſt ſi bon
Qu'il guerit le paralytique,
L'homme affligé de la colique,
Et fait du bien encore aux nerfs,
Qui ſont geſnez de maux divers,
Car il guarantit de la goutte,
Et luy fait prendre une autre route.

Les vertus de la Canelle.

La Canelle eſt d'un gouſt picquant,
Mais agreable quant & quant :
Elle eſt d'une odeur aſſez bonne,
Qui ſatisfait bien la perſonne,
Et cette écorce utile aux yeux,
Les rend plus clairs & radieux,
Avec miel l'on en fait uſage
Contre lentilles du viſage,

Et par son peu d'astriction
L'on dit que sa decoction
Sert à resserrer la matrice,
En s'en estuvant l'orifice:
Enfin l'on en fait hippocras,
Qui pour le goust a mille appas,
Et qui d'une façon gentille,
Provoque mois à femme & fille,
Echauffe & seiche plaisamment,
Est utile à l'enfantement,
Sert d'un puissant alexitere
Contre morsûre de Vipere,
Appaise la douleur du Rein,
Comme un remede souverain,
Et sert encore en Medecine
Contre difficulté d'urine.

Du Clou de Girofle.

Le Girofle est aperitif,
Incisif & confortatif,
Car pris avec viande il arreste
Les grandes douleurs de la teste,
Est fort bon contre le haut mal,
Dont il soulage l'Animal,
Fait que l'haleine est agreable,
En parfum est tres profitable
Pour faire tost vuider le nez,
De bonnes gens enchifrenez,
Et mis en poussiere menuë,
On tient qu'il profite à la veuë,

Quand il eſt appliqué deſſus,
Car les yeux en ſont plus aigus.
Il faut encore que l'on croye
Que cette drogue eſt bonne au foye,
Et maux d'eſtomach, & de cœur,
Dont elle appaiſe la rigueur,
Et priſe avec bon Laict de Vache,
Ou de Chévre, il faut que l'on ſçache
Qu'un homme eſt meilleur compagnon,
I t devient ſi chaud du roignon,
Qu'eſtant ſur l'amoureuſe beſte
Il y va de cul & de teſte,
Dont femme ravie en ſon cœur
L'embraſſe avec bien plus d'ardeur.
En outre Clou, Vinaigre & Roſe
Sont encore une bonne choſe
Pour fortifier l'Animal,
A qui ſouvent le cœur fait mal.
Item, contre l'apoplexie,
Catharre, ſtupeur, lethargie,
Le ſpaſme & l'air peſtiferé,
Ce remede eſt tres aſſûré,
Il fait que l'haleine eſt meilleure,
Quand on le maſche d'heure en heure,
Appaiſe le vomiſſement,
Le cours de Ventre meſmement,
Et ſert pour appreſter les viandes,
Et les faire trouver friandes,
Ainſi Poulles, Chappons, Dindons,
Qui ſont des morceaux aſſez bons,

Bœuf & Veau, Mammelles de Vache,
Où Clou de Girofle on attache,
Pour ſeicher les groſſes humeurs,
En deviennent beaucoup meilleurs.
Du Clou l'on peut tirer une Huille
De qui l'uſage eſt tres-utile,
Pour guerir des maux qui ſont lents,
Et faits de pituite & de vents,
Qui geſnent perſonnes caducques.
Il croiſt aux Iſles des Molucques,
Gilolo, Tidor, Machiam,
Ternate, Mutir, Bachiam,
L'Arbre, où vient le Clou, dit Maffée,
Qui n'en fait pas un grand trophée,
Eſt fort approchant du Laurier,
Il n'a rien de particulier,
Sinon que la Fleur excellente
Eſt aſſez odoriferante.
Le Clou ſert de Graine & de fruit,
C'eſt par luy que l'Arbre eſt produit,
Car tombant comme la Châtaigne,
L'Arbre croiſt ainſi qu'on l'enſeigne,
Qui ſelon tous les Habitans,
Dure l'eſpace de cent ans.
Son Fruit ſe recüeille en Septembre,
Octobre, Novembre & Decembre,
Juſques à la fin de Janvier,
Ou ſi tu veux juſqu'en Février,
Qu'on l'abbat avec violence,
D'où l'an d'aprés ſuit l'indigence,

Car l'arbre est offencé si bien,
Que l'an suivant il n'y vient rien.

Du choix du Clou de Girofle, & de sa conservation.

Le Girofle le plus solide,
Le plus pesant & moins aride,
Le plus recent & plein d'odeur,
Le plus abondant en liqueur,
Quand la personne qui trafique
Avec une aiguille le picque,
Le plus lent & plein de vertu,
Qui mal aisément est rompu,
Le plus chaud en maschicatoire,
Le plus acre, & qui fait plus boire,
Est le Clou que l'on doit choisir,
Pour rendre selon son desir,
Les Viandes bien assaisonnées:
On le peut garder cinq années
Dans quelque lieu, soit bas, ou haut,
Ny trop humide, ny trop chaud,
Car la seicheresse le ride,
L'affoiblit & le rend aride,
Et l'humidité l'attendrit,
Et finalement le pourrit.



Du sommeil de midy.

Chap. XCV.

Sit brevis, aut nullus tibi somnus meridianus:
Febris, pigrities, capitis dolor, atque catharrus,
Hæc tibi proveniunt ex somno meridiano.

Il donne la fiévre.

Evite sur tout le sommeil
Pendant la chaleur du Soleil;
Ou bien pour le moins ne dors guere;
Ce repos n'est point salutaire,
Et qui le prend trop longuement
Ne sçauroit vivre sainement,
Car ce sommeil cause la fiévre
Quelquefois si forte & si miévre;
Qu'un pauvre dormeur oppressé
Est passe comme un trépassé,
Devient à la fin si malade
Qu'il ne sçauroit manger grillade;
Et mesme a peine à reposer:
Or la fievre qu'il peut causer
Est l'ephémere & la putride,
Qui dedans quelqu'humeur reside;
La premiere est dans les esprits
D'une grande chaleur épris
Par une vapeur alterée

D'une viande mal digerée
Durant le sommeil du midy,
Qui rend un pauvre homme estourdy;
Car cette vapeur estrangere
Dans les esprits fait l'ephémere,
Qui les eschauffe puissamment;
La putride vient autrement,
Sçavoir des humeurs épanduës;
Qui sont encore toutes cruës
Pour la grande indigestion,
D'où se fait opilation,
Puis suit aprés la pourriture
Qui faisant guerre à la nature,
Corrompt à la fin quelque humeur
Dont la fumée allant au cœur
Allume une fiévre putride,
Qui tient un pauvre diable en bride,
Avec un tourment sans pareil.

De l'engourdissement.

L'autre mal que fait le sommeil
D'où suit une longue detresse,
C'est qu'il engendre la paresse,
Qu'on peut appeller proprement
Un fascheux engourdissement,
Qui souvent attaquant un membre
Oblige de garder la chambre;
Car dormant aprés le repas
La coction ne se fait pas,
Ou du moins il s'en fait un chile,
Dont le sang qui nourrit opile,

Et rend le corps appesanti,
Paresseux & tout abbruti;
Mais qui ne sçait que la fumée
A la maniere accoustumée,
Qui s'éleve d'un chile cru
A la teste la met à cu,
Pour humecter trop la cervelle
Et du masle & de la femelle,
Dont les nerfs aprés humectez
Les membres en sont affectez,
Soit que cette humeur inutile
A la fin du cerveau distile,
Et tombe sur muscle & tendon
D'un pauvre petit mirmidon,
Ou bien sur nerf, ou sur jointure;
D'où s'ensuit horrible torture,
Un estrange engourdissement,
Et la perte du sentiment:
Ce que jamais ne font les veilles;
Qui nous desseichent à merveilles;
Nous amaigrissent jusqu'aux os,
Et rendent nos corps plus dispos.

De la douleur de teste.

Ce sommeil fait mal à la teste
Depuis le bas jusqu'à la creste,
Car l'aliment qui n'est pas cuit
Envoye une vapeur qui nuit
A la plus joyeuse cervelle
Par son humidité rebelle,
Qui luy cause de la douleur,

Et donne au corps pasle couleur,
D'où facilement je presage
La boursoufflûre du visage
Par le mouvement de l'humeur,
Comme experimente un dormeur,
Et longue & froide maladie
Dont la teste est toute engourdie.

Du catharre.

Le catharre, ou defluxion
Vient aussi d'indigestion,
Dont une vapeur dépravée
A la teste estant élevée,
Qui ne nous predit rien de bon,
Tantost tombe sur le poulmon,
Où la pituite s'accumule,
Et tantost coule au ventricule,
Ou par la bouche, ou par les yeux,
Par le nez, ou par d'autres lieux,
Comme par les nerfs & les veines,
Veritables sources des peines,
Qui font endurer mille maux
Aux raisonnables animaux
Accablez de paralysie,
De fiévres & de pleuresie,
De coliques, ventositez,
Rheumatismes, humiditez,
Diarrhée, catharre & coryse,
Dont la pauvre nature éprise
Peste de se voir, que ie croy,
Dans un semblable desarroy;

Ce sont maux du sommeil diurne.

Du sommeil de la nuit.

Voyons ce que fait le nocturne,
A quoy l'on se peut occuper
Deux heures aprés le souper,
Quand on a fait la promenade,
Ou dansé quelque serenade,
Pour entasser comme en un sac
La viande dedans l'estomac;
Ce repos pris comme on doit faire
Nous fait du bien pour l'ordinaire,
Repare en nos individus
La force & les esprits perdus,
C'est ce qu'Hippocrate conseille,
Qui dit pendant le iour qu'on veille,
Et que l'on sommeille la nuict,
Jamais ce repos là ne nuit,
Et ne cause ny mal, ny rhume
A qui l'observe de coustume;
Mais pour dormir ainsi qu'il faut
Que ton chevet soit un peu haut,
Et d'une bonne couverture
Munis-toy contre la froidure,
Que ton lict soit doux & mollet,
Et coiffe blanche à ton bonnet;
Mais ne faut pas que tu permettes
Que jamais chaussons, ny chaussettes
Soient à tes pieds lorsque tu dors,
Les vapeurs remontant au corps
Blessent la veuë & la memoire,

Et les sens, si l'on en veut croire
L'excellentissime Magnin,
Qui fut un sçavant Medecin ;
Devant que dormir tousse & mouche,
Puis sur le costé droit te couche :
De cette façon, l'aliment
Descendra plus soudainement,
Aprés repose sur le gauche,
Ainsi la coction s'ébauche ;
De là tu peux pour ta santé
Te coucher sur l'autre costé,
Où jusqu'à tant que tu t'éveilles
Il est besoin que tu sommeilles ;
Ne t'endors jamais sur le dos,
C'est sur tout un mauvais repos,
Il cause la paralysie,
Manie, incube, epilepsie,
Car l'humeur ne coulant aprés
Par le nez, ny par le palais,
Ce ne doit pas estre merveille
S'il fait du mal quand on sommeille ;
Coucher dessus le ventre aussi
Est nuisible à qui dort ainsi,
Excite humeur grosse & tenuë
A se jetter dessus la veuë,
Et serre l'estomach trop fort,
Ce qui luy fait beaucoup de tort,
Et debilite la personne,
Pourtant quelquefois on l'ordonne
A celuy dont l'estomach froid

Cuit mal ce qu'il mange & qu'il boit,
Afin que sa chaleur plus forte
Digere de meilleure sorte.
Or que l'on ne dorme la nuit
Que sept heures & non pas huit,
Partout cette regle est prescrite
A personne grande & petite,
Qui doit fuir sommeil du midy,
Car ce repos est interdy
Pour estre à l'homme tres-contraire
Et trop sujet à luy mal faire;
J'excepte icy les vieilles gens
Ainsi que les petits enfans,
Aux premiers la nuit est mal saine,
Ils ne peuvent dormir qu'à peine,
Ne font que tousser & cracher
Le plus souvent sans relascher;
Aux derniers, dautant que nature
Cuit beaucoup mieux leur nourriture
En dormant qu'en ne dormant pas
Aprés qu'ils ont pris leur repas;
La personne extrémement lasse
Est encore de cette classe,
Car elle doit se reposer
Auparavant de rien oser,
Ou plustost de rien entreprendre;
Et d'aller au travail se rendre,
Gens à dormir accoustumez
Au midy ne sont point blasmez
Selon qu'Hippocrate presume,

Car la plus mauvaise coustume
Profite plus à ce qu'il dit,
Que ne fait la bonne en credit,
Que l'on n'a point mise en usage;
Il faut pourtant qu'un homme sage
Au midy dorme peu de temps,
S'il ne veut pas à ses dépens
Que sa santé soit depravée,
Sa teste doit estre élevée,
Quand il repose aprés midy,
Et ne doit pas en estourdy
Se lever alors qu'il sommeille,
C'est ce que Bertruce conseille,
A qui veut aprés le repas
Dormir sans craindre si, ny cas.

De la retention des vents dans le corps.

Chap. XCVI.

Quatuor ex vento veniunt in ventre re ento
Spasmus, hydrops, colica & vertigo hoc res
probat ipsa.

Quiconque veut vivre long-temps,
Qu'il ne retienne point de vents,
Et qu'au matin, au soir, à nonne
Son cul si fortement canonne,
Qu'Esté, Printemps, Automne, Hyver
L'on n'entende pas dedans l'air

Seulement gronder le tonnerre,
Et que si fortement il serre
Et les fesses, & le ponant,
Que Iupiter l'altitonant
S'en estonne & qu'il porte envie
A ce peteux de longue vie:
Car peter magnifiquement
Peut faire vivre longuement,
Puisque tel vent que l'on enferme
De la vie accourcit le terme;
D'où vient ce conte que l'on fait
D'un pauvre homme qui pour un pet
Qu'il retenoit en compagnie,
Avoit pensé perdre la vie;
Pour ce sujet Claude Empereur,
Au rapport d'un certain Autheur
Fit un jour cet Edit notable,
Qui portoit de peter à table,
C'est pourquoy tout bon Medecin
Veut que le malade & le sain
Fasse canonner son derriere
Pour mettre hors cette matiere,
Qui cause par succession
Le spasme, ou la convulsion,
Et le vertige & la colique,
Et qui rend un homme hydropique
Par des vents qui font à son tour
Son ventre aussi gros qu'un tambour.

Du spasme, ou convulsion.

Le spasme est un symptome rude,

Qui fait bien de l'inquietude
A gens qui ne sont pas sçavants,
Pour sçavoir qu'il provient des vents,
Ou d'une humeur acre & tenuë
Qui cause une douleur aiguë,
Et n'arreste pas fixement,
Mais qui courant diversement;
Picque avec grande violence
Le nerf & muscle qu'il offense,
Le fait vers son commencement
Retirer necessairement,
Pour dissiper l'humeur maligne,
D'où provient sa douleur insigne,
Et racourcissant sa longueur
Il s'augmente par sa largeur;
Galien dans un de ses Tômes
Parlant des causes des symptômes;
Dit que les vents dans nostre corps
Remplissent les nerfs, & pour lors
Que la convulsion arrive,
Qui fait une peine excessive,
Cette méchante affection
Ne vient que d'inanition,
Repletion, ou plenitude,
Ce qu'assure avec certitude
Hippocrate dont le credit
Vaut mieux que si cent l'avoient dit.

De l'hydropisie.

L'hydropisie est dangereuse,
Et pour vieux & jeunes fascheuse;

Car à peine on la peut chasser,
Sinon à force de pisser,
Ou bien de joüer du derriere,
Quand c'est une seiche matiere;
L'on en admet communément
De trois especes seulement,
L'anasarque & la tympanite,
Et l'autre que l'on nomme ascite:
La tympanite vient, dit-on,
De la premiere coction,
L'ascite vient de la deuxiéme,
L'anasarque de la troisiéme;
L'ascite est une humidité,
Ou bien une serosité,
De qui le foye est l'origine
Selon toute la Medecine,
Qui devenant froid ne produit
Que du vent, ou de l'eau qui nuit:
Mais nostre Ecole curieuse
Parle de la seiche, ou venteuse,
Qui se fait de vents retenus,
Et d'esprits qui sont superflus
Avec une matiere humide,
Qui dans le bas-ventre reside,
Dont il devient si fort enflé
Qu'il en paroist tout boursoufflé;
Car l'estomach estant debile,
Il ne sçauroit faire un bon chile,
Et le foye estant foible aussi
Ne produit rien de bon: ainsi

Au lieu de faire un ſang loüable
A la nature profitable,
Il ne fait rien le plus ſouvent
Que des eſprits & bien du vent
D'une matiere encore cruë,
Qui ne trouvant point ſon iſſuë
Par la bouche, ny par le bas,
Le ventre en fait un grand amas
D'où noſtre puiſſance expultrice
Ne peut faire ſon exercice:
Outre bien ſouvent qu'un honteux
Qui craint de paſſer pour peteux,
Et de ſe faire ignominie
Retient ſon vent en compagnie,
Qui geſne puiſſamment le corps,
Manque de le chaſſer dehors.

De la Colique.

La colique n'eſt qu'une ſuitte
De vents, de bile & de pituite,
Dont le mal eſt ſi turbulent
Qu'il n'eſt rien de plus violent;
L'on tient la bilieuſe telle
Qu'elle eſt le plus ſouvent mortelle;
La pituiteuſe ne l'eſt point,
Quand on la traite bien à poinct,
Mais j'eſtime auſſi ſa durée
D'une longueur demeſurée;
La venteuſe dans le colon
Geſne un malade tout au long,
Tend l'inteſtin comme une corde

Incontinent qu'elle l'aborde,
Vient d'une imbecille chaleur,
Ou bien d'une grande froideur.

Du vertige, ou tournoyement de teste.

Une ventosité rebelle
Fait le vertige en la cervelle,
Qui d'un mouvement inégal
Agite l'esprit animal;
Si bien qu'il semble que tout tourne
Dans tous les lieux où l'on sejourne,
Hebete les yeux fortement,
Et par un pareil tournoyment,
Un malade comme une masse
Tombe à la fin dans une place,
A moins qu'il n'ait auprés de luy
Un baston ou quelqu'autre appuy:
Or ce symptôme est sympathique,
Ou bien il est idiopathique,
Quand ces vents opiniastrez
Dans le cerveau sont engendrez;
L'autre est moins sujet à mal faire
Vient du foye, ou du mesentere,
De l'estomach, ou bien souvent,
Lorsqu'on retient par bas son vent,
Qui monté vers le haut fait rage,
Quand il est au dernier estage.

Advertissement aux honteux & aux Dames.

Qui que tu sois pauvre honteux
Ne deviens donc plus souffreteux,

Fais parler ſouvent ton derriere
Pour diſſiper cette matiere
Qui te geſne, & malgré le ſort
Pecte toûjours juſqu'à la mort;
Et vous femmes en compagnie,
Par une certaine manie
Qui ſerrez ſi bien vos ponans
A tous allans & tous venans,
N'eſtraignez plus ſi fort les feſſes,
Faites des pets au lieu des veſſes,
Et par le bruit de vos canons
Eternifez par tout vos noms.



Des remedes contre les venins.

CHAP. XCVII.

Allia, ruta, pyra, raphanus, cum theriaca, nux,
Præstant antidotum contra mortale venenum.

Et les aulx & la ruë, ainsi que les reforts,
La grande theriaque, & la noix & la poire,
Sont contre les venins des remedes tres-forts,
Et nous font dessus eux remporter la victoire.

Puisque l'humaine creature
Est sujette de sa nature
A toutes sortes de venins,
Voicy des remedes benins,
Qui serviront pour s'en defendre
Que je vais maintenant t'apprendre.

Des Aulx.

Les Aulx sont, quoy que déplaisans
L'antidote des païsans,
Qu'ils sçavent par experience
Avoir une telle puissance,
Qu'ils en usent à cette fin
Pour mettre en fuitte le venin

De matiere terreſtre & craſſe,
Qu'un pareil antidote chaſſe;
Car ce remede eſt abſterſif,
Subtil, chaud & fort inciſif;
Qui fait venter comme le diantre
Auſſi-toſt qu'on l'a dans le ventre,
Il fait mourir les vers au corps,
Ou bien il les chaſſe dehors,
Il reſiſte à l'eau corrompuë,
Qui nuit beaucoup quand on l'a buë;
Il l'attenuë & pouſſe en bas
De peur qu'elle ne bleſſe pas;
Le meſme pris avec vinaigre
A la perſonne graſſe, ou maigre
Eſtanche la ſoif que l'oignon
Peut cauſer à tout compagnon;
Il eſt bon contre la froidure,
Reſiſte contre la morſure
Des viperes & des ſerpens,
Si dans de bon vin tu le prens
L'odeur meſme les met en fuitte,
Et l'on tient encore qu'il profite,
Et guerit quand on l'a mangé
Les mordus d'un chien enragé;
Il eſt bon aux epileptiques,
Il ne nuit point aux hydropiques,
Il addoucit la vieille toux,
Il fait mourir lendes & poux,
Il nuit aux yeux, fait mal de teſte,
Fait uriner l'homme & la beſte,

Et sert aussi quand vous n'avez
Mes Dames ce que vous sçavez,
Rend vos maris chauds comme braise,
Et fait que bien mieux à vostre aise
Ils vous carressent dans le lict,
Suivant le proverbe qui dit,
Quand un homme au lict se repose,
Et qu'il ne peut baiser sa femme qu'une fois,
Qu'il mange ail & porreaux, il doublera la dose,
Mesme la nuict suivante il la baisera trois.
Il ne faut pas que l'on oublie
Qu'il chasse la toux envieillie,
Soit qu'on le mange cuit, ou cru,
Ainsi que nos Auteurs l'ont crû,
Car ce remede debonnaire
Addoucit la trachée artere,
Et provoque le crachement,
Quand on en prend suffisamment,
Mais il cause douleur de reste
En quelque saulce qu'on l'appreste,
Et par un effet vicieux
Emousse la pointe des yeux.

De la Ruë.

La Ruë est fort desiccative,
Et d'une force aperitive,
Fait pisser, dissipe les vents,
Et digere les phlegmes lents,
Par elle la veuë est subtile,

Nuit aux hommes chargez de bile,
Resiste aux venins pourrissans,
Et ceux qui sont les plus puissans,
Par qui nature est oppugnée,
Guerit morsure d'araignée,
Picqueures de guespes, frelons
Et scorpions les plus felons,
Et sert pour retenir en bride
Le venin de la cantharide,
Salamandre & chien enragé,
Dont un homme estant outragé,
Soit en bon, ou mauvais apostre
Va bien-tost de ce monde en l'autre:
Elle est utile à ce qu'on dit
Contre champignons aconit,
Prise avec du vin en breuvage;
Mithridate ce Prince sage,
Avec figues & noix & sel
Asseûre estre un remede tel,
Qu'un homme vieux, ou bien un jeune
Le prenant devant qu'il déjeune,
Ne peut malgré la trahison
Ce jour-là mourir de poison;
La bellette, au rapport de Pline,
Mange cette plante divine,
En combattant serpents & rats;
Pour se preserver en ce cas
Du venin qui luy pourroit nuire;
Et quand en vin on le fait cuire
La decoction chasse hors

Les eaux que l'on a dans le corps :
C'eſt un remede ſalutaire
Contre douleur du mal de mere,
Le vice de foye & de reins,
Et poulmons qui ne ſont pas ſains,
Car eſtant beuë à taſſe pleine
Elle guerit la courte haleine,
Et lavant ſa bouche au dedans
Preſerve auſſi du mal de dents.

De la Poire.

La poire confite ou ſauvage
Eſt un miraculeux uſage
Pour guerir les bons compagnons
Du mal que font les champignons,
Si nous voulons que Dioſcoride
En cecy nous ſerve de guide,
Car poire, ou feuïlle de poirier
Eſt un remede ſingulier,
Eſtant cuits avec telle viande
Pour la rendre bonne & friande,
Et pour arreſter promptement
Son rigoureux étouffement,
C'eſt ce que dit Paul Æginette
En quelque lieu quand il en traitte;
Voire meſme mangée aprés
La poire eſt un excellent mets.

Or Pline au chapitre ſeptiéme
Dans ſon Livre vingt & troiſiéme,
Nous dit que par ſa peſanteur
La poire cauſe ce bonheur,

En pouſſant hors cette matiere
Au pluſtoſt par noſtre derriere,
Auparavant que leur vertu
Ait un pauvre corps abbatu.
Les poires aromatiſées
Pour ce ſujet ſont bien priſées,
Car elles donnent la vigueur
En nous fortifiant le cœur
Contre la force injurieuſe
De cette viande veneneuſe.

Du Refort.

On uſe pour la meſme fin
Du Refort contre le venin
Des champignons & des viperes,
Et des ceraſtes peſtiferes,
Et ſcorpions pareillement
Qui picquent inhumainement;
Il échauffe au degré troiſiéme,
Et peut deſſeicher au deuxiéme,
Il engendre ventoſitez,
Dont pauvres gens ſont maltraittez,
Mais il profite aux hydropiques,
Et ſert beaucoup aux lethargiques:
Le refort fait du bien à tous
Pris avec miel contre la toux,
Car il détache la pituite,
L'attenuë & la rend plus cuite,
Il excite au vomiſſement,
Il fait piſſer à tout moment,
Et réjoüit filles & femmes

En provoquant les fleurs aux Dames,
Qui s'en servent pour cét effet:
L'on dit qu'il fait venir du lait,
Et garantit une commere
De la rigueur du mal de mere;
Il excite au jeu de l'amour
Bourgeois, paltoquets, gens de Cour;
Pline asseûre que Plystonique
Le donnoit contre la colique,
Et que mesme Praxagoras
Pour ce mal en faisoit grand cas;
Car cette medecine est telle
Qu'elle appaise maux de ratelle,
Les douleurs de foye & de flanc,
Et guerit crachemens de sang.

De la Theriaque.

L'incomparable Theriaque
Qu'inventa le vieux Andromaque,
Premier Medecin de Neron
Est une opiate d'environ
Soixante & cinq sortes de drogues,
Qu'on lit en divers catalogues;
Ce remede plus qu'un refort
Contre le venin est tres-fort,
Que par ses vertus il tempere;
Sa base est la chair de vipere;
Il est d'une telle vertu
Que la pesanteur d'un escu
Resiste au venin de la peste;
C'est une chose manifeste

Qu'avalé dans quelque liqueur
Il appaise les maux de cœur,
Douleurs d'estomach & de teste,
Qui rendent un homme archibeste,
Guerit les indigestions,
Coliques & convulsions;
Apoplexie, epilepsie,
Miserere, paralysie,
Cholera morbus & maux froids;
Qui viennent en plusieurs endroits,
Cours de ventre & dissenterie,
Flux cœliaque, lienterie,
Morsures d'hommes, de chevaux
De toutes sortes d'animaux,
Et de chiens que rage possede;
Il est encore un bon remede
Pour restablir en sa santé
Un corps plein de malignité;
Il chasse fiévres & verolle,
Maux epidemiques, rougeolle,
Mal de mere & vers dans le corps
Qu'il fait sortir ou vifs, ou morts,
Ainsi que bestes veneneuses
Qu'il tuë encor que dangereuses;
Cét antidote est aussi bon
Au bœuf, au cheval, au mouton;
Au chien, au cochon, à la poulle
A qui les maux viennent en foule;
Bref il sert à cent animaux
Comme une selle à tous chevaux.

Du Mithridate.

L'on fait encore une opiate,
Qu'on appelle le Mithridate,
D'une mesme force à peu prés
Pour vaincre le poison exprés,
Mais plus chaud que la theriaque,
Et qui plus vivement attaque
Le venin qu'il rencontre au corps;
Et le met plus viste dehors.

De la Noix.

La noix est aussi nompareille,
Et sans doute est une merveille
Pour combattre & vaincre un poison;
Soit qu'elle soit confite, ou non;
Car celle-cy par la canelle,
Et le girofle a vertu telle
Qu'elle conforte l'estomach
Que le venin mettroit au sac,
Et cuit aussi l'humeur visqueuse:
Et celle-là plus unctueuse,
Comme un antidote anodyn
Fait puissamment nargue au venin,
La mesme avec figues & ruë
Arreste le poison qui tuë,
Est bonne contre maux divers,
Et du corps chasse aussi les vers;
La vieille noix est mal faisante,
Mais la nouvelle est plus plaisante,
L'une & l'autre à gens bilieux
Est un aliment vicieux,

Mais avec le gros vin meslée
Aprés qu'elle sera bruslée,
Elle arreste le cardinal,
Qu'on nomme le flux menstrual.
Voila les grands alexiteres
Contre les venins mortiferes
Des scorpions, crapaux & serpens,
Et de tous animaux rampans.

Les moyens de fortifier le Cerveau.

Chap. XCVIII.

Lumina manè manus gelida mulcens lavet unda,
Hac illac modicum pergat, modicum sua membra
Extendat, crines pectat, dentes fricet, ista
Confortant cerebrum, confortant cætera membra,
Lote cale, sta pranse, vel i frigesce minute.

De la netteté des Mains & des Yeux.

Lors que ta veuë est soüillée
Que ta main d'eau fraische moüillée
A jeun la frotte doucement
Pour la maintenir sainement,
Et pour en oster la chassie,
Qui tout autour est épaissie,

Où

Où deſſus le bord d'un baſſin
Arroſe là d'eau le matin,
Ou pour la rendre plus aiguë
Ouvre & baigne dedans ta veuë;
Car nos yeux & noſtre cerveau
Ont un ſi grand rapport à l'eau,
Qu'elle conſerve leur nature
Par ſon excellente froidure
Mieux que l'eau chaude ne fait pas,
Qui meſme aprés noſtre repas
Engendre des vers dans le ventre,
Attirant la chaleur du centre,
Qu'elle fait exhaler dehors
Par les pores ouverts du corps:
Si bien que la viande mal cuitte
Produit ces animaux enſuitte,
Effet que ce froid element
Ne peut cauſer aucunement,
Mais purge le front à merveilles,
Le nez, les yeux & les oreilles.
 Pourtant que les gens catharreux
D'un temperament froidureux,
S'ils ne veulent paſſer pour beſtes,
Dans l'eau ne baignent point leurs teſtes;
Le froid ne vaut rien au cerveau
De gens pleins de pituite & d'eau,
Il ne fait qu'affoiblir la veuë,
Que d'eſprits il rend dépourveuë,
Il eſt utile aux bilieux,
Et plus aux jeunes gens qu'aux vieux,

Cependant qui voudra s'en serve :
Mais pour moy que Dieu me preserve
De plonger ma teste dans l'eau,
Car j'ay trop froid à mon cerveau,
Et j'aurois peur d'avoir le rhûme;
Mais pour observer la coûtume
De laver les mains au matin
I'en suis soigneux comme un lutin;
Cela me fait, ou Dieu me tonde,
En tout temps tous les biens du monde.

De la promenade du matin.

Aprés que l'on est éveillé,
Et que l'on est tout habillé,
Il est bon de danser ballade,
Ou d'aller à la promenade
Prendre son divertissement
Pour s'exciter plus promptement
A pousser dehors la matiere
De la vessie & du derriere,
Afin de déjeuner aprés,
Non de ce cas, mais d'autres mets.

De l'extension des membres.

De plus, il faut en bon Apostre
Estendre un bras & puis un autre,
Iambes & pieds & tout le corps
Pour mieux rappeller au dehors,
Ou bien à la circonference
Les esprits qui dans nostre panse
Se retirent comme en leur fort,
Pendant que dans le lict on dort,

Et pour dégourdir chaque membre
Avant que ſortir de la chambre,
Et rendre le corps au matin
Diſpos & gay comme un lutin,
Afin d'eſtre plus à ſon aiſe,
La Friction n'eſt pas mauvaiſe,
Par là le corps s'en porte mieux,
Et l'homme en devient plus joyeux.

De la propreté de la teſte.

Pour avoir meilleure encolûre
Peigne & frize ta chevelûre,
Ouvrant les pores de la peau,
Les vapeurs qui ſont au cerveau
Sortent d'une maniere agile,
Et plus facilement ſont gile,
Et ton eſprit eſtant plus gay,
Tu caqueteras comme un geay.
Ta veuë encor de cette ſorte
En deviendra beaucoup plus forte,
Et tes ſens plus purs & plus nets
Iugeront mieux de leurs objets.

De la netteté des dents.

Frotte tes dents & les tiens nettes,
Rien n'eſt ſi laid quand tu caquettes,
Ou ris de voir ſous ton chapeau
Des dents noires comme un corbeau,
Qui te donnent mauvaiſe haleine,
Et te font meſme de la peine,
Exhalant des eſprits impurs
Qui rendent tes ſens plus obſcurs,

Et qui meslez avec la viande
Te la font trouver moins friande,
Et la corrompent mesme aussi,
Quand elle est avallée ainsi:
Donc sortant du lict crache & mouche,
De vin & d'eau lave ta bouche,
Et tiens-la bien nette au dedans
Pour affermir gencive & dents,
Et pour empescher que le chancre
Autour si fortement ne s'ancre,
Que tu ne puisses dans ta faim
Mascher fruict, ny viande, ny pain.
 Toutes ces six choses ensemble
Sont excellentes, ce me semble,
Pour fortifier le cerveau,
Et pour faire qu'un Damoiseau
Soit plus gaillard & plus alaigre,
Et soit leger comme un chat maigre.

Du bain & de la chaleur.

Baigne-toy, mais sortant du bain
Couche-toy dans ton lict soudain,
Et d'une bonne couverture
Munis-toy contre la froidure,
Qui par les pores de la peau
Ouverts par le moyen de l'eau
Entrant dans ton corps feroit rage,
Et te causeroit de l'outrage:
Le bain rafraîchit, amollit,
Nettoye & fait aprés au lict

Que d'un corps auparavant ſalle
La ſueur aiſément s'exhalle,
Mais ſur tout, quand on ſuë, il faut
Que l'on boive moins froid que chaud,
Et qu'aprés le bain on s'endorme,
Non dedans, car c'eſt une choſe enorme,
Non plus que d'y boire & manger,
Si l'on ne veut eſtre en danger
D'avoir l'eſtomach ſi debile
Qu'il ne puiſſe faire un bon chile.

De l'exercice aprés le repas.

Sois debout aprés le repas,
Ou ſi tu veux, fais quelques pas,
La nourriture ainſi s'amaſſe,
Si bien que l'eſtomach l'embraſſe,
Et la reſſerre fortement
Pour la cuire plus aiſément:
Mais ne fais point long exercice,
Cela te feroit prejudice,
En diminuant ta chaleur,
Ou te cauſant quelque douleur
De teſte, eſtomach & poictrine
Dont tu ferois mauvaiſe mine.

Du Froid.

Souffre un peu de froid au dehors,
Ainſi la chaleur dans le corps
Que renfermera la froidure
Cuira ſi bien ta nourriture,
Que ton corps s'en trouvera mieux
Si tu l'obſerves en tous lieux:

De plus, Galien sçavant & sage
Nous asſûre en quelque paſſage
Que pour estre bien ſain, il faut
Qu'on ſoit toûjours plus froid que chaud,
Et qu'on connoist par la froidure
Une bonne temperature.

De la douleur de Teste.

CHAP. XCIX.

Si capitis dolor est, ex potu lympha bibatur,
Ex potu nimio, nam febris acuta creatur:
Si vertex capitis, vel frons æstu tribulentur,
Tempora fronsque ſimul moderatè ſæpè fricentur,
Morella cocta, nec non calidaque laventur,
Istud enim credunt capitis prodeſſe dolori.

Yvrognes, qui ſoir & matin
Ne reſpirez qu'aprés le vin,
Vous qui faites toûjours la feste,
Quand vous aurez douleur de teste,
Soit du vin, ou d'autre liqueur
Qui vous tienne trop en langueur,
Qui vous faſſe mal à la veuë,
Qui vous cauſe une fiévre aiguë,
Ou quelqu'autre ſorte de mal
Qui vous ſoit encor plus fatal,
Beuvez de bonne eau de fontaine
Pour vous rafraîchir la bedaine,

Par son excessive froideur
Elle abbaissera la vapeur,
Qui du vin qui moüille vos tripes
Gagne l'estage de vos lippes,
Et monte jusques au cerveau,
Bons yvrognes beuvez de l'eau,
De peur qu'une telle fumée
Dedans vostre corps enfermée,
Ne vous offense, & qu'à la fin
Vous ne puissiez boire de vin.

Recepte pour la douleur de Teste.

Que si vostre douleur de Teste
Vous fait mal jusques à la creste,
Avec grande chaleur au front
Usez de ce remede prompt,
Que l'on estime sans exemple,
Frottez-vous souvent front & temple:
Mais moderément cependant
Pour éviter tout accident,
Et pour vous soulager ensuitte
Prenez eau de morelle cuitte;
Et de cette decoction,
Servez-vous-en en lotion,
Car on la croit tres-excellente
Quand la douleur est violente.

Des causes de la surdité.

CHAP. C.

Et mox post escam dormire, nimisque moveri
Ista gravare solent auditus, ebrietasque.

SOurd dont la teste est assoupie
Par rhûme, catharre & roupie,
Toy qui veux estre soulagé,
Ne dors aprés avoir mangé,
Soit au lict, ou bien à la table
Sinon aprés un temps notable;
Ce sommeil-là ne t'est point sain,
Lorsque ton estomach est plein,
Car il empesche qu'il ne cuise
Une viande quand il l'a prise,
Il engendre des cruditez,
D'où naissent des ventositez,
Des vapeurs épaisses, visqueuses,
Nuisibles, froides & fumeuses,
Qui s'élevant jusqu'au cerveau,
Le remplissent de phlegme & d'eau;
Bouchent les conduits de l'oreille,
Cependant qu'un homme sommeille,
Hebetent l'oüye, & font si bien,
Qu'aprés il n'entend presque rien.

De l'exercice aprés le repas.

Le trop violent exercice
Nous cause le mesme supplice,
Car lorsqu'on ne s'épargne pas
Au travail aprés le repas,
L'aliment sort pour l'ordinaire
Auparavant qu'on le digere;
Ainsi n'estant pas cuit assez,
Nous en devenons offensez,
C'est une chose indubitable;
Car le sang devient plus loüable,
Quand d'un bon chile il est produit,
Que lorsqu'il n'est pas assez cuit,
Et le foye est offensé mesme,
Et mis dans un danger extréme
D'estre tout à fait alteré,
Quand un chile est mal digeré,
Outre que dedans chaque veine
Un tel sang peut couler à peine,
Pour estre parfois trop épais,
Trop pituiteux, & trop mauvais,
D'où souvent veine, ratte & foye
Sont oppilez par cette voye:
De cette mesme cause icy
Peuvent bien s'élever aussi
De grosses vapeurs à la teste,
Qui les retient & les arreste,
Ne pouvant s'exhaler ailleurs,
De sorte qu'aprés ces vapeurs,

Soit qu'on travaille, ou qu'on sommeille
Tombent justement sur l'oreille,
Ce qui rend un homme sourdaut,
Qui n'entend rien qu'on ne crie haut:
Les veines, le foye & la ratte,
Si nostre raison ne nous flatte
Remplissent encor le cerveau
De leurs vapeurs qui ne sont qu'eau;
Ce qu'aussi fait le ventricule,
Qui des humeurs qu'il acumule
Quand on dort aprés le repas,
Consequemment ne manque pas
A sa maniere accoustumée,
D'évaporer une fumée,
Dont la teste s'appesantit,
Et souvent tout le corps patit
Par fluxions, rhûmes, catharres,
Qui sont de tres-méchantes arrhes
Des maux qui peuvent arriver,
Dont il se faut bien preserver,
Comme de forte apoplexie,
Veritable paralysie,
Convulsion & tremblement,
Douleur d'oreille, aveuglement;
Mal de dents, & mesme la goutte.

Ce qu'il faut faire aprés le repas.

Mais pour bien suivre nostre route,
Aprés avoir pris ton repas,
A moins que tu ne sois trop las,

Tiens toy debout, & te promene,
Mais marche doucement fans peine,
Par l'aide d'un doux mouvement
Tu fais defcendre l'aliment,
Qu'aprés le ventricule embraffe,
Et retient tout dans une place
Pour faire mieux fon action,
Qu'on appelle la coction,
Suivant le proverbe du Sage
Mis en François pour ton ufage.

Poft cœnam ftabis, aut paffus mille meabis.

Sois debout aprés le repas,
Ou fais doucement mille pas.

De l'excés du Vin, & de fes méchants effets.

Le vin rend la veuë ébloüie,
Son excés fait mal à l'oüye;
Car en prenant plus qu'il ne faut,
Les vapeurs s'exhalent en haut,
Et vont enfin jufqu'à la tefte,
Dont on devient malade en befte
Par l'abondance des humeurs,
Qui proviennent de ces vapeurs,
Qui faute d'avoir une iffuë,
Tombent fur l'oüye & la veuë;
En affoibliffent les efprits,
Rendent un homme entrepris,

Ie veux dire paralytique,
Et quelquefois apoplectique,
Fondent les humeurs du cerveau,
Les font couler comme de l'eau,
Et se jettant sur les oreilles,
Causent des douleurs nompareilles,
Ou laschent le petit tambour,
Dont l'on devient à demy sourd,
Ou bouchent le nerf auditoire,
Offusquent jugement, memoire,
Et font encore d'autres maux,
Qui livrent de rudes assauts.

Du tintement de l'oreille.

CHAP. CI.

Motus, longa fames, vomitus, percussio, casus,
Ebrietas, frigus, tinnitum causat in aure.

TOy qui n'as guere de repos,
Qui travailles toûjours tes os,
Qui sans fin te mets en besogne
Pour éviter honte & vergogne,
Qui que tu sois, sois asseûré
Qu'un mouvement immoderé,
Quand trop long-temps on le prolonge,
Cause des maux sans qu'on y songe,
Esleve à ta teste des vents
Qui font si grossiers & si lents,

Que ne trouvant trou, ny ruelle,
Par où sortir de ta cervelle
Te causeront des sifflemens,
Tintemens & bourdonnemens,
Et qui te gesneront l'oreille
D'une maniere nompareille,
Ils émouveront l'air enclos,
Qu'ils agiteront sans repos,
Et rendront, comme il est probable;
En deux ans ton mal incurable,
Puis avec incommodité
Aprés suivra la surdité.

De la faim.

La faim cause un son dans l'oreille
A celuy qui dort, ou qui veille,
Esmeut les humeurs dans son corps
Avec de violents transports,
Et fait que nature en furie,
Pour n'estre pas assez nourrie
Se jette dessus chaqu'humeur,
Qu'elle dissoût par sa chaleur,
Et que dans son besoin extréme
Elle seiche & devore mesme,
Puis ne laisse le plus souvent
Dedans le corps qu'un peu de vent;
D'où s'éleve à nostre cervelle
Ventosité continuelle
Qui fait ce petit tintement.

Du vomissement.

L'on sçait que le vomissement

Produit auſſi la meſme choſe,
Et s'il eſt trop fort qu'il eſt cauſe,
Qu'au cerveau s'élevent des vents,
Qui ſont pour nous ſi decevants,
Que noſtre pauvre oreille tinte,
Et ſouffre une rude contrainte.

Des coups.

Les coups de baſtou & ſoufflets
Font encor de mauvais effets
Sur l'oreille, ne luy déplaiſe,
D'un Monſieur que l'on porte en chaiſe,
Eſmouvant les eſprits & l'air,
D'où je ſçay bien qu'il oit moins clair,
Ayant l'oreille indiſpoſée.

De la cheute.

Meſme maladie eſt cauſée,
Lorſqu'on tombe trop rudement:
Car la cheute eſt un mouvement
Qui provoque par violence
Eſprits & vents en abondance,
Et l'air dans noſtre oreille enclos,
Qui la fait tinter ſans repos.

De l'Yvrognerie.

L'excés du vin ſi bien nous dompte,
Que ſa fumée au cerveau monte,
D'où l'air agité fait un ſon
Qui chante la meſme chanſon.

De la froideur.

Le froid qu'on ſouffre à la cervelle
Combat la chaleur naturelle,

Et la rend foible si souvent,
Qu'elle ne produit que du vent,
Par qui nostre oreille assaillie
Devient tout à fait affoiblie.
Cette cause-là seulement,
Peut exciter ce tintement,
Si contre le froid l'on n'appreste
De quoy garnir oreille & teste;
I'entens un excellent bonnet
Avec du cotton blanc & net,
Pour boucher oreille, oreillette,
De peur que le froid ne s'y jette:
C'est pourquoy jeunes & vieillards,
Si vous voulez vivre gaillards,
Et toûjours sains d'oreille & teste
Gardez-vous de vent & tempeste,
Et vous vivrez dorénavant
Exempts de tempeste & de vent.



Des choses qui blessent les yeux.

CHAP. CII.

Balnea, vina, venus, ventus, piper, allia, fumus,
Porrum cum cæpis, faba, lens, fletusque sinapi,
Sol, coitusque, ignis, labor, ictus, acumina, pulvis,
Ista nocent oculis, sed vigilare magis.

Le bain, le vin, le vent & venus trop aimée,
Le poivré, les oignons, le soleil, la fumée,
La moutarde, le feu, la lentille & les aulx,
Les larmes, le travail, la féve & les porreaux,
Poudre, saulces & coups aux yeux portent dommage,
Mais les veilles sur tout leurs nuisent davantage.

Du bain.

SI tu veux ne pecher en rien
Pour que tes yeux se portent bien,
Souffre qu'icy je sois ton guide,
Ne prens le bain sec, ny l'humide,
L'un & l'autre, nous dit Arnaud,
Donne à la veuë un rude assaut,
Et luy cause double dommage
Quand on en fait un long usage;
Soit qu'alterant extrémement,
Il blesse leur temperament
D'une nature froide, aqueuse
Par une chaleur onereuse,

Ou soit par la mesme chaleur
Qui seiche & dissipe l'humeur,
Qui par ses qualitez tempere,
Repousse, retient & modere
Leurs esprits moins chauds que du feu.

Du vin.

Le vin aux yeux ne nuit pas peu,
En tout lieu, tout temps & tout âge,
D'où l'on peut tirer ce presage,
Que par sa fumée, ou vapeur
Il remplit le cerveau d'humeur,
Dont la reste estant accablée,
La veuë est debile & troublée,
Et tous les sens mesme hebetez,
Ce sont les incommoditez
Que tous les jours le vin apporte,
En usant de mauvaise sorte,
Mais dessus tout, par sa chaleur,
Il nuit aux yeux pleins de rougeur
De qui l'intemperie est chaude.

De l'acte venerien.

Venus cette bonne ribaude
Qu'on suit tous les jours sans soucy,
Nuit beaucoup à la veuë aussi:
Car cette action naturelle,
En desseichant une cervelle,
Seiche dans l'œil d'un amoureux,
Le subtil, l'humide & l'aqueux
Qui luy rafraischissent la veuë,
Et qui donnent la retenuë

Aux mouvemens continuels
Des esprits nommez visuels,
Et quand leur chaleur est extréme
Qui les moderent tout de mesme.

Des Vents.

Le vent qui souffle du midy
Rend un homme tout estourdy,
Et sa cervelle toute émuë,
Hebete l'oreille & la veuë,
Dont il obscurcit les esprits,
Et mesme les rend amoindris
Par sa vapeur chaude & grossiere
D'une vertu particuliere.
L'Aquilon, ce vent froidureux;
Fait à l'œil des maux dangereux,
S'il penetre la conjonctive,
D'où faut que la douleur s'ensuive;
Non seulement ces vents icy:
Mais je dis que tout air aussi,
Ou trop grossier, ou trop fluide,
Trop froid, trop chaud, ou trop humide
De nostre veuë est l'ennemy,
Luy fait mal en diable & demy,
Et qu'il altere sa substance
Avec une rude souffrance.

Du Poivre.

Le poivre remply de chaleur,
Eschauffe & seiche toute humeur;
La rend violente & plus forte,
Et plus picquante en toute sorte,

Quand on en uſe imprudemment,
Et qu'on en prend trop frequemment,
Dont la teſte aprés offenſée
Noſtre veuë en devient bleſſée
Par le moyen d'une vapeur
Qui la picque & luy fait douleur,
Et qui la deſſeiche de meſme.

De l'Ail.

L'Ail plein d'acrimonie extréme;
Par ſa mordicante vapeur
Auſſi bien que par ſon odeur
Rend la cervelle toute émuë,
Et geſne puiſſamment la veuë.

De la Fumée.

La Fumée aux yeux fait grand tort;
Les deſſeiche & les picque fort,
Et par de cruelles alarmes
Les excite à jetter des larmes.

Du Porreau.

Le Porreau ne vaut gueres mieux,
Il eſt ennemy de nos yeux,
Il leur fait une pauvre feſte:
Car ſa vapeur dans noſtre teſte
Les hebete d'une façon,
Qu'elle geſne bien un garçon.

De l'Oignon.

L'Oignon, dont l'odeur eſt ſi forte
Nous fait un mal de meſme ſorte,
Quand l'uſage en eſt trop frequent,
Il engendre un ſuc mordicant,

Dont une cervelle abbreuvée
Par une vapeur eslevée,
Rend à la fin un homme fou,
Puis se glissant par quelque trou,
S'en va droit attaquer la veuë.

De la Febve.

La Febve encore s'évertuë
A nous gesner de la façon,
Et nous jetter hors de l'arçon,
Alors que souvent on en use,
Et mesme rend un homme buse;
Car selon qu'un Auteur écrit
Ce legume trouble l'esprit,
Et nous offense aussi la veuë.

De la Lentille.

La Lentille fait la berluë,
L'usage en doit estre ennuyeux,
Elle nous hebete les yeux
Par une force singuliere;
Quiconque a donc la veuë entiere
N'en doit manger presque jamais
Douze, ou quinze fois prés à prés.

Des larmes.

Les larmes émoussent la veuë,
Quand on pleure sans retenuë,
Alterent son temperament,
La gesnent aussi puissamment,
Et fortifiant l'expultrice,
Debilitent la retentrice,

Et les esprits subtils des yeux
Qui les rendent plus radieux,
D'où la veuë estant plus mal saine,
Un homme ne void plus qu'à peine.

Du Sennevé.

Le petit grain du Sennevé,
Comme beaucoup l'ont éprouvé,
Est plein d'acrimonie insigne
Ainsi que sa vertu designe,
Qui nous debilite les yeux,
Et fait un mal pernicieux.

Du Soleil.

Le Soleil brillant de lumiere
Avec sa clarté coustumiere
Détruit les yeux entierement
En le regardant fixement,
Et la neige moins éclatante
A nostre veuë est si méchante,
Que si je ne me suis mépris,
Elle en dissipe les esprits:
Ce qu'on sçait par experience,
Et ce qu'on connoist par science;
Sur ce sujet ly Xenophon.

Du Coït.

Le congrez aussi n'est pas bon,
Quand long-temps on le continuë,
Il offense beaucoup la veuë,
La teste & les sens des gaillards,
Qui font gloire d'estre paillards.

Du Feu.

Le Feu dont la chaleur eſt bonne
En hyver à toute perſonne,
Excite aux yeux de la douleur
Par ſa lumiere & ſa chaleur;
Car avec grande violence
Il les ſeiche plus qu'on ne penſe;
Et les debilite tout l'an,
Quand on ne ſe ſert point d'écran;
Ainſi forgerons, forgeronnes,
Et toutes pareilles perſonnes
Qui travaillent toûjours au feu,
Ne ſont pas geſnez pour un peu
Du mal des yeux qui les tourmente;
Dont preſque pas un d'eux s'exempte.

Du travail.

Un exercice violent
Fait un ſang chaud, le corps brûlant
Deſſeiche ſi bien les parties,
Qu'elles deviennent amorties,
Fait paroiſtre l'homme plus vieux,
Diſſipe les eſprits des yeux,
Dont l'on ſent aprés que la veuë
Eſt affoiblie & moins aiguë,
Diminuë auſſi les humeurs,
Excite à nos yeux des rougeurs;
Endurcit tunique & membrane,
Qui ſe ride aprés & ſe fane,
De ſorte qu'aprés l'animal
Ne ſouffre pas un peu de mal.

Des coups.

Les coups de baston ſur la teſte
Ne ſont pas ſains à toute beſte,
Quand on les donne rudement
Vers les yeux principalement
Proche de l'une, ou l'autre orbite;
Ce qui bien fort les debilite
Par fluxion de quelqu'humeur,
Qui vient de foibleſſe, ou douleur;
Et qui tombant deſſus la veuë,
L'apoſthume, ou la diminuë.

Des ſaulces.

Les ſaulces dont gens delicats
Se ſervent ſouvent au repas,
Soit qu'elles ſoient, ou trop ſalée
Ou bien avec poivre meſlées,
Cauſent aux yeux bien des douleurs
Par de mordicantes vapeurs.

De la pouſſiere.

La poudre dans la promenade
Rend noſtre veuë auſſi malade,
Et ſouvent l'obſcurcit ſi bien
Qu'aprés on n'y void preſque rien.

Des veilles.

Mais ſur toutes choſes, les veilles
Pour nous geſner ſont ſans pareilles,
Et nous rendre ſecs à peu prés
Comme ſont des harengs ſorets,
Par elles nos corps ſont debiles
A tout deviennent inutiles,

Et bien souvent si languissants,
Qu'ils perdent la veuë & les sens :
Ainsi l'on connoist que l'estude
Cause une telle inquietude,
Qu'un esprit aprés sans vertu
Est stupide & tout abbatu,
Et les yeux à force de lire,
De trop estudier, ou d'écrire,
Sont à la fin si depravez,
Qu'ils en deviennent enervez,
Et qu'un homme qui ne s'en guette
Est contraint de porter lunette
Dix ans plustost qu'il n'auroit fait,
S'il avoit esté plus discret.

Du sommeil.

Le sommeil trop long diminuë,
Et debilite aussi la veuë,
Enerve les esprits des yeux,
Et les rend enfin chassieux,
Le plus souvent quand on se leve.

De l'inanition & repletion.

Mais afin que ma Muse acheve,
Ie dis que la repletion,
Et mesme l'inanition,
La veine trop souvent ouverte,
Dont s'ensuit une grande perte
De bon sang & de bons esprits,
Et le vomissement compris,
Avec les vantouses frequentes,
Et toutes choses violentes

Offensent

Offenſent les yeux puiſſamment,
Et ne leur font que du tourment.

Des choſes qui fortifient la veuë.

CHAP. CIII.

Fons, ſpeculum, gramen, hæc dant oculis relevamen,
Mané igitur montes, ſubſerum inquirito fontes.

De l'eau pure & claire.

LEs eaux, les miroirs, les campagnes,
Le ſommet des vertes montagnes
Réjoüiſſent ſi bien les yeux,
Que rien ne leur profite mieux.
Les fontaines & toute eau pure
Symboliſent à leur nature,
Les rendent brillans & plus clairs;
Et font que leurs eſprits legers
Se ramaſſant ſans violence,
Ont une plus forte puiſſance;
Car noſtre œil froid, humide & beau
Eſt net & poly comme l'eau,
Qui par ſa couleur le rafine,
Et par ſon corps épais termine,
Afin que plus clair nous voyons
L'activité de ſes rayons,
Qu'avec une grande lumiere,
Elle aſſemble de la maniere,

Qu'ils sont amassez dans un air
Plaisant, & spacieux & clair:
C'est ainsi qu'au grand Alexandre,
Aristote faisoit entendre,
Que pour avoir les yeux plus beaux
Il s'allast mirer dans les eaux,
Et choisist l'onde la plus pure,
Et plus douce de sa nature,
Pour se plonger un peu de temps
Et la teste & les yeux dedans;
Pourtant un bassin plein d'eau claire
Peut servir à la mesme affaire,
Pour baigner, ou mirer ses yeux,
Afin que l'on puisse voir mieux,
Faute d'avoir une eau commode
Pour s'y gouverner à sa mode.

Le Miroir.

Les Miroirs de verre & cristal
Pour cét effet sont sans égal,
Et suivant les raisons pareilles
Font aux yeux les mesmes merveille
Car l'œil est ainsi qu'on peut voir
Clair & poly comme un miroir,
Il reçoit de mesme maniere
Dans son petit corps la lumiere,
Et soit de loin, ou bien de prés
Represente en luy tous objets;
Mais la meilleure des receptes,
Quand on est vieux, ce sont lunettes;

Dont ſe ſervent les bonnes gens,
Et dans la ville & dans les champs,
Ou bien une phiole d'eau claire,
Secret bon pour le Lapidaire,
Pour l'Orfevre & pour le Graveur;
Pour l'Eſcrivain & le Lecteur,
S'ils la placent pour leur uſage
Entre la lumiere & l'ouvrage,
Pour en moderer la clarté
Par qui l'œil devient hebeté.

La verdure.

L'agreable vert des campagnes;
Et des vallons & des montagnes,
Des prez, des jardins & des bois,
Et de tous les autres endroits,
Où regne toûjours la verdure,
Soit par l'art, ou par la nature
Fait un bien ſans comparaiſon
A nos yeux en toute ſaiſon:
Cette charmante couleur verte
Dans eux ne ſouffre point la perte;
Ny de lumiere, ny d'eſprits,
Qui dedans leurs corps ſont compris;
Mais les réünit & ramaſſe,
Et les retient dans une place;
Comme une moyenne couleur
Entre la noirceur & blancheur;

Les montagnes.

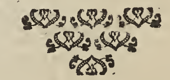
Va-t-en réjouïr ta caillette
Deſſus montagne, ou montagnette

Le matin, & n'y manque point,
C'est ce que nostre école enjoint,
Comme une utile promenade,
Soit au sain, ou bien au malade,
Qui veut au matin prendre l'air,
Sur un lieu haut, & pur & clair,
Là tu pourras voir la verdure,
Et les beautez que la nature
Pour le bien de tous les humains,
Estalle aux lieux circonvoisins,
Et flairer doucement l'haleine
Du Thin & de la Marjolaine,
Et l'odeur aimable des fleurs,
Contempler diverses couleurs,
De qui la terre revestuë
Charmera tout à fait ta veuë,
Un tel air est salubre & bon
Pour la poictrine & le poulmon,
Utile à prolonger la vie,
A qui de vivre a bonne envie,
Pourveu que ce soit en un temps
Où ne regnent ny froids, ny vents.

Les fontaines.

Le soir va soulager tes peines
Sur le bord des claires fontaines;
Ou sur les rives des ruisseaux
Te recréer au bruit des eaux,
Et par là delasser ta veuë,
Que divers objets ont émeuë,

La fraiſcheur & le bruit de l'eau
Te réjoüiront le cerveau,
Et rien ne ſera plus commode,
Si tu gardes cette methode
Pour bien-toſt aſſoupir tes ſens,
Qui de travail ſont languiſſans:
Mais ſur tout fuis les mareſcages,
D'où s'élevent d'épais nuages,
Dont la groſſe & froide vapeur
Offenſe l'eſprit & le cœur,
Et qui rend tous les ſens malades:
Les lieux propres aux promenades
Ce ſont les prez durant les ſoirs,
Iardins fruitiers, & beaux terroirs,
Les parcs verdoyans, les boccages,
Où l'on entend divers ramages,
Où le doux murmure des eaux
S'accorde au concert des oyſeaux;
Et les lieux où tout contribuë
A charmer l'oreille & la veuë.



CHAP. CIV.

Des eaux distilées qui sont utiles aux yeux.

Fœniculus, verbena, rosa, chelidonia, ruta;
Ex istis aqua fit quæ lumina reddit acuta.

L'eau faite de vervaine, & d'éclaire & de rue,
De rose & de fenoüil est bonne pour la veuë.

De l'eau de Fenoüil.

L'Eau de Fenoüil est excellente
Qu'on tire de toute la plante,
Pour resoudre & seicher les yeux
Humides, froids & chassieux,
Sa puissance est aperitive,
Desseichante & resolutive:
Telle eau guerit convulsions,
Cataractes, suffusions,
Et répond bien à nostre attente
Pour rendre la veuë éclatante,
Soit que le Fenoüil soit pilé,
Ou que son jus soit distilé;
Enfin pour un vray témoignage
Qu'on en peut faire un bon usage,
Les jeunes serpens & les vieux
En mangent pour les maux des yeux.

De la Vervaine.

L'eau que l'on fait de la Vervaine
Resserre sans nous faire peine,
Elle desseiche le cerveau
Plein d'un phlegme froid comme l'eau,
Appliquée, elle est toûjours preste
A soulager les maux de teste,
Qui viennent de froides vapeurs,
Empesche aussi que les humeurs
Ne se jettent dessus la veuë:
Cette herbe autrefois fut tenuë
Mysterieuse en plusieurs lieux,
Elle estoit consacrée aux dieux,
Comme dans ses vers, dit Ovide,
Qui sur ce sujet est mon guide.
La brebis fut au pré brouter,
Et se repeut de la Vervaine,
Que les vieilles alloient porter
Aux dieux des champs en bonne estrenne.
Elle chasse en toutes saisons
Les esprits malins des maisons,
Si foy nous fait le docte Pline,
Aëce dit que sa racine
Cuitte en vinaigre est bonne aux dents:
Sa feüille sert contre serpens,
Et pardessus tout est choisie
Pour guerir de la pleuresie
En l'appliquant sur le costé,
Qui de ce mal est affecté,

Sans avec rien estre meslée,
Si devant estant bien pilée,
On l'enveloppe en linge blanc;
Car elle attire ainsi le sang,
Et rend la serviette sanglante.

De l'eau Rose.

La Rose est de force astringente,
Seiche, froide & bonne au cerveau,
Et quand l'on use de son eau,
Elle restraint & fait en sorte
Que nostre veuë en est plus forte,
Arreste les defluxions,
Esteint les inflammations,
Et meslée avec pain encore
Est excellente à l'epiphore,
Son suc empesche de vomir;
Sa fleur nous provoque à dormir;
Et ses vertus sont nompareilles
Pour maux d'yeux, de teste & d'oreilles,
Quand la cause vient de chaleur,
Ou d'une mordicante humeur.

De l'eau d'Eclaire.

L'eau que l'on tire de l'Eclaire
Rend nostre veuë aussi plus claire;
Et malgré toute impureté
En dissipe l'obscurité.

Des eaux de Ruë, d'Euphraise & de Bethoine.

L'usage qu'on fait de la Ruë,
Plante par tout assez connuë,

Est encor profitable aux yeux,
Et fait qu'ils se portent bien mieux;
Et l'eau d'Euphraise & de Bethoine,
Ainsi que de la Chelidoine
Fait le mesme quand on s'en sert,
Suivant l'advis d'un homme expert.

Recepte contre la douleur des dents.

CHAP. CV.

Sic dentes serva, porrorum collige grana;
Ne careas thure, hæc cum jusquiamo simul ure;
Sicque per imbotum, fumum cape dente remotum.

Prens graine de porreaux contre le mal des dents,
Fais-la brusler avec la jusquiame & l'encens,
Puis avec l'entonnoir attire la fumée,
Et ta grande douleur ainsi sera charmée.

QUi que vous soyez gens prudents,
Vous qui souffrez le mal de dents,
Qui par une cruelle rage
Vous fait souvent perdre courage,
Pour vous delivrer de ce fleau
Prenez semence de porreau,
Et jusquiame quatre parties,
Deux d'oignon pour estre assorties,
Avec une de bon encens,
Puis bruslant le tout pour vos dents,

Vous ferez aller la fumée
Par un entonnoir enfermée
A la dent qui vous fera mal,
C'eſt un remede ſans égal,
Propre à faire une belle cure
Sur l'homme qui ce mal endure;
Puiſqu'il fait mourir au dedans
Les vers qui nous rongent les dents.

De la Iuſquiame.

La Iuſquiame eſt fort anodyne,
Et ſa feüille avec ſa racine
Par ſon exceſſive froideur
Appaiſe ſi bien la douleur,
Que l'on ne reſſent plus qu'à peine
La rigueur dont elle nous geine.

De la ſemence de Porreau.

Graine d'Oignon, ou de Porreau,
Dont la vapeur monte au cerveau,
Eſt bonne, ſelon Avicenne,
Pour attirer les vers ſans peine,
Et les faire ſortir des dents,
Ou les faire crever dedans,
Et guerir ainſi le malade,
Qui ſouffre autant qu'à l'eſtrapade.

De l'Encens.

Suivant l'opinion de tous
L'Encens eſt ou blanc, ou bien roux;
Ce n'eſt qu'une drogue gommeuſe,
Qui vient de l'Arabie heureuſe.

Et qui coule d'un arbrisseau,
Qu'on incise avec un couteau,
La fumée en est adstringente,
Au premier degré desseichante,
Et par son peu d'astriction
Peut arrester la fluxion,
Qui d'une façon offensive
Tombe sur dent, ou sur gencive.

De l'Enroüement.

CHAP. CVI.

Nux, oleum, capitis frigusque, anguillaque potus,
Et pomum crudum faciunt hominem fore raucum.

IEan de Milan nomme six choses
Qui sont les veritables causes
Qui rendent un homme enroüé,
Et dont il est bien secoüé.

De la vieille Noix.

La vieille Noix, c'est la premiere
Qui desseiche d'une maniere,
Qu'elle, ou son huille tout de bon
Pourroit enflammer le poulmon
Et par une rude escarmouche
Alterer puissamment la bouche,

Eſcorcher goſier & palais,
Exciter ſymptômes mauvais
Par ſon acreté mordicante,
Et cauſer une toux frequente;
Et maux de teſte rigoureux,
Qui ſouvent ſont tres-dangereux.

De l'huille d'Olive.

L'Olive auſſi que l'on preſsûre,
Et qui n'eſt pas tout à fait mûre
Peut encor offenſer la voix,
Ne plus, ne moins que fait la noix,
Mais ſur tout ſa partie huilleuſe
Aux bilieux eſt dangereuſe,
Rend un goſier plus raboteux
Que le chemin le plus pierreux,
Et fait la perſonne enroüée,
Dont la voix aprés échoüée
Devient pareille, comme on ſçait,
A la voix d'un aſne qui brait.

De la Froidure & de la Chaleur.

Le Froid que l'on ſouffre à la teſte,
Soit que l'on marche, ou qu'on s'arreſte
Cauſe encore le meſme effet,
Faute d'avoir un bon bonnet
Contre le froid qui nous opprime,
Et fortement l'humeur exprime,
Qu'il fait degoutter du cerveau,
Comme une liqueur d'un vaiſſeau,

Et puis tomber ſur l'aſpre artere,
Qu'en trop humectant elle altere,
D'où ſuit aprés un enroüement
Qui dure parfois longuement;
Le chaud produit la meſme choſe,
Soit qu'on travaille, ou qu'on repoſe;
Car il fond l'humeur du cerveau,
Qu'il fait couler comme un ruiſſeau,
Puis tombant fortement ulcere,
Et geſne la trachée artere.

De l'Anguille.

L'Anguille n'eſt point d'un bon ſuc
Pour le jeune & pour le caduc,
Sa graiſſe, pour eſtre viſqueuſe,
Au poulmon eſt fort dangereuſe,
Qu'elle enflamme, ou bien geſne fort;
Et fait à la voix un grand tort,
Qu'elle rend, ou debile, ou forte,
Ou rauque, ou de mauvaiſe ſorte,
D'où le Medecin juge aſſez
Que les poulmons ſont offenſez,
Ou que dans la trachée artere
Il ſe rencontre quelqu'ulcere,
Ou qu'elle eſt par cét aliment
Humectée inégalement.

De l'excez du Boire.

La longue & frequente beuvette
Conſequemment & d'une traitte,
Et le vin trop largement pris,
Dont un yvrogne devient gris,

Quand les vapeurs vont à sa teste,
Le font ronfler comme une beste,
D'où pendant son profond sommeil,
L'humeur tombe jusqu'au réveil,
Qui d'une assez mauvaise sorte
Luy fait une voix rauque & forte.

Du fruit cru.

La pomme & tout autre fruit cru,
Ainsi que nostre Ecole a crû,
Selon l'ordinaire coustume,
Engendre la toux & le rhûme:
Mais sur tout quand il n'est pas mûr,
Qu'il est & trop aigre & trop dur,
Il produit l'humeur phlegmatique,
Et par sa puissance stiptique
Seiche; & rend aspre le gosier,
D'où vient un ton rude & grossier,
Humecte le poulmon & l'artere,
Et tous deux si bien les altere,
Qu'un pauvre malade enroüé
Parle moins qu'un homme engoüé,
Qui voudra s'en donner la peine
Sur l'enroüement lise Avicenne,
Qui raconte en quelque traitté
Les causes de la raucité.

Des remedes contre le Rhûme, & de ses noms divers.

CHAP. CVII.

Iejuna, vigila, caleas dape, tuque labora,
Inspira calidum, modicum bibe, comprime flatum,
Hæc bene tu serva, si vis depellere Rheuma,
Si fluat ad pectus, dicatur Rheuma, Catarrhus,
Branchus, at ad Fauces, ad nares esto Coryza.

POur guerir le rhûme importun,
Qui par tout le monde est commun;
Bonnes gens lisez nostre Ecole,
Qui ne donne point de bricole.

La Faim.

En premier lieu, souffrez la faim,
Mangez peu de viande & de pain,
Par là la matiere du Rhûme
Se diminuë & se consume;
Et l'homme aprés moins soucieux,
Vit plus content & plus joyeux;
Car selon le docte Hippocrate,
Dont le nom en tous lieux éclate;
La faim nous desseiche le corps
Par le dedans & le dehors,
Quand nostre chair est trop humide;
Et la fait devenir aride,

Puisque dans le temps qu'on a faim
Qu'on ne prend vin, viande, ny pain,
Pour lors la chaleur naturelle
Qui veut toûjours viande nouvelle,
Consume par sa ficcité
Dans le corps toute humidité,
Cuit par cette mesme maniere,
Et dissipe cette matiere
Qui cause le rhûme dans nous,
Et qui nous engendre la toux.

Les Veilles.

Les veilles guerissent le rhûme,
Soit en seichant l'humeur qui fume,
Et qui monte droit au cerveau,
Puis coule par nez, ou museau,
Ou consumant dans la cervelle
La vieille humeur & la nouvelle,
Qui peut enrhûmer en tout temps
Les vieilles & les jeunes gens.

De la viande chaude.

Ce mal qui provient de froidure
Par aliment chaud de nature,
Et chaud mesme actuellement
Se peut guerir facilement ;
Car par là se cuit la matiere
Trop tenuë, ou bien trop grossiere :
Mais sur tout, use d'alimens
Tendres & de peu d'excremens.

Le Travail.

L'exercice eſt utile au rhûme,
Soit qu'on travaille de couſtume,
Ou que l'on ne travaille pas,
Il a pourtant quelques appas :
Car il diſſipe en nous l'humide,
Et rend noſtre corps plus aride.

L'Air.

L'Air chaud au rhûme eſt excellent,
Quand ce mal provient d'un froid lent,
Il aide à guerir le martyre
Du malade qui le reſpire,
Et cuire l'humeur froide au corps,
Que ſans peine il pouſſe dehors.

Boire peu.

Peu boire encore déracine
Le rhûme dans noſtre poitrine :
Car la ſoif le ſeiche & meurit,
Puis en peu de temps le guerit.

Reſpirer peu.

La retention de l'haleine
Amoindrit auſſi noſtre peine,
Elle eſt meilleure qu'on ne croit
Pour combattre le rhûme froid,
Et rechauffer noſtre poitrine :
C'eſt à quoy ce remede incline,
Et cuire & digerer l'humeur
Qui nous fait mal par ſa froideur ;
La conſumer, comme tant d'autres,
Ou bien à l'envoyer aux peautres.

Les Vents.

Le rude vent de l'Aquilon
Au catharre n'eſt jamais bon,
Ainſi qu'on garniſſe ſa teſte
Pour éviter telle tempeſte,
Si l'on ne veut eſtre eſtourdy,
Sur tout ſi le vent du midy
Long temps au milieu de la plaine
A fait retentir ſon haleine :
Car, ainſi que nous dit Galien,
Noſtre cerveau par ce moyen
Eſtant remply d'humeur mauvaiſe,
Dont un homme eſt mal à ſon aiſe ;
Le froid exprime le cerveau
Comme une éponge pleine d'eau,
D'où l'humeur incontinent tombe,
Ce qui fait aprés qu'il ſuccombe
Sous la plus rude infirmité,
Qui le traitte avec cruauté,
Et qui ſur tout le contrecarre.

Des divers noms du Rhûme, & des maux qui s'en enſuivent.

Or le rhûme eſt nommé catharre,
Soit qu'il tombe ſur le poulmon,
Qui plein de pituite & limon
Dans ſes canaux & ſa ſubſtance
Fait des aſthmes en abondance,
Ou qu'il coule dans les boyaux,
D'où naiſſent ces ſortes de maux,

Coliques & lienterie,
Cours de ventre & diſſenterie.
Mais lorſque ce rhûme groſſier
Tombe par dedans le goſier,
Iean de Milan & ſa Sequelle
Nous diſent que Branc on l'appelle,
D'où naiſt la peine de parler,
Et la difficulté d'avaler,
Souvent pour la cuiſante enflûre,
Inflammation, écorchûre
Qui peut venir en cét endroit,
Si le rhûme coule tout droit
Par l'une, ou par l'autre narine,
Noſtre mode eſt en Medecine
De la nommer coryſe, ou bien
Roupie, & pour n'oublier rien,
Apprenez que telle roupie,
Comme une méchante harpie,
Picque, enflamme, ulcere le nez,
Dont pauvres roupieux geſnez,
Durant un froid inſupportable
Donnent rhûme & roupie au diable.



De la guerison des Fistules.

CHAP. CVIII.

Auripigmento su'phur miscere memento;
His decet apponi, calcem conjunge saponi.
Quatuor hæc misce, commixtis quatuor istis
Fistula curatur, quater ex his si repleatur.

MEsle le soulphre à l'Orpiment,
Savon & chaux ensemblement,
Et tu verras sans flatterie
Ta fistule bien-tost guerie.

De l'Arsenic.

L'Orpiment, ou bien l'Arsenic
Est bon, ou mauvais au public,
Suivant ce qu'on pretend en faire,
C'est un mineral salutaire
Dans les mains d'un homme de bien;
Et tuë en celles d'un vautrien,
Qui plein d'une extréme malice,
Sans craindre Dieu, ny sa Iustice,
En arme sa cruelle main
Pour faire mourir son prochain.
Ce medicament metalique
Est d'une puissance caustique,
Que nous devons bien corriger
Auparavant que de songer

A le mesler dans un remede,
Si l'on veut que le mal luy cede,
Et qu'un pauvre malade enfin
Ne meure point par le venin
De ce mineral redoutable,
Qui feroit crever le grand Diable;
S'il estoit un jour si goulu
D'en prendre le poids d'un escu:
Ainsi ce remede farouche
Ne se prend jamais par la bouche;
Mais on l'applique par dehors
Au mal que l'on a sur le corps;
Aprés qu'avec soin & prudence
L'on a purgé sa virulence
Autant que le prescrit nostre art;
A qui veut tenter le hazard:
Ainsi preparé ce remede
Est bon au mal qui nous possede;
Si c'est un ulcere malin,
Car il consume le venin,
Le ronge, l'attire & le purge
Mille fois plus fort que l'épurge;
Fait des écarres sur la chair,
A la vertu de desseicher,
Repousse par sa violence
Et les cheveux & l'excrescence;
Et guerit presque tout d'un coup
Fistule, ulcere, chancre & loup.

Du Soulphre.

Le Soulphre est chaud de sa nature,
Il corrige la pourriture,
Attire, cuit subtilement,
Dissoût & purge promptement;
Il guerit le cuir le plus salle,
Et le plus infecté de galle,
Estant mis avec beurre frais,
Comme on fait avec peu de frais.

De la Chaux.

La Chaux sans laver est brûlante,
Et lavée est moins violente,
Seiche sans mordication,
Laissant avec sa lotion
Tout ce qu'elle a d'acrimonie,
Qui fait aprés qu'on la manie,
Et que l'on peut facilement
S'en servir en medicament,
Lorsqu'un Medecin delibere
De seicher loup, fistule, ulcere.

Du Savon.

Le Savon est ou blanc, ou noir,
Ainsi que chacun peut sçavoir,
Qui desseiche, purge & nettoye,
Quand on sçait bien comme on l'employe
Aux maux où l'on en a besoin,
Et que l'on en use avec soin,

Le noir sert en vessicatoire,
Et le blanc en suppositoire,
Pour un jeune enfant constipé,
Sans user d'autre recipé.

Qu'est-ce que Fistule, & de son origine?

Pour ne discourir point en charle,
Cette Fistule dont je parle
N'est qu'un creux estroit & calleux,
Long & tant soit peu douloureux,
D'où coule avec acrimonie
De temps en temps quelque sanie,
Qui vient de l'immondicité,
Ou de quelque abscés mal traitté,
Ou d'ulcere d'une autre espece,
Qui causent bien de la detresse
Au malade qui les ressent,
Et dont il est tout languissant:
Mais si décrivant la fistule
Tu ne veux pas m'estre credule,
Ly Paul Æginete & Tagault,
Et Celse, c'est ce qui te faut:
Maintenant ma Muse à sa mode
S'en va t'entretenir du Spode,
De son usage & ses vertus,
Et comme on le fait & rien plus;

Du Spode.

Chap. CIX.

Si cruor emanat, Spodium ſumptum citò ſanat.

Spode, Tutie, ou Calamine
Sont matieres de Medecine,
Qui ſont preſqu'un meſme ſujet,
Et peu different comme on ſçait :
Car les flammeches de la braiſe
Sortant d'une ardente fournaiſe
De bronze, & qui d'un vol leger
Vont directement au plancher
Eſt la Tutie, ou Calamine,
Dont on ſe ſert en Medecine,
Puis en bas l'on ramaſſe exprés
Les groſſes flammeches aprés,
Qui ſont la matiere du Spode,
Le plus propre & le plus commode,
Que l'on employe utilement
Pour deſſeicher benignement,
Sans mordication amere,
La playe auſſi-bien que l'ulcere ;
Or le Spode eſt fort aſtringent,
L'on en fait d'or, de plomb, d'argent,
Dont les vertus ſont nompareilles,
Et qui fait bien d'autres merveilles

Que

Que celuy de bronze, ou d'airain,
Dont pourtant l'effet est certain
Manque de cecy la methode,
Est de nous servir d'antispode,
Fait de racines de roseaux,
Ou d'ossemens des animaux,
Que l'on brusle, & que l'on throchisque
Pour flux de sang, sans courir risque,
Fousch parle d'un mineral,
Qu'il estime estre sans égal,
Dont il establit quatre especes,
A sçavoir, selon ses promesses,
Iaune, & noir, & vert, & cendré,
Ce metal estoit preparé
Chez les Medecins d'Arabie;
Pourtant je dis que la Tutie,
Excepté son astriction,
Ayant plus de perfection,
Est plus exquise & plus commode
Que n'est pas à present le Spode,
Qui sert pour arrester le sang
Par la bouche, le nez, le flanc,
Par le derriere & la matrice
De fille, femme & de nourrice,
Où malade, ny Medecin
Souvent ne peuvent mettre fin,
Soit flux de sang periodique,
Ou critique, ou symptomatique,
Qui tous trois apportent la mort,
Coulant trop long-temps, ou trop fort,

A moins que l'on ait la methode
D'user de Spode, ou d'Antispode,
Soit en l'appliquant par dehors,
Ou bien quand on l'avale, & lors
On le mesle avec quelque chose,
Soit poudre, ou conserve de rose
Pour mieux restraindre & corriger
Ce qu'il a d'acre & d'estranger:
Le Spode est de force astringente,
De vertu froide & desseichante,
Bon au foye, humide & trop chaut
Pour arrester tout d'un plein saut
Le sang qui sort de ce viscere,
Soit qu'une veine capillaire,
Ou quelqu'autre petit vaisseau
Se soient rompus tout de nouveau;
Car si c'est une grande veine
On ne peut l'arrester qu'à peine;
Le Spode avec eau de plantain
Est un remede souverain,
Sans user de supercherie
Pour guerir la dissenterie,
Il fortifie aussi le cœur,
Chasse de luy toute langueur,
Et par sa secrette puissance
Le comble de réjoüissance,
Il appaise son tremblement,
Arreste le vomissement,
Et le flux qui vient de la bile;
Car ce remede est tres utile

Pour moderer sa grande ardeur,
Et pour retenir sa fureur,
Et faire cesser la folie,
Qui vient de la melancholie,
Et jette l'épouvante au cœur
D'un pauvre malade en langueur.

Du nombre des os, des dents & des veines du corps humain.

CHAP. CX.

Ossibus ex denis, bis centenisque novenis,
Constat homo; denis bis dentibus, & duodenis,
Ex tercentenis decies sex quinqueque venis.

L'On compte deux cens dix-neuf os
Au corps des sages & des fols,
Non compris les Sesamoïdes,
Et dents maschants viandes solides,
Dont ma Muse agreablement
Va faire le denombrement.

Division du Squelette.

Le Squelette a donc trois parties
Qui font de tout point assorties,
Sçavoir, joinctures, teste & tronc
Qui tient le corps droit comme un jonc.
La teste a la premiere place,
Est divisée en crane & face:

Le crane en soy comprend huit os,
Deux petreux, deux parietaux,
Le coronal, le sphenoïde,
L'occipital & l'ethmoïde:
Des deux costez chaqu'os petreux
A trois osselets dans le creux
Qui fait l'organe de l'oreille,
Dont la figure nompareille
Les a faits nommer en effet,
Enclume, estrier & maillet.
Deux maschoires sont à la face
Qui paroissent de prime-face,
L'une est en haut, l'autre est en bas
Qui masche la viande au repas,
Celle-cy n'est point divisée,
Mais de deux est composée:
L'autre toûjours est en repos,
Et dans elle contient onze os:
Le premier, ainsi qu'on l'explique,
S'appelle le zigomatique;
Vnguis est nommé le second,
Petit os comme l'ongle rond,
Le tiers, si j'ay bonne memoire,
Est le grand os de la maschoire,
Qui contient la moitié des dents;
Que la levre cache au dedans,
L'os du palais est le quatriéme,
Celuy du nez est le cinquiéme,
Et cinq os de l'autre costé,
Qui font dix, si j'ay bien compté;

A qui Monfieur l'Anatomifte
Que ma Mufe fuit à la pifte,
Adjoûte l'os nommé *vomer*,
Ou bien fi tu veux l'os impair.

Du Tronc.

Le Tronc par derriere a l'épine,
Et par le devant la poitrine,
L'épine au col contient fept os,
Et douze vertebres au dos,
Aux jambes cinq, en outre quatre,
A l'os facré fans rien rabattre;
Au coccix font trois offelets,
Qui font trente & un à peu prés;
L'os fans nom, fuivant le vulgaire,
Contient fix os pour l'ordinaire,
Deux aux hanches, deux au pubis,
Et deux aux iles, qui font fix.

La poitrine contient les coftes,
Soit qu'elles foient baffes, ou hautes;
Qui font vingt & quatre, & de plus
Deux clavicules au deffus,
Et deux omoplattes derriere
D'une figure irreguliere:
L'on compte fix os au fternon,
Les autres trois qui font fans nom;
Si bien que tous ces os enfemble
Font feptante & un, ce me femble.

Des extremitez.

Les jointures du corps humain
Comprennent le pied & la main,

Cette methode est fort aisée;
Or nostre main est divisée
Depuis le haut jusques au bas
En extréme main, coude & bras:
Les deux bras d'une part & d'autre,
Dans un bon, ou mauvais Apôtre
Ne contiennent que deux os longs,
Qui sont grands, forts, cavés & ronds;
Au coude la nature habile,
Ioint le grand & petit focile,
Qui font aux deux coudes quatre os;
Mais l'extréme main à propos,
Si mon esprit n'est en écharpe,
A le carpe & le metacarpe,
Qui dans les deux mains font tous deux
Vingt & quatre os qui sont gibbeux:
Les dix doigts en contiennent trente,
Qui joincts aux susdits, font soixante;
Les pieds aux cuisses ont deux os
Qui sont grands, longs, & forts & gros;
Aux jambes j'en mets quatre encore
Pour mieux soûtenir la pecore,
Vingt & six à l'extréme pié
Font de tous ces os la moitié,
Si ma Muse bien les calcule,
En y comprenant la rotule;
A l'autre pié j'en compte autant;
Ausquels l'hyoïde adjoûtant,
Le nombre des os, à ce compte,
Iusques à deux cens dix-neuf monte.

Des dents, leur nombre, leur diviſion & leur uſage.

Chaque maſchoire a ſeize dents,
Non pas aux petits, mais aux grands;
Deux canines, dites œilleres,
Quatre inciſoires, dix molaires:
Les inciſoires, bas & haut,
Couppant les viandes comme il faut;
Soit delicates, ou groſſieres
Naiſſent & tombent les premieres,
Et puis reviennent aux enfans
Environ l'âge de ſept ans:
Aprés ſuivent les deux canines,
De qui les nerfs & les racines
Venant directement des yeux
Aux jeunes auſſi-bien qu'aux vieux;
Quand on arrache l'une, ou l'autre,
Dame un de nos yeux ſans la voſtre
Devient tellement mal traitté,
Qu'il eſt preſque tout hebeté,
D'où vient qu'à preſent le vulgaire
Les appelle du nom d'œillere:
Ces deux ſervent à diviſer,
A mieux coupper, à mieux briſer
La viande la plus mal aiſée,
Qui peut à peine eſtre briſée
Par les autres dents de devant,
Comme il arrive aſſez ſouvent:
Or on les appelle canines,
Non à cauſe de leurs racines,

Mais à raiſon qu'aux dents de chien
Elles reſſemblent plus que rien.
Les molaires, ou machelieres
Nous viennent toûjours les dernieres;
Renaiſſent peu quand on les perd,
Encor bien qu'un Autheur expert,
Dans ſon Livre, en certaine place,
Dit qu'en l'Iſle de Samothrace,
A Zancle, âgé de cent quatre ans,
Revinrent de pareilles dents,
Que pour renaiſtre en la vieilleſſe,
L'on appelle dents de ſageſſe,
Ou bien ſi l'on veut autrement
Dents du ſens & du jugement:
Pendant le repas leur uſage
Eſt de maſcher viande & potage,
Et de mouldre & broyer menu
Le morceau groſſier & charnu:
Entre tous les os, les dents ſeules
S'entreminent comme des meules;
Et ſi ce n'eſt qu'il eſt certain
Qu'elles croiſſent toutes ſans fin,
Elles ſeroient toutes uſées,
Sans eſtre nullement briſées;
Autrefois l'on a veu des gens
Avoir un rang de doubles dents,
Mais pour dire ce que j'en penſe,
Ils parlent mal en recompenſe,
Avec un certain begayment,
Quoy qu'ils vivent fort longuement;

Car un ſigne de longue vie,
Qui de ſanté ſera ſuivie,
Dit le Venerable Vieillard,
Eſt lorſqu'un vigoureux gaillard
A les dents ſi bien entaſſées,
Qu'elles ſont fermes & preſſées,
Marque de ſa grande vertu,
Et qu'il eſt plus tard abbatu.

Du nombre des veines & de leur origine.

I'eſtime le nombre des veines
Au rang des choſes incertaines,
Et noſtre Echole en met pourtant
Trois cens ſoixante & cinq comptant,
Dont la racine eſt dans le foye,
Qui par tout le corps les envoye :
Mais qui ne croit Iean de Milan,
Liſe le docte Riolan,
Bartholin, Spigel & Veſale,
Pleins d'une ſcience ſans égale,
Ie gage qu'il en trouvera
Deux fois plus qu'il n'en apprendra.

Du nombre des humeurs.

CHAP. CXI.

Quatuor humores in humano corpore constant,
Sanguis cum cholera, phlegma, melancholia,
Terra melancholicis, aqua confertur pituitæ,
Aër sanguineis, ignea vis choleræ.

Qu'est-ce qu'humeur.

L'Humeur, soit épaisse, ou fluide
N'est rien, sinon qu'un corps liquide,
Qui s'engendre de l'aliment
Que nous prenons journellement,
Et que la nature destine,
Comme enseigne la Medecine,
A composer un animal
D'un soin qui n'eut jamais d'égal.

Division.

L'on compte quatre humeurs diverses,
Qui toutes quatre sont adverses
Pour faire un combat dans nos corps,
Qui fait, ou détruit ses accords,
Sçavoir, bile, sang & pituite,
Et la melancholie ensuite.

Du Sang.

Le Sang est de nature d'air,
Chaud, humide & d'un rouge clair,

Eſt de moyenne conſiſtance,
Toûjours en plus grande abondance
Dans le corps que nulle autre humeur,
Au gouſt il eſt plein de douceur,
Et comme aliment legitime
Il nourrit chaque parenchyme,
Et les chairs des muſcles auſſi,
Qui ne ſont qu'un ſang épaiſſi,
C'eſt l'entretien de noſtre vie,
Qui nous ſeroit bien-toſt ravie,
Sans cette incomparable humeur;
C'eſt la ſource de la chaleur,
C'eſt le threſor de la Nature,
C'eſt ſon aimable nourriture,
Enfin l'ame de toute chair
Eſt dans le Sang & pur & clair:
Les arteres avec les veines
De cette douce humeur ſont pleines;
Qui pour la vie & la ſanté
Coule avec la ſeroſité,
Sans qui le ſang le plus loüable
Eſtant au lait caillé ſemblable,
Ne pourroit couler aux vaiſſeaux
Des grands & petits animaux.

De la Pituite.

L'humeur qu'on nomme Pituiteuſe
Eſt tres-humide & froidureuſe,
Et de la nature de l'eau:
Elle eſt l'aliment du cerveau,

Et la nourriture parfaite
Du corps au temps de la diete :
Elle eſt d'une blanche couleur,
Et ſelon Arnauld, cette humeur
S'engendre dans le ventricule,
Où ſouvent elle s'accumule,
Puis portée au foye à ſon rang,
Il la convertit en bon ſang,
Pour nourrir le corps famelique.

De la Melancholie.

Quant à l'humeur Melancholique,
Elle eſt d'une obſcure couleur,
A plus de froid que de chaleur:
Car elle eſt ſemblable à la terre,
Froide & ſeiche au corps qui l'enſerre;
Epaiſſe & nourrit puiſſamment
Os, cartilage & ligament.

De la Bile.

La Bile humeur alimentaire
N'a rien au corps qui ſoit contraire;
N'eſt pas ſeiche & chaude pour peu,
Puiſqu'elle a du rapport au feu,
Eſt d'une ſubſtance tenuë,
D'une couleur jaune à la veuë,
Et ſert au poulmon d'aliment,
Qu'elle nourrit extrémement,
Ainſi que les autres parties
Nullement du froid amorties,
Mais qui ſont autant qu'il le faut
D'un temperament ſec & chaud.

Des Sanguins.

CHAP. CXII.

Natura pingues isti sunt atque jocantes,
Rumoresque novos cupiunt audire frequentes,
Hos Venus & Bacchus delectant, fercula, risus,
Et facit hos hilares, & dulcia verba loquentes,
Omnibus hi studiis habiles sunt, & magis apti,
Qualibet ex causa non hos facilè excitat ira:
Largus, amans, hilaris, ridens, rubeique coloris,
Cantans, carnosus, satis audax, atque benignus.

LEs Sanguins sont gros, gras & ronds,
A peu prés comme des larrons,
Non pas qu'ils soient chargez de graisse,
Qui les gesne & qui les oppresse,
Mais ils sont fournis d'une chair
Solide & doüillette & sans pair,
Et de qui la coine luisante
Est à la veuë assez plaisante.
Ils sont d'eux-mesmes joviaux,
Et de plus humides & chauds,
Veulent se divertir & rire,
Pourveu qu'ils ayent dequoy frire,
Autrement telles gens ma foy
Sont dans un rude desarroy,
Ils pestent contre la famine,
Ils n'aiment point maigre cuisine,

Et penſent qu'il leur eſt permis
De tout dire, & faire entre amis;
Car au Diable celuy qui cele,
S'il a baiſé la Damoiſelle,
Il declare tout, & corbleu
Cela chez luy paſſe pour jeu:
Enfin ces gens ſont des trompettes,
Et de veritables gazettes,
Qui par parole & par écrit
Diſent ce qu'ils ont dans l'eſprit,
Sans déguiſement, ny menſonge,
Ny que le déplaiſir les ronge,
Dont ils n'ont jamais le cœur gros;
Car ils n'aiment que les bons mots,
Et les plus recentes nouvelles,
Quoy que ce ſoient des bagatelles,
Ou contes à dormir debout
Qu'ils diſent eux-meſmes par tout,
Dont ils ne font pas mal leur orge,
Puis aprés laiſſez faire George,
Il a de l'âge & de l'eſprit,
Il fait grande chere, s'il rit;
Au diantre celuy qui s'oublie,
Chacun d'eux aprés fait la vie,
S'ébaudit, & boit de bon vin,
Et chante robinet trin, trin.
Mais qui ne ſçait que pareils drilles
Aiment par deſſus tout les filles,
Et que pour en venir à bout,
Ils engagent & vendent tout:

Sur mon Dieu, ce n'eſt point pour rire,
Quand ils n'auroient tous rien à frire,
Il faut que le matin & ſoir
Chacun d'eux faſſe le devoir,
C'eſt le panchant de ſa nature:
Car de cette temperature
Les deux ſexes, on le ſçait bien,
N'en laiſſent point leur part au chien;
Pour avoir trop grande abondance
De bon ſang & bonne ſemence,
Qu'engendrent dans eux viande & vin;
Dont les gaillards ſoir & matin
Sans aucun ſoin par Sainte Barbe
Se plaiſent d'arroſer leur barbe.
Ces gens auſſi n'aiment pas peu
A prendre leur part du beau jeu,
Car ſelon le docte Hippocrate,
Le ſanguin de rire s'éclate,
Eſt plein d'une vive couleur,
D'un doux regard, de belle humeur;
Ses diſcours auſſi ſont merveille
Pour charmer le cœur & l'oreille,
Et je dis, raillerie à part,
Que ſes paroles ſont ſans fard,
Qu'il ne donne point de menſonge,
C'eſt pourquoy je dis quand j'y ſonge;
Que je croy que cela tout franc
Vient de la bonté de ſon ſang.
Les ſanguins ſont aſſez dociles,
A toutes ſciences habiles,

Pour la vigueur de leur esprit,
Et du bon sang qui les nourrit.
Ny colere, ny violence
Ne leur génent guere la pance,
Car Avicenne docte esprit,
Ou, je me trompe bien, écrit,
Que la douceur du sang tempere
La grande ardeur de la colere.
Ils sont larges & liberaux,
Amis, bien faisants & loyaux,
Et Venus qui regne en ces drosses;
Leur fait si bien joüer leurs rooles,
Qu'ils paroissent toûjours joyeux,
Et qu'il n'est rien si plaisant qu'eux;
Car on les voit rire à toute heure,
Et presque pas-un d'eux ne pleure,
Si ce n'est pour un grand sujet,
Ou bien pour un charmant objet:
Ils ont une couleur vermeille,
De qui la rougeur nompareille
Entremeslée avec le blanc,
Fait bien voir la bonté du sang.
Ils chantent avec harmonie,
Alors qu'ils sont en compagnie;
Airs, vaudevilles & chansons,
Et se plaisent aux divers sons
Des instrumens doux de Musique;
Pour faire au noir soucy la nique.
Enfin ce sont de gros garçons,
Qui sans faire bien des façons

Font tous les jours chere & ripaille,
Ou bien ils n'ont denier, ny maille.
Au reste, ils sont hardis & preux,
Et d'un courage genereux,
Benins, humains, courtois, civiles,
Dans les campagnes & les villes,
Par le bon sang dont la douceur
Les rend d'une agreable humeur.

Des Bilieux.

Chap. CXIII.

Est & humor choleræ, qui competit impetuosis,
Hoc genus est hominum cupiens præcellere cunctos,
Hi leviter discunt, multum comedunt, citò crescunt,
Indè & magnanimi sunt, largi summa petentes,
Hirsutus, fallax, irascens, prodigus, audax,
Astutus, gracilis, siccus, croceique coloris.

LE Bilieux de sa nature
Est de chaude temperature,
Il est prompt en tout ce qu'il fait
Sur toute sorte de sujet,
Qui montre une ardeur bilieuse
Sans reflexion serieuse,
Et que son corps rempli de feu
Ne le rend pas boüillant pour peu:

Pareil homme aussi sans la vôtre
S'estime par dessus un autre,
Ne se met en peine de rien,
Et pense en tout faire si bien
Qu'un chacun est son redevable;
Il feroit enrager le Diable;
Car il croit qu'on ne peut jamais
L'approcher de cent picques prés:
Son humeur estant bilieuse,
A ses égaux est odieuse,
Qui ne peuvent souffrir un sot
Qui se cabre d'un petit mot,
Et par tout se veut faire large
Pour avoir la premiere charge,
Sans avoir de capacité
Que sa sotte vivacité,
Dont sans cesse avec arrogance
Il montre la haute insolence,
En presence de gens d'honneur,
Qui se raillent de son humeur,
Semblable au feu dont la nature
Sans pesanteur, ny sans mesure
Cherche toûjours le plus haut lieu;
Le bilieux remply de feu
En veut faire la mesme chose,
Et quelquefois il perd sa cause.
L'Ecole en recompense écrit
Qu'un pareil homme a de l'esprit,
Et qu'il est d'un heureux genie
Pendant tout le cours de sa vie,

Pour comprendre facilement
Tout ce qu'il veut en un moment;
Mais qu'il en prenne, ou non la chévre,
Il a la memoire de liévre,
Il perd ce qu'il ſçait en courant,
Quoy qu'il ait l'eſprit penetrant,
Et ſoit qu'il travaille, ou repoſe,
Il ne retient que peu de choſe,
L'homme de ce temperament
Connoiſt bien ſi ma Muſe ment.
Mais ſi le droſle eſt ſans memoire,
Pourtant il trouve bien l'armoire,
Où l'on met la viande & le pain,
Et ſçait où loge le bon vin,
Diantre ſi ces lieux il oublie,
Quand il faut faire chere lie:
Car il a toûjours ſoif & faim
De bon vin & d'excellent pain,
Ne mange point, mais il devore,
Et je diray de plus encore
Qu'à meſure qu'il mange il boit
Sans ſoucy de quoy que ce ſoit,
Et ne veut jeuſner en ſa vie
Rien qu'entre la crouſte & la mie;
Car ſon feu conſume beaucoup,
Mais il croiſt auſſi tout d'un coup,
Et devient grand comme une perche,
Que ſi la cauſe on en recherche,
C'eſt la chaleur & l'aliment,
Qui le font croiſtre viſtement.

Il est preux, il est magnanime,
Il veut que par tout on l'estime,
Et se montre tellement prompt,
Qu'il ne peut souffrir un affront,
Ou quelque parole odieuse,
Tant il a l'ame genereuse :
Enfin pour le dire tout net
Sa teste est si prés du bonnet,
Que du poing pour se faire large,
Sur un nez fait souvent décharge.
Au reste, il est fort liberal,
Fust-ce mesme envers son rival,
S'il en espere quelque chose,
Et si d'un autre homme il dispose,
Dont il pretende de l'honneur,
Il a comme un Diable du cœur,
Et donneroit jusqu'à ses fesses
Pour avoir effets & promesses :
Car il ne s'enqueste de rien,
Pourveu que le tout vienne à bien.
Quand il aspire aux grandes choses,
Les épines luy sont des roses,
Il hazarde, il expose tout,
Pour en venir plustost à bout,
Et croy mesme, chose effroyable,
Qu'il donneroit son ame au Diable,
Tant que ce gaillard a d'ardeur
D'arriver jusqu'à la grandeur.
Il a la perruque herissée,
Et grossiere & rude & dressée,

Comme les dards d'un heriſſon:
Enfin c'eſt un plaiſant garçon
Pour ſa mine & ſon encolûre,
Et pour ſa droite chevelûre.
C'eſt un diſſimulé pendard,
Il eſt ruſé comme un renard,
Pour affiner toute perſonne,
Et je penſe, ou Dieu me pardonne,
Si je ne me trompe en ce lieu,
Que le Iudas qui vendit Dieu,
Dont parle la Sainte Ecriture
Fut de cette temperature,
Pour le moins on le dépeint roux:
Comme telles gens le ſont tous:
Car le meilleur vendroit ſon pere.
Le Bilieux eſt fort colere,
Principalement, s'il a bû,
C'eſt pour lors que tout eſt perdu;
Gare le baſton, ou l'épée,
Dont épaule, ou cuiſſe frappée
Reçoit un rude horion,
Pire que n'eſt le morion:
En ce temps il n'eſt rien qu'il craigne;
Il bat un Mercier pour un peigne,
Et l'accommode tout de bon
En enfant de bonne maiſon:
Quand il s'agit de quelque charge;
Il eſt plus prodigue & plus large
Que la manche d'un Cordelier,
Pour uſer du mot familier,

Car lors il n'eſt rien qu'il épargne,
Et jamais en ce temps ne hargne.
Il eſt puiſſant & vigoureux,
Et d'un courage genereux,
Et l'ame de gloire animée,
Il frappe au milieu d'une armée,
Ainſi qu'un aveugle, dit-on,
Quand il a perdu ſon baſton.
Mais garde-toy qu'il ne t'abuſe,
Ce gaillard eſt ſi plein de ruſe,
Qu'il n'eſt point d'homme ſi finet
Qu'il n'attrape à ſon trebuchet.
Il eſt d'un temperament maigre,
Il eſt chaud & d'un corps alaigre,
Et toûjours diſpos comme un chat,
Qu'il s'en court la nuit au ſabat.
L'on void auſſi bien à ſa mine
Qu'il n'a que les os & l'échine,
Et qu'il eſt ſec comme un cotret,
Ou bien comme un hareng ſoret,
Au moins en a-t-il l'encolûre
A ſon corps & ſa chevelûre.
Il eſt d'une paſle couleur,
Ou jaunaſtre comme l'humeur
Qu'on appelle du nom de bile,
Deſſus toute la plus ſubtile,
Qui domine dedans ſon corps,
Qui nous paroiſt jaune au dehors.

Des Pituiteux.

CHAP. CXIV.

Phlegma dabit vires modicas, latoſque breveſque,
Phlegma facit pingues, ſanguis reddit mediocres,
Otia non ſtudio tradunt, ſed corpora ſomno,
Senſus hebes, tardus motus, pigritia, ſomnus:
Hic ſomnolentus, piger, in ſputamine multus,
Eſt huic ſenſus hebes, pinguis facies, color albus.

LE Phlegmatique eſt un pauvre hõme
Lourdaut comme une beſte à ſomme,
Pour eſtre de luy-meſme froid,
Humide, foible & maladroit:
Car l'humeur qu'on nomme pituite
Fait des maux une grande ſuitte,
Elle affoiblit par ſa froideur
La puiſſance de la chaleur,
Dont le corps paroiſt ſi debile,
Qu'il n'eſt à preſque rien utile;
Il devient lent & pareſſeux,
Paſle, morne, triſte & craſſeux;
Et telle humeur eſtant humide
Le fait devenir tout languide
Par le relaſchement des nerfs,
D'où ſuivent accidens divers;
Pareil homme eſt de ſa nature,
Gros & de petite ſtature,

Car la trop debile chaleur,
Qui se trouve en ce bon Seigneur,
Et n'a presque point de puissance,
Tasche à faire grossir sa panse,
Autant en largeur qu'en rondeur,
Ne pouvant l'accroistre en grandeur;
Mais en recompense, la graisse
Quelquefois fortement l'oppresse,
Et le rend gros & si ventru,
Qu'il en paroist tout malotru;
Or c'est par le froid des membranes
Qu'en ces gens froids comme des asnes,
Le sang unctueux & plus gras
Se fige, & met en un amas:
Quant à la personne sanguine,
En qui vrayment le sang domine
Son corps moyennement grasset,
N'est ny trop grand, ny trop basset;
Mais d'une passable stature,
Et de bonne temperature.

Le pituiteux fuit le travail,
L'estude & tout autre attirail:
L'oisiveté fait son delice,
Plustost que ne fait l'exercice.

Il n'aime que d'estre accroupy;
Il est à toute heure assoupy,
Et pendant toutes les années,
Il dort les grasses matinées,
Par la trop grande quantité
De froidure & d'humidité,

Qui dominent dans la cervelle
De ce pauvre Iean de Nivelle:
Il eſt de petit jugement,
Et d'un ſemblable ſentiment,
Par l'humidité, la froidure
Qui rendent ſa raiſon obſcure,
Et le font ſtupide & ſi ſot
Que ſouvent il n'a pas le mot.
Il paroiſt d'une humeur dolente,
Il eſt d'une démarche lente,
Et par tout meſme a le renom
D'eſtre tardif comme un aſnon;
Auſſi crois-je que la pareſſe
Eſt ſa plus aimable maiſtreſſe,
Et qu'il ſe plaiſt dans le repos,
Pluſtoſt qu'à travailler ſes os:
Car il eſt ennemy des veilles,
Mais il ſçait dormir à merveilles;
Et ſon ſouhait, comme j'ay dit,
Eſt de couver toûjours au lict;
Voilà l'humeur du perſonnage,
Soit qu'il ſoit jeune, ou deſſus l'âge;
Il eſt pareſſeux en amy,
Et preſqu'à toute heure endormy,
Et par la froideur naturelle,
Qui regne dedans ſa cervelle,
L'on void que ce ſale maſtin
Mouche & crache ſoir & matin;
De grandes huiſtres dont ſa panſe
Eſt toûjours pleine en abondance.

Enfin pour parler comme il faut,
Le pituiteux n'eſt qu'un lourdaut,
Un ruſtre, un beneſt, un jocriſſe,
Incapable d'aucun office,
Un piſſe-froid, un froid au cu,
Aſſez propre à faire un cocu,
Un gros viſage & large en ſomme,
Comme les feſſes d'un pauvre homme,
Un ventre gros & rebondy,
Un gros laſche, un cherche-midy,
Dont la face blanche eſt plus bleſme
Qu'un maigre jeuſneur de Careſme:
Voilà quel eſt mon ſentiment
Sur un pareil temperament.

Des Melancholiques.

Chap. CXV.

Reſtat adhuc triſtis, choleræ ſubſtantia nigræ,
Quæ reddit pravos, pertriſtes, pauca loquentes:
Hi vigilant ſtudiis, nec mens eſt dedita ſomno,
Se vant propoſitum, ſibi nil reputant fore tutum,
Invidus & triſtis, cupidus, dextræque tenacis,
Non ex per fraudis, timidus, luteique coloris.

Pour noſtre Ecole ſignaler,
Il nous reſte encore à parler,
De cette humeur de couleur noire,
Comme l'ancre d'une écritoire;

L'homme de ce temperament
Est méchant naturellement,
Un garnement de Republique,
De qui l'humeur melancholique
Le rend, lorsque le cas échet,
Le triste ornement d'un gibet:
Car le drosle à qui ne s'en guette
Est larron comme une choüette,
Et dans la ville & dans les champs
Tuë & détrousse les Marchands;
Tel homme ne sçait ce qu'il aime,
Il est ennemy de luy-mesme,
Et parfois avec un licou
Il se pend par son chien de cou;
En tout temps il est morne & triste,
Quand dans son humeur il persiste,
Son cœur n'est jamais affermy
Sur la promesse d'un amy;
Il croit qu'un homme le plus busché
Luy dresse en tous lieux quelqu'ébusche,
Et qu'il le veut assassiner;
A peine on le peut affiner,
Il fait toûjours trop bonne garde,
Diable soit le rien qu'il hazarde,
De crainte qu'il a quelquefois
D'estre pris comme dans un bois.
Il est d'une humeur taciturne
Plusque n'est un lutin nocturne,
Ou quelque hydeux lougarou,
Et fait en tous lieux le cagou.

Ce ſonge creux en recompenſe
Devient docte en toute ſcience,
Qu'il deſire de s'adonner,
Il peut ſe perfectionner,
S'il veut dans tout Art mechanique;
Il eſt Poëte, il eſt Tragique,
Et cherche les lieux plus ſecrets
Des cavernes & des foreſts,
Lorſque quelque piece il compoſe,
Soit en vers, ou bien ſoit en proſe,
Où bien ſouvent ce Iacque-Mars
Réüſſit mieux qu'un autre gars,
Et fait mieux voir qu'en compagnie
La grandeur de ſon beau genie,
Pourveu que ſon humeur tout franc
Soit meſlée avec le bon ſang;
Car s'il eſtoit atrabilaire,
Ce ſeroit une pauvre affaire,
C'eſt un temperament de chien,
Qui dans tout homme ne vaut rien.
L'homme d'humeur melancholique
A quelque choſe qu'il s'applique,
Ne paroiſt jamais endormy,
Il ne veille point à demy;
Mais en dépit de qui qu'en grogne,
Il eſt à toute heure en beſogne,
Et quand il l'entreprend ma foy,
Il eſt vigilant comme un Roy,
A toûjours la puce à l'oreille,
Et ne s'endort, ny ne ſommeille;

Soit qu'il soit assis, ou debout
Iusqu'à tant qu'il en vienne à bout:
Que si par hazard il repose,
Et qu'il s'endorme en quelque chose
A jeun, ou bien ayant repû,
Son sommeil est interrompu,
Il n'a que des songes horribles,
Et qui mesme sont si terribles,
Que quand il s'éveille en surfaut,
Il s'écrie à l'aide tout haut.
  Il est ferme en son entreprise,
Et quoy qu'on fasse, ou temporise,
Le galand jamais ne demord,
Soit qu'il ait raison, ou bien tort,
A cause de l'humeur qui peche,
Et qui dans son corps est trop seiche.
  Il est meffiant, tellement
Que jamais il n'est seurement;
Pour le moins il se l'imagine,
Il croit par tout qu'on le ruïne,
Ou que l'on machine sa mort,
Et comme il aime à faire tort,
Il croit que tout le monde ensemble
En ce rencontre luy ressemble;
Mais encore pour le present
Ce que je trouve de plaisant,
C'est quand ce guilmin croquesole
Se plaint, ou bien qu'il se desole,
Il devient sot comme un oyson,
Et ne peut donner la raison

De ſa folie & de ſa plainte,
Non plus que de ſa ſotte crainte:
Ie croy que Thimon l'Athenien,
Qui fut ennemy de tout bien,
Et qui n'aima jamais perſonne,
Soit qu'elle fuſt méchante, ou bonne,
Eſtoit baſty de cette humeur;
Tout icy bas luy faiſoit peur,
Meſme il eſtoit ſi las de vivre,
Que ſi foy nous fait quelque Livre,
Il croyoit que tous comme luy
Eſtoient geſnez de cét ennuy.
Le Melancholique eſt ſi triſte,
Qu'il fuit un tel homme à la piſte,
Et de ſa vie il eſt ſi las,
Qu'il deſire ne vivre pas,
Il cherche foreſt & caverne,
Pluſtoſt qu'il ne fait la taverne,
Pour y repoſer jour & nuit,
Loin du tumulte & de tout bruit,
Et durant le cours de ſa vie,
Son cœur eſt ſi remply d'envie,
Qu'il voudroit meſme avoir le pain,
Et l'écuelle de ſon prochain:
C'eſt ſa pante, c'eſt ſon delice,
Meſme il eſt ſi plein d'avarice
Qu'il ſe pendroit pour un denier,
Iuſqu'au faiſte de ſon grenier,
Rien ne le faſche & ne l'altere,
Et ne le peut mettre en colere,

Si ce n'eſt ſon propre intereſt ;
La perte eſt ce qui luy déplaiſt,
C'eſt au grand profit qu'il s'attache,
Et garde ſi bien l'or qu'il cache,
Qu'il ne le veut point démaſcher ;
C'eſt tout ce qu'il a de plus cher,
Il eſt fourbe, il eſt temeraire,
Il tromperoit ſon propre pere,
Et ſi timide, que ſoudain
Voyant martin baſton en main,
Il courroit à bride abbatuë,
Pendant tout un jour par la ruë.
Son corps eſt d'obſcure couleur,
Semblable à peu prés à l'humeur,
Qu'on appelle melancholique,
Qui rend ſon eſprit phrenetique.

Des couleurs des Temperamens.

CHAP. CXVI.

Hi ſunt humores qui præſtant quinque colores,
Omnibus in rebus de phlegmate fit color albus,
Sanguine fit rubens, cholera rubra, quoque rufus,
Corporibus fuſcum bilis dat nigra colorem.

CE texte ſemble ſuperflu,
Mais noſtre Ecole l'a voulu ;
Ainſi je penſe pour bien faire
Qu'il y faut mettre un Commentaire.

N'importe pas, ſoit long ou court,
Iean de Milan ainſi diſcourt.
Pour ſçavoir l'humeur qui domine
Dans eſtomach, teſte & poitrine
Contemple un homme à ſa couleur,
S'il montre une grande blancheur,
Conclus que c'eſt un phlegmatique,
Nous dit ce Medecin antique,
A moins que le froid, ou la peur
Ne luy donne cette couleur.
Le Sanguin eſt rouge à merveille,
C'eſt par cette couleur vermeille
Qu'un phyſionomiſte tout franc
Connoiſt que domine le ſang,
Tant en ſanté qu'en maladie
Que le Medecin congedie,
Quand il ſçait que cette couleur
Provient de ſang & de chaleur.
La couleur jaune de la bile
Paroiſt au corps ſain & debile,
Qui de nature eſt bilieux,
Ce qui ſe void aux furieux,
Et gens malades de jauniſſe,
Et de fiévres, dont la malice
Provient d'une pareille humeur,
Qui les afflige avec rigueur.
L'homme vrayment melancholique,
Soit le ſain, ou le phrenetique
Se void aiſément au dehors
A la couleur brune du corps,

Sur tout quand la femme, ou la fille
Qui brusle d'amour pour un drille
Estalle dessus son minois
Les pasles couleurs pour un mois.

Des signes de la grande abondance de Sang.

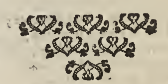
CHAP. CXVII.

Cum peccat sanguis facies rubet, extat ocellus,
Inflantur genæ, corpus nimiumque gravatur,
Estque frequens pulsus, plenus, mollis, dolor ingens,
Imprimis frontis, fit constipatio ventris,
Siccaque lingua, sitis, sunt omnia plena rubore,
Dulcor ad est sputi, sunt acria dulcia quæque.

POur connoistre au vray si le sang
Peche en l'estomach, ou le flanc,
Ou bien dans une autre partie
A quelque mal assujettie,
Voicy treize signes certains
Que j'apprens à tous les humains,
Afin que l'on y remedie.
Le visage en la maladie
Devient rouge comme du feu
Par le sang qui monte en ce lieu,
Les deux yeux sont enflez encore
Ainsi que ceux d'une pecore,

Par la grande chaleur du sang,
Qui pour lors tient si bien son rang
Qu'elle les estend & dilatte,
Et les rougit comme écarlatte.
Toute la face rouge ainsi
N'en est pas moins enflée aussi,
Pour la mesme raison susdite.
Les membres que le mal agite,
Et tout le corps pareillement
Deviennent lourds extrémement:
Car pour lors nature abbatuë
Par le trop de sang est vaincuë.
En outre le poulx est frequent,
Signe, à mon advis, convainquant,
Que le cœur a correspondance
Avec le sang en abondance.
Le mesme poulx est encor plein,
Dont l'on tire un signe certain,
De la vapeur chaude & humide,
Qui dans les entrailles preside.
Enfin il est mol au toucher,
Comme un petit morceau de chair
Par le sang (comme entend l'Ecole,)
Qui rend l'artere un peu trop mole.
La teste pleine de chaleur
En ce temps fait grande douleur;
Mais le sang qui pont l'ordinaire
Dans le replis reticulaire
Se trouve plus abondamment
Cause au front un plus grand tourment.

Le ventre ſi fort ſe reſſerre,
Qu'il devient dur comme une pierre
Par une exceſſive chaleur.
La langue faute de fraiſcheur,
Et de quelque choſe d'humide,
Devient entierement aride.
Le goſier eſt encor ſi ſec,
Qu'à peine on peut ouvrir le bec
Pour demander un coup à boire.
De plus, ſi j'ay bonne memoire,
Les ſonges pendant le ſommeil
Sont d'un teint rouge nompareil,
Qui montrent que l'humeur ſanguine
Dans le malade predomine.
Sa ſalive eſt d'une ſaveur
A ſon gouſt pleine de douceur,
Par qui les choſes plus ſalées,
Les picquantes & les meſlées
Luy ſemblent indifferemment
De ſaveur douce à tout moment.



Des ſignes de la Bile dominante.

Chap. CXVIII.

Accuſant choleram dextræ dolor, aſpera linguæ,
Tinnitus, vomitu'que frequens, vigilantia multa,
Multa ſitis, pinguiſque egeſtio, torſio ventris,
Nauſea fit morſus cordis, langueſcit orexis,
Pulſus adeſt gracilis, durus, veloxque caleſcens,
Aret, amaretque os, incendia ſomnia fingunt.

Les ſignes qui montrent la bile,
Qui rend un pauvre corps debile
Sont la douleur du coſté droit,
Qui vient du chaud & non du froid,
Comme inflammation de foye,
Mal qui vaut bien qu'on le prevoye,
Ou quand le ſang & cette humeur
Aux coſtez font de la douleur,
Que l'on appelle pleureſie,
Dont une perſonne ſaiſie
Dans les muſcles intercoſtaux
N'eſt pas ſujette à tant de maux;
Mais auſſi ſi c'eſt à la plévre,
Elle a ſujet d'avoir la chévre,
Et d'apprehender tout de bon
Le ſombre manoir de Pluton.
La bile eſt encor denoncée,
Lorſque la langue eſt crevaſſée

Par la violente chaleur,
Qui desseiche toute l'humeur.
Le tintement dedans l'oreille,
Soit que l'on dorme, ou que l'on veille,
Vient des bilieuses vapeurs,
Qui lors agitant les humeurs
Excitent dans nostre cervelle
Une ventosité rebelle,
Qui fait mouvoir l'air implanté,
Qui devient si fort agité,
Qu'à toute heure l'oreille tinte,
Et quelquefois pareille atteinte
Dans un homme ne cesse pas
Sans un flux bilieux par bas.
Souvent la frequente nausée
D'une telle humeur est causée,
Ainsi que le vomissement,
Dont suit un grand soûlagement.
Les veilles sont de la partie,
Tant que la vapeur soit sortie,
Qui gesnent la teste si fort,
Qu'on ne repose, ny ne dort.
La soif ne peut estre appaisée,
Quand la poitrine est embrazée
D'un feu bilieux, qui sans fin
La desseiche soir & matin.
La chaleur aussi fond la graisse,
Et si fort un malade oppresse,
Que cette humeur de son boyau
Coule comme d'un aloyau.

Dans le temps qu'il est à la selle,
Mesme cette chaleur est telle
Qu'elle amaigrit extrémement
Par un pareil écoulement,
C'est ce qui quelquefois arrive
A la fiévre colliquative,
Comme on void dans les dévoymens
Parmy les plus gros excremens,
La sueur & la grasse urine,
C'est l'universelle doctrine.
La douleur dans le ventre aussi
Ne donne pas peu de soucy,
La colique & dissenterie
Gesnent un homme avec furie,
Iusqu'à tant que son corps navré
De la bile soit délivré.
Telle humeur dans le ventricule,
Quelquefois si bien s'accumule,
Que nostre estomach picquotté
En est bien souvent mal traitté.
L'appetit devient tout languide,
Car toute intemperie aride,
Chaude, froide, humide en tout temps,
Oste la faim à bien des gens.
Le poulx est aussi mince & gresle,
La bile dans le sang se mesle,
Qui pleine de legereté,
Mesme en petite quantité
Ne sçauroit pas remplir l'artere,
Encore bien qu'elle l'altere.

La chaleur échauffe le poulx
Dans l'homme maigre & de poil roux,
Plusqu'en la personne sanguine,
Où le chaud fait moins de ruine.
Le mesme poulx est aussi dur
Que la terre, ou caillou d'un mur,
Pour la chaleur, ou seicheresse
Qui tient le malade en detresse.
Enfin sans nul retardement
Ce poulx va toûjours vistement,
Marque de chaleur violente,
Qui le plus souvent nous supplante.
La bouche pleine de vapeurs,
Et de bilieuses humeurs
Est souvent amere & si seche,
Qu'on sent bien que la bile peche;
Et les songes qui sont du feu
Qui n'épouvantent pas pour peu,
Font voir que la bile en furie
Excite cette resverie,
Par qui l'on croit voir dans les airs,
Et les foudres & les éclairs.



Des signes de la Pituite dominante.

CHAP. CXIX.

Phlegma supergrediens proprias in corpore leges,
Os facit insipidum, fastidia crebra, salivas,
Costarum, stomachi simul occipitisque dolores,
Pulsus adest rarus, tardus quoque, mollis, inanis,
Præcedit fallax phantasmata, somnus aquosa.

QUand la pituite surabonde,
Et qu'en un corps elle est feconde,
Ces signes suivans dans le corps
Nous la font paroistre au dehors;
Ce phlegme de soy-mesme humide
Semble à la bouche estre insipide,
Et fait que langue, ny palais
Ne peuvent savourer un mets:
Car en distillant dans la bouche,
Quand on se leve & qu'on se couche,
Il la rend humide, si bien
Qu'on ne peut gouster presque rien.
Il oste le goust de la viande,
Ou la fait trouver moins friande,
Et fait que petit à petit
Un malade perd l'appetit,
En rendant l'estomach humide,
Qui devient à la fin languide,

D'où s'ensuit ordinairement
Un étrange vomissement.
De la pituite aussi derive
Une abondance de salive,
Que l'on doit prendre proprement
Pour un pituiteux excrement,
Qui ne vient que de la cervelle,
De qui la froideur naturelle
Change ses meilleurs alimens
En de semblables excremens,
Qui coulent parfois par la bouche,
Ou qui font que souvent on mouche.
Le phlegme fait mal au costé,
Plustost en Hyver qu'en Esté
Par vraye & fausse pleuresie,
Dont vieille personne saisie,
Alors qu'elle n'y pense pas,
Bon gré, mal gré passe le pas;
Car cette humeur, pour bien t'instruire,
Estant tres difficile à cuire,
Souvent par un funeste sort
Met un vieux en danger de mort.
Cette pituite est si mal saine,
Qu'à l'estomach elle fait peine
Par son excessive froideur,
Qui le tient en grande langueur;
Elle excite aussi la colique,
Et gesne bien un hydropique,
De qui le ventre remply d'eau
Devient enflé comme un tonneau.

Telle humeur à l'homme, à la beste
Nuit au derriere de la teste,
Et fait ressentir un tourment
Qui dure un peu trop longuement.
Le docte de Milan declare
Qu'elle fait encor le poulx rare,
A raison que les pituiteux
N'ont pas beaucoup de feu dans eux:
Car leurs arteres deliées
Sont presque d'esprits spoliées.
Ils ont aussi le poulx si lent,
Que jamais il n'est violent,
Marque qu'une chaleur petite
Dedans eux en tout temps habite;
Que ces gens ont peu de vigueur,
Que pour leur rafraischir le cœur,
De l'air ils tirent peu de chose,
Et qu'enfin pour derniere cause
Le cœur ne pousse de son corps
Que peu d'exhalaisons dehors.
Tel poulx est encor mol & vuide,
Autant que petit & languide:
Car le phlegme le rend mollet,
Le fait paroistre plus foiblet,
Et l'artere pendant la vie
D'esprits & de sang mal fournie,
Ne montre qu'un poulx sans vertu,
Et qu'un malade est abbatu.
Enfin leurs songes phantastiques,
Quand ils dorment sont aquatiques,

I'entens de la nature d'eau,
Qui domine dans leur cerveau.

Des signes de la Melancholie dominante.

CHAP. CXX.

Humorum pleno dum fæx in corpore regnat,
Nigra cutis, pulsus durus, tenuis & urina
Sollicitudo, timor, tristitia, somnia terra,
Acescunt ructus, sapor & sputaminis idem,
Lævaque præcipuè tinnit, vel sibilat auris.

Les marques qui durant la vie
Denotent la melancholie,
Sont quand la couleur de la peau
Ressemble aux plumes d'un corbeau,
Et que le poulx est dur encore
Comme celuy d'une pecore,
Pour la siccité de l'humeur,
Le cuir trop dur & la maigreur,
Qui se trouve au melancholique,
Aussi-bien comme au cholerique,
Joint que les vaisseaux durs & gros,
A peu prés ainsi que des os,
Comprimants fortement l'artere
Font le poulx dur pour l'ordinaire.
L'urine tenuë en tout temps
Rend les Medecins mécontens,
Car c'est un signe indubitable
D'une obstruction veritable,

Ou d'une grande crudité,
Dont le malade est mal traitté,
Ou bien de tous deux, ce me semble,
Qui bien souvent sont joints ensemble,
Marque d'une grossiere humeur,
Et d'une excessive froideur.
Quand une pareille humeur blesse,
Un homme est remply de tristesse,
Il est taciturne & pensif,
Et devient tout à fait craintif,
Signe que ce melancholique
Est asûrément phrenetique,
Soit que par un mal rateleux
Son esprit soit plus tenebreux,
Ou que sa cervelle offensée
Trouble entierement sa pensée.
Ses songes pendant le sommeil
Luy font un trouble sans pareil,
Ce ne sont que spectres horribles,
Qui sur tout luy semblent terribles,
Il croit tomber dans de grands trous,
Ou qu'il est attaqué de loups,
Ou d'autres animaux sur terre,
Qu'il pense qu'ils luy font la guerre.
Ses rots sont remplis d'une aigreur,
Qui montrent assez que l'humeur
De la ratte par un lieu large
Dans son estomach se décharge,
D'où la saveur de son crachat
Luy paroist aigre en cét estat.

Pareil homme auſſi fait ſa plainte,
Que l'oreille gauche luy tinte,
Ou bien luy ſiffle tres ſouvent,
Signe qu'il eſt remply de vent,
Qui va du coſté de la ratte
A ſon oreille delicate,
Et qu'une imbecille chaleur
Produit ſans cauſer de douleur.

De l'âge où l'on doit ſaigner, & des utilitez de la ſaignée.

Chap. CXXI.

Denus ſeptenus vix phlebotomon petit annus;
Spiritus exit enim nimius per phlebotomiam,
Spiritus ex vini potu mox multiplicatur;
Humorumque cibo damnum lenté reparatur:
Lumina clarificat, ſincerat phlebotomia,
Mentes & cerebrum, calidas facit eſſe medullas;
Viſcera purgabit, ſtomachum, ventremque coërcet,
Puros dat ſenſus, dat ſomnum, tædia tollit,
Auditus vocem, vires producit & auget.

Monſieur le Barbier de S. Coſme;
Que j'eſtime pluſqu'un phãtoſme;
Retiens ce que l'Ecole dit,
Afin de te mettre en credit;
Qu'on ne faſſe point de ſaignée
Avant la dix-ſeptiéme année,

Ou selon d'autres jusqu'au temps
Qu'on est âgé de quatorze ans:
C'est Galien dedans sa Methode
Qui nous enseigne cette mode,
Dautant, dit ce grand Medecin,
Qui gouvernoit malade & sain,
Que leur substance estant humide,
Chaude & d'elle-mesme fluide,
Elle se dissipe aisément,
Sans qu'on les saigne nullement;
Pourtant devant quatorze années
L'on fait bien souvent des saignées,
Mais l'on tire si peu de sang,
Que pour dire le vray tout franc,
Je ne voy rien du tout qu'on craigne
Pour un petit enfant qu'on seigne,
Au contraire il s'en trouve bien,
Sauf le sentiment de Galien,
Puisqu'un Autheur qui point ne gabe,
Nous dit qu'Avenzoar Arabe,
Qui saigna son fils de trois ans,
Luy sauva la vie en ce temps.
Or l'enfant de quatorze années,
A qui l'on fait plusieurs saignées,
Au jugement du Medecin,
Doit en effet estre sanguin,
Et d'une chair de sa nature
Qui soit & compacte & tres-dure,
S'il est d'autre temperament
Qu'on ne le saigne aucunement:

Mais quand soixante & dix années,
Vieilles gens auront terminées,
Qu'un Barbier ne les saigne point;
Car je croy qu'il n'est pas à point,
Si le mal qui cause leur peine
Ne demande d'ouvrir la veine:
Comme donc quantité d'esprits
Parmy nostre sang sont compris,
Il faut qu'un Barbier se dispense
De le tirer en abondance,
Si le Medecin ne luy dit,
Galien homme de grand credit
Nous l'enseigne par ces paroles,
Qui ne furent jamais frivoles,
Il n'est point commode je crois
De saigner en l'an plusieurs fois,
Voilà les termes dont il use,
Qui ne cachent aucune ruse;
Car quantité d'esprits vitaux
Sortent en ouvrant les vaisseaux;
D'où la nature refroidie
L'on sent aprés la maladie,
Et la vieillesse aussi pour lors
Vient plus promptement dans un corps;
Puis la goutte & l'hydropisie,
Tremblement & paralysie
Se suivent encor pas à pas,
Qui conduisent l'homme au trépas;
Et luy font souffrir à toute heure
De cruels maux avant qu'il meure.

Du vin & de la viande aprés la saignée.

Le vin repare les esprits,
Quand il est moderément pris,
Aprés une bonne saignée,
Qu'un Barbier n'a point épargnée;
Car je croy qu'il est l'aliment,
Qui nous nourrit plus promptement:
L'on peut user aussi de viande,
Qui soit nourrissante & friande,
Aisée à cuire & d'un bon suc,
Pour remettre jeune & caduc,
Quoy qu'elle soit de sa nature
D'une plus lente nourriture,
Pourtant Bourgeois & gens de Cour
Le premier & le second jour
Doivent moins boire & se repaître,
Dautant qu'il leur convient connaître
Qu'en ce temps-là leurs estomachs
Sont plus foibles & delicats.

Des bons effets de la saignée.

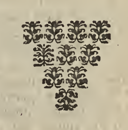
La saignée augmente la veuë,
La rend plus claire & plus aiguë,
En diminuant les humeurs
Qui l'obscurcissent de vapeurs.
Elle purge aussi la cervelle,
La rend & plus nette & plus belle;
Remet un esprit en estat
De ne passer plus pour un fat,
Et luy donne une force vive
Par les humeurs qu'elle derive,

Et deſtourne d'autre coſté
Pour le reſtablir en ſanté
Elle échauffe auſſi la moëlle,
Ainſi qu'elle fait la cervelle,
Conſume ſes humiditez,
Et toutes ſuperfluitez,
Qui la rendent plus refroidie,
Et plus ſujette à maladie,
Dont lorſque l'on n'y penſe pas,
Quelquefois on paſſe le pas.
. La meſme purge les entrailles,
Qu'elle garde de funerailles:
Car elle ſoulage pour lors
Nature qui regit le corps,
Qui du trop de ſang déchargée
Se ſent à la fin allegée,
Et propre à cuire les humeurs,
Qui font coliques & tumeurs.
Elle arreſte encor les nauſées,
Qui de ces humeurs ſont cauſées,
Cours de ventre & vomiſſement,
Et donne un grand ſoulagement,
Tirant l'humeur en abondance
Du centre à la circonference;
Ainſi qu'un ſage Medecin
Pour arriver à cette fin,
Du coude faſſe ouvrir la veine,
Comme experience certaine,
Car le malade aſſûrément
En aura plus d'allegement,

Quoy que bien ſouvent la ſaignée,
Quand elle n'eſt point épargnée,
Décharge nature ſi bien,
Qu'à mon jugement il n'eſt rien
Qui laſche un ventre davantage,
Et plus promptement le dégage,
Quand il eſt conſtipé ſi fort,
Qu'un malade en reçoit du tort.
Mais comme il n'eſt rien qui ne cede
A la vertu de ce remede,
Je dis qu'il rend les ſens plus purs,
Qui du devant eſtoient obſcurs,
En derivant l'humeur mauvaiſe,
Qui met l'homme mal à ſon aiſe,
Et qui le rend tout hebeté
Sans contentement, ny gayté.
Par là meſme il ſert à merveille
Pour aſſoupir l'homme qui veille,
Et repoſer tranquilement
Dans le mal le plus vehement.
Il diſſipe auſſi la triſteſſe,
La peſanteur & la pareſſe
Par la vuidange de l'humeur,
Qui tenoit un homme en langueur.
Il eſt de vertu nompareille
Pour rendre ſubtile l'oreille;
Car il attire les eſprits,
Qui dedans ſon corps ſont compris,
Et qui pluſqu'on ne ſçauroit croire
Bouchent le paſſage auditoire.

En outre il fait meilleure voix,
Et la rend plus claire dix fois
Par l'humidité ſuperfluë,
Que par la véine on évacuë,
Qui du cerveau coule au poulmon,
S'épaiſſit là comme limon,
Et qui le plus ſouvent altere
Le corps de la trachée artere.

Enfin ce remede charmant
Accroiſt les forces puiſſamment,
Car il ſoulage la nature
De l'humeur qui luy fait injure,
Lorſque le corps eſt trop replet,
D'où ſuit aprés un bon effet.



Des jours dangereux pour la saignée aux mois où il la faut davantage pratiquer.

CHAP. CXXII.

Tres insunt istis Maïus, September, Aprilis;
Et sunt lunares, sunt velut hydra dies.
Prima dies primi, postremaque posteriorum,
Nec sanguis minui, nec carnibus anseris uti,
Sit senium, atque juventa licet, si sanguis abundat,
Omni mense probè confert incisio venæ:
Hi sunt tres menses, Majus, September, Aprilis,
In quibus eminuas, ut longo tempore vivas.

LEs mois d'Avril, Septembre & May,
Si Jean de Milan nous dit vray,
Sont appellez des mois Lunaires;
Où jours ne sont point salutaires
Pour saigner animaux humains,
Qui ne sont pas quelquefois sains;
Car chaque jour est remarquable,
Comme est un hydre épouvantable,
Qui des testes toûjours produit
Plus qu'on n'en couppe jour, & nuit;
De mesme lorsque la saignée
En ces jours n'est point épargnée,
Le mal devient si dangereux,
Qu'au lieu d'un seul il en vient deux;

Ce qui pourtant est ridicule
Dans une personne credule,
Dont l'esprit sot comme un oyson
Ne peut en donner la raison,
Sauf le respect de nostre Ecole,
Que je croy vieille & non pas fole :
Or ces jours sont pour dire vray
Le premier jour du mois de May,
Qu'on ne saigne homme, ny pecore,
Et les deux derniers jours encore
Du mois de Septembre & d'Avril,
Dont l'esprit galant & subtil
En temps & lieu peut à son aise
Donner raison bonne, ou mauvaise,
S'il en peut rendre ; car ma foy
L'on n'en trouve point que je croy,
Puisqu'en ces jours il n'est point d'astres
Qui puissent causer de desastres,
Soit en saignant, soit en purgeant
Un homme avec soin diligent,
Quoy que les Barbiers de village,
Faute de sçavoir & d'usage
A ces *dictums* adjoûtent foy
Comme aux articles de la loy,
Croyant que c'est chose mal saine
Que d'ouvrir en ces jours la veine.
Ainsi les faiseurs d'Almanachs
Ne sont pas moins sots en ce cas,
Qui marquent avec impudence,
Suivant les points de leur créance,

Les jours qui sont bons & mauvais,
Revelez par l'Ange de Paix
A Joseph, quoy que l'Escriture
N'ait rien dit de cette avanture.
C'est encor superstition,
Qui merite correction,
De vouloir défendre l'usage
D'une oye, ou privée, ou sauvage:
Car j'estime qu'un oyson gras
Est excellent pour un repas,
Encor que sa chair tendre, ou dure
Soit défenduë en l'Escriture.
Mais pour suivre nostre propos,
Il nous faut dire en peu de mots,
Suivant l'Ecole Salernine,
Qui fut sçavante en Medecine,
Que l'on doit durant chaque mois
Saigner vieux & jeune une fois,
Si le mal ainsi le demande
Dans personne petite, ou grande,
Afin d'évacuer le sang
De teste, estomach, reins & flanc,
Du foye & d'une autre partie
Qui de mal est appesantie.
Enfin ce remede vanté,
Pour bien conserver la santé,
Et joüir d'une longue vie
En dépit de la maladie,
Est encor bon quand quelquefois
On le fait en l'un de ces mois,

Je veux dire Avril, May, Septembre
Pour fortifier chaque membre,
Mais toutefois differemment,
Et je vay t'enſeigner comment :
Pour ſuivre cette droite voye,
Fais ouvrir la veine du foye
Durant les mois de May, d'Avril,
Afin d'éviter le peril
D'une faſcheuſe maladie,
A qui ſouvent l'on remedie
Dans les jeunes & vieilles gens,
Pendant la ſaiſon du Printemps.
En Septembre vers la ratelle
Ouvre la veine ſalvatelle ;
Car l'atre bile par raiſon
Regnant plus en cette ſaiſon
Qu'en tout autre temps de l'année
J'eſtime utile la ſaignée,
Qu'ordonne un docte Medecin,
Du coſté gauche à cette fin.



Des causes qui empeschent la saignée.

CHAP. CXXIII.

Frigida natura, & frigens regio, dolor ingens,
Post lavacrum, coitum, minor ætas, atque senilis,
Morbus prolixus, potus, repletio & esca,
Si fragilis, vel subtilis sensus stomachi sit,
Et fastiditi non sunt tibi phlebotomandi.

POur les douze points que voicy;
Et dont tu vas estre éclaircy,
Ne saigne jamais pour bien faire,
S'il n'est tout à fait necessaire;
L'Ecole estime dangereux
De saigner l'homme pituiteux,
Pour estre froid de sa nature,
Dont l'on augmente la froidure,
En diminuant cette humeur,
Où la naturelle chaleur
Regne jusqu'à tant que la vie
Par la mort ait esté ravie,
C'est ainsi qu'on doit raisonner
Devant que de rien ordonner.
Il ne faut point saigner de mesme
Aux lieux où le chaud est extréme,
Non plus qu'en la froide saison
Pour cette pareille raison,

Outre que le ſang dans la veine,
Pour eſtre froid ne vient qu'à peine,
Et que le plus remply d'eſprits,
Qui dedans le corps eſt compris,
Coule plus aiſément pour l'heure,
Et le plus terreſtre demeure:
Dans les païs chauds meſmement
On ne ſaigne auſſi nullement,
Ny dans les jours Caniculaires,
Sinon en choſes neceſſaires,
De peur que les corps enervez
N'en deviennent plus depravez:
Mais le bon temps où la ſaignée
Ne doit jamais eſtre épargnée,
C'eſt quand il ne fait froid, ny chaud,
En lieu tempeié comme il faut.

Quand la douleur eſt violente,
De peur que le mal ne s'augmente,
Et n'accroiſſe la fluxion
Qu'on faſſe la revulſion
En ſaignant du coſté contraire,
Où le mal ne ſçauroit mal faire,
Et non point de l'autre coſté
Dont le malade eſt tourmenté,
A moins que le ſang en derive,
Tant que la ſyncope s'enſuive:
C'eſt le ſentiment de Galien,
Qui veut que l'on ſaigne ſi bien
Pendant la douleur violente,
Inflammation, fiévre ardente

Qu'un malade comme muet
Devienne pasmé tout à fait.
Espargne en ce jour la saignée
Que la personne s'est baignée,
De peur d'évacuer pour lors,
Et de trop affoiblir le corps :
Car c'est paroistre temeraire,
Et joüer mesme à tout défaire,
De vuider, ou remplir beaucoup,
Ou d'évacuer tout à coup,
Nous dit le vieillard Venerable,
Qui fut dans son art admirable.
Quand le garçon, ou le mary
Avec fillette, ou femme ont ry,
J'entens que comme forts Athlettes
Ils ont fait le jeu d'amourettes,
Ne saigne en aucune façon,
Ny ce mary, ny ce garçon,
Il leur faut de sang abondance
Pour composer d'autre semence,
Et s'ils exercent trop Venus,
Je dis que cela leur nuit plus,
Et leur fait souffrir plus de peines,
Que s'il s'écouloit de leurs veines
Par le pié, le bras, ou le flanc
Quarante fois autant de sang.
Il ne faut point pendant l'enfance
Tirer du sang en abondance,
Si l'on veut la gouverner bien,
Mesme en sa Methode Galien

Veut qu'on ſaigne avec retenuë
Pendant la fiévre continuë:
Car les eſprits dans les fiévreux,
Pour lors eſtant plus vigoureux
Se diſſipent bien davantage,
Qu'en ſanté pendant un jeune âge,
Tant pour le chaud dont l'on patit,
Que faute de bon appetit:
Cependant aux fiévres putrides,
Où les corps ſont par trop humides,
Qu'on tire du ſang en tout temps.
Qu'on ſaigne peu les vieilles gens,
Ou point du tout ſuivant l'Ecole,
De peur de faire une bricole,
A moins qu'une grande chaleur
Ne les mal traitte avec rigueur,
Ou qu'une forte apoplexie,
La fiévre chaude, ou pleureſie,
Ou d'autres maux comme le tac
Ne ſoient preſts à les mettre au ſac.
Je tiens auſſi que la ſaignée
Aux maux longs doit eſtre épargnée,
Car un corps devient ſans vertu,
Quand pareils maux l'ont abbatu;
Et ſa force enfin affoiblie
Par là n'eſt jamais reſtablie.
Si tu ne veux paſſer pour fou,
Ne ſaigne point un homme ſaou,
La raiſon en eſt aſſez claire
Qu'on apporte pour l'ordinaire:

Car ce remede attirant hors
La chaleur & le sang du corps,
La nature en est accablée,
La coction en est troublée,
D'où le chile mal cuit aprés
Le foye en fait un sang mauvais.
Quand un homme est encor debile,
Tirer du sang n'est point utile,
Il en devient plus languissant,
Et son mal en est plus pressant,
Pourveu que le mal qu'il endure
Ne provienne que de froidure:
Mais aussi s'il provient du chaud,
C'est un remede tel qu'il faut.
Ce remede est encor nuisible,
Quand l'estomach est trop sensible
Au moindre mouvement du sang,
La bile aussi-tost à son rang
Le tourmente avec tant de peine,
Qu'un malade est comme à la geine.
La saignée aussi nullement
N'est utile au vomissement,
Ou bien la nausée, il n'importe,
C'est à peu prés la mesme sorte;
Les vaisseaux vuides en ce temps
Attirent pareils excrements,
D'où peut suivre une maladie,
Qui souvent un homme expedie:
Enfin pour tous ces points susdits,
Ne saigne ny grands, ny petits,

C'eſt ce qu'il faut que l'on obſerve
Ponctuellement ſans reſerve.

Ce qu'il faut obſerver en l'operation de la ſaignée.

CHAP. CXXIV.

Hæc facienda tibi quando vis phlebotomari,
Vel quando minuis, fueris vel quando minutus,
Vnctio, ſive lavacrum, & potus, faſcia, motus,
Debent non fragili tibi ſi gula mente teneri.

IL faut qu'en tout tu te propoſes
De bien obſerver ces cinq choſes,
Devant, aprés & dans le temps
Que par un Barbier tu pretens
De te faire picquer la veine.
En premier lieu prens donc la peine,
D'huille, ou quelque choſe de gras,
De te faire frotter au bras
La ſeule place deſignée,
Où l'on doit faire la ſaignée,
Tant devant qu'aprés ledit coup,
Cela te ſervira beaucoup:
Devant, afin qu'en cette place
L'on rende la peau plus molaſſe,
Et qu'en la perçant par bonheur
L'on te faſſe moins de douleur;

Aprés, afin que l'on eſſaye
A refermer plus tard la playe,
Pour te ſaigner plus d'une fois,
S'il eſt beſoin que tu le ſois,
Sans reſſentir douleur, ny peine
A l'ouverture de la veine,
Ou pour addoucir quant & quant
Le mal qu'on t'a fait en picquant.
Le vin eſt encor neceſſaire,
Pourveu que l'on n'en prenne guere:
Car il corrobore le cœur
Qui pourroit tomber en langueur,
Ou quelque rude défaillance,
Et meſme par ſon excellence,
Il produit des eſprits nouveaux,
Et d'autre ſang dans les vaiſſeaux:
Mais il faut auſſi que l'on hume
Un boüillon ſuivant la couſtume,
Qui ſoit rafraiſchiſſant & bon
Avec veau, volaille & mouton.
En outre il faut que la ſaignée
Du bain d'eau ſoit accompagnée,
Selon un Medecin ſçavant,
Deux, ou trois jours auparavant,
Mais il ne faut point qu'on ſe baigne,
Pendant le meſme jour qu'on ſaigne;
Devant le coup le bain eſt bon,
De ce remede on te répond,
Tu peux ſans nulle repugnance
T'en ſervir avec aſſûrance;

Car il incise les humeurs,
Et rend mobiles sans douleurs;
Que si ta personne est baignée
Aprés avoir esté saignée
Peu à peu le sang vicieux,
Au bain se dissipera mieux,
Que j'estime aux champs, ou la ville
Plus aprés que devant utile,
Sinon pour des gens à peu prés
Maigres comme harengs sorets:
Ainsi leurs corps qui sont arides,
Par le bain deviennent humides,
Et leur sang quoy que vicieux,
Quand on les saigne en coule mieux.
La friction est salutaire.
Mesme pour lors est necessaire,
Par là l'on attire l'humeur,
Qui fait au bras une tumeur,
D'où sort le sang quand on la perse,
Comme l'eau d'un pot qu'on renverse:
J'ay fait cette comparaison,
Plus par rime que par raison.
Mais au dessus de l'ouverture,
Que l'on fasse la ligature,
Pour faire enfler la veine mieux,
Pour la rendre plus grosse aux yeux,
Et pour aussi par ce bandage
Attirer l'humeur au passage:
Mais afin d'arrester le sang,
La compresse vient à son rang,

Qu'on pose avec la ligature
Directement sur l'ouverture,
Qu'on ne serre trop, ny trop peu,
Et que l'on tient dans le milieu.
Enfin il faut qu'on se promeine,
Lorsque l'on doit ouvrir la veine,
Aussi bien devant comme aprés:
Devant on te l'ordonne exprés,
Pour dissoudre l'humeur mauvaise,
Qui met ton corps mal à son aise,
Et qui te donne du soucy,
Et pour l'extenuer aussi;
Aprés pour dissiper le reste,
Afin que rien ne te moleste,
Mais il faut qu'un tel mouvement
Sur tout soit fait moderément;
Pourtant un homme trop malade
Est exempt de la promenade,
Mais en le saignant que sans fin
Il tienne un baston à sa main,
Et le presse de bonne sorte,
Pour que le sang plus viste sorte.

Des utilitez de la ſaignée.

CHAP. CXXV.

Exhilarat triſtes, iratos placat amantes,
Ne ſint amentes phlebotomia facit.

La ſaign'e eſt utile à bannir la triſteſſe,
A dom ter la c lere & la fureur des foux,
A rendre des amans l'eſprit un peu plus doux;
Et meſme à leur donner une heureuſe allegreſſe.

JE dis que la Phlebotomie
De la triſteſſe eſt l'ennemie,
Qu'elle rend le cœur plus joyeux,
Et chaſſe ſes ſoins ennuyeux:
Ce remede eſt d'experience,
Et plus excellent qu'on ne penſe,
D'où vient qu'un Medecin ſçavant
Le met en pratique ſouvent;
Lors donc que la melancholie,
Qui porte un homme à la folie,
Le rend auſſi morne qu'un veau,
En dominant dans ſon cerveau,
Que l'on ouvre la Cephalique,
Par là l'humeur melancholique
Sortira plus abondamment;
Mais s'il arrivoit autrement
Que l'on trouvaſt gros l'hypocondre,
Comme une poulle preſte à pondre,

Pour diminuer cette humeur
Qui fait une telle tumeur,
Il faut ouvrir la mediane
Du courtiſan, ou courtiſane,
De l'homme riche, ou bien du vieux;
Mais l'on peut encore en tous lieux
Ouvrir la malleolle interne,
Quoy que l'Ecole de Salerne
N'en diſe rien en cét endroit,
Je tiens pourtant qu'elle le croit,
Et qu'auſſi ſa penſée eſt telle
Que l'on ouvre la ſalvatelle,
Quand l'on void que l'on ne peut pas
Saigner ny du pié, ny du bras.
La ſaignée eſt ſi neceſſaire,
Qu'elle repouſſe la colere
Du plus implacable tyran,
Et le rend ſouple comme un gan,
Si l'on fait une ample ouverture
Au deſſous de la ligature,
Pour tirer le ſang noir du corps,
Qui cauſe de rudes efforts,
Ainſi que la bile jaunaſtre:
Que ſi le ſang paroiſt rougeaſtre,
Et qu'il ſoit clair, vermeil & beau,
Il faut refermer le vaiſſeau,
Ou bien que l'on n'en tire guere,
C'eſt comme un Medecin doit faire.
Ce remede auſſi nuit & jour
Reprime la fureur d'amour,

Qui rend un homme qu'elle attaque
Méchant comme un demoniaque,
Pasle, languissant, vagabond,
Melancholique & furibond,
Par une humeur acre & rebelle,
Qui seiche & trouble sa cervelle,
Sans pouvoir quitter le souhait
Qu'il a de posseder l'objet,
Qui le gesne & qui l'inquiette
Dans tout ce que son cœur projette:
Mais s'il est saigné plusieurs fois,
Quand il ne le seroit que trois,
C'est pour lorsqu'il n'est plus si miévre,
Et qu'il est moins triste qu'un liévre;
Mais plus dispos soir & matin,
Et plus gay qu'un petit lutin.

De la grandeur de l'ouverture de la veine.

CHAP. CXXVI.

Fac plagam largam, mediocriter ut citò fumus,
Exeat uberius, liberiusque cruor.

QUand on saigne une creature,
Qu'on fasse moyenne ouverture,
Longue d'un grain d'orge à peu prés,
Le sang en coule mieux aprés,

Et la vapeur, ou la fumée,
Qui dans la veine eſt enfermée
Sort auſſi plus abondamment,
Et s'exhale plus librement :
Au contraire quand l'on eſſaye
A faire une petite playe,
Le gros ſang & le plus mauvais
Demeure dans le corps aprés,
Et l'humeur ſubtile & tenuë
A pour lors une libre iſſuë,
D'où le Chirurgien doit ſçavoir,
Pour mieux exercer ſon devoir
Que pour trois raiſons l'on eſſaye
De faire une plus large playe.
Lorſque le ſang eſt trop épais,
Et trop noiraſtre & trop mauvais
L'on fait une grande ouverture;
Le meſme pendant la froidure
Doit s'exercer en temps & lieu;
Car le froid eſt contraire au feu,
Il rend épaiſſe & plus groſſiere
Le ſang, cette humeur nourriciere:
Quand donc l'on en veut tirer prou,
Il faut faire un plus large trou,
Afin de purger plus à l'aiſe
La groſſe humeur & la mauvaiſe,
Et le ſang le plus épaiſſi;
L'on fait la meſme choſe auſſi
Lorſque l'on voit quelque apparence
Que les humeurs en abondance

Dominent dans un pauvre corps:
Car un Barbier tasche pour lors
Par une ouverture plus large
De faire plus ample décharge.
Mais s'il arrive par hazard
Que le jeune, ou bien le vieillard
Soit d'une nature debile,
Je trouve qu'il est plus utile
De ne faire qu'un petit trou,
Par où le sang sortira prou;
Car si l'ouverture est trop grande,
Il faut qu'un Barbier apprehende
En évacuant trop d'esprits,
Qu'un malade ne soit surpris,
Et qu'il ne tombe en défaillance;
Ou bien faute de vigilance
Pour affoiblir trop sa chaleur,
Qu'il ne soit long-temps en langueur:
Enfin il faut qu'on se propose
De faire encor pareille chose
Pendant la chaleur de l'Esté;
Car en ce temps en verité,
Il faut croire qu'on évacuë
L'humeur subtile & plus tenuë.



Comme il se faut gouverner aprés la saignée.

Chap. CXXVII.

Sanguine detracto sex horis est vigilandum;
Ne somni fumus lædat sensibile corpus,
Ne nervum lædas, non sit tibi plaga profunda,
Sanguine purgatus, non carpas protinus escas.

Estant saigné veilles six heures
En quelque lieu que tu demeures,
Nous dit Jean de Milan icy,
Que je ne suis point en cecy,
Puisque Galien nomme trois choses,
Qui sont les veritables causes,
Qui rendent l'homme si foiblet,
Qu'elles l'abbatent tout à fait,
Sçavoir, les douleurs & les veilles,
Qui debilitent à merveilles,
Et la continuation
De quelque évacuation :
Or ces trois choses, ce me semble,
Icy se rencontrent ensemble,
Donc je maintiens qu'on ne doit point
Suivre nostre Ecole en ce point ;
Mais dans une pareille affaire
Nous bornons ce temps d'ordinaire

D'une heure à peu prés, ou bien moins,
Suivant nos confeils, & nos foins,
Aprés quoy le faigné repofe
Peu de temps, comme je fuppofe,
Ce qu'il ne doit faire qu'aprés
Un boüillon, ou bien quelqu'œuf frais,
Pourveu que le droffe s'endorme
En une pofture conforme,
Et non fur le cofté faigné,
Qui pour lors doit eftre épargné:
Mais fur tout qu'on fe donne garde,
Et que jamais on ne hazarde,
Soit jeune, vieux, fille, ou garçon
De dormir en nulle façon,
Auffi-toft aprés la faignée
Qu'aprés l'efpace defignée,
Au moins c'eft icy mon confeil,
Les vapeurs durant le fommeil
En ce temps offenfent la tefte,
Et luy font une pauvre fefte,
Puis retombant aprés à plomb
Dans l'eftomach, ou le poulmon,
Un malade lorfqu'il fommeille,
Eft plus gefné que quand il veille;
Outre qu'il ne manqueroit pas
Peut-eftre de bleffer fon bras,
Et le delier auffi mefme,
D'où fuivroit un danger extréme,
De laiffer écouler le fang,
Et mourir aprés à fon rang.

Ne fais la picqueure profonde,
Mais devant que de saigner sonde
Avec le doigt pour voir exprés,
Si la veine est ou loin, ou prés,
Afin que ta main se modere,
De crainte de picquer l'artere,
Le nerf & le tendon aussi,
Et sur tout prens garde à cecy,
L'une de ces choses blessée
Te gesneroit bien la pensée,
Et mettroit ton homme en danger.
Ne luy donne rien à manger
Aprés avoir ouvert la veine,
Mais si tu veux prendre la peine
Attens qu'en son corps indispos
Les humeurs soient plus en repos;
La nature estant accablée,
La coction seroit troublée,
Et le sang avec l'aliment
Sans estre cuit aucunement,
Afin de luy donner de l'aide
Dans la douleur qui le possede
Iroient droit au membre blessé,
Dont il deviendroit offensé:
Ainsi jusqu'au terme d'une heure,
Fais que sans manger il demeure,
Puis soit sujet, Monarque, ou Duc
Donne-luy viande d'un bon suc,
Et de nourriture legere,
Afin que mieux il la digere,

Comme un boüillon, un œuf mollet,
Ou quelque cuisse d'un poulet.

Ce qu'il faut éviter aprés la saignée.

Chap. CXXVIII.

Omnia de lacte vitabis rité minute,
Et vitet potum phlebotomatus homo,
Frigida vitabis, quia sunt inimica minutis,
Interdictus erit minutis nubilus aër,
Spiritus exultat minutis luce per auras:
Omnibus apta quies & motus sæpé nocivus.

Qui veut passer pour homme sage,
Qu'il ne mange laict, ny fromage,
S'il ne veut estre mal soigné
Aprés qu'un Barbier l'a saigné:
Car le laict dans le ventricule
S'épaissit & se coagule,
Ou se mesle avec quelqu'humeur,
Puis à raison de sa douceur
Auparavant que d'estre en chile
Avec la pituite, ou la bile,
Par tout le corps il est porté
Ce qui nuit bien à la santé.
Qu'aussi de pareille maniere
L'on ne boive ny vin, ny biere,
Ou bien tres-peu pendant ce temps,
Contre l'advis des Allemans,

Qui veulent qu'aprés la saignée
La boisson ne soit épargnée,
Mais qu'on churluppe du meilleur
Pour se fortifier le cœur:
Ainsi ces gens pleins de folie,
Qui font au Barbier chere lie,
Crainte de langueur & d'ennuy
Boivent tout le jour avec luy.
Arriere aussi l'Apothicaire,
Qui pour decevoir le vulgaire,
Et pour engraisser son journal
Aux dépens du pauvre animal
Veut qu'incontinent la saignée
Du julep soit accompagnée,
Qui n'est pas si tost dans un corps
Que l'estomach le met dehors:
Car les veines de sang vuidées,
Qui se sentent incommodées
Attirent devant la cuisson
Cette gracieuse boisson,
Qui peut gesner un personnage,
Qui n'en fait pas un bon usage.
Le bain, l'eau, les alimens froids,
Dont l'on use en plusieurs endroits,
Marcher pieds nuds dans une chambre
En un temps froid comme en Decembre,
Estre habillé legerement,
Quand il fait froid extrémement,
S'asseoir à nu sur une pierre,
Ou quelquefois à platte terre,

Avoir froid à piés, teste & mains,
Cecy nuit aux corps les plus sains,
Et leur porte tant de dommage
Qu'ils sont refroidis davantage:
Ce qu'on void dans beaucoup de gens,
Qui sont un peu trop negligens,
Quand aprés la phlebotomie
Par leur mauvaise œconomie,
Soit en un temps froid, ou bien chaud
Ils n'ont pas soin d'eux comme il faut.

Que les hommes saignez bien sages
Evitent l'air plein de nuages,
Epais & tellement obscur
Qu'il semble n'avoir rien de pur:
Car tel air les rendra plus mornes
Que ne sont des bestes à cornes,
Mais qu'en un air pur & serain,
Qui soit & tres-clair & tres-sain,
Et de bonne temperature,
Où ne regne point de froidure,
Ils se divertissent un temps,
Afin de se rendre contens;
Ainsi leurs esprits peu lucides
Deviendront purs & plus splendides.

Enfin j'estime le repos
Aprés la saignée à propos,
Par là les humeurs agitées
Sont en peu de temps arrestées,
Et les esprits, quoy qu'épandus,
Sont amassez & retenus;

C'est pourquoy le grand exercice,
Pour lors fait bien du prejudice,
Emeut le sang & les esprits,
Qu'il rend encore plus aigris,
Et débilite davantage :
Ainsi je croy qu'un personnage
Fait les choses bien à propos,
S'il prend en ce temps du repos;
Ou dessus tout s'il ne repose,
Qu'il ne fasse que peu de chose,
Afin de dissiper l'humeur
Qui luy pourroit faire douleur :
Mais soit dehors, ou dans la chambre
Qu'il ne travaille point le membre,
Dont on l'a saigné ce jour-là,
Et fera bien s'il fait cela.

Observations sur la saignée, selon les maladies, l'âge & les saisons.

CHAP. CXXIX.

Principio minuas in acutis, & peracutis:
Ætatis mediæ multum de sanguine tolle;
Sed puer atque senex tollet uterque parum,
Ver tollat duplum, reliquum tempus tibi simplum.

Aux maux aigus & tres-aigus,
Il faut saigner sans tarder plus,

Si-toſt qu'on void que les malades
Ont de fiévreuſes accolades ;
Car comme ces maux ſont tres-courts
Et s'augmentent en peu de jours,
Ils donnent la derniere geine,
Qui fait qu'un Medecin à peine
Peut avoir temps de ſecourir
Un malade qu'il void mourir :
C'eſt pourquoy jamais la ſaignée
Ne doit pour lors eſtre épargnée,
Au commencement de ces maux,
Qui par leurs extrémes travaux
Montrent qu'ils viennent file à file
Du ſang qui ſe meſle à la bile,
Qui de l'eſtomach, teſte, ou flanc
Demandent qu'on tire du ſang.
Pour faire encor en homme ſage,
Saigne pendant le moyen âge,
Que l'on compte depuis le temps
De vingt-cinq juſqu'à quarante ans,
Meſme juſqu'à cinquante années
Tu peux ordonner des ſaignées ;
Car le corps ferme en chair, en os,
En cét âge entierement gros,
Et dans ſa parfaite ſtature
A moins beſoin de nourriture :
Ainſi le ſang dans les vaiſſeaux
Des raiſonnables animaux
Abonde pluſqu'à l'ordinaire,
Qu'on leur peut tirer ſans mal faire,

Que l'on saigne peu les vieillards,
S'ils ne sont gros, frais & gaillards,
Et forts pour porter les saignées;
Mais si leurs dos courbez d'années
Te les montrent si decrepits,
Que sans cesse ils soient accroupis,
Laisse ces vieux en patience,
Qu'ils pensent à leur conscience,
Et leur prescrit soir & matin
Bon pain, bonne viande & bon vin,
Avec un regime de vivre,
Qu'ils seront bien-aises de suivre.

Qu'on saigne aussi peu les enfans,
Eussent-ils mesme quatorze ans,
Leur âge delicat & tendre
Te le doit faire assez comprendre,
Outre qu'ils croissent tous les jours,
Et qu'ils se nourrissent toûjours,
D'où le sang en pareille affaire
Leur est tellement necessaire,
Qu'en leur en tirant trop d'abord
On leur cause beaucoup de tort:
Toutefois quand leur âge avance
On saigne en plus grande abondance,
Ce qu'on ne fait pas largement,
Mais beaucoup plus briévement.

Enfin au Printemps quand tu saignes,
Il ne faut jamais que tu craignes
De tirer du sang à foison,
Plusque dans une autre saison,

Ou pour le moins je t'encourage
A ſaigner deux fois davantage :
Car le ſang abonde pour lors
Pluſqu'en autre temps dans nos corps,
Mais tout le reſte de l'année
Tu dois épargner la ſaignée,
Et regarder ſoigneuſement
Age, force & temperament.

Quelles parties il faut décharger pendant chaque ſaiſon de l'année.

Chap. CXXX.

Æſtas, ver dextras ; Autumnus, Hyemſque ſiniſtras :
Quatuor hæc membra hepar, pes, cepha, cor vacuanda :
Æſtas hepar habet, ver cor, ſicque ordo ſequetur.

DUrant le Printemps, & l'Eſté,
Soit pour maladie, ou ſanté,
Lorſque l'on traite une perſonne,
Il faut qu'un Medecin ordonne
Qu'on la ſaigne du coſté droit,
Si Jean de Milan on en croit ;
Car aſſûrément on ſoulage
Pendant ce temps un perſonnage,
Que l'on ſaigne, ſoit haut, ou bas,
Du pied, de la main, ou du bras ;

Dans le Printemps le ſang s'augmente,
L'Eſté la bile ſe fermente,
Et le rend chaud extrémement,
D'où je conclus ſolidement
Qu'en ces deux ſaiſons de l'année
Il faut obſerver la ſaignée,
Que l'on doit faire en tout endroit
Directement du coſté droit :
En ce lieu-là la bile ondoye,
Et c'eſt auſſi là que le foye
Poſé juſtement vers le flanc,
Eſt le grand ouvrier du ſang
Qu'on évacuë en la plethore,
Et que l'on doit tirer encore,
Tant dans l'Eſté que le Printemps
Du corps de quantité de gens.
Mais pendant l'Hyver & l'Autonne
Il faut ſaigner une perſonne,
Du coſté gauche, & non du droit,
En ce temps regne ſec & froid,
D'où s'engendre la noire lie,
Qui ſe nomme melancholie,
Que l'on doit tirer à foiſon,
Pendant l'une & l'autre ſaiſon
Par les veines du coſté gauche :
Car un homme enfin ſe débauche,
Quand de ce coſté cette humeur
Dans la ratte luy fait douleur.
Pour bien faire enfin qu'on me croye,
Qu'on purge cœur, cerveau, pieds, foye:

Le foye eſt purgé par raiſon
Pendant l'Eſtivalle ſaiſon,
Pour rendre le ſang plus utile,
Et pour diminuer la bile,
Crainte que l'une & l'autre humeur
Ne ſuffoque noſtre chaleur.
Mais pendant la ſaiſon nouvelle
Que dans le cœur le ſang excelle,
Qu'on le purge autant qu'il le faut,
Afin d'éviter qu'un ſang chaud
Ne luy cauſe une fiévre forte,
Qui bien ſouvent un homme emporte,
Et l'envoye en certain canton
Dans le Royaume de Pluton.
Purge les pieds d'une perſonne,
Principalement en Autonne,
L'humeur obſcure en un amas
Par ſon propre poids tend en bas,
Qui coule aprés ſans nulle peine
Par l'ouverture de la veine.
Au temps froid purge le cerveau
De l'homme groſſier comme un veau:
L'Hyver la pituite rebelle
Geſne longuement la cervelle,
Dont s'enſuit un nombre de maux,
Qui donnent de rudes aſſauts
Par catharres, paralyſies,
Douleurs de teſte & pleureſies,
Qui font pendant ce mauvais temps
Un grand nombre de mécontens.

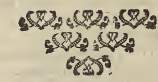
De l'ouverture de la Salvatelle.

Chap. CXXXI.

Salvatella tibi dat plurima dona minuta,
Purgat ſplenem, hepar, renes, præcordia, vocem,
Innaturalem tollit de corde dolorem.

Pour guerir du mal de ratelle
Il faut ouvrir la Salvatelle,
Rameau de veine que l'on voit
Vers l'annulaire & petit doigt,
Qu'un Arabe, quoy qu'on luy die,
Saigne pour cette maladie,
Bien que ce ſoit le commun bruit
Qu'il en tire tres-peu de fruit,
Couſtume qu'on n'obſerve guere,
Mais que ſeulement on tolere,
Encor que le docte Galien
Dans ſon livre l'eſtime bien,
Et diſe que telle pratique
Chaſſe l'humeur melancholique.
Par elle le foye & les reins,
Qui de cét excrement ſont pleins,
Reçoivent guериſon entiere,
Et purgez de cette matiere,
Ils ſont aprés cette action
Moins ſujets à l'obſtruction

Et le ſchirrhe par cette voye
Ne s'engendre point dans le foye.
Le cœur chargé de ce fardeau,
Lorſque l'on ouvre ce rameau,
Reçoit une prompte allegeance,
Et ſe trouve aprés ſans ſouffrance,
Que luy cauſoit par ſa rigueur
Cette melancholique humeur.
L'ouverture de cette veine
Eſt encore tout à fait ſaine,
Alorſqu'on l'a fait pluſieurs fois
Pour le poulmon & pour la voix:
Car elle purge l'humeur noire,
Qui ſur nous ayant la victoire,
Fait un ravage de demon,
Dans la ſubſtance du poulmon.



Des quatre saisons de l'année.

CHAP. CXXXII.

Temporis æstivi jejunia corpora siccant;
Quolibet in mente confert vomitus, quoque purgat
Humores nocuos, stomachus quos continet intus.
Ver, Autumnus, Hyems, Æstas dominantur in anno.
Tempore Vernali, calidusque aër, madidusque,
Et nullum tempus melius fit phlebotomiæ;
Vsus tunc homini confert Veneris moderatus:
Corporis & motus, ventrisque solutio, sudor,
Balnea, purgentur tunc corpora cum Medicinis.
Æstas more calet, sicca est, noscatur in illa
Tunc quoque præcipuè choleram rubram dominari,
Humida, frigida fercula dentur, sit Venus extra,
Balnea non prosunt, sint raræ phlebotomiæ,
Vtilis est requies, sit cum moderamine potus.

Les jeusnes qu'on souffre l'Esté
Nuisent si fort à la santé,
Que rien ne luy fait plus d'outrage,
Et desseiche un corps davantage:
Car l'Esté de luy-mesme chaud,
Où quelquefois le sec prevaut,
Exerce sur un corps qu'il blesse
La chaleur & la seicheresse;
La chaleur dans un jouvenceau
Ouvre les pores de la peau,

D'où la ſueur en abondance
Coulant ſans nulle reſiſtance,
Le met tellement aux abbois,
Qu'il devient ſec comme du bois ;
Puis en ce temps ſi-toſt qu'il jeuſne,
Quoy que ce ſoit un homme jeune,
Sa graiſſe fait tellement flux,
Qu'enfin finale il n'en a plus.

Du vomiſſement.

Selon le divin Hippocratte,
Qui gueriſſoit du mal de ratte,
Le vomiſſement tous les mois,
Bien pratiqué deux, ou trois fois,
Quand il eſt aiſé de le faire,
Sans qu'il nous puiſſe eſtre contraire,
Remet l'eſtomach en pouvoir
D'accomplir ſon premier devoir,
Chaſſe hors l'humeur pituiteuſe,
Qui luy pourroit eſtre onereuſe,
Et la bile & toute autre humeur,
Qui nous met de mauvaiſe humeur.
Or le vomiſſement utile,
Soit de pituite, ou bien de bile,
Se doit faire aprés le repas,
Et non devant ; car en ce cas,
Dit en l'Eccleſiaſte le Sage,
Un pareil remede ſoulage,
Rétablit un corps maladif,
Quand il ſeroit le plus chetif,

Et fait ſi bien qu'il congedie
La plus faſcheuſe maladie:
Mais pour le bien mettre en credit,
Voicy ce qu'Avicenne en dit,
Ce remede, dit-il, arreſte
La grande peſanteur de teſte,
Fait que les yeux ſont plus aigus
Que les cent yeux du ſieur Argus,
Soulage la perſonne yvrogne,
Qui vomit ſans honte & vergogne,
Aide à l'eſtomach bilieux,
Qui reſſent un mal furieux,
Donne appetit pour toute viande,
Fait qu'on la trouve plus friande;
Guerit laſſitude du corps,
En chaſſant les humeurs dehors;
Il rend la douleur addoucie,
Et du rein & de la veſſie
En évacuant cette humeur,
Qui leur fait ulcere, ou tumeur;
Il eſt bon aux lepreux encore
Qui vomiſſent par l'hellebore:
Il donne au corps un plus beau teint
D'une mauvaiſe humeur atteint,
Chaſse jauniſse, epilepſie,
Tremblement & paralyſie,
Guerit ulcere grand & noir,
Où l'on n'a preſque point d'eſpoir;
La darte & la groſse gratelle,
Maux de cœur, de foye & ratelle,

Et de poulmon pareillement;
Mais quoy que le vomiſsement
Faſse du bien à la perſonne,
Cependant Arnauld nous eſtonne,
Il cauſe, dit-il, des travaux,
Qui nous excitent bien des maux,
Le ventricule qu'il attaque
Par ce moyen eſt la cloaque
Des plus vicieuſes humeurs,
Dont il reçoit bien des douleurs;
Il nuit à l'oüye, à la veuë,
Il la rend foible & moins aiguë,
Et peut rompre auſſi tout de bon
Les petits vaiſseaux du poulmon,
Offenſe les dents & la teſte,
Et leur fait une pauvre feſte;
Ainſi qu'un jeune Medecin
Dans un tel rencontre ſoit fin,
Qu'il voye avecque diligence,
Pour montrer ſon intelligence,
Ceux qui peuvent facilement
Supporter le vomiſsement:
Car ceux dont la poitrine eſtroite
A ce faire n'eſt point adroite,
N'y doivent point eſtre excitez,
Mais pluſtoſt en eſtre exemptez,
Et l'on doit purger par les ſelles
Les humeurs qui leur ſont rebelles.

En quel temps il faut vomir.

Quant au temps du vomiſsement,
Qu'il faut ſuivre diligemment
Pour les corps qui ſont pleins de bile
J'eſtime l'Eſté plus utile,
Et pour les hommes pituiteux
Je croy l'Hyver avantageux :
Voilà la pratique excellente,
Que pour vomir je te preſente
En beuvant de l'eau tiede exprés,
Ou de l'huile, ou du beurre frais.

Quelle ſaiſon eſt plus propre à la ſaignée, & à faire l'amour.

Eſté, Printemps, Hyver, Autonne,
Qu'on met le bon vin dans la tonne
Sont les quatre ſaiſons de l'an,
Comme dit bien Jean de Milan,
Sous qui l'on comprend les journées,
Que ſe font toutes les années;
Le Printemps eſt humide & chaud,
Et temperé, comme il le faut,
En cette ſaiſon la ſaignée
Ne doit point eſtre dedaignée,
Mais pluſieurs fois ſans les nombrer
Un Barbier la doit celebrer ;

Car en ce temps l'humeur ſanguine
Montre bien qu'elle predomine,
Qu'on peut diminuer auſſi :
C'eſt lorſqu'avec peu de ſoucy,
Le vieux, ou bien le jeune drille
Se peut joüer avec la fille,
Mais moderément toutefois ;
Car retiens bien qui que tu ſois,
Qu'amour par ſes douces amorces
Debilite ſouvent les forces.

L'exercice & le mouvement,
Sueurs & bains pareillement,
Et la purgation encore
Qui ſervent contre la plethore
Sont bons auſſi pendant ce temps,
Pour les corps de beaucoup de gens,
Qui ſont ſi replets d'ordinaire,
Qu'ils ne ſçauroient preſque rien faire :
Ainſi les jeunes & les vieux
Par ce moyen ſe portent mieux.

Du regime de l'Eſté.

L'Eſté chaud & ſec de couſtume
Comble noſtre corps d'amertume,
Car la bile jaune pour lors
Domine dans beaucoup de corps,
Qui les geſne de ſeichereſse,
Et les échauffe avec detreſse :
Mais pour la moderer dans eux,
Que pendant ce temps chaleureux

Ils uſent d'une nourriture,
Humide & froide de nature,
Et qu'ils ſe tiennent en repos,
Sans faire la beſte à deux dos,
J'entens que Venus ſoit bannie
En eſté de leur compagnie.

Du bain durant l'Eſté.

Le bain pendant le chaud du jour
Leur joüe encor un mauvais tour,
Car ſans chaſser l'humeur qui peche,
Au lieu d'humecter il deſseiche,
Provoquant les ſueurs pour lors
Par les pores ouverts du corps,
Ce qui leur eſt fort dommageable:
Mais le bain plus recommandable
Pour le malade, ou pour le ſain
Se prend le ſoir & le matin,
Il rend les humeurs moins fluides;
Et les corps beaucoup plus humides;
Fermant les pores de la peau
Par le froid de l'air & de l'eau:
Donc en ce temps-là ſans qu'on craigne,
Je trouve bon que l'on ſe baigne;
Mais ſur tout qu'on ne manque pas
A ſe baigner loin du repas,
C'eſt de la façon qu'il faut faire,
Et non comme on fait d'ordinaire
Incontinent aprés ſoupper;
Car, afin de ne point tromper,

Un pareil bain ne fait que nuire,
Empefche l'eftomach de cuire,
Et peut caufer d'autre tourment.
Que l'on faigne auffi rarement,
A moins qu'il ne foit neceffaire,
Autrement on n'en a que faire,
Ou bien quiconque le fera,
Je dis qu'il s'en repentira,
Prodiguant par fon imprudence
Le meilleur fuc de fa fubftance,
Mais qu'il fe repofe joyeux,
Sans eftre trifte & foucieux :
Le repos rafraifchit, humecte
Alorfqu'un homme fe delecte,
Et l'exercice & mouvement
Defeichent fon corps puiffamment.
Enfin il faut, s'il me veut croire,
Qu'il fe modere dans le boire,
Sur tout s'il ufe de boiffon,
Qui foit froide comme un glaçon:
Car cette boiffon fuperfluë
Pendant cette faifon qu'il fuë,
Lorfque les pores font ouverts
Luy cauferoient un tel revers,
Que fans quitter la mefme place,
Il deviendroit froid comme glace,
Ou fubitement tout de bon
Il iroit voir le dieu Pluton,

Ou deviendroit paralytique,
Ou du moins je luy prognoſtique
Qu'aprés avoir beu de cette eau,
Il n'auroit qu'une laſche peau.

FIN.





PREFACE.



Ecteur, je vous presente en Vers François les opinions les plus curieuses & les plus controversées, sur le sujet de la Sanguification, Circulation, Transfusion & poudre de Sympathie, que j'aurois pû mettre en Prose, si ce n'est que les desirant joindre à mon Commentaire de l'Ecole de Salerne en vers, j'ay crû qu'elles auroient meilleure grâce de cette maniere; C'estoit aussi mon dessein pour vostre satisfaction de vous donner le pour & le contre de la Circulation, Transfusion & poudre de Sympathie, comme j'ay fait de la Sanguification: Mais afin de vous recréer l'esprit

par la diverſité des ſujets, j'ay trouvé plus à propos d'y adjoûter en Vers un petit abregé du Thé, du Caphé, du Chocolate, & de la pierre Philoſophalle, qui à mon avis ne ſera pas deſagreable aux curieux, avec un traitté de l'Ouromantie, Scatomantie & Hydromantie, que j'aurois auſſi mis en Vers, ſi ce n'eſt que l'ayant traduit depuis long-temps en Proſe, j'ay crû eſtre obligé, pour le rendre plus intelligible, de vous l'offrir de cette façon.



DE LA SANGUIFICATION, ET DE LA DIVERSE OPINION DES MEDECINS fur ce fujet.

LEs Medecins les plus fameux
Sont en grande difcorde entr'eux
Sur le fujet de l'Hæmatofe,
Pour eftre en doute de fa caufe.
Averroës ! homme fçavant,
Dans fon Livre met en avant,
Que le fang fe prepare au foye,
Et qu'aprés au cœur il l'envoye,
Mais qu'il ne peut aucunement
Donner à nos corps d'aliment,
S'il n'a receu quelque puiffance,
Ou quelque benigne influence,

Et des arteres & du cœur,
Sentence qu'à toute rigueur
L'on pourroit justement défendre,
Qui la voudroit bien entreprendre.
Joubert, Docteur de Montpelier,
Homme d'un sçavoir singulier,
Veut absolument qu'on octroye
A toutes les veines du foye
La vertu de faire le sang :
Là, dit-il, ces vaisseaux en rang
Contiennent cette humeur sanguine,
Dont ils sont la vraye origine,
Et les reservoirs merveilleux,
Qui de ce viscere gibbeux,
Comme Estangs & comme Fontaines
Le versent aprés dans les veines,
Puis cette humeur s'en va partout
Nourrir le corps de bout en bout :
Ainsi cét ample parenchyme,
Suivant que cét Autheur exprime,
Est le nourrisson des vaisseaux,
Et le soûtien de leurs rameaux,
Qui sert à remplir leurs espaces,
Et les maintenir dans leurs places,
Afin qu'ils ne se touchent pas,
Et ne soient point en un amas.
Thomas Avega semble suivre
Cette sentence dans son Livre,
Car il soûtient que dans le flanc
Les veines fabriquent le sang,

Qu'elles le cuisent & l'alterent,
Et le changent & le temperent,
Et que le foye à cette humeur
Donne aprés la rouge couleur.
  Bartholin nous dit que du chile
La portion la plus subtile
Par le foye est tournée en sang,
Et que la ratte en l'autre flanc
Change de pareille maniere
En un sang noir la plus grossiere:
Ce qu'il prouve par des raisons,
Et des argumens qu'il croit bons,
Sçavoir est par les caracteres,
Qui se trouvent dans ces visceres,
Que la nature a faits exprés
Semblables entr'eux à peu prés.
  En second lieu, par tant de veines,
Et tant d'arteres de sang pleines,
Qui font plusieurs plis & replis,
Et sont dans la ratte establis,
Et répandus dans sa substance,
Ainsi que ce Medecin pense
Pour faire quelque coction.
  De plus la situation
Du rameau qu'on nomme splenique,
Qui s'abouche au mesenterique
Fait encor bien pour ce Docteur:
Car ce vaisseau succe l'humeur
La plus noire & la plus ingrate,
Pour la cuire dedans la ratte,

Afin de nourrir haut & bas,
Coiffe, inteſtins & pancreas,
Et ventricule & meſentere,
Dont il eſt nourricier & pere.
En outre on void, dit-il, aſſez
Que ces viſceres offenſez
Nuiſent beaucoup à l'hæmatoſe,
Marque qu'ils font la meſme choſe;
Et que dans l'un & l'autre flanc
Ils produiſent tous deux le ſang,
Meſme preſqu'un pareil remede
Dans leurs maux leur donne de l'aide.
Enfin quand le foye eſt gaſté,
La ratte par neceſſité
Fait l'office de ce viſcere;
Et du ſang eſt autheur & pere;
Meſme Ariſtote clairement,
Dit que ces deux enſemblement
Ont une telle convenance,
Qu'ils ſont de pareille ſubſtance:
C'eſt le ſentiment de Platon,
Qui parle auſſi d'un meſme ton,
Mais encor que cette doctrine
Soit ingenieuſe & tres-fine,
Tu te verras bien-toſt inſtruit
Du contraire par ce qui ſuit.
Quant à la plus vieille ſentence,
Tres-veritable en apparence,
Eſt attribuée à Galien,
Comme l'autheur & le ſoûtien:

Ce grand Docteur que rien n'effroye,
Dit que le ſang ſe fait au foye,
Qu'il en eſt l'unique inſtrument,
Et que les veines ſeulement
Ne ſervent que de receptacles.
Mais voicy de nouveaux oracles
Qui ſuivent Ariſtote à pié,
Hommes cruels & ſans pitié
Pour martyriſer chien & chienne,
Et meſmement juſqu'à la mienne,
Gens qui jamais comme je tiens
N'iront au paradis des chiens
Pour eſtre trop impitoyables,
Et faire mourir leurs ſemblables;
Beſtes comme eux en quantité,
Qui reſſentent leur cruauté.
Pour donc par maintes funerailles
Avoir foüillé dans leurs entrailles,
Et découvert quelques vaiſſeaux,
Qui leurs ſemblent eſtre nouveaux,
Ils maintiennent tous avec joye
Que c'eſt le cœur & non le foye
Qui fait le ſang dans l'animal,
C'eſt leur ſentiment general:
Mais dautant qu'en ces deux ſentences
L'on trouve bien des circonſtances,
Et qu'elles ont pour ſectateurs
Les plus grands & fameux Docteurs,
Qui s'entrebattent de coûtume
A coups de bonnet & de plume,

Discourons-en succinctement,
Et pour en parler doctement
Commençons par la Galenique,
Comme sentence plus antique.

Preuve de l'opinion de Galien.

Le foye est de telle grandeur,
Dit hautement chaque Docteur,
Que je ne croy point que nature
L'ait fait d'une telle structure,
Pour separer dans nostre flanc
Seulement la bile du sang,
Comme disent certains marousles
Dignes des coups de nos pantousles;
Car de bile nous avons peu,
Et si cette raison a lieu,
Ayant plus de melancholie
Dont la ratte est toute remplie,
Ce viscere, comme je crois,
Doit estre plus grand quatre fois,
Que dedans le corps n'est le foye,
Ce qui n'estant il faut qu'on croye,
Que le foye & non pas le cœur
Du sang est le parfait autheur.
En outre la rougeur vermeille
Dans ce viscere nompareille,
Marque bien que dedans le flanc
Il donne la couleur au sang,
Ces deux raisons ne sont point vaines.
Mais de plus à quoy tant de veines,

Dont ce parenchyme est remply,
Sinon pour le rendre accomply,
Suivant la plus saine doctrine
Pour faire la masse sanguine,
Dont il est l'organe asseuré :
Car le chile estant attiré
Par les veines mesenteriques,
Ou si tu veux meserraïques,
Pour estre apresté comme il doit,
Il est aprés porté tout droit
Dedans les cavitez du foye,
Qui le reçoit comme sa proye,
Et qui corrige ses défauts
Dans un grand nombre de vaisseaux,
Et rameaux de la veine porte,
Canaux minces, & faits en sorte
Que le foye aisément dedans
Le change en sang sans accidens :
Car ou que ce soit tant de veines,
Qui de quelques humeurs sont pleines
Sont faites pour la coction,
Comme on void par induction ;
Ainsi le laict dans les mammelles
Des Dames & des Damoiselles,
Se cuit tous les jours de nouveau,
Le sang pituiteux au cerveau
Se fait de mesme en abondance;
Pareille chose à la semence
Arrive dedans les témoins,
Pour qui la femme a mille soins.

Il ne faut donc point que l'on croye
Que tant de veines dans le foye
Soient conſtruites aucunement
Pour le biljeux excrement,
Puiſque l'on ſçait que la nature
A fait dedans la creature
D'autres vaiſſeaux pour la purger,
Afin de bien l'en décharger.
Mais pour confirmer cette choſe,
A quoy bon cette anaſtomoſe
Qu'Anatomiſtes curieux
Ont obſervée en tant de lieux
Entre la veine cave & porte,
Sinon afin que le ſang ſorte
De la porte tout doucement,
Et coule en la cave aiſément,
Pour nourrir toutes les parties
Qui ſont au corps aſſujetties?
Pour montrer mieux que cette humeur
Ne ſe fait nullement au cœur,
Il faudroit que par tout le monde
L'on trouvaſt ſur la terre & l'onde
Aux animaux petits & grands,
En eſpece, ou non differens
Dans le cœur un droit ventricule:
Or cette choſe eſt ridicule,
Puiſque les poiſſons n'en ont point,
Il faut donc conclure en ce point
Que le cœur dedans la poitrine
Ne fait point la maſſe ſanguine.

Mais qui ne ſçait pas qu'au fœtus
Le cœur eſt tout à fait exclus
De cette action ſanguifique,
Malgré ces gens triquenique?
Puiſque nous voyons ric à ric
Que la veine de l'umbilic,
Sans que jamais elle fourvoye
S'en va directement au foye,
Qui ſi-toſt qu'il eſt offenſé,
Et meſme tant ſoit peu bleſſé
Dans la moindre petite choſe,
Il bleſſe auſſi-toſt l'hæmatoſe,
Signe qu'il eſt & non le cœur
Du ſang le veritable autheur.
Arriere auſſi veines lactées
Qu'on nous a ſi ſouvent chantées,
Pour eſtre aux chiens & non dans nous,
Veines blanches, retirez-vous,
Fuſſiez vous dans mon ventre méme,
Je ne vous croy, ny ne vous aime,
Ny je ne veux jamais vous voir,
Quand je ſerois au deſeſpoir,
Malgré la nouvelle cabale,
Qui vaut pire que ma ſandale,
Et qui merite ſur le groin
De recevoir cent coups de poing.

Preuves de l'opinion des Modernes.

Voilà l'opinion antique,
Qu'on appelle la Galenique,

A quoy répondent nos Autheurs,
Qui sont nouveaux Circulateurs,
Fondez dessus l'Anatomie,
L'appuy de leur Academie,
Que le cœur fait le sang dans nous,
En dépit de ces vieux hyboux,
Autheurs que le sang autorise,
Et non la raison favorise,
Et que malgré ces peres vieux,
Il faut s'en rapporter aux yeux,
Vrais scrutateurs de la nature
Quand l'on ouvre la creature;
C'est ce que dit bien Scaliger,
Qui de tout sçavoit bien juger,
C'est, dit-il, un plaisir extréme
De voir la chose en elle-même,
Sans s'en rapporter aux Autheurs,
Qui le plus souvent sont menteurs:
C'est pourquoy ce n'est pas merveille
Si nostre Secte nompareille
Quitte le party de Galien,
Encor qu'il soit homme de bien,
Pour suivre le grave Aristote,
Qui chante tout une autre note,
Puisque dans plusieurs animaux
L'on a trouvé certains vaisseaux,
Qui ne vont nullement au foye,
Mais que mere nature envoye
Au ventricule droit du cœur,
Pour y porter une liqueur;

Car l'on sçait que de plusieurs choses
Les Anciens n'ont point sceu les causes,
Que les esprits qui sont plus lourds
Se subtilisent tous les jours,
Et que l'âge qui toûjours coule,
Quoy que sur la teste il nous foule,
Pourtant il nous rend tost, ou tard
Les Maistres dans chacun nostre art,
Et nous donne de la science
Une parfaite connoissance.

Des veines lactées, du receptacle du chile, & du canal thoracique.

Mais devant qu'aucun argument
Je vous propose clairement,
Il faut venir à l'origine,
Pour bien comprendre la doctrine
De l'hæmatose dans le cœur,
Et vous declarer en Docteur
La connexion, la structure,
Le lieu, l'usage & la nature
De ces admirables vaisseaux
Qu'on trouve dans les animaux.
L'on void donc ces petites veines,
Qui sont de chile toutes pleines
Dans le mesentere d'un veau,
D'un chat, d'un chien & d'un agneau
Quatre heures aprés leur pasture,
Lorsque l'on en fait l'ouverture:
Ces petits vaisseaux en effet
Sont aussi blancs comme lait.

Et remplis d'une liqueur blanche,
Qui du costé du cœur s'épanche,
Ils s'abouchent aux inteſtins,
Dont ils ſont les proches voiſins :
Ces veines ne ſont point uniques,
Car on void les meſerraïques,
De rouge & de noire couleur,
Et qui font plus groſſe tumeur,
Les autres qui ſont deliées
D'un ſang noiraſtre ſpoliées,
Pleines d'une blanche liqueur,
Qui va directement au cœur
Ont leurs valvules ſi bien faites,
Qu'evidemment ces portelettes
Sont ouvertes vers les boyaux
D'hommes, de chiens, chats & chevaux,
Et vers le cœur toutes fermées,
Comme on void eſtant exprimées,
Signe que le ſang eſt porté
Directement de ſon coſté,
Suivant ſa coûtume ordinaire.
Or dans le haut du meſentere
Que l'on peut nommer ſans abus
Le Pancreas d'Azellius,
L'on apperçoit chaque venule
Qui ſe va joindre à la glandule,
Que nos modernes Medecins,
Qui ſont clairs-voyants & bien fins
Nomment receptacle du chile,
Puis de là ſort tout d'une file

Entre l'Aorte & l'Azygos
Au costé droit dessus le dos
Un canal nommé thoracique,
Remply d'une humeur chilifique,
Et depuis son commencement
Il monte en haut directement,
Jusqu'à la troisiéme vertebre,
Où ce canal long & celebre
Retournant de l'autre costé,
S'en va de mesme égalité
Au rameau souclavier de l'homme,
Qu'ainsi l'Anatomiste nomme,
Et jusqu'à l'axillaire au chien,
Où l'on void que par le moyen
De deux valvules apparentes,
Et qui sont tres-peu differentes,
Le cours du chile est arresté:
C'est pourquoy sans difficulté
Le chile & le sang, ce me semble,
Se meslent-là tous deux ensemble,
Puis vont avec plus de vigueur
Au ventricule droit du cœur;
Là dedans, selon leur créance,
L'humeur chilifique commence
D'acquerir bien-tost à son rang
Les premiers rudimens du sang;
Car c'est dans ce lieu qu'il s'ébauche,
Jusques à tant qu'au costé gauche,
Estant parfait entierement
Il puisse servir d'aliment,

Ce qu'estant posé, nos Modernes,
Sans nous donner de balivernes,
Argumentent avec vigueur.
Le chile va tout droit au cœur,
Et ne va jamais dans le foye,
Il est donc juste que l'on croye
Que le cœur est l'autheur du sang,
Et non le foye en nostre flanc;
Car si de cette humeur benigne
Quelque partie en droite ligne
Alloit dans le foye en effet,
Ce seroient les vaisseaux de laict,
Où les veines meserraïques,
Selon nos Medecins antiques,
Qui l'y pourroient porter fort bien:
Or celles-cy n'y peuvent rien,
Donc cette preuve est inutile,
Puisque l'on n'y void point de chile.
Mais peut-estre que la rougeur
Efface sa blanche couleur:
Cette raison est encor vaine,
Et la preuve en est tres certaine;
Car le sang estant rouge & noir,
Le chile blanc s'y feroit voir,
Ou le sang devenant rougeastre
Seroit moins obscur & noirastre.
De plus, si dans les animaux
L'on couppe en travers ces vaisseaux,
Et que toute l'humeur en sorte,
Jamais le chile ne s'y porte,

Quoy qu'on presse les intestins,
Et les vaisseaux lactez voisins,
Et dans le temps de l'anadose
Ils sont vuides de toute chose,
Sans se remplir aucunement :
Mais si par divertissement
L'on couppe les veines lactées,
Quoy qu'elles soient dechiquetées,
Lorsque l'on presse les boyaux,
L'on void enfler tous ces vaisseaux
Par d'autre chile qui commence
A les remplir en abondance,
Ce que j'advoüe en verité
Avoir bien experimenté :
Donc puisque les veines lactées,
Que nos Autheurs ont tant vantées
S'ouvrent du costé des boyaux,
Où le chile entre en leurs canaux,
Et qu'aux veines meserraïques,
Dans les sujets anatomiques,
L'on n'y trouve trous, ny chemins,
Qui regardent les intestins,
Il est necessaire qu'on croye
Que rien par là ne coule au foye.
Or que de ces vaisseaux de laict
Rien ne passe au foye en effet,
Le sçavant Galien nous le montre,
Qui semble dans quelque rencontre
Avoir connu ces vaisseaux blancs,
Que l'on apperçoit dans les flancs ;

Car dans le corps du mesentere,
Comme nous écrit ce vieux pere,
L'on trouve des vaisseaux certains,
Qui nourrissent les intestins,
Et qui par ny chemin, ny voye
Ne peuvent aboutir au foye:
C'est ce qu'Herophile a jugé
Dans ce lieu qu'il a colligé;
Car il nous dit que ces venules
Se vont terminer en glandules,
Et que les autres, comme on void,
Au foye ont leur chemin tout droit.
J'adjoûte que la veine porte
Ne s'enfle point en nulle sorte,
Quoy que l'on presse ces vaisseaux;
L'on void aussi que ces canaux
Conservent toûjours leur matiere,
Sont remplis de mesme maniere,
Et qu'ils retiennent leur teint blanc,
Quand la porte n'a plus de sang:
Ainsi, puisque par nulle voye
Ces veines ne vont point au foye,
Et quoy que pleines de liqueur
Il n'en reçoive point d'humeur,
Il faut justement qu'on infere
Que du sang il n'est point le pere.
Or que tout le chile aille au cœur,
Qui du sang est le seul autheur,
La suitte des veines lactées
Par le chile, ou non dilatées,

Qui continuë au fouclavier,
Et par un chemin fingulier,
De là va dans le cœur de l'homme
Fait voir que le cœur le confomme,
Et qu'il le change en fang parfait:
Car preffant les vaiffeaux de laict,
L'on apperçoit fans nul obftacle
Que fe gonfle le receptacle,
Et quand ce dernier eft preffé,
Qu'il n'eft pas fi toft abbaiffé,
Que le chile fe communique
Tout droit au canal thoracique
Qui s'enfle par fucceffion,
Et preffé vers l'infertion,
Qui va rendre à la veine cave,
Où ce mefme canal s'enclave,
L'on void entrer le chile blanc
Dans le cœur qui le change en fang.
La preuve fuivante eft facile;
Car au receptacle du chile
D'un homme, d'un chien, ou d'un veau
Soufflant avec un chalumeau,
Le cœur s'enfle comme une ampoule
Par l'air qui directement coule
Dedans fon ventricule droit,
Et mefme par la fuitte on void
Qu'en peu de temps l'air paffe en l'autre,
Ce qu'en moins d'une patenotre
L'on fait voir aifément aux yeux
Des fçavans & des curieux,

D'où la Secte Ariſtotelique
Conclut contre la Galenique,
Que le ſang ſe fait dans le cœur,
Dont il eſt l'organe & l'autheur,
Puiſqu'on ne trouve point de voye
Où le chile aille droit au foye.

De la Circulation, ou mouvement du Sang.

LE grave Seneque autrefois,
Qui fut ſçavant autant que trois,
Diſoit avec grande prudence
Qu'en des choſes de conſequence
L'homme s'expoſoit en danger,
Quand il croyoit trop de leger;
Et que les ſentences des Peres,
Qu'on tenoit comme des Myſteres
Pour bien du monde avoient ſouvent
Quelque choſe de decevant;
Le cours du ſang dedans nos veines,
Qui fait aux eſprits tant de peines,
Pour eſtre mal conſideré
M'en eſt un exemple aſſûré:
Car je ſçay que gens de ſcience
Dans cette choſe d'importance,
En France principalement
Sont attachez ſi fortement
A la ſentence Galenique,
Pour eſtre ſeulement antique

Qu'ils poſtpoſent la verité
A cette vieille autorité,
Que pour cette fauſſe ſcience
Ils rejettent l'experience,
Et ne veulent aucunement
Que le ſang ait de mouvement
Dans l'homme, ny dans la pecore:
Mais, comme dit Seneque encore,
La meilleure choſe icy bas
Le plus ſouvent a moins d'appas,
Et par certaine deſtinée
Une opinion erronée
Eſt le vray tyran des eſprits,
Auſſi-toſt qu'ils en ſont ſurpris!
Mais malgré cette peſte d'hommes,
Qui nous bat non à coups de pommes,
Mais à coups de faux argumens,
Contraires à nos ſentimens,
Je veux avec l'experience,
Et la raiſon & la ſcience
Les mettre tous ſi bien à cu
Que le plus fort ſera vaincu.
Or pour bien connoiſtre la cauſe,
Et mieux juger de cette choſe,
Devant aucun raiſonnement
Nous allons expliquer comment
Le ſang circule dans les veines
Pour deſtruire leurs raiſons vaines.

Quand dans le coſté droit du cœur
Le chile, cette blanche humeur,

En ſang eſt toute convertie,
Elle trouve libre ſortie
Par un canal dans les poulmons,
Qu'ordinairement nous nommons
Du nom de veine arterieuſe,
Et puis par l'artere veineuſe,
Cette vivifique liqueur
Dans le coſté gauche du cœur
Eſt inſenſiblement portée
Sans eſtre beaucoup agitée.
Ces deux vaiſſeaux qu'un ſeul filet
Joint enſemblement en effet
Eſt une preuve convainquante
De cette opinion charmante:
Car evidemment vers le cœur,
D'où ſort cette rouge liqueur,
S'enfle la veine arterieuſe
D'une maniere vigoureuſe,
Et s'abbaiſſe vers les poulmons:
Au contraire, nous affirmons,
Comme une verité ſincere,
Que du coſté de ce viſcere
L'artere veineuſe enfle fort,
Et l'on doit demeurer d'accord
Que vers le cœur elle s'abbaiſse,
Sans qu'on la touche, ny la preſse,
Outre que cette rouge humeur
Ne peut par le *Septum* du cœur
Avoir une libre paſsée,
Puiſque ſa chair n'eſt point percée

Dans pas aucun individu.
Or quand le ſang eſt deſcendu
Dedans le ventricule gauche,
Là non ſeulement il s'ébauche,
Mais il ſe cuit entierement,
S'acheve plus parfaitement,
Et puiſe dedans cette ſource
Devant que de faire ſa courſe
Dans les grands & petits vaiſſeaux
Un grand nombre d'eſprits vitaux,
Et prend ſelon ſon ordinaire
Ce qu'il trouve de neceſſaire
Pour la vie & pour l'aliment,
Ce qu'ayant fait fort joliment,
Par la ſyſtole il ſe tranſporte
Dedans la grande artere aorte,
Et de là pour nourrir le corps
Tout-bellement & ſans efforts
Il va dans les autres arteres,
Veritables depoſitaires,
Et diſpenſatrices du ſang,
Dont chaque partie à ſon rang
Pendant tout le cours de la vie
Eſt agreablement nourrie.
Or le reſte de l'aliment
N'eſtant plus cuit ſuffiſamment
Coule des petites arteres
Dedans les veines capillaires,
De là dans vaiſſeaux differents,
Je veux dire qui ſont plus grands,

Puis s'en va dans la veine porte;
Qui dedans la cave le porte,
Qui conduit aprés cette humeur
Au ventricule droit du cœur,
Puis dans le gauche elle retourne,
Où ſans que beaucoup il ſejourne
Ce ſang dans l'aorte eſt verſé,
Et par tout le corps diſperſé,
Pour nourrir toutes les parties
Aux arteres aſſujetties,
D'où retournant toûjours au cœur
Il y puiſe une autre vigueur,
Pour faire une troiſiéme courſe,
Quand il a quitté cette ſource.
Voilà le mouvement du ſang
Dans teſte, cœur, bras, pieds & flanc;
C'eſt ainſi, dis-je, qu'il circule,
Sans qu'il avance, ny recule,
Pour bien conſerver au dedans
Nos corps ſans aucuns accidens.
C'eſt la ſentence Platonique,
Qu'aſſez nettement il explique,
Quand il aſſûre que le cœur,
Ce principe de la chaleur,
Dans le milieu de la poitrine
De nos veines eſt l'origine,
Et des arteres & du ſang,
Qui dans ces vaiſſeaux coule franc;
Et par tout le corps fait ſa courſe
Pour retourner à cette ſource.

Mais venons au raisonnement,
Sçait-on pas que le mouvement
Des eaux, des fleuves & rivieres
Les rend nettes & moins grossieres,
Et que le sang comme les eaux
Circulant dedans les vaisseaux
Est d'une netteté plus pure
Dans le corps d'une creature?
Car il s'enflamme & se pourrit,
Et mesme la partie aigrit,
Soit pieds, jambes, bras, corps, ou teste,
Lorsque quelque chose l'arreste,
Et dedans son corps l'interromp,
Ce qui cause qu'il se corromp,
D'où naissent les eresypeles,
Les abscez, les tumeurs rebelles,
Mesme il n'est presque point de mal,
Qui n'accable un pauvre animal,
Quand le sang arreste sa course
Dans son principe, ou dans sa source.
Une autre raison d'un Autheur
Se prend du mouvement du cœur,
Qui bat toûjours tant que l'on meure;
Car puisqu'en l'espace d'une heure,
Comme on est d'accord entre nous
Il fait quatre, ou cinq mille poulx,
Et que le sang qui fait sa route
Passe dans le cœur goutte à goutte,
Ou bien deux gouttes à la fois,
Ou si tu veux jusques à trois,

Mesme selon Harvée une once,
Il faut justement qu'on prononce
Qu'il passe tout au cœur des gens
En cinq, ou six heures de temps,
Plustost, ou plus tard il n'importe,
Il suffit que par là tout sorte,
Suivant l'âge, ou bien le climat
De l'homme fort, ou delicat,
Le temperament & le reste,
Qui fait son poulx lent, ou plus preste,
Ce qui ne se peut nullement,
Si le sang est sans mouvement:
Donc sans qu'il s'arreste, ou s'accule
Je maintiens que le sang circule
Dans tout le corps incessamment,
Pour luy porter son aliment,
Les valvules, ou portelettes
Qu'en nos veines nature a faites
De leurs tuniques seulement,
Pour les boucher evidemment
Du centre à la circonference
Nous montrent cette consequence,
Car chaque valvule à son rang
Aide bien au retour du sang,
Puisqu'elle s'ouvre, afin qu'il entre,
De la circonference au centre,
Et qu'il retourne droit au cœur
Comme à son veritable autheur.
L'experience quotidienne
Que l'on fait dessus chien, ou chienne

M'eſt un témoignage certain
Que ce que je dis n'eſt pas vain:
Car liant l'artere cruralle,
Où le ſang ſans ceſſe devalle,
Et picquant au deſſus du fil,
Le ſang y vient rouge & ſubtil,
Mais au deſſous eſtant percée,
Rien n'en coule, quoy que preſſée.
La veine eſt d'un contraire effet,
Que l'on lie avec un filet:
Car le ſang avec violence
Vient au deſſous en abondance,
Et percée au deſſus du fil,
Il n'en ſort ny gros, ny ſubtil.
Le meſme en la phlebotomie
Que Medecins n'épargnent mie
S'obſerve en tout temps frequemment,
Invincible & bon argument
Que dans le corps le ſang circule,
Ce qui n'a rien de ridicule:
Car ſi cette vitale humeur
Couloit du foye, ou bien du cœur
Directement dedans les veines,
Sans ſe donner beaucoup de peines,
L'on n'auroit qu'à frotter le bras
Depuis l'épaule vers le bas,
Puis faire auſſi toſt l'ouverture
Au deſſus de la ligature,
Et non au deſſous, comme on fait,
Pour tirer du ſang à ſouhait,

La raison me semble si claire
Qu'il n'y faut point de Commentaire.
Enfin pour arrester le sang
Du pié, du bras, ou bien du flanc,
Qu'on lie au dessous de la playe,
Je maintiens comme chose vraye,
Que le sang qui faisoit trop flux
Desormais ne coulera plus,
Signe que cette humeur retourne,
Sans qu'aux vaisseaux elle sejourne
Des extremitez vers le cœur,
Et non suivant l'ancienne erreur
Du centre à la circonference:
D'où je tire ma consequence
Que ce n'est point le sang venal
Par qui se nourrit l'animal,
Et que ce m'est un témoignage
Que les veines n'ont que l'usage
De rapporter dedans le cœur,
Vray principe de la chaleur,
Le reste de la nourriture
Qu'il recuit comme on conjecture,
Repurifie & rend vital,
Et puis pour nourrir l'animal
Qu'il reverse en la grande artere;
Voilà le secret du mystere.

De la transfusion du Sang.

QUoy que l'on estime abuseurs
Nos doctissimes Transfuseurs,
Qui sont des gens de conscience,
Et d'une grande experience,
Je veux discourir à mon rang
De la transfusion du sang,
Que pour guerir nature humaine
L'on fait tantost de veine à veine
Par secret artificiel,
Tantost d'un sang arteriel,
Si l'on veut dedans une artere;
Enfin suivant ce qu'il veut faire
Qu'un Medecin industrieux,
Par un dessein ingenieux
Pratique encor d'artere à veine;
En faisant sans beaucoup de peine
Passer du sang par un canal
Dedans le corps d'un animal,
Soit jeune, ou bien vieux, il n'importe:
Car ce remede le conforte
Rajeunit, guerit doucement,
Et fait vivre fort longuement,
Pareil au secret d'Artefie,
Qui, dit-on, prolongea sa vie
Jusques à mille vingt cinq ans,
Et puis mourut aprés ce temps,

Si foy nous fait la gasconnade
D'un faiseur de rodemontade.
Or que nostre transfusion,
Dont il est icy question,
Soit un remede salutaire,
A quiconque le voudra faire,
Et pratiquer adroitement,
On le prouve, & voicy comment.
C'est par ce moyen que nature
Donne à l'enfant la nourriture,
Estant au ventre maternel
Par un envoy continuel
Qu'elle fait du sang de la mere,
Comme une bonne ménagere
Dedans ce renommé canal,
Que l'on appelle umbilical
Pour nourrir garçon, ou fillette,
Qui de cét aliment se traitte,
Et s'en accroist, & s'en nourrit,
Tant que dans la matrice il vit,
Encor que cét enfant differe
Du temperament de la mere:
Car la semence de l'époux
Donne à la femme le dessous,
L'emporte sur la maternelle,
Et devient plus puissante qu'elle;
Et pourtant la mere en son flanc
Par transfusion de son sang,
Nourrit l'enfant & le conforte
Pendant neuf mois qu'elle le porte.

Mais l'aliment continuel
Que hors le ventre maternel
L'homme prend aprés sa naissance;
Prouve encor bien cette sentence,
Comme je le vay declarer;
Car au lieu que pour reparer
Et ses forces & sa substance,
Qui vont toûjours en decadence;
Il prend un impur aliment,
Que la chaleur cuit lentement,
Digere & convertit en chile,
Afin que la partie utile
Se porte au foye, ou bien au cœur;
Pour se tourner en autre humeur,
Le sang qu'on verse dans nos veines
Se fait avec bien moins de peines:
Car estant tout elaboré,
Le corps en est moins alteré,
Et ne fait pas tant de divorces
D'avec sa substance & ses forces.

Mais puisqu'on a de tout temps crû
Que ce n'est qu'un sang corrompu,
Ou bien remply d'intemperie,
Qui produit les maux de la vie,
Qu'on guerit dans homme & garçon
Par la saignée & la boisson,
Il est besoin qu'on croye encore,
A moins de passer pour pecore,
Qu'en tirant la corruption,
Cause de quelqu'affliction,

La force auſſi ſe diminuë,
Et qu'ainſi ſi l'on continuë
Un homme tombe à ſon malheur
En hydropiſie, ou langueur,
D'où pour bien faire la ſaignée
En ce temps doit eſtre éloignée,
La boiſson que l'on prend auſſi
Nuit encor en ce cas icy:
Car paſsant par artere & veine
Dans une panſe la plus ſaine,
Elle change diverſement
Par la quantité du ferment,
Qu'elle trouve en chaque partie
Par ſon entrée & ſa ſortie,
Et meſme je ſoûtiens icy
Qu'elle l'altere & change auſſi
Par tous les fermens qu'elle y porte,
Et laiſse devant qu'elle ſorte,
D'où viennent les impuretez,
Les foibleſses & cruditez;
Or coulant du ſang dans nos veines,
Qui d'humeurs impures ſont pleines
Aprés que l'on en a tiré
Ce que l'on en a deſiré,
L'on évite toutes ces choſes,
Qui de pluſieurs maux ſont les cauſes;
Et l'on accorde en peu de temps
Les Medecins les plus prudens :
Car quiconque eſt pour la ſaignée
Ne la trouve point épargnée,

Puisqu'avant l'operation
L'on tire la corruption,
Et celuy qui défend qu'on saigne,
Verra, suivant ce qu'il enseigne,
Si l'on saigne beaucoup, ou peu
Qu'on remet d'autre sang au lieu,
Que plus aisément l'on supporte,
Et donne une vigueur plus forte.
Enfin nous voyons tous les jours
Que malgré tout humain secours
Beaucoup de gens perdent la vie,
Par une rude hemorragie,
Que d'autres qui sont amaigris
Ont trop viste les cheveux gris,
Que dans eux la vieillesse avance,
Et qu'ils tombent en decadence,
Faute de sang & de chaleur,
Et d'un habile Transfuseur:
Car qui doute qu'un sang loüable,
Et qui leur seroit convenable
Coulant dans les vaisseaux d'aucuns
Ne prolongeast la vie aux uns,
Et qu'il ne rechappast les autres,
Sans en envoyer un aux peautres ?
Ce que dans verolles, cancers,
Lepres & d'autres maux divers,
Comme rages, eresypelles,
Ulceres malins & rebelles,
Qui proviennent d'un sang mauvais,
L'on peut éprouver tout exprés.

Or pour faire ce grand remede,
A qui l'on croit que le mal cede,
Il est bon par necessité,
Pour éviter la cruauté
De ne point user de sang d'homme;
Quoy que sur tout on le renomme,
Mais bien du sang des animaux,
Comme de chevreaux & d'agneaux,
Qu'on doit nourrir quelques semaines,
Pour faire un bon sang dans leurs veines
De jaunes d'œufs avec du laict,
D'où peut suivre un meilleur effet,
Transfusant leur humeur sanguine
Par nos bras, dans flanc & poitrine:
Car tel sang dans les animaux
Contient beaucoup d'esprits vitaux,
Et vaut mieux que celuy des veines
Pour faire des cures certaines.

Mais si l'on void journellement
Que certain laict heureusement
Sert à guerir un mal estrange
Le beuvant long-tẽps sans qu'on change,
Et si la chair des animaux,
Telle que d'agneaux & de veaux,
Nous nourrit pendant nostre vie,
Nous preserve de maladie,
Et si leurs sucs tres-savoureux
Nous sont si fort avantageux,
Qu'à nos corps en faisant diette,
Ils donnent guerison parfaite,

Pourquoy n'esperera-t-on pas
Quand le mal nous a mis à bas,
Que leur sang versé dans nos veines
Terminera toutes nos peines,
Nous guerira de bout en bout,
Et remettra bien-tost debout?
Ces raisons ont de l'évidence,
Mais venons à l'experience;
Durant le temps de la moisson,
Sçait-on pas qu'un jeune garçon,
Plein de mal & d'inquietude,
Pour avoir une fiévre rude,
Qui l'oppressoit depuis deux mois,
Encor qu'on l'eust saigné vingt fois,
Fut guery par ce grand remede,
Qui fut son recours & son aide?
Un autre homme encor plus âgé,
Sans estre de mal affligé,
N'en fut pourtant pas plus malade,
Puisqu'incontinent par bravade,
Sans témoigner aucun ennuy,
Aprés qu'on eut fait dessus luy
Ce remede si debonnaire,
Il se releve, & sans mystere,
Il égorge aussi-tost l'agneau,
Et le dépoüille de sa peau,
Enfin il le souffle & l'habille,
Puis incontinent comme un drille
S'en alla droit au cabaret;
Voilà la verité du fait,

Sans dangereuſes circonſtances.
Quant aux autres experiences
Que l'on a faites ſur des chiens,
De dix-neuf qu'ils ſont, je maintiens,
Que pas-un n'eſt mort, au contraire,
Chacun d'eux à ſon ordinaire
Eſt bien mangeant & bien beuvant,
Et meſme mieux qu'auparavant,
D'où ſans façon, ny ſans myſtere,
Je dis hardiment qu'on peut faire
Ce remede ſans aucun mal
Sur le raiſonnable animal.
Arriere donc de nos pratiques
Toutes ces raiſons chimeriques,
Dont l'on abuſe le commun,
Qui diſent que le ſang de l'un
Eſt poiſon à l'égard de l'autre,
Qui fait mourir un bon Apôtre:
Qu'Hippocrate a prophetiſé
Qu'un ſang au corps extravaſé
Se corromp dedans la partie,
A moins qu'il n'ait libre ſortie;
Que le ſang qui ſort des vaiſſeaux,
Et paſſant par dans des tuyaux
Incontinent ſe coagule,
Qu'ainſi la moindre particule
Allant au cœur directement,
L'on peut mourir ſubitement:
Toutes ces raiſons ſont fineſſes,
Dont Transfuſeurs battent leurs feſſes,

A qui répond l'autre party
Qui leur soûtient qu'ils ont menty,
Si bien que sur cette matiere,
Tous les deux se donnant carriere
Ont sur un pré de papier blanc
Versé de l'ancre au lieu de sang;
L'un écrit pour, l'autre écrit contre:
Ly tous les deux dans ce rencontre,
Pour moy qui me ris de ce chóc,
Je laisse le procez au croc.

De la poudre de Sympathie, & de l'onguent sympathetique de Paracelse.

CUrieux qui veux tout entendre,
Tout sçavoir & tout entreprendre,
Je veux en ce petit Livret
Te declarer le grand secret
De la poudre de Sympathie,
Dont l'on parle tant dans la vie,
Qu'il n'est homme petit, ny grand,
Soit riche, gueux, docte, ignorant,
Qui n'en ait oüy quelque chose,
Sans sçavoir l'effet, ny la cause,
Ny connaître, comme on la fait:
Pour donc pratiquer ce secret
Le plus admirable du monde,
Et dont la force sans seconde
Produit un effet plusqu'humain,
L'on prend du vitriol romain,

Univerſel & catholique,
Comme un ſçavant Autheur explique;
Ou bien du vitriol commun,
Que j'eſtime à peu prés tout un,
Et tres-utile pour la faire,
Portant le meſme caractere,
Puis ſans uſer d'autre appareil,
On l'expoſe droit au Soleil,
Pendant l'ardente Canicule,
Sans y mettre fer, ny ſpatule;
Meſme dans un lieu que le vent,
Ny l'eau ne troublent nullement:
C'eſt là que ce bel œil du monde
Par ſon influence feconde
Exalte ce grand mineral,
Luy donne un pouvoir ſans égal;
Et de ſa ſource de lumieres
Dont il éblouït nos paupieres,
Il l'arroſe ſi vivement,
Et l'altere ſi doucement
Qu'il le deſſeiche & le calcine,
Le reduit en poudre & l'affine,
Et le blanchit ſi bel & bien,
Qu'aprés il ne luy manque rien.
Voila la façon admirable
De cette poudre incomparable;
Poudre d'un pouvoir eſtonnant,
Qui de l'Orient au Ponant
Peut faire reprendre une playe,
Comme il appert, à qui l'eſſaye;

Pourveu qu'on ait un linge blanc,
Qui soit trempé dedans son sang,
Sur qui l'on met une partie
De la poudre de Sympathie,
Qu'on pose aprés en un endroit,
Qui ne soit trop chaud, ny trop froid,
Sans rien du tout faire à la playe:
Cette experience est si vraye
Qu'en peu de temps le mal guerit,
Ainsi qu'un docte Autheur écrit.
Mais comme cette poudre seure
Ne sert qu'à la simple blessûre,
S'il s'y trouve des os rompus
L'on y peut adjoûter de plus
De cette gomme assez frequente,
Que l'on appelle Tragacanthe,
Ou bien Tragacant, c'est tout un,
Dont l'usage est assez commun,
Ainsi c'est une chose seure
Que se guerira la blessûre,
Par l'emission des esprits,
Qui sur le linge estant gueris,
D'une maniere toute gaye
Retourneront droit à la playe,
Chargez du vitriol romain,
Dont l'homme au plustost sera sain.

Preuves de la poudre de Sympathie.

Mais afin de mieux te resoudre
A croire cette grande poudre,

Ne voyons-nous pas des effets
Merveilleux, quoy que naturels?
Entr'autres pour te satisfaire,
Ne voit-on pas pour l'ordinaire
Que les maux des yeux frequemment
Se communiquent aisément?
Que les esprits sans retenuë,
Sortant des yeux d'une tortuë
Peuvent faire éclorre des œufs?
Et par un effet merveilleux
Que l'Aimant tourne vers le Pole,
Comme il se void en la boussole?
Que le mesme Aimant sur un ais,
Quoy que solide, & quoy qu'épais
Fait que le fer dessous l'aix tourne,
Autant de temps qu'il y sejourne?
Que le cep de vigne alteré,
Comme on l'a souvent admiré,
Bien qu'éloigné de la vandange
Fait qu'au tonneau le vin se change?
Que les sangliers en porchaison,
Pendant la nouvelle saison,
La viande des sangliers salée
Dans les saloirs devient troublée?
Que le feu mis sur excremens,
Soit d'animaux, ou bien de gens,
Ils sentent un mal au derriere,
Qui les poinct de belle maniere,
Dont on les guerit bien & beau
En les faisant foirer dans l'eau?

Que l'arriere-faix d'une femme
Fait bien souffrir la bonne Dame,
Lorsque l'on en distile l'eau
Au feu moderé d'un fourneau,
Pour guerir marques de naissance?
Qu'aussi le laict a la puissance,
S'il est versé sur les charbons,
D'enflammer tetes, ou tetons
De la beste, ou bien de la femme,
De qui le laict est dans la flame,
Si l'on ne jette largement
Du sel dans le feu promptement?
Qu'un nez fait de la chair d'un homme
Ne se gaste, ny se consomme,
Pendant qu'il vit, mais qu'estant mort
Un tel nez s'altere bien fort,
Et qu'un autre homme qui le porte
Est gesné d'une estrange sorte?
Que l'ombre de l'if fait du mal,
Sur tout à l'humain animal?
Que cessent les hemorroïdes,
Qui sont mesme les plus sordides,
En portant sur soy le bouton
Que l'on cueille à certain chardon?
Qu'enfin la marque naturelle
Sur un corps vivant devient telle,
Qu'elle change au temps que le fruit
Qu'elle represente est produit?
Toutes ces choses authentiques
Se font par effets sympathiques;

Et par des esprits concourants
Dans tous ces sujets differents,
Dont la preuve tres-évidente
Est entierement convainquante:
Car n'est-ce pas par les esprits
Que des maux d'yeux nous sommes pris;
Alors qu'en regardant les autres
Nous ressentons du mal aux nôtres?
N'est-ce pas aussi leur pouvoir,
Qui fait que la viande au saloir
Puissamment se gaste & s'altere,
De mesme que le vin peut faire,
Non pas toûjours, mais quelquefois,
Quand la femme a ses méchans mois?
N'est-ce pas ce qui fait connaître
Au chien les vestiges du maître?
Et si le Pole pour l'Aimant
A quelque chose de charmant,
N'est-ce pas par une influence
De ses esprits en abondance,
Qu'il l'attire, quoy qu'éloigné,
Comme il est partout enseigné?
Et lorsque le basilic tuë,
C'est par les esprits de sa veuë;
Et les veneneuses vapeurs,
Que son corps exhale d'ailleurs:
Enfin quand le cep de la vigne
Ressent un changement insigne,
Si le bon vin au renouveau
Est alteré dans le tonneau,

C'eſt par les eſprits ſpecifiques
De ces deux choſes ſympathiques,
Qu'il s'altere, ſe tourne & boult,
Et quelquefois ſe corrompt tout,
Quoy que d'une diſtance inſigne
Il ſoit éloigné de la vigne:
Ainſi ce ſecret important,
Dont dans le monde on parle tant,
Cette poudre myſterieuſe,
D'une force prodigieuſe,
Quoy que bien loin de ſon ſujet
Produit cependant ſon effet,
Et guerit fort bien une playe,
En quelque façon qu'on l'eſſaye:
Car les eſprits qui ſont au ſang,
Contenus dans le linge blanc,
Pendant le temps qu'on fait la cure
Le grand agent de la nature,
Qui dans ce monde eſt répandu
Aide avec un ſoin aſſidu
A les rejoindre à leur principe,
Qui ſi fortement les agripe
Avec le vitriol romain
Que le bleſſé devient tout ſain,
En ſept, ou huit jours qu'on le penſe
Avec preſque point de ſouffrance:
Mais pour le bien traiter il faut
Qu'en lieu ny trop froid, ny trop chaud
L'on mette le linge & la poudre,
C'eſt à quoy tu te dois reſoudre

Pour agir en homme aſsûré;
Car ſi le lieu n'eſt temperé,
Le malade criant à l'aide,
Peſtera contre un tel remede,
Marque que cette poudre agit
De la façon que je l'ay dit.
Voilà la poudre merveilleuſe
Que l'on croit ſuperſtitieuſe,
Pour eſtre d'un inſigne effet,
Dont je te donne le ſecret.

L'onguent ſympathetique de Paracelſe.

Quant à l'onguent ſympathetique,
Que l'on nomme Paracelſique,
Prens du crane & ſain de pendu
Quatre onces le tout bien fondu,
Sang humain & mumie une once,
Comme Paracelſe prononce,
Et deux drachmes d'huille de lin,
Deux onces de roſe & bol fin,
Dont le mélange incomparable
Compoſe un onguent admirable,
De qui Ceſar fit grand eſtat
Lorſqu'il gouvernoit ſon Eſtat,
Pour guerir comme l'on aſsûre
De loin la plus rude bleſsûre,
Pourveu que l'on ait fer, ou bois
Trempé dans le ſang une fois,
Qu'avec ce bon onguent on frotte,
Ainſi que Paracelſe cotte,

Sans faire à la blessûre rien,
Sinon que de la laver bien
Avec l'urine du malade,
Pour guerir son coup d'estocade:
Mais sur tout que le Medecin,
Pour réüssir dans ce dessein,
Encor bien qu'il soit un bon drille
S'abstienne de baiser la fille,
Soit tout de bon, ou par hazard
Le jour qu'il frottera le dard,
Que s'il se rencontre fracture,
Pour faire une parfaite cure
Sur le corps mesme d'un brigant;
Qu'il mesle avec ce digne onguent
De la poudre de grand consoulde,
Afin que l'os mieux se ressoulde.
Mais pour sçavoir si le blessé
En mourra, quoy que bien pensé,
Prens le fer, le bois, ou la fléche,
Mets-y de cette poudre seiche
De sandal & d'hematités,
Puis l'approche du feu si prés
Que ta main puisse sur la braize
Souffrir le fer chaud à son aise:
Que si tu vois que l'instrument
Jette du sang, dis hautement,
Et prognostique dessus l'heure
Qu'il faut que le malade meure,
Sinon, dis qu'il réchappera,
Et que l'onguent le guerira:

Mais de peur que l'on ne te berne,
Pour sçavoir comme il se gouverne,
Voy s'il paroist evidemment
Taches de sang sur l'instrument,
S'il est ainsi, dis qu'il fait chere,
Sinon c'est une bonne affaire,
Et tu peux prononcer tout haut
Qu'il se gouverne comme il fa
Dans Paracelse vois le reste,
Où cét onguent est manifeste,
Qui peut guerir hommes, chevaux,
Et grands & petits animaux,
Encor qu'une grande distance
Soit entr'eux & le fer qu'on pense,
Remede estonnant tout à fait
Pour estre d'un si grand effet,
Que je croy, pardessus l'épaule,
Comme on porte hallebarde & gaule.

De l'usage du Thé.

MA Muse discourons du Thé,
Remede en France si vanté,
Qu'on nous apporte de la Chine
Pour nous servir de Medecine;
J'ay leu dans un certain Autheur
De ce païs grand voyageur,
Que la plus excellente feüille
Qu'à ce petit arbre l'on cüeille,

Se trouve, dit ce compagnon ;
Dans la Province de Kiangnon,
Où la terre est assez fertile,
Non loin d'une certaine Ville,
Que l'on appelle Hoeicheu,
Qui ne le croit, aille en ce lieu ;
Cette feüille est, dit-il, petite,
Et selon qu'il nous l'a décrite
Pareille aux feüilles du sumach,
Elle est bonne pour l'estomach,
Cét arbrisseau porte à ses branches
Des fleurs qui sont jaunes & blanches ;
Et qui n'ont pas beaucoup d'odeur,
Il pousse sa premiere fleur
Durant la saison Estivale,
Elle est de couleur presqu'égale,
A la fleur du sumach, sinon
Que la fleur du Thé de Kiangnon
Est d'une couleur plus jaunastre,
Sa baye estant meure est noirastre.
 Or voicy comme est apresté
Le breuvage qu'on nomme Thé,
L'on cherche la premiere feüille,
Que pendant le Printemps l'on cüeille ;
Et qu'aussi-tost l'on chauffe un peu
Dedans un vase à petit feu,
Puis dans un matelas qu'on plie
De toille de cotton unie,
On l'enveloppe tout d'un train,
Et l'émouve-t'on de la main,

Et dedans l'enveloppe meſme
Aprés avec un ſoin extréme
On la remet auprés du feu,
Et la frotte-t'on en ce lieu
Juſqu'à tant que comme la meche,
Elle s'appelotonne & ſeiche,
Puis on la met avec la main
Dedans un bon vaiſſeau d'eſtain;
Que l'on bouche avec diligence,
Pour empeſcher que ſa ſubſtance
Ne s'évapore en ce vaiſſeau,
Où cette feüille eſt en monceau;
Qu'aprés avoir un temps gardée
Dedans l'eau boüillante eſt vuidée;
Où ſa verdure elle reprend,
Et là ſe dilate & s'eſtend,
Et s'il advient qu'elle ſoit bonne
Tout incontinent elle donne
A l'eau bon gouſt & bonne odeur
Avec une verte couleur.
On boit le Thé chaud & non tiede
Par delicateſſe, ou remede,
Sa doſe aprés qu'on a repû
Doit eſtre le poids d'un eſcu,
Avec de l'eau plein une taſſe
Qu'on avale de bonne grâce
Deux heures aprés le repas,
Ou devant, il n'importe pas,
On y meſle ſuccre & canelle,
Il eſt bon contre la gravelle,

La goutte, l'indigestion,
Car il aide à la coction,
Conforte l'estomach debile,
Contre maux de teste est utile,
Il oste l'assoupissement,
Fait qu'on veille facilement,
Donne jugement & memoire;
Il est bon encor aprés boire,
Alorsque dedans un festin
L'on a fait débauche de vin;
Car il dissipe, & mesme arreste
Les vapeurs qui vont à la teste,
Et desenyvre l'homme saou,
Mieux que l'amande, ny le chou;
Enfin les Chinois font estime
De ce breuvage legitime,
S'en entre-traittent tour à tour,
Et s'en regalent nuit & jour.
Or pour le choix & l'excellence,
J'y voy bien de la difference;
Car le Thé pour les riches gens,
La livre vaut plus de cent francs,
D'autre qu'au Marchand on delivre
Pour douze, ou dix escus la livre,
Et l'autre enfin ne vaut pas plus
De six deniers, ou deux escus.

Du Caphé & du Chocolate.

L'On fait un breuvage aſſez bon
De la féve qu'on nomme Bon,
Dont autrefois en Arabie
Et l'Egypte on faiſoit la vie,
Et dont maintenant nos François,
Les Allemands & les Anglois
Se plaiſent d'arroſer leur gorge
Plus volontiers que de l'eau d'orge,
Breuvage qu'on nomme Caphé,
Que l'on boit lorſqu'il eſt chauffé:
Or voicy comme on le compoſe;
L'on met ſeulement pour la doſe,
Aprés qu'on a ſeiché ce fruit,
Et qu'en pouſſiere on l'a reduit
Un bon tiers d'une cueillerée
Dedans un verre d'eau ſuccrée,
Que l'on fait boüillir tant ſoit peu
Expreſsément deſſus le feu,
Puis que l'on boit, ou que l'on hume
Peu à peu ſuivant la couſtume;
Cette boiſſon eſt bonne aux vents,
Maux humides, froids & peſants,
Hydropiſie & courte haleine,
Et le rhûme qui nous fait peine,
Bruit d'oreilles, fluxions d'yeux,
Qui font aſsez de chaſſieux,

Vers du corps, douleurs de ratelle,
Mois ſupprimez & la gratelle,
Soulage quand on a trop bû,
Guerit maux que fait le fruit cru,
Corrobore eſtomach & foye,
Et le cœur auſſi qu'il nettoye,
Et rend le ſang pur & plus net,
Capable d'un meilleur effet.

Du Chocolate.

Mais diſcourons du Chocolate,
Paſte de qui le nom éclate,
Et dont on ſe ſert à preſent,
Comme un medicament plaiſant;
Car l'on en compoſe un breuvage,
Dont à Paris l'on fait uſage,
Qui de cette paſte a le nom,
Breuvage que l'on trouve bon.
Or la baſe de cette paſte,
Qu'on n'appreſte point à la haſte
Eſt un fruit nommé Cacao,
Qui croiſt, comme on dit, à gogo
Dans chaque jardin & campagne
De Mexique & nouvelle Eſpagne:
L'arbre où vient ce fruit eſtranger
Eſt de grandeur d'un oranger,
Il a preſque la meſme feüille,
Le fruit qu'à cét arbre l'on cüeille,
De ſa nature eſt aſsez bon,
Et reſsemble bien au melon,

Il contient certaines noiſettes,
Qui ne ſont pas des plus groſsettes;
Que l'on appelle Cacaos,
Où ſont petits noyaux enclos,
Chacun plus petit qu'une amande,
Excellent à bouche friande,
Car il eſt de bonne ſaveur,
Plein de ſeicheresſe & froideur
Dans ſa portion moins huilleuſe,
Chaud & humide en l'onctueuſe.

Premiere recepte du Chocolate.

Or pour faire cette boiſson,
Je te vay donner la façon,
Pour t'en ſervir pendant ta vie,
Prens du ſuccre livre & demie,
Avec ſept cens de Cacaos,
Mais des meilleurs & des plus gros,
Deux onces de bonne canelle,
Du poivre, que chile on appelle,
Quatorze gros grains ſeulement,
Qu'il faut meſler enſemblement,
Ainſi que Marradon prononce,
Clou de giroffle demie once,
Et trois coſses de Teſacta,
Ou bien faute d'avoir cela,
Prens peſant d'anis deux reales;
Voilà les drogues principales,
De qui cette paſte ſe fait,
Avec quoy l'achiote on met,

Pour rendre par cette denrée
Cette boiſſon plus colorée,
Avec des amandes auſſi,
Et noiſettes, & meſme icy
Je ne trouverois pas eſtrange
Qu'on y miſt l'eau de fleur d'orange;
Aprés que le tout eſt meſlé,
Et qu'il eſt bien grillé, pilé
Sur la pierre dite metate,
Pour compoſer le Chocolate;
Car de tout cecy ſort un jus,
Dont on fait gaſteaux & rien plus,
Ou bien une paſte admirable
Que pour rendre plus agreable
Ailleurs auſſi bien qu'à Paris
L'on met avec de l'ambre gris
Dans une boëtte bien cloſe
Comme une precieuſe choſe,
Que l'on prend pour boire, ou manger,
Ainſi qu'on le veut ménager
Avec eau commune, ou d'endive,
Suivant le mal qui nous arrive,
Ou bien ſi l'on le trouve bon
Au matin avec macaron.

Seconde compoſition du Chocolate.

Mais dautant que quelqu'un rejette
Cette maniere de recette,
Pour n'eſtre propre à toutes gens;
Fais cette ſuivante en tout temps,

Excepté dans la Canicule,
Si tu me veux eſtre credule.
A chaque cent de Cacao,
Pour faire la choſe à gogo
Tu meſleras deux grains de chile,
L'Anis encor eſtant utile
Tu peux en prendre plein ton poing;
Pour l'y meſlanger avec ſoin
Avec deux petites fleurettes,
Que l'on peut nommer oreillettes,
Et deux autres Mecaſuchil
Qu'on y met auſſi ſans peril,
Ou ſix roſes paſles en poudre,
C'eſt à quoy tu te dois reſoudre,
Si tu n'as les ſuſdites fleurs,
Qui te laſcheront ſans douleurs:
En outre mets-y verte, ou ſeiche
Une gouſſette de campeche,
Avec peſant deux eſcus d'or
D'excellente canelle encor,
Ou tu peux joindre douze amandes,
Et douze noiſettes friandes,
Demy livre de ſuccre auſſi
Pour rendre le tout addoucy,
Et la doſe de l'achiote,
Qu'il n'eſt pas beſoin que je cotte,
Puiſque ſon poids, ou ſa groſſeur
Ne ſert qu'à donner la couleur;
Puis devant que rien tu compoſes,
Broye & pile toutes ces choſes,

Hors l'achiote qu'on diſtrait
Qu'avec le cacao l'on met,
Afin que ſa couleur éclate
Eſtant broyé ſur le metate,
Et que le tout enſemble mis
L'on paſſe aprés par le tamis;
Hors le cacao qu'on écorce,
Afin que tout ait plus de force;
Et ſoit plus delicat auſſi,
Puis l'on incorpore cecy
Pour en faire aprés des tablettes;
Qu'on ſerre proprement ſeulettes;
Et dont l'on ſe ſert avec ſoin,
En pluſieurs façons au beſoin,
Suivant ce que l'on pretend faire.
Aux Indes la mode ordinaire
Eſt d'en uſer comme j'ay lû
Tout chaud avec du mays moulu;
Comme un Autheur nous manifeſte;
Dans Colmenero ly le reſte,
Qui t'enſeignera les vertus
Des drogues miſes cy-deſſus.
Or la maniere plus facile,
Et que j'eſtime tres-utile,
Nous apprend cét Autheur nouveau;
Eſt cependant qu'on chauffe l'eau,
Il faut raper une tablette,
Et du ſuccre ſur une aſſiette,
Qu'aprés dans l'eau chaude l'on met;
Qu'on mouve avec le moulinet:

Voilà la plus courte coûtume,
Puis on en boit avec l'écume
Six onces l'hyver, à peu prés,
Au matin que le temps eſt frais;
Que ſi l'homme eſt chargé de bile,
Qui le rende un peu trop debile,
L'eau d'endive luy fera bien
Priſe avec un tel ingredien,
Pour déboucher par cette voye
La grande obſtruction du foye,
Et vaincre la chaleur auſſi,
Qui met un malade en ſoucy;
Mais ſi le foye eſt plein d'ordure,
Et qu'il ſoit froid de ſa nature,
Qu'il prenne cette potion
Pour en oſter l'obſtruction
Avec de bonne eau de Rhubarbe,
Dont il arroſera ſa barbe,
Juſqu'au mois de May ſeulement,
Et les gens ſains pareillement,
Qui le prennent dans l'eau commune,
De crainte de quelqu'infortune
Ne doivent point paſſer ce mois;
Que s'il arrive quelquefois
Qu'en Eſté l'on en ait affaire,
L'on en doit prendre pour bien faire,
Suivant l'advis le plus commun,
Seulement de quatre jours l'un;
L'on tient que cette drogue engraiſſe,
Femmes mettez-y donc la preſſe,

Et vos corps qui ſont delicats
En ſeront plus gros & plus gras.

Le grand ſecret de la pierre Philoſophale, ou la veritable maniere de faire de l'Or.

JE chante une Pierre feconde
La plus precieuſe du monde,
Et la plus cherie en ces lieux
Des hommes & des demy-Dieux,
Et pourtant ſans nulle reſſource,
Qui bien a fait vuider la bourſe
Des foux, dont l'eſprit indiſcret
A mal pratiqué ce ſecret,
Mais qui d'or auroient abondance,
S'ils euſſent ſceu cette ſcience.
Pere commun des animaux,
Des mineraux & des metaux,
Toy qui fais meurir nos ceriſes,
Poires, pommes, melons, meriſes,
Auſſi-bien que les choux cabus,
Viens me dechiffrer ces rebus,
Dont les plus ſçavans Cabaliſtes
Cachent ce ſecret aux Artiſtes,
Qui pour ſouffler, le plus ſouvent
Ne remportent qu'un peu de vent:
Apollon dont l'eſprit m'inſpire,
Pince donc toy-meſme ma Lyre,

Et conduy mon eſprit ſi bien
Que le Lecteur n'ignore rien
De la Pierre Philoſophale,
Dont la puiſſance ſans égale
Peut enrichir en peu de temps
Les plus miſerables caymands:
Et vous, incomparables Muſes,
Dont les eſprits ne ſont pas buſes,
Venez auſſi je vous ſemond
Avec Morien, Hermes, Raymond
Pour m'apprendre cette merveille,
De qui la vertu nompareille
Aprés que l'on a bien ſoufflé
D'or fin rend le gouſſet enflé.
Cét Elixir, ou riche Pierre,
Dont on parle tant ſur la terre,
Pour le jourd'huy s'appelle encor
Proprement la ſemence d'or,
C'eſt par là, comme on peut entendre,
Que ce puiſſant metal s'engendre,
Et non du ſoulphre & vif-argent,
Comme croit une folle gent,
Mais que l'on doit ſans tricherie,
Pour éviter ſupercherie,
Chercher dans un or qui ſoit net
Pour en tirer un bon effet;
Car il n'eſt rien dans la nature,
Qui n'ait une ſemence pure,
Qu'à peine on peut extraire à part,
Selon les preceptes de l'art:

Cependant il est vray-semblable
Que de ce metal admirable,
On la separe quand l'actif
Est joint comme il faut au passif.
Cette semence d'or utile
Consiste en une certaine huile,
Qui ne peut jamais s'enflammer,
Ny brusler, ny se consumer,
D'où ce metal dans la fournaise
Parmy la plus ardente braise
De son poids ne perd jamais rien.
Donc, afin de la faire bien,
Il faut tirer cette matiere
De cette suivante maniere:
On prend deux onces de fin or,
Avec dix fois le double encor
De vif-argent que l'on prepare,
Pour faire cette chose rare,
Que l'on mesle soigneusement
Pour le tout resoudre à feu lent;
Tant que l'or soit en poudre noire
Avec pareil poids, dit l'Histoire,
Qui liquefié puisse encor
Reprendre sa nature d'or;
Puis de cette poudre noirastre,
Tant qu'elle soit comme l'albastre,
L'on tire incessamment une eau
Au feu violent d'un fourneau;
On arrose aprés cette poudre
Sept fois de l'eau qu'on fait resoudre,

Autant de fois que cette chaux
Eſt arroſée en ſes vaiſſeaux,
Juſques à tant que la nature
De l'une & l'autre ſoit tres-pure.
Voilà la methode dont l'art
Fait ces deux principes à part,
Où les quatre elemens du monde
Sont d'une façon ſans ſeconde,
Car l'air ſe trouve dedans l'eau,
Et la chaux au fond du vaiſſeau
Dans ſon corps fortement enſerre,
Le feu joint avecque la terre,
D'où ſe fait ce myſtere aprés
Qu'on voit dans la table d'Hermés.
Il ſe guinde au plus haut du monde,
Puis revient ſur la terre & l'onde,
Et reçoit par de tels ébats
Les vertus d'en haut & d'en bas.
L'Artiſte qui parle à l'antique
D'une façon enigmatique,
Pour cacher ce ſecret ſi beau,
Appelle Mercure cette eau,
Et cette chaux incomparable,
Il nomme un ſoulphre veritable,
Qui mélangez enſemblement
Font cét ouvrage ſi charmant,
Comme d'eau pure & de farine
L'on fait un pain de bonne mine:
D'autres nomment le plus ſouvent
Cette eau du nom d'eſprit vivant,

Et la chaux, ou bien cette terre
Un levain dont se fait la pierre ;
D'autres enfin appellent l'eau
Le masle ; & la chaux du vaisseau,
Ils disent que c'est la femelle,
Qui souffre le masle sur elle,
D'où cét enfant si precieux
S'engendre à la fin dans ces lieux.
Or pour achever cét ouvrage,
Qui dessus tout a l'avantage,
L'on met la chaux dans un vaisseau,
Que l'on doit boucher bien & beau,
De peur que rien ne s'en exhale,
Et du fumier chaud de cavale,
Ou de cheval, n'importe point,
On le couvre aprés bien à point,
Jusqu'à tant que soient terminées
Tout à fait quarante journées,
Que la chaux se fond en humeur,
Epaisse & de blanche couleur,
Et qu'à certaines intervales,
Qui pendant le jour sont égales
L'on arrose en ce mesme lieu,
Avecque de l'eau peu à peu,
Comme enseignent les Cabalistes,
Les Moriens avec les Lulistes,
Afin que dedans son vaisseau
Cette chaux-là s'abreuvant d'eau,
En ce temps si bien se nourrisse
Qu'en pierre elle se convertisse,

Que l'eau jointe avec la chaleur
Change d'une & d'autre couleur,
Qui fait voir à l'Artiſte ſage
La perfection de l'ouvrage.
Voilà cét immenſe Threſor,
Cette riche ſemence d'or,
Que par tout le monde habitable
L'on nomme Elixir veritable,
Dont une drachme ſeulement
Peut convertir en un moment
En pur or, comme dit le Sage,
Plus de deux cens fois davantage
De plomb, ou bien d'eſtain fondu:
Enfin elle a tant de vertu,
Que ſi la vaſte mer du monde
Eſtoit en vif-argent feconde,
Cette petite pierre encor
La pourroit changer toute en or;
Ce ſont les termes du Poëte,
Dont tu peux eſtre l'interprete,
Qu'én trois Vers Latins il écrit
Pour contenter un docte eſprit.

Ipſius ut tenui projectâ parte per undas,
Æquoris, argentum ſi vivum, tum foret æquor,
Omne vel immenſum verti mare poſſet in aurum.



LE SERMENT D'HIPPOCRATE EN VERS FRANCOIS.

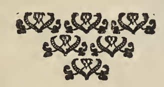


Par le grand Apollon, le Dieu des Medecins,
Qui dirige leur Art, & regle leurs desseins,
Par le docte Esculape, Hygie & Panacée,
Dont l'heureuse memoire en mon cœur est placée,
I'assûre & i'en atteste aux pieds de leurs Autels
Les Deesses du Ciel & les Dieux immortels,
Que tant que ie vivray sur la terre & sur l'onde:
Sain d'esprit & le corps plein de force en ce mõde,
Ce qu'à present je jure & promets par écrit
De garder à jamais & de cœur & d'esprit.
Sçavoir, en premier lieu, de reverer mon Maistre,
Ainsi que mes parens de qui j'ay receu l'estre,
De luy rendre respect & de l'aimer sans fard,
Puisqu'il eut la bonté de m'apprendre mon art;
Ie veux que de mes biens il ait un plein usage,
Qu'il s'en serve au besoin, & cõme un hõme sage,

Suivant le droit humain que prefcrit la raifon,
Il foit le gouverneur de ma propre maifon:
Ie veux pour fes enfans en faire tout de même,
Eftre pour les fervir plein d'une amour extréme,
Et leur donner, ainfi qu'à mes freres germains,
Des preceptes qui foient au delà des humains,
Ie mettray mes fecrets pour eux en evidence,
Et s'ils veulent fçavoir cét art avec prudence,
Ie leur enfeigneray les effets qu'il produit,
Sans en pretendre d'eux recompenfe, ny fruit.
A mes enfans auffi j'apprendray les receptes,
Les fecrets curieux & les plus beaux preceptes
Qu'enfeigne doctement l'art des vrais Medecins,
A qui pour l'exercer n'a que de bons deffeins.
Ie veux encor de plus l'apprendre aux hommes fages,
Qui le voudront fçavoir pour leurs propres ufages,
Auffi-bien qu'aux enfans de ce grand Medecin,
Qui m'apprit fes fecrets pour une bonne fin,
Pourveu qu'en exerçant l'art de la Medecine,
Ils ne pratiquent rien qui choque fa doctrine,
Qu'ils me donnent leurs nõs & jurent devant moy
D'obferver en tous lieux les regles de fa loy.
Autrement je promets, fuivant ma confcience,
De ne point enfeigner aucun art, ny fcience
A celuy, dont l'efprit paroiftra fi brutal,
De les vouloir apprendre, afin d'en ufer mal.
Lorfqu'un pauvre malade implorera mon aide,
I'employray mon pouvoir pour luy donner remede,
Et comme il aura mis deffus moy fon recours,
Il y pourra trouver un notable fecours;
Car je luy prefcriray le remede & la diete,
Qui le pourront guerir du mal qui l'inquiete:
Ainfi des médifans j'éviteray les traits,
Qui blafment de mon art les plus rares fecrets,

Et leur feray connoistre en tout temps par leur
blâme, [ame.
Qu'ils ne pourront noircir ny mon corps ny mon
Si quelque suborneur usant de trahison
Me parle de donner à quelqu'un du poison,
I'en veux faire mépris avec ignominie,
Et bannir ce méchant loin de ma compagnie;
Car de cœur & d'esprit je deteste l'autheur
D'un crime si barbare & si remply d'horreur.
Iamais femme de moy n'obtiendra de pessaire
Pour la faire avorter sans cause necessaire;
Mais de tout mon pouvoir je veux heureusement
Luy procurer un bon & doux accouchement,
Et par-là conserver & mon âge & ma vie,
Sans qu'elle soit jamais d'aucun crime suivie.
C'est ainsi que je veux, par un rare bonheur,
Eslever mon esprit au comble de l'honneur;
Ie ne tailleray point ny sur mer, ny sur terre
Les pauvres languissans travaillez de la pierre;
Mais je les renvoiray, sans tenter le hazard,
Aux Maistres qui seront tres-experts en cét art:
Lorsque dans un logis je seray necessaire
Pour visiter quelqu'un, fust-il mon adversaire,
Ie ne mettray jamais le pied dans sa maison,
Que pour le soulager & pour sa guerison,
Et je banniray loin le soupçon de l'injure
Que l'on peut esperer d'un traistre & d'un parjure,
Qui sans avoir égard au serment qu'il a fait,
Corrompt, quand il le peut, maistre, femme &
valet:
Et pour mieux, de mon cœur faire voir l'innocẽce,
Ie fuiray le peché de la concupiscence,
I'éviteray sur tout les desirs de Venus,
Les amours non permis, les maris ingenus,
Servantes & valets & les plus belles femmes,
Qui dans une maison passeront pour infames.

En exerçant mon art, s'il faut eſtre diſcret,
Ie promets en tous lieux de garder le ſecret,
Et de rendre au malade un fidele ſervice,
Qui m'aura dit ſon mal & declaré ſon vice,
Soit en voyant ſon corps qu'il m'aura montré nu,
Ou de quelqu'autre fait que j'auray reconnu,
Dont je ne diray mot, mais je le ſçauray taire,
Comme un rare ſecret & cõme un grand myſtere:
Voicy ce beau ſerment, ce vœu ſi ſolemnel,
Pour qui je ne veux point paſſer pour criminel;
Car je l'obſerveray ſans fraude, ny ſans feinte,
Malgré mes ennemis, comme une choſe ſainte.
Si donc un ſi beau vœu j'obſerve ſaintement,
Sans iamais le fauſſer d'un ſeul point ſeulement,
Ie fais requeſte aux Dieux d'une ardeur legitime
De m'accorder toûjours & l'honneur & l'eſtime,
La gloire & le renom d'un ſçavant Medecin,
Qui n'exerce ſon art qu'avec un bon deſſein,
Afin par ce moyen que je mene en ce monde
Vne vie en tous biens tres-heureuſe & feconde:
Mais auſſi quelque iour, s'il m'arrive iamais,
De ne maintenir pas le ſerment que ie fais,
Que tout blâme ſans ceſſe & tout malheur m'arrive,
Et que le Ciel ainſi de tout bonheur me prive.

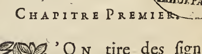




L'OUROMANTIE, OU LE JUGEMENT DES MALADIES par les Urines.

Qu'eſt-ce que ſignifie l'Urine?

CHAPITRE PREMIER.



L'ON tire des ſignes aſsûrez de la coction, ou de la crudité de l'humeur morbifique, par les excremens; car la coction ayant quelque choſe de ſuperflú que la nature rejette, fait voir la coction, ou la crudité de la matiere qui fait les maladies. Le flux de

ventre eſt un ſigne de la premiere coction, l'urine eſt une marque de la ſeconde; les cauſes antecedentes des maladies, comme la plethore & la cacochimie, dont premierement elles proviennent, & qui aprés les fomentent, conſiſtent dans les veines: or eſt-il que l'urine eſt la ſeroſité du ſang, c'eſt à dire, des quatre humeurs, car chacune a ſa ſeroſité; donc elle demontre aſsûrément la coction, ou la crudité de la cauſe antecedente du mal; & ainſi elle fait voir evidemment l'eſtat & les quatre temps de la maladie, qui ſont diſtinguez par la coction, ou la crudité de l'humeur morbifique. C'eſt pourquoy elle declare ouvertement les diſpoſitions du foye, des veines, des reins & de la veſſie; parce que les reins ſeparent de la maſſe du ſang, & attirent la ſeroſité, qu'aprés ils verſent dans la veſſie par les oureteres: or eſt-il qu'en paſſant à

peine il ſe peut faire qu'elle ne retienne les marques d'une méchante diſpoſition, s'il s'en rencontre quelqu'une dans la partie; ou bien ſi vous voulez, que la partie qui eſt mal diſpoſée, ne donne & n'imprime à l'urine qui paſſe quelque ſigne de ſa mauvaiſe conſtitution; doncques elle fait voir ſans doute la maladie & la cauſe du mal, principalement lorſqu'elle conſiſte dans les veines, comme il arrive dans la fiévre. Or l'on demande ſi elle demontre auſſi la cauſe de la maladie & les diſpoſitions qui ſont dans l'habitude du corps? Ie réponds avec Galien, que l'urine demontre premierement & par elle-meſme, comme une choſe qui luy eſt propre & veritable, la cauſe antecedente & les diſpoſitions des parties naturelles, qui ſont renfermées dans les bornes de la ſeconde region; mais qu'elle ne fait ſeulement voir que par accident la

cauſe conjointe, & les diſpoſitions de la troiſiéme region du poulmon & du cerveau. Car la ſeroſité par qui le ſang eſt detrempé, afin qu'il paſſe auſſi plus facilement par les veines capillaires, s'eſtant acquittée de ce devoir, retourne par les meſmes veines dans la veine cave, d'où elle eſt attirée par les reins, lorſque la ſeroſité a atteint chaque partie quoy que fort diſtante & éloignée; ainſi à peine ſe peut-il faire que par ſa couleur, ſa ſaveur & ſon odeur, ou quelqu'autre ſemblable qualité, elle ne rapporte quelque marque d'une mauvaiſe diſpoſition. En outre l'on demande de quelle matiere ſe fait l'hypoſthaſe de l'urine? & l'on conclud, que le ſediment des perſonnes ſaines eſt fait de la portion la plus cruë de la ſeconde coction: Mais que dans les malades ce n'eſt rien qu'une partie de la matiere morbifique. Or de cet-

te maniere elle fait voir la maladie, & la cause non seulement antecedente, mais aussi la cause conjointe, pourveu qu'elle soit contenuë dans les veines comme la fiévre : semblablement pour predire l'evenement de la maladie, il faut en premier lieu considerer la force de la faculté vitale, & aprés celle de la puissance naturelle, comme si le malade a desir de manger, s'il digere bien, ou mal les alimens ; or est-il que vous n'en pouvez pas tirer une meilleure conjecture que des excremens : donc l'inspection des urines ne sert pas seulement pour venir à la connoissance de la cause & de la maladie ; mais encore elle aide beaucoup pour predire les accidens qui peuvent arriver dans les maladies. Certes cette inspection a esté autrefois tant en estime qu'on depeignoit les Medecins, considerans & contemplans les urines, comme si la prin-

cipale prediction dans les maladies estoit tirée des urines. Il y en a qui les contemplant dans un verre, remarquent trois regions, la haute, la basse & la moyenne, & qui croyent que la basse declare principalement les dispositions de la premiere region, la moyenne les affections de la seconde, & la haute celles de la troisiéme.

Des differences & des causes des Vrines.

CHAP. II.

IL faut considerer quatre choses dans les urines; la substance, la quantité, la qualité, & ce qui y est contenu: par la substance, j'entends la consistance qui montre si elles sont tenuës, ou épaisses, ou claires, ou troubles; touchant la quantité l'on demande s'il y en a beaucoup, ou peu; & à la qualité appartiennent la

couleur & l'odeur : car c'est une chose indigne d'un Medecin de gouster les urines, quoy que Rhasis asseûre que cela ait esté fait par Galien ; mais l'odeur on la flaire malgré que l'on en ait : Les choses contenuës sont le sediment, l'eneoréme qui va au fonds, qui est suspendu, & s'arreste au milieu, comme estant soûtenu par son propre poids, & ce qui demeure en haut est appellé couronne, ou nuée : On rapporte aux choses contenuës, ce qui est de diverse nature, comme le sang, la gresse, la boüe, le sable & les petites ordures blanches ; & de toutes ces choses sont prises les differences des urines, comme de leur source. Car de la consistance l'urine est appellée subtile comme l'eau, ou épaisse comme l'urine des jumens ; de la quantité, l'on dit qu'il y en a peu, ou beaucoup ; de la qualité, elle est nommée blanche, ou noire, & de

l'une & de l'autre, comme tenant le milieu entre les deux extremitez, l'on dit qu'elle eſt de couleur de citron, paſle, rouge, verte : Semblablement elle eſt appellée d'un autre nom, ſi elle a une odeur douce, ou forte ; car ayant pris de la therebentine l'urine a l'odeur de la violette pourprée. Des choſes contenuës, l'on dit que quelqu'urine a un ſediment, & que l'autre n'en a point, quelqu'une en a un loüable, l'autre n'en a point de loüable ; le ſediment eſt loüable lorſqu'il eſt blanc, leger & égal, mais il n'eſt point loüable s'il eſt d'une autre couleur, ou inégal & deſuny : du meſlange des choſes eſtrangeres, l'urine eſt nommée ſanguinolente, purulente, ſablonneuſe & pleine de petites ordures blanches. Declarons les cauſes de ces differences en peu de mots ; les unes ſont ſubtiles pour deux raiſons, à cauſe de la crudité comme l'eau ; car

car la coction se fait en épaississant, ou par l'obstruction, parce que ce qui est de plus subtil coule, & ce qui est de plus épais demeure. Les urines des nephritiques sont subtiles par l'obstruction ; celles des hepatiques & des stomachiques qui sont travaillez de l'imbecillité du foye & du ventricule qui ne cuisent point, sont épaissies par les passages élargis, & le mélange d'un corps estranger ; pour ces deux raisons les urines des femmes sont ordinairement plus épaisses que celles des hommes, à cause qu'estant d'une nature plus froide elles abondent plus en cruditez, qui pour cét effet sont meslées dans l'urine, parce qu'elles ont le col de la vessie plus court, & beaucoup plus large que les hommes : mais aussi les urines épaisses peuvent estre claires & transparentes ; car plusieurs choses épaisses, comme le verre, le blanc d'œuf & l'huile, sont

tranſparentes. Fernel diſtingue les urines broüillées d'avec celles qui ſont troubles & confuſes, de ce qu'elles ſont troublées par le froid, & aprés elles deviennent claires eſtant expoſées au feu, mais les autres ſont broüillées par le mélange de quelque corps eſtranger, comme du ſable, de la pituite, & du pus: ces urines aprés eſtre longtemps raſſiſes deviennent claires & nettes par la chaleur qui ſepare les corps eſtrangers d'avec elles; vous les pouvez fort bien comparer au vin impur & qui n'eſt nullement ſeparé de ſes ordures. Il appelle confuſe celle qui ne devient claire ny par le feu, ny par une longue reſidence, & celle-cy eſt ſemblable au vin qui devient acide par ſa vieilleſſe, ou qui a eſté corrompu par l'éclair, ou par le tonnerre; elle eſt renduë telle par la corruption des humeurs qui ſont contenuës dans les premieres veines. Pour cét effet

les urines sont ordinairement confuses dans les fiévres malignes, comme il arrive dans les pestilentes. Il reste que nous expliquions les causes de la petite, ou grande quantité d'urine ; l'on pisse peu lorsque l'on boit peu, ou que l'humidité est consumée par l'ardeur de la fiévre, ou bien lorsque la matiere de l'urine est portée ailleurs ; car comme la matiere de l'urine & de la sueur est commune, ce n'est pas une merveille si celuy-là pisse peu qui suë beaucoup. Ce n'est pas une chose estonnante si à proportion de ce que l'on boit on pisse peu, lorsque la serosité est retenuë dans la capacité du ventre & qu'elle ne coule pas par les reins ; les nephritiques pissent peu, à cause des chemins de l'urine qui sont bouchez ; mais l'abondance de l'urine provient de la grande boisson, de l'usage des diuretiques, comme du vin blanc & de la suppression des excremens

& des autres évacuations, comme de la ſueur, du catharre deſcendant aux reins par l'épine du dos, de la colliquation de tout le corps, du diabetes, & de la perpetuelle envie d'uriner, lorſque les reins ſont travaillez d'une intemperie chaude & ſeiche, ils attirent la ſeroſité de tous coſtez, d'où vient l'écoulement exceſſif de l'urine; pluſieurs maladies ſont jugées par l'abondance des urines, la ſeroſité eſtant vuidée par ſes conduits; paſſons de la ſubſtance & de la quantité aux qualitez, je veux dire la couleur & l'odeur. Par trois cauſes les urines ſont teintes de diverſes couleurs, premierement par l'alteration, comme par la coction, la crudité & la trop grande chaleur; ſecondement, par le mélange de quelque choſe, comme du ſang & du chile; troiſiémement, par la domination de la ſeroſité: car par la trop grande abondance de la ſeroſité du ſang

l'urine devient rouge. Accommodons cecy à chaque couleur de l'urine, les urines sont blanches ou par la crudité, ou par le mélange de quelque chose, comme du chile, de la semence, de la pituite, du pus, ou par l'abondance d'une serosité pituiteuse, quelquefois par la privation de la bile comme dans la fiévre ardente, lorsqu'elle est portée au cerveau durant le delire; car pour lors les urines des phrenetiques sont blanches par l'absence de la bile dont elles sont ordinairement colorées: Elles deviennent noires par les causes contraires; à sçavoir par la grande chaleur des humeurs, par l'humeur noire, comme par le meslange de la melancholie & de la bile noire, ou par la domination d'une serosité melancholique: Ce n'est pas une chose nouvelle que les maladies melancholiques, comme les fiévres quartes, soient terminées par les

urines noires, l'humeur qui fait la maladie estant chassée par les urines. A la couleur blanche sont rapportées la couleur d'eau, la couleur de laict & la couleur pasle, qui proviennent toutes de la crudité du meslange d'une humeur blanche, ou de l'absence de la bile ; la pasle approche deja du principe de la coloration ; c'est pourquoy elle fait voir le commencement de la coction. Les couleurs rouge, verte & livide sont rapportées à la couleur noire, car l'urine devient rouge par le meslange d'une humeur rouge comme du sang, ou de la serosité du sang : ce qui se fait par la domination d'une bile rouge, ou au commencement d'une excessive chaleur ; elle devient verte par une trop grande ardeur, ou par le meslange d'une bile verte. Elle est livide par une chaleur plus excessive, ou par le meslange d'une bile bleuë, l'urine de couleur

de citron est interposée comme le milieu aux extremitez, où l'on peut rapporter l'urine jaune, tirant sur le jaune, la rousse tirant sur le roux, & celles qui se font par une chaleur mediocre. Puisque donc l'urine est colorée par alteration, ou par le meslange de quelques corps estrangers, ou par la domination d'une serosité, on souldra aisément cette question, si usitée dans les Ecoles, sçavoir, si l'urine acquiert la couleur devant la consistence; car si elle est colorée par l'alteration, c'est à dire, par la coction, la crudité, ou l'ustion, elle acquerra premierement la couleur, mais si c'est par le meslange d'un corps estranger elle aura la consistence auparavant & aprés la couleur. Il ne faut pas obmettre que les urines ont quelquefois la couleur de la nourriture, ou du medicament que l'on a pris, de peur que cela n'en impose au Medecin : car la

rhubarbe eſtant priſe communique ſa couleur à l'urine, & les urines des malades ſont rouges qui boivent ordinairement de la decoction d'ozeille, ou de cetrac. Les urines ont mauvaiſe odeur par la puanteur, ou la crudité; car encore que la mauvaiſe odeur provienne le plus ſouvent de l'infection, toutefois elle procede ordinairement de la crudité : car ceux-là ont l'haleine mauvaiſe qui ne cuiſent pas bien les alimens qu'ils prennent; C'eſt pourquoy Ariſtote dit que les urines des Lions ſont puantes, car comme ils ſont carnaſſiers ils abondent en cruditez, ce qui eſt cauſe que leurs urines ſont extrémement infectes. Quelquefois l'urine retenuë trop long-temps ſent mauvais, par l'uſage de certains alimens, comme des Aulx, ou de l'Anis, & parfois pour avoir pris medecine, ſoit que le medicament ait une odeur forte, ou qu'il

ait émeu les humeurs puantes & corrompuës Il est à propos maintenant que nous parlions des choses qui sont contenuës dans les urines. Fernel croit que la matiere du sediment, tant dans les personnes malades que saines, est la partie la plus terrestre de l'aliment que la nature n'a pû cuire, & qui est meslée avec le sang dans les grandes veines, d'où vient qu'elle est attirée par les reins avec la serosité, & estant separée par la force de la chaleur elle va au fonds: toutefois l'opinion la plus commune est que dans les sains le sediment se fait de la portion la plus cruë de la nourriture; par cét argument, que ceux qui sont les plus gourmands & qui cuisent moins ont plus de sediment dans leurs urines, & ceux qui vivent sobrement & digerent bien en ont peu, ou point du tout. Mais dans les malades c'est une portion de la matiere morbifique. Les mala-

dies qui proviennent de la bile sont jugées sans sediment ; la couleur, la consistence, ce qui est suspendu, la petite nuée monstrent suffisamment la coction, & de là l'on connoist assez la santé; parce que la bile est une humeur subtile, & petite en quantité, en comparaison des autres humeurs. Toutes les autres maladies presque se terminent avec beaucoup de sediment : le meilleur doit avoir du rapport au pus, qui est blanc, parce que l'excrement de la troisiéme coction doit ressembler aux parties solides ; mesme il est cuit & blanchy par la puissance alterative ; s'il se trouve un sediment d'une autre sorte, il fera voir par sa couleur l'humeur peccante, si telle couleur est rouge, c'est le sang, si elle est noire, c'est la melancholie ; & si elle est jaune, c'est la bile : si quelqu'un s'estonne de ce que l'hypostase est blanche par la coction qui se

fait dans les veines ; il s'estonnera de la mesme maniere que le sang soit converty en laict dans les mammelles, que le mesme soit transmué en semence dans les vaisseaux spermatiques, & qu'il soit changé par la coction en une boüe blanche dans les veines & les abscez. De plus il est égal, c'est à dire, qu'il est perpetuellement semblable à soy-mesme, non point aujourd'huy cuit & demain cru, ou moitié cuit & moitié cru, uny & non desuny, parce c'est le propre de la chaleur d'unir ; les parties du sediment ne peuvent estre separées les unes des autres sans un grand trouble dans le profond du corps. La matiere de ce qui est suspendu est la mesme que celle du sediment ; c'est aussi la mesme cause efficiente ; si ce n'est que la matiere moins cuite de la maladie s'arreste au milieu, & ne peut pas par une foible chaleur estre separée & envoyée par son-

ce au fond de l'urine : la nuée ſe fait en haut par une matiere venteuſe ; la petite nuée eſt une nuée ſterile qui annonce le calme dans le petit comme dans le grand monde. Quelque choſe de gras ſemblable à l'huile nage quelquefois au haut de l'urine, ce qui peut arriver, ou ſeulement par la graiſſe des reins qui eſt fonduë, ou par leur chaude intemperie, ou par la colliquation de tout le corps. C'eſt ce que ſur tout il faut obſerver pour faire le prognoſtic, parce que celuy-cy eſt mortel, & l'autre ne l'eſt point ; on peut conjecturer cecy des choſes antecedentes, ſi la douleur des reins provenuë de chaleur a precedé, ou la fiévre ſynthetique, qui par une trop grande chaleur fond toute la ſubſtance du corps. Ces choſes eſtrangeres qui ſont meſlées avec l'urine ſont appellées avec plus de raiſon des corps épais que des ſedimens. Si le pus

sort en grande quantité, & ensemblement par les conduits de l'urine, il procede de quelque abscez rompu, dont les signes ont precedé; mais s'il sort peu à peu & en petite quantité, c'est signe qu'il provient d'un ulcere. Si les écailles & les petites ordures blanches & seiches, ne sortent pas d'une vessie galleuse, elles témoignent un sang extrémement chaud, qui resoût la tunique interieure des veines en petites peaux & écailles. Ie finiray le traitté des Vrines, si premierement j'oste ce scrupule, pourquoy dans la fiévre pestilente les urines sont souvent semblables aux urines des personnes saines; est-ce parce que la puissance expultrice languit tellement qu'elle ne peut rien pousser au dehors de l'humeur qui cause la maladie? Est-ce à cause que les venins qui sont engendrez, ou pris au dedans, attaquent premierement la faculté vitale qui

reside dans le cœur, & non point le foye ny les veines ? Ou cela est-il est vray seulement dans une peste particuliere comme dans la spirituelle, quand le venin infecte seulement les esprits & non les humeurs, qui est la plus pernicieuse de toutes ?

Les signes des maladies qui sont tirez des Vrines.

CHAP. III.

L'Vrine des hommes sains doit estre la regle des autres, celles qui luy ressembleront mieux seront les meilleures, les plus dissemblables seront jugées les plus mauvaises. Mais celle-là doit avoir une mediocre consistence, & la couleur de citron, c'est en vain qu'on y adjoûte un sediment loüable, parce qu'il n'est pas necessaire qu'il y ait de sediment

dans les urines des personnes saines, ou des malades qui commencent à se bien porter. I'enseignerois volontiers, touchant l'inspection des urines, ce que Plutarque enseignoit de l'observation du poulx, afin qu'un homme sain considerant diligemment son urine, connust avec plus de facilité lorsqu'il est malade, si elle est bien éloignée de cette mediocrité. Vous vous souviendrez qu'elle est changée par le sexe, l'âge, le temperament, le genre de la vie & de la nourriture; car l'urine d'un bilieux est plus colorée que d'un pituiteux, d'un homme que d'une femme, d'un jeune que d'un vieux; mais l'urine d'un pituiteux est plus épaisse que l'urine d'un bilieux, d'une femme que d'un homme, parce qu'il descend de tous costez des immondices dans la vessie, comme il en tombe de toutes parts dans la matrice; celle d'un enfant que d'un jeune

homme, & des vieillards, à cause de l'abondance des humeurs; l'urine est cruë, subtile & blanche, à cause de la foiblesse de la nature & de la chaleur: elle doit estre proportionnée à l'âge, au temperament & au sexe, & un Medecin ne doit pas tant apprehender des urines cruës d'un vieillard qui a la fiévre comme d'un jeune homme; puisqu'elles sont convenables à l'âge. Les urines subtiles & aqueuses, afin que je commence par là, sont des signes de crudité, ainsi elles montrent l'estat de la maladie: car aussi long-temps que l'urine est subtile & cruë, autant de temps la maladie est dans son commencement; elle menace du delire dans les fiévres aiguës. Que si elle est déja telle lorsque le malade est en delire il mourra, parce qu'il n'est pas croyable que le cerveau, qui est déja si indisposé, puisse souffrir un nouvel assaut de bile

qui s'éleve contre luy, ſi elle demeure aqueuſe, les autres ſignes promettant la ſanté, elle denote un abſcez, principalement dans les parties qui ſont ſous le diaphragme. Les urines épaiſſes comme celles des jumens marquent que l'on a déja, ou que l'on aura bientoſt une douleur de teſte, parce qu'elles montrent qu'il y a une agitation d'humeurs qui rempliſſent le cerveau de quantité de vapeurs. Celles qui ſont claires ſont perpetuellement les ſignes de la coction, les confuſes qui ne ſe peuvent clarifier par le feu, font voir que la maladie eſt maligne: les autres qui ſe troublent ſi-toſt qu'elles ſont ſorties du corps, & qui ſe clarifient au feu prouvent un commencement de coction, s'il n'y a point de cauſe manifeſte pourquoy l'on piſſe peu, comme la petite boiſſon, une grande ſueur, un grand flux de ventre, ou bien une chaleur violente qui conſume

la matiere de l'urine, c'est une conjecture que les chemins de l'urine sont bouchez par le calcul, ou la pituite. Que si on la rend en petite quantité, ou qu'elle soit tout à fait arrestée lorsque l'humide radical manque, ou que la puissance expultrice est debile, c'est un signe de mort, specialement dans les maladies aiguës, & un signe de longue durée dans les longues maladies. Que s'il n'y a point de cause evidente d'une grande abondance d'urine, comme d'avoir beu beaucoup, les suppressions des évacuations ordinaires, comme la sueur, un catharre, la diminution de tout le corps, il est probable que la maladie sera terminée par la grande quantité des urines, principalement si le malade est soulagé; les dernieres couleurs, & celles qui les approchent de plus prés montrent la crudité, ou l'adustion des humeurs, celles qui tiennent le mi-

lieu font voir la coction, si elles ne sont pas telles par le meslange de quelque chose estrangere: Mais sur tout elles seront discernées par ce signe; car l'urine qui est colorée par une seule alteration contre nature, est d'une consistence subtile, & celle-là est épaisse par la mixtion d'un corps estranger. Donc l'urine blanche & la subtile fait voir la crudité, ou que la bile d'ailleurs est portée au cerveau: la blanche & l'épaisse signifie la domination d'une humeur cruë & de la pituite, d'où l'on presage une longue maladie. Mais les urines subtiles & noires sont mortelles, parce qu'elles sont les marques d'une excessive ardeur, ou de la chaleur esteinte; car la noirceur se fait de l'une & l'autre cause, ou d'une chaleur bruslante, par qui un charbon est noircy, ou d'un froid positif qui resserre, par qui une nuë est noire, la lumiere se retirant, ou par

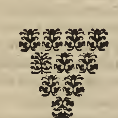
un privatif qui est l'extinction de la chaleur, d'où vient la meurtrisseure & la mortification de la partie. Les urines noires & épaisses ne sont pas toûjours mortelles, parce que plusieurs maladies melancholiques sont terminées par les urines noires; l'urine de couleur de citron, ou d'or, rousse, jaune, ou tirant sur le jaune sont des signes de la coction, la rouge & la subtile, que l'on appelle enflammée, denote une fiévre ardente & un foye si extrémement chaud, que s'il persevere, il menace de mort: mais si elle est rouge & épaisse tout ensemble, comme il arrive souvent dans la fiévre synoche, c'est une marque d'une abondance de bile rouge, ou d'un sang bruslé, si elle n'est devenuë telle par le meslange du sang, ce qui arrive lorsque les reins sont écorchez par le calcul; mais aprés que l'urine est refroidie elle fait voir comme un sediment de sang

caillé ; la verte se fait par un grand embrazement ; celle de couleur de plomb par l'extinction de la chaleur naturelle : ainsi si de verte elle devient noire, c'est un signe d'une excessive chaleur; si de livide, ou de couleur de plomb elle se fait noire, c'est une marque de froidure, & l'une & l'autre est mortelle. L'urine puante est un signe d'infection, ou d'une grande crudité ; si son sediment est purulent il designe l'ulcere des reins, ou de la vessie: mais si par une longue residence il delaisse son humeur gluante & qu'avec douleur elle soit poussée dehors, cela demontre qu'il y a une pierre dans la vessie. Nous avons jusques icy discouru de la consistence, quantité & qualité de l'urine, il reste maintenant que nous discourions des corps qu'elle contient : un loüable sediment aparoist toûjours comme une marque de santé. Que s'il n'en aparoist

aucun il n'y a point de danger pour cela, parce que ce qui est suspendu prouve encore une nature infirme, la nuée fait voir encore une nature plus debile: car comme la matiere de ces trois choses est commune, une puissante chaleur la cuit, l'épaissit, la separe & la fait aller au fonds. Donc si la matiere du sediment subsiste au milieu, c'est une preuve d'une chaleur debile; si elle demeure en haut, elle est encore plus foible, les choses contenuës en bas sont toûjours meilleures que celles qui sont plus élevées. S'il n'apparoist aucun de ces trois sedimens dans les urines des malades, c'est un signe tres-dangereux; que s'il y a quelque peu de sediment, mais qu'il soit subtil, ou d'une autre couleur, par sa subtilité il demontre une crudité & une longueur de la maladie, par la couleur on connoist l'humeur qui peche; par la rouge le sang, ou

la bile rouge; par la noire le suc melancholic, ou l'oppression de la chaleur, par lesquelles choses ce qui est contenu de bon est bientost delivré, & poussé dehors. Si pendant les fiévres errantes il paroist des nuées noires dans l'urine, la fiévre quarte viendra bien-tost aprés. I'auray finy l'Ouromantie, quand j'auray adjoûté quelque chose touchant l'épaisseur, ou les ordures qui sont meslées parmy l'urine. Les Caruncules nous enseignent que les reins sont ulcerez: l'urine pleine d'écailles, ou de petites ordures blanches, si elle est liquide & subtile denote un grand embrazement, si elle est épaisse, c'est signe que la vessie est galeuse: le menu sablon qui est au fond signifie le calcul; que s'il est blanc, il vient de la vessie; s'il est rouge, il vient des reins. Il faut discerner le pus, la pituite & la semence: car dans la gonorrhée la semence coule avec

l'urine. Mais les femmes qui ont leurs ordinaires blanches rendent la pituite en piſſant ; ſouvent auſſi la goute & la ſciatique ſont terminées par un ſediment pituiteux: or ceux-là piſſent du pus qui ont des ulceres dans les reins ; il faut, dis-je, diſtinguer exactement ces trois choſes, j'entends le pus, la pituite & la ſemence en cette maniere ; parce que la ſemence qui eſt ſubtile, legere & pleine d'eſprits, nage dans l'urine, le pus & la pituite vont au fonds. Mais le pus en remuant le pot à piſſer ſe diſſoût & s'épand, & la pituite gluante & épaiſſe s'entretient.



La Scatomantie, ou le devinement des maladies par les gros excremens.

CHAP. IV.

DAns le flux de ventre comme dans l'urine, il faut considerer la ſubſtance; la quantité & la qualité. La ſubſtance, ſçavoir, ſi elle eſt molle, ou dure, liquide comme l'eau, & ſeiche comme la terre. La quantité, s'il y en a beaucoup, ou peu, ou combien de fois un malade va à la ſelle; la qualité, ſi elle eſt blanche, noire, jaune; ſemblablement, ſi elle a une odeur douce, ou forte: car la fiente des daims eſt de bonne odeur, & la civette fait un excrement muſqué, que l'on nomme civette; la dejection eſt appellée ſanguinolente, écumeuſe & venteuſe par le meſlange d'un

corps eſtranger, au rang duquel l'on met les vers que l'on jette par les ſelles; parcourons les cauſes de ces differences, & aprés nous parlerons des ſignes. Les dejections deviennent liquides par l'uſage trop frequent d'un aliment liquide, ou par ſa crudité, ou par un catharre lorſqu'il coule de tout le corps, ou d'une partie comme quand il tombe un amas d'humeurs du cerveau dans le ventre, qui eſt la cloaque de tout le corps. Le meſme arrive auſſi lorſque le meſentere eſt bouché: car le chile n'eſtant pas attiré par le foye rend le ventre liquide. Les excremens ſont endurcis par les cauſes contraires, par un aliment ſec, & pris en petite quantité, ou par une chaleur deſſeichante, ſoit qu'elle ſoit augmentée par la fiévre, ou par une inflammation interne. Mais ceux-là font beaucoup d'ordures qui man-

gent beaucoup, & principalement des viandes excrementeuſes; comme le pain de ſon, ou autre qui ne peut eſtre cuit & diſtribué facilement; les autres en font moins, qui mangent peu & qui n'uſent que d'alimens d'une facile coction, & qui n'ont que peu d'excremens: le ventre eſt libre, & provoque ſouvent d'aller à la ſelle par l'acrimonie de l'humeur, qui excite continuellement la puiſſance excretrice: les excremens ſont colorez par l'alteration, ou le meſlange de l'urine; par l'alteration, ſçavoir, par la crudité, la chaleur exceſſive, ou par une coction mediocre; par le meſlange d'un corps eſtranger, comme du chile, du ſang, de la pituite, du pus, d'où vient que les excremens ſont appellez chileux, ſanguinolens, purulens & glaireux; ils deviennent blancs par la crudité, ou le meſlange d'une

humeur blanche, comme le chile, ou la pituite, noirs par le brusle-ment, ou par l'écoulement d'une humeur noire, jaunes & roux par une coction mediocre, ou par le meslange d'une bile naturelle, que la nature décharge tous les jours de la vessie du fiel par le meat cholidoc dans l'intestin *duodenum*, afin que comme un lavement elle excite la puissance excretrice à faire son devoir : les dejections sont rouges par une bile rouge, ou par un sang meslé, vertes par une bile erugineuse, ou verte; noires par une bile noire, & resplandissante comme de la poix; la puanteur arrive par la crudité, ou par la putrefaction des humeurs, à moins qu'il n'y ait une cause manifeste, comme l'usage d'un aliment, ou d'une medecine infecte. Aphrodisée demande dans ses Problémes, pourquoy l'excrement de l'hõme sent plus mal que

celuy des animaux ? il répond que celuy-cy depend de la crudité, & l'autre de la diversité de la nourriture ; car la grande & insatiable gourmandise n'épargne aucun genre des vivans ; outre que les viandes sont assaisonnées par l'art, afin que par ces ragousts l'appetit estant excité le ventre en soit remply, veu que les autres animaux vivent contens d'un seul & simple genre de nourriture, les bœufs de vesse noire, & les chevaux de foin. Des differences & des causes, allons aux signes, ayant comme estably ce fondement du second des prognostiques, sçavoir, que l'excrement loüable du ventre doit estre mol comme du miel, bien assemblé & s'entretenant ensemble, de couleur tirant sur le jaune, rendu à proportion des alimens que l'on a mangez : car de-là on juge que celuy qui a une consistence dure,

ou liquide, ou teint d'une couleur estrangere, blanche, rouge, verte, qui est en grande, ou petite quantité, qui est divisé en plusieurs parties, & qui ne sont aucunement liées ensemble, est un excrement contre nature. Les dejections noires au commencement de la maladie sont toûjours mauvaises, elles peuvent estre critiques dans l'estat, ou la vigueur du mal : les atrabilaires qui brillent comme de la poix sont toûjours funestes, c'est de celles-là dont parle Galien, lorsqu'il écrit au Chapitre troisiéme de l'Atre bile, qu'il n'en a jamais veu un seul qui ait rendu des dejections noires, & qui ne soit mort : celles qui ont diverses couleurs montrent que le corps a diverses dispositions, & quantité d'humeurs mauvaises, qui ayant besoin d'un long-temps pour la coction, marquent une longue maladie, si elles

ne ſont telles par un medicament cathartique ; car c'eſt pour lors un bon ſigne. Les dejections graſſes ſont mortelles, parce que c'eſt une marque que tout le corps ſe liquefie, pourveu que le malade n'ait rien avalé de gras, ou que la graiſſe ſeule des inteſtins ne ſe fonde pas par une exceſſive chaleur : le ventre liquide & aqueux, principalement dans les maladies aiguës, eſt une mauvaiſe choſe. Il eſt dangereux ſi le ventre coule contre la volonté du malade, car cela ſignifie que les forces ſont abbatuës. La dejection qui aura une inſigne puanteur ne vaut rien, parce qu'elle montre une grande crudité, ou pourriture, ſi l'évacuation n'eſt critique par le mouvement de la nature, qui s'eſt déchargée de l'humeur qui faiſoit la maladie. La dejection écumeuſe, & qui eſt legere & pleine de vent, à la façon de la fiente de

bœuf eſt mauvaiſe, parce qu'elle denote ou beaucoup de vent, ou une grande chaleur. Il reſte maintenant que je diſe quelque choſe des vers, qui provenant d'une matiere pourrie, comme les grenoüilles du limon, les vers de terre de la boüe, les inſectes, comme les moûches, les eſcarbots & les gueſpes des excremens des animaux, ſont les ſignes de la cauſe d'où elles proviennent, c'eſt à dire, que ces animaux font voir qu'il y a ou crudité, ou puanteur dans ces excremens; & plus leur nombre eſt grand, c'eſt un témoignage qu'il s'y rencontre une plus grande infection. Il vaut mieux qu'ils ſortent par bas que par haut, & on les jette ſans danger ſur la fin, & au fort de la maladie; au commencement ils marquent ou la mort, ou que le mal ſera long; car ils ſortent pour fuïr la corruption: que ſi pour lors

on les rend morts, il eſt croyable qu'ils ſont peris par une inſigne corruption. Dans les fiévres malignes, ils ſortent toûjours au dommage des malades. En outre Ariſtophane en ſa langue appelloit malicieuſement les Medecins σκατοφάγους. Il eſt vray qu'ils devinent par les excremens, ils regardent les dejections des malades, afin que de-là ils conjecturent l'eſpece, la cauſe & l'evenement de la maladie, parce qu'ils n'eſtiment point deshonneſte ce qui regarde le ſalut & la conſervation du genre humain. Toutefois Galien au dixiéme des Simples reprend Zenocrate de ce qu'en tous lieux il ordonnoit aux malades, non ſeulement l'application de la fiente des animaux, comme de chévre, de pigeon, de bœuf; mais auſſi il leur en faiſoit prendre par la bouche, comme l'excrement des chiens pour la

ſquinancie, la fiente de poule avec du vin blanc pour la colique, & pour le fungus, ou fic-ſaint-Fiacre avec de l'oxicrat: Il faut, dit Galien, s'abſtenir de ces choſes là quand on a des remedes plus agreables, ſi toutefois nous exercions la Medecine à la campagne faute d'autres remedes, nous pourrions nous ſervir de ceux-là; Ariſtophane eſtoit digne du Medecin Zenocrate.

L'Hydromantie, ou le jugement des maladies par les ſueurs.

CHAP. V.

COmme la fiente eſt l'excrement de la premiere coction, l'urine de la ſeconde, la ſueur auſſi eſt celuy de la troiſiéme; c'eſt pourquoy comme la fiente montre aſſûrément les maladies

de la premiere region, l'urine de la seconde, de mesme la sueur represente les dispositions de la troisiéme. Elle est distinguée par la substance en subtile & épaisse, visqueuse, ou friable; par la quantité en beaucoup, ou peu; par la qualité en froide, ou chaude, salée, ou douce; car la naturelle doit estre chaude; la douce se fait par la colliquation du corps; elle peut estre aussi distinguée en jaune, rouge, ou verte. Car Aristote au troisiéme des Parties, & au troisiéme de l'Histoire des Animaux, se souvient d'une sueur rouge qui se fait par exudation; Avicenne se souvient d'une sueur verte: la naturelle est rousse, à cause de la bile, qui seule entre les quatre humeurs se resoût en sueurs. Ces couleurs sont distinguées par la teinture du linge dont on les essuye. La sueur peut estre aussi divisée en sueur generale qui sort

de tout le corps, ou en particulieré qui ne fort que d'une partie: De quoy parlant Hippocrate, dit que ſuer de la teſte eſt une choſe dangereuſe ; la ſueur eſt auſſi critique, ou ſymptomatique, c'eſt à ces dernieres differences que le Medecin doit principalement avoir égard ; la critique doit eſtre generale, chaude, abondante, parce que la petite quantité d'un excrement que l'on jette ne paſſe point pour une criſe ; en outre elle doit arriver à un jour critique. Il faut auſſi que les ſignes de la coction precedent, & que le malade ſoit ſoulagé dans ſon mal; car une telle ſueur oſte tous les ſymptômes avec la maladie, & dés ce temps-là le malade commence à ſe bien porter: la ſymptomatique eſt celle qui arrive par la grandeur de la maladie, ou de la cauſe quand il ne precede aucunes marques de coction, telle

qu'eſt ordinairement la ſueur en petite quantité, la particuliere & la froide. Nous dirons les cauſes de ces differences, & aprés nous expliquerons les ſignes. La ſueur ſubtile ſe fait d'une ſeroſité ſubtile & cruë ; l'épaiſſe provient de la coction, ou du meſlange d'une humeur ſeiche ; la viſqueuſe de la colliquation, ou d'une humeur viſqueuſe ; la friable de l'aſſation des humeurs, ou pour ainſi dire de leur reduction en cendres ; elle ſe fait en grande quantité quand on boit beaucoup, par une ſeroſité abondante, ou par une chaleur humide qui reſoût les humeurs en ſueurs, d'où vient que ceux qui ſont chauds & humides de leur nature, comme les ſanguins, les enfans & les jeunes gens ſuent beaucoup & ſouvent : Mais les perſonnes maigres, ſeiches, les vieillards & ceux qui ont la ratte, ou le foye, ou tout le corps

desseiché ne suent point. Le relaschement de la peau aide beaucoup à la sueur : Car ceux qui ont la peau seiche, dure & serrée suent rarement & peu. Pourquoy les hydropiques qui abondent en serosité ne suent-ils pas ? Parce que la cause efficiente manque, à sçavoir la chaleur humide qui fasse fondre & resoudre la serosité en sueurs : La sueur chaude se fait par le meslange d'une humeur chaude ; la froide par le meslange d'une humeur froide ; ou la chaude par une chaleur fiévreuse ; la froide par l'extinction de la chaleur naturelle, telle qu'est la sueur syncoptique qui accompagne la syncope quand les forces sont dissipées, comme aussi la diaphoretique, sueur froide qui presage la mort. L'une & l'autre est plus veritablement appellée moiteur que non pas sueur, par les principaux Medecins. La sueur a une odeur

forte, à cauſe de la pourriture des humeurs: or elles pourriſſent, parce qu'elles n'ont point d'air; cette ſueur n'eſt pas parfaitement critique, qui finit chaque accez de la fiévre intermittente comme de la tierce, mais bien celle qui oſte tout à fait la cauſe du mal. La ſueur qui arrive au commencement ſignifie que la maladie ſera longue, parce que ſon origine vient de la repletion: car c'eſt ainſi, dit Galien dans le ſecond Cõmentaire au premier des Epidemies, que lorſque la maladie eſt encore cruë, les ſueurs qui arrivent ne peuvent pas eſtre un bon ſigne, parce que ou elles marquent la grande abondance dès humeurs, ou la foibleſſe des forces. La ſueur froide dans une fiévre aiguë eſt un ſigne de mort; dans une fiévre plus douce, c'eſt une marque d'un plus long mal; une ſueur abondante qui ne ſoulage pas le mala-

de eſt mauvaiſe, parce qu'elle diminuë les forces.

I'ay mis cecy en abregé pour les Eſtudians en Medecine; ceux qui ſont Maiſtres en cét Art, peuvent marcher plus ſeurement, & ſervir d'exemple aux autres.

FIN.

